

Agroécologie et convivialité : Pour en finir avec une pensée hors-sol

Auteur : Bisenz, Noé

Promoteur(s) : Maréchal, Kevin; 15036

Faculté : Gembloux Agro-Bio Tech (GxABT)

Diplôme : Master en agroécologie, à finalité spécialisée

Année académique : 2024-2025

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/23208>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.

Agroécologie et convivialité : pour en finir avec une pensée hors-sol

Noé Bisenz

**Travail de fin d'études présenté en vue de l'obtention du diplôme de master interuniversitaire
en agroécologie**

Année académique 2024-2025

Promoteur : Kevin Maréchal

Co-promotrice : Marjolein Visser

Lecteurs : Pierre Stassart, Lou Chaussebourg

Copyright

« Toute reproduction du présent document, par quelque procédé que ce soit, ne peut être réalisée qu'avec l'autorisation de l'auteur et de l'autorité académique de Gembloux Agro-Bio Tech. »

« Le présent document n'engage que son auteur »

Résumé – Abstract

Français

La convivialité est une forme d'organisation collective dans laquelle chaque membre prend part au processus décisionnel par la recherche de compromis. La convivialité, comprise au sens d'Ivan Illich, propose une alternative au paradigme capitaliste, en changeant nos modes de production et nos modes d'organisation. Par le rejet d'un mode de production industriel, la convivialité s'affirme contre l'exploitation de l'homme et de son environnement. En réponse aux crises institutionnelles contemporaines, des collectifs maraîchers urbains émergent, remettant les questions humaines au centre des préoccupations, et proposent d'autres manières de s'alimenter. A travers une enquête de terrain mêlant observation participante et entretiens qualitatifs avec les membres de deux collectifs bruxellois, ce travail va analyser, à l'aune d'une agroécologie radicale, le potentiel transformatif social porté par la convivialité.

English

Conviviality is a form of collective organization in which each member takes part in the decision-making process through the search for compromise. Conviviality, understood in the sense of Ivan Illich, proposes an alternative to the capitalist paradigm, by changing our modes of production and organization. By rejecting an industrial mode of production, conviviality asserts itself against the exploitation of man and his environment. In response to these institutional crises, urban market gardening collectives are emerging, putting human issues back at the heart of their concerns, and proposing alternative ways of eating. Through a field study combining participant observation and qualitative interviews with members of two Brussels collectives, this work will analyze, in the light of radical agroecology, the potential for social transformation carried by conviviality.

Remerciements

Je tiens à remercier mon promoteur Kévin Maréchal et ma co-promotrice Marjolein Visser, qui ont su m'aviser avec subtilité et liberté dans le processus de réflexion, et ce tout au long de ma recherche. Je remercie également tous les professeurs du master.

Je remercie chaleureusement ma famille pour le soutien que j'en ai reçu, particulièrement en période de relecture.

Merci à Coline pour ses conseils avisés.

Un grand merci aux membres des collectifs, Caroline, Quentin, Matthias, Simon, Dimitri, Thalia, Simon, Manuel, Jaska, Koen et Caroline, sans qui tout ceci n'aurait pas eu lieu.

Table des matières

Copyright.....	1
Résumé – Abstract.....	2
Remerciements.....	3
Table des matières.....	4
1. Introduction	6
2. Ouverture narrative.....	8
3. Contexte.....	10
3.1 Les limites structurelles du système alimentaire mondial.....	10
3.2 Les collectifs maraîchers urbains.....	12
3.3 La convivialité, un idéal aux multiples facettes.....	14
3.4 La convivialité dans les projets nourriciers alternatifs.....	16
3.5 Articulation avec la transition agroécologique.....	19
3.6 Récapitulation.....	20
4. Méthodologie.....	24
4.1 Observation participante.....	24
4.2 Entretiens.....	25
4.3 Interprétation des données et réflexivité.....	27
4.4 Le choix de la comparaison.....	27
4.5 Autoréflexion sur la posture d’immersion.....	28
5. Cas d’études.....	31
5.1 Le Chant des Cailles.....	31
5.2 Le Courtileke.....	36
6. Analyse.....	40
6.1 Chant des Cailles.....	40
6.1.1 Une quête de la convivialité.....	40
6.1.2 Une gouvernance conviviale.....	43
6.1.3 Des pratiques agricoles conviviales.....	47
6.2 Courtileke.....	53
6.2.1 Une quête de la convivialité.....	53
6.2.2 Une gouvernance conviviale.....	55
6.2.3 Des pratiques agricoles conviviales.....	59

6.4 Analyse comparative.....	62
Itinéraires professionnels.....	62
Modes de gouvernance.....	64
Pratiques culturelles.....	66
7. Discussion.....	68
Convergence des idéaux, divergence de formes.....	68
Tensions entre idéaux et réalités.....	70
Réanchanter le travail agricole par la convivialité.....	75
8. Conclusion.....	77
9. Bibliographie.....	79
10. Annexes.....	82
10.1 Illustrations des deux collectifs.....	82
Chant des Cailles.....	82
Courtileke.....	83
10.2 Carnet de terrain.....	83
Collectif du Chant des Cailles.....	84
Collectif du Courtileke.....	91
10.3 Guide d'entretien.....	96
Introduction.....	96
Le soi convivial.....	96
La convivialité entre humains.....	96
La convivialité avec les non-humains.....	97
Conclusion.....	98
10.4 Entretiens des membres du Chant des Cailles.....	98
Quentin.....	98
Caroline.....	116
Matthias.....	127
Dimitri.....	146
10.5 Entretiens avec les membres du Courtileke.....	165
Simon.....	165
Manuel.....	177
Caroline.....	195
Koen.....	211

1. Introduction

Dans un contexte où des crises globales frappent les sociétés modernes, le modèle agro-industriel montre plus que jamais ses limites structurelles. Les impasses de ce système, basé sur l'intensification de la production, la dépendance aux énergies fossiles, la dégradation des écosystèmes ainsi que la précarisation des producteurs, nourrissent un sentiment de perte de contrôle collectif et individuel sur les conditions de vie et de travail. En parallèle, une crise tout aussi profonde se déchaîne dans le monde du travail, frappé par la fragmentation des collectifs, la division du travail, la perte d'autonomie et le sentiment d'aliénation, et ce, particulièrement dans le secteur agricole.

En réponse à ces états de fait, des initiatives locales émergent en opposition au modèle dominant et parmi celles-ci, les collectifs maraîchers urbains proposent des alternatives conciliant le respect des écosystèmes et des êtres humains. Basés sur des logiques territoriales, participatives, autogestionnaires et agroécologiques, ces projets, en rupture avec des logiques de marchandisation et de performance, nourrissent un idéal, qui peut être compris comme un idéal de convivialité, entendue comme un mode de relation au vivant basé sur la coopération et l'autonomie.

Les initiatives alternatives proposent davantage qu'un changement de pratiques agricoles et posent la question du changement de paradigme. Ces collectifs explorent de nouvelles manières de produire et de décider ensemble par l'expérimentation et la réappropriation de savoir-faire dans les formes de gouvernance horizontale et en repensant le lien au travail. Exposé ainsi, la convivialité, au sens d'Ivan Illich, devient une focale intéressante pour enquêter sur ces expériences.

Ce travail de mémoire propose d'interroger la portée sociale, politique et organisationnelle de ces projets en examinant comment cet idéal de convivialité se manifeste, se négocie et se transforme au sein des collectifs maraîchers urbains. Plusieurs logiques traversent ces initiatives et leur mise en tension révèle que la convivialité est un équilibre dynamique construit dans le compromis.

Afin d'enquêter sur la manifestation de la convivialité dans les collectifs maraîchers urbains, ce travail de mémoire privilégie une approche qualitative, faisant intervenir deux outils principaux : l'observation participante et les entretiens qualitatifs. L'enquête s'est déroulée au sein de deux collectifs : Le Courtileke, basé à Haren, et le Chant des Cailles, basé à Watermael-Boitsfort, qui nourrissent tous deux un idéal et des valeurs similaires, mais dont la mise en pratique diffère. L'immersion prolongée dans ces collectifs bruxellois a permis de recueillir des récits de trajectoires et d'engagement.

Ce travail de mémoire est structuré en cinq chapitres.

Le Chapitre 1 pose le contexte dans lequel ce travail s'inscrit et retrace la transformation des systèmes alimentaires, la critique du modèle industriel, les incohérences du travail comme emploi, l'émergence de collectifs maraîchers urbains ainsi que le cadre conceptuel de la convivialité et ses liens avec l'agroécologie et le travail.

Le Chapitre 2 porte sur la méthodologie appliquée au long de ce travail et détaille la réalisation de l'observation participante et des entretiens semi-directifs, ainsi que la réflexivité de l'enquêteur.

Le Chapitre 3 présente les cas d'étude de cette enquête et leurs caractéristiques.

Le Chapitre 4 restitue l'analyse des pratiques du Courtileke et du Chant des Cailles à travers le prisme de la convivialité.

Le Chapitre 5 ouvre la discussion sur les transformations sociales qui sous-tendent l'idée de transition agroécologique, et en quoi un changement de paradigme de nos modes de production implique une conception du travail différente.

2. Ouverture narrative

Je suis né dans une famille où le travail manuel a disparu du quotidien. Mes parents, un professeur et une éducatrice, m'ont élevé dans un environnement rempli de livres. Contrairement à mes frère et sœur, qui ont naturellement suivi cette voie, j'ai senti très tôt un décalage. J'avais beau grandir entouré de culture, je me questionnais sur ce que c'est que se confronter au monde. Cette interrogation, alliée à une conscience écologique qui s'éveillait en moi, m'a poussé à prendre une direction inattendue pour mon entourage. En 2012, j'intègre le centre horticole de Genève. C'est ma première vraie rencontre avec le monde du travail. D'abord dans un cadre encore formateur et protégé, puis, avec les stages, dans la réalité brute du métier. Rapidement, j'ai perçu les règles implicites qui régissaient ces milieux très masculins : il fallait être fort, endurant, silencieux face à la difficulté. Le travail était dur, mais l'admettre revenait à signer son exclusion. Celui qui se plaignait était vite catalogué comme quelqu'un qui n'aimait pas travailler, qui n'était pas fait pour ça. J'ai dû apprendre à ravalier mes doutes et à encaisser pour aller au bout de ma formation.

Ce qui m'a marqué aussi, c'est la différence d'attitude entre moi et les quelques fils et filles d'agriculteurs qui partageaient ce parcours. Là où je devais m'adapter, eux semblaient évoluer naturellement dans cet univers. Ce mode de vie, ils l'avaient intégré depuis toujours, presque instinctivement. Moi, il me fallait apprendre à supporter la pénibilité, à donner du sens à cet engagement.

Les stages en entreprise horticole ont rendu cette prise de conscience encore plus nette. Des journées interminables, une exigence constante de productivité, des salaires bas... J'aime profondément cette activité, mais je ne peux pas me projeter dans ces conditions. Il me fallait une autre voie, un autre cadre pour continuer à évoluer sans m'épuiser. En 2016, je décide donc de poursuivre un bachelier, mais toujours en technique horticole. L'idée était de creuser davantage mes connaissances, de me donner du temps avant d'entrer sur le marché du travail. Mais très vite, une frustration est apparue : ces études répondaient aux aspects techniques du métier, mais elles laissaient de côté ce qui me questionnait le plus profondément – les dimensions sociales, économiques et politiques du travail horticole.

Après ce bachelier, une obligation m'attendait : le service civil, en alternative au service militaire. Plutôt que d'en faire le minimum requis, je décide d'effectuer la totalité de mon engagement sur deux ans, pour en finir une bonne fois pour toutes. Ces années se déroulent dans des fermes familiales et des espaces naturels, où je travaille avec d'autres civilistes à l'entretien de biotopes et

aux tâches agricoles. Comme seuls les hommes sont soumis à cette obligation, c'est encore un milieu exclusivement masculin, où la dureté du travail est une valeur en soi. Même dans un milieu dont l'opinion politique tend à gauche, l'effort physique est glorifié. Mais cette expérience m'a aussi offert une nouvelle perspective. Contrairement à mes stages précédents, je ne travaillais plus dans l'incertitude économique. J'étais rémunéré par l'État, avec un salaire stable, des congés payés et une assurance maladie et accident sans franchise. C'était la première fois que j'exerçais un métier manuel sans avoir à prouver chaque jour que je méritais ma paie. Cette réalité a ouvert en moi un champ de réflexion inattendu : pourquoi certaines formes de travail sont-elles synonymes de précarité, alors que d'autres offrent une sécurité ? Comment repenser notre rapport au travail manuel pour sortir de ces logiques aliénantes ?

Ce parcours, fait d'expériences contrastées, a nourri en moi une envie de creuser ces questions en profondeur. Ce n'était plus seulement une quête professionnelle, mais une réflexion plus large sur le sens du travail, sur ce qui le rend vivable ou aliénant, et sur les modèles qui pourraient permettre d'en faire autre chose qu'un simple rapport de force.

3. Contexte

3.1 Les limites structurelles du système alimentaire mondial

Selon Johnstone & McLeish (2022), le système alimentaire européen a été profondément transformé au cours du 20^{ème} siècle, notamment en raison des deux guerres mondiales qui ont précipité les sociétés dans l'urgence de l'effort de guerre. Le système alimentaire n'est pas le seul à s'être vu modifié : les systèmes de l'énergie et des transports ont également été impactés par la diffusion de l'usage du pétrole à l'échelle mondiale, suivant des logiques de centralisation, de production de masse et d'approvisionnement en flux continu. Toute la logistique liée aux transports a en effet été refondée dans l'idée d'assurer cette permanence de flux. L'Europe sort de ces guerres dans un état critique : les infrastructures manquent et la population crie famine. Des traités commerciaux transatlantiques sont négociés entre les États-Unis et l'Europe dans le but d'intensifier les échanges et ainsi assurer une alimentation suffisante. Aligné sur les avancées significatives dans les techniques de stockage et de transport des aliments ainsi que sur l'augmentation des heures de travail, le monde agricole est entraîné dans sa propre industrialisation.

Suite à la bien mal nommée révolution verte - reposant sur l'usage intensif d'intrants chimiques, de mécanisation et de biotechnologies -, les agriculteurs des pays industrialisés ont vu leurs niveaux de productivité atteindre des sommets jamais atteints (Mazoyer & Roudart, 2002). Avec la mondialisation, les agricultures du monde se voient mises en concurrence, au détriment des agricultures du Sud dont les niveaux de mécanisation sont bien moindres et dont les rendements ne peuvent rivaliser. De plus, les agricultures des pays industrialisés sont souvent lourdement subventionnées, ce qui conduit à un déséquilibre compétitif de production sur les marchés internationaux. Il en résulte la ruine des producteurs du Sud et une augmentation de l'insécurité alimentaire. Dans les pays industrialisés, l'usage des pesticides, engrais et semences hybrides induit une dépendance envers les multinationales qui les produisent, impliquant une perte d'autonomie tant technique qu'économique. Si l'objectif initial de nourrir les populations dans un contexte d'après-guerre est atteint sur le plan quantitatif, l'intensification de la production agricole s'accompagne d'externalités écologiques négatives qui viennent remettre en question la viabilité d'un tel système alimentaire : appauvrissement des sols, érosion, dégagement de polluants dans les nappes phréatiques et les sols, atteinte à la biodiversité ainsi qu'une contribution à l'accumulation de gaz à effet de serre dans l'atmosphère. Les externalités négatives dues à la modernisation de

l'agriculture s'expriment également sur le plan social, à travers les phénomènes de concentration des terres aux mains de grands propriétaires, d'exode rural causé par l'efficacité des machines, menant à la disparition progressive des savoir-faire et des formes de communautés paysans traditionnels. La révolution verte est souvent présentée comme une modernisation technique de l'agriculture limitée à la période de l'après seconde guerre mondiale. Mais la révolution verte peut également être décrite comme un projet politique et économique conçu avec des logiques de lutte de classe, de réorganisation étatique, de guerre froide et de légitimation idéologique (Patel, 2013). Le discours dominant au sujet de la révolution verte la décrit comme un succès, ce qui pousse des organismes comme la Fondation Gates à promouvoir une nouvelle révolution verte, notamment dans le Sud global.

De nos jours, le secteur agricole vit une crise profonde pour plusieurs raisons, dont l'essor des empires alimentaires (van der Ploeg, 2014), véritables structures de pouvoir dont l'influence est telle que ce sont elles qui orientent le système agroalimentaire vers des intérêts économiques. La durabilité des systèmes alimentaires en est impactée.

Les empires alimentaires désignent les multinationales de l'agroalimentaire dont les activités englobent tous les stades de l'alimentation : la production, la transformation, la distribution et la consommation des denrées alimentaires. Ces entreprises sont capables de façonner des marchés au service de leur propre intérêt, à l'aide des pouvoirs extra-économiques que leur hégémonie leur confère. A l'opposé des logiques propres aux circuits courts et locaux, les empires alimentaires embrassent des logiques industrielles intensives et de standardisation qui font écho aux moyens mis en œuvre lors et à la sortie des guerres mondiales. L'une des conséquences est que la majorité des fermes ont entrepris une transformation industrielle de leur pratiques, s'éloignant ainsi du modèle agricole familial traditionnel. Van der Ploeg (2014) décrit également comment certaines fermes industrialisées poursuivent leur transformation vers une agriculture de firme marquée par des pratiques capitalistes. De plus, le système alimentaire hérité du 20ème siècle s'appuie sur un accès facilité aux énergies fossiles (Servigne, 2013), fondement peu à peu remis en cause car les énergies fossiles sont par essence non renouvelables.

Le système alimentaire actuel montre fréquemment ses limites, que ce soit à l'occasion des crises qui le traversent, des scandales sanitaires ou des cas rendus publics d'exploitation humaine, mais également à travers les externalités écologiques négatives engendrées. En effet, le débat public au sujet des pollutions de l'eau, l'air et de la terre ainsi que la dégradation des sols sont plus que jamais d'actualité, ce qui n'empêche pas certains tenants du modèle agricole industriel et productiviste de le présenter comme la seule solution viable pour atteindre la sécurité alimentaire, quand bien même

les nécessités sociales et environnementales y sont bafouées au nom de l'intérêt économique. Cependant, d'autres modèles tentent de faire leur place, comme les collectifs maraîchers urbains.

3.2 Les collectifs maraîchers urbains

C'est dans ce contexte qu'émerge un système alimentaire alternatif, apparu dans les années 1980 et 1990 en réponse aux différents chocs qui ont ébranlé le système belge. La crise qui pèse sur le système agroalimentaire hérité des trente glorieuses frappe la Belgique de manière importante (Stassart et al., 2018), ce qui favorisé l'émergence de multiples alternatives pour reconstruire le lien entre production et consommation, comme l'agriculture soutenue par les communautés ou la volonté d'établir des chaînes d'approvisionnement courtes.

La ville de Bruxelles assiste à une multiplication de projets nourriciers (Maughan et al., 2021) qui se dressent contre la vague de modernisation et d'industrialisation de l'agriculture. Dans cette idée, des modèles d'agriculture alternative et urbaine ont émergé, se structurant autour de populations venues s'installer sur les espaces libérés par l'exode rural (Aubry, 2014, citée dans Plateau et al., 2019).

Selon Aubry (2014), l'agriculture urbaine concerne les agricultures péri- et intra-urbaines dont les produits sont destinés en majorité à la ville, entretenant ainsi des liens fonctionnels. Même si les données sur les fermes urbaines ne sont pas encore très importantes (Aubry et al., 2022), des études ont été menées pour analyser la diversité de contextes de ces micro-fermes, comme l'a fait Kevin Morel (2020). Les résultats permettent une première définition de ce type de ferme : ces projets visent des petites surfaces, une grande diversification des productions, le plus souvent en circuit court, et qui aspirent à limiter le degré de mécanisation, adoptant des méthodes culturales respectueuses de l'environnement. En raison de leurs petites surfaces, ces fermes sont appelées micro-fermes. D'ailleurs, les micro-fermes semblent être particulièrement adaptées aux environnements urbains en raison de leur petite taille et des pressions foncières. Les micro-fermes développent souvent d'autres activités que la production, telles que l'accueil de groupes, la (ré)insertion sociale ou l'événementiel, et peuvent compter sur la mobilisation d'une main d'œuvre bénévole, en accord avec la dimension participative de ces projets et en fonction des impératifs financiers.

Aubry et al. (2022) rapportent qu'il existe deux grands types de micro-fermes, à commencer par celles qui visent une viabilité économique de par leur activité de production sur petite surface, et les micro-fermes qui adoptent un cadre associatif, basé sur l'aspect participatif et la diversification des

activités. Souvent, les personnes qui se lancent dans de tels projets ne proviennent pas du milieu agricole (Morel, 2020) et décident bifurquer dans leur parcours professionnel et/ou privé. Le niveau d'éducation est généralement élevé (Pruvost, 2013) et l'activité de production n'est qu'une partie d'un projet de vie alternative dont le but est de gagner en autonomie, en qualité de vie et en sens.

En somme, les collectifs maraîchers urbains regroupent des initiatives agricoles à dominance maraîchère dans des contextes urbains ou périurbain. Ces initiatives sont caractérisées par une organisation collective de l'activité de production et de l'usage ou de la gestion des espaces cultivés dans un cadre associatif ou participatif. Faire collectif se rattache davantage à un mode d'organisation et des interactions sociales qu'à une forme juridique d'association, dont les lignes principales valorisent une gouvernance partagée. Idéalement, cela requiert : que les décisions soient prises de manière collégiale ; la participation bénévole des habitants ; la multifonctionnalité sociale à travers des activités de sensibilisation ; la mise en commun des ressources dans le but de créer un espace commun. Enfin, même si les membres d'un collectif nourrissent des attentes variées, ils convergent vers l'idéal d'un projet agricole ancré dans le territoire et ouvert sur la ville.

Sallustio (2019) rapporte dans son étude sur des collectifs maraîchers que ce choix de mode de vie alternatif est motivé, entre autres, par un rejet du rapport de domination salariale hérité des révolutions industrielles. Ce faisant, un tel choix s'inscrit dans une pratique de résistance envers les logiques industrielles et économiques dominantes.

En effet, les modes d'organisation au travail ont été profondément modifiés (Stroobants, 2016). Pour Dominique Méda (1995), les sociétés occidentales fondées sur le travail sont apparues récemment dans l'histoire. Le concept de travail comme on l'entend aujourd'hui, unifiant toutes les activités humaines visant à subvenir aux besoins est plutôt moderne. C'est Adam Smith au 18ème siècle qui propose pour la première fois un concept du travail unificateur. Méda explique que la conception actuelle du travail se base sur trois éléments principaux :

Le premier est la transition des valeurs de l'antiquité vers les valeurs chrétiennes entre les 17ème et 18ème siècles, poussant l'homme à travailler davantage que pour satisfaire ses besoins. C'est le début de l'injonction à produire et consommer. Cependant, et à l'image des sociétés antiques, le travail est encore considéré comme une peine.

Le second est un changement de conception du travail au début du 19ème siècle. Le travail devient l'activité principale de tout être humain, poursuivant l'objectif d'humaniser au maximum la nature.

Le troisième élément apparaît vers la fin du 19ème siècle, lorsque le salariat est conforté par des aides sociales et des droits. Le travail devient une valeur en soi, tout en créant un sentiment

ambivalent puisque le salariat suppose un rapport de subordination et donc de domination. Le travail devient alors omniprésent, et c'est par le travail que l'on peut s'affirmer dans la société.

David Frayne (2018) reprend l'analyse de Max Weber intitulée «Éthique protestante et esprit du capitalisme» pour expliquer les différences de conception du travail entre les sociétés traditionnelles (précapitalistes) et capitalistes. Il s'agit de la principale étude conduite sur le sujet et qui se penche sur les forces culturelles qui ont contribué à la formation du capitalisme. Les sociétés traditionnelles ont ceci de particulier que le travail est toléré à condition qu'il soit nécessaire, suivant la logique de travailler pour vivre et non l'inverse. Une époque charnière semble être la Réforme protestante initiée au 16ème siècle, qui voit les valeurs puritaines sortir des monastères pour atteindre l'ensemble de la société, qui se met à chercher le salut divin dans le travail. La convergence d'idéaux moraux et d'enseignements religieux ont élevé le travail au rang d'impératif éthique (Borel, 2015).

De nos jours, nos sociétés fondées sur le travail rencontrent trois problèmes majeurs (Marty, 2021). L'inaccessibilité à l'emploi augmente et condamne ainsi les personnes qui ne peuvent pas travailler puisque la sécurité sociale et les droits sont liés à l'emploi. Par ailleurs, les temps partiels et les contrats courts se multipliant, la protection promise devient également inaccessible. Enfin, les difficultés de condition de travail induites par les impératifs productivistes augmentent les risques psychosociaux au travail.

Le travail entraîne une hiérarchisation sociale car certaines activités, comme les métiers manuels, sont davantage dévaluées. Marty (2021) avance également que le travail dans sa forme actuelle est incompatible avec l'exercice de citoyenneté, dans une société qui veut que les citoyens soient libres alors que les travailleurs subissent et obéissent. Le lieu de travail n'est donc pas approprié pour faire de la politique, puisqu'il qu'il est précisément le lieu où s'exerce la domination de classe.

Ces contradictions contribuent à déstabiliser les travailleurs, qui hésitent à s'investir dans une activité qui n'assure pas des salaires satisfaisants ni de reconnaissance sociale.

3.3 La convivialité, un idéal aux multiples facettes

Proposant une alternative séduisante aux modèles classique de hiérarchisation dans le travail, la convivialité est une composante essentielle des projets nourriciers alternatifs. Cependant, elle doit être pensée et réfléchi dans ses contours et ses limites pour qu'elle produise de bons effets (Van Dam & De Bouver, 2017). Un mode de gouvernance est considéré comme horizontal lorsque le pouvoir décisionnel est réparti de manière collective et égalitaire entre les membres et le principe de

non-formalisation veut que la distribution des tâches et des rôles ne fait pas l'objet d'une base matérielle par exemple sous une forme écrite. Cette absence de règles explicites peut générer une répartition inégale des activités et des responsabilités. Certains membres peuvent en effet se retrouver à fournir des efforts disproportionnés par rapport aux autres, ce qui peut alimenter des tensions ou des frustrations, menaçant la viabilité et la pérennité du projet.

Il apparaît que les modes de gouvernance totalement horizontaux et informels ne se rencontrent guère dans la pratique. Il peut s'agir d'un état temporaire, évoluant la plupart du temps vers une gouvernance dysfonctionnelle ou vers une modification de ses principes de gouvernance initiaux. En conséquence, une gouvernance trop informelle, bien qu'animée par de nobles idéaux d'égalité, peut mettre en péril la pérennité de la collectivité elle-même, révélant ainsi le défi majeur que représente la conciliation entre convivialité, efficacité organisationnelle et justice dans la répartition des responsabilités.

L'approche d'Illich (1973) pose une critique fondamentale de ce que le travail est dans nos sociétés, dans lequel les individus sont généralement dépossédés de toute autonomie et subissent la double aliénation au travail, économique car la valeur produite est accaparée et politique puisque les individus ne peuvent décider ni des conditions de leur travail ni de la manière de l'effectuer. De plus, ils se retrouvent intégrés à des systèmes techniques et bureaucratiques qui les rendent dépendants.

Dans nos sociétés, le travail fait référence à une activité dans laquelle l'individu qui y est affecté n'en maîtrise pas le cadre et doit se plier à des instructions extérieures, qui viennent de l'entreprise, de l'État ou du marché. Le travail est une activité hiérarchisée, spécialisée, encadrée et insérée dans une logique de productivité marchande. Dans cette configuration, l'être humain devient le prolongement d'une machine ou d'un système et perd ainsi la maîtrise de ses savoir-faire, processus renforcé par la standardisation et la division des tâches. Illich insiste sur la substitution de l'activité libre et créative par un travail hétéronome lié au salariat.

L'outil convivial selon Illich constitue le fondement d'une activité libre et dans le domaine du travail, cela correspond à promouvoir des formes d'activité dans lesquelles les individus peuvent librement coopérer, décider de manière collective et produire selon leurs besoins réels et non en réponse à une logique d'accumulation ou de profit. Des exemples concrets de cette approche sont l'artisanat, l'économie locale, l'autoproduction ou les circuits courts. C'est en opposition aux grandes structures industrielles, nécessitant une spécialisation poussée et une hiérarchie qui restreint la participation réelle de individus.

Illich distingue le travail vivant comme une activité créatrice, autodirigée et porteuse de sens, en opposition avec l'emploi, activité normée, contraignante et organisée par d'autres. Son idéal correspond à une société dans laquelle le travail est intégré à la vie et non séparé comme actuellement. Un tel changement sociétal suppose de transformer de manière radicale les structures économiques et sociales, mais également les imaginaires, en revalorisant les activités autonomes, locales et partagées et en désacralisant l'emploi. Dans une société conviviale, l'apprentissage mutuel, la production à échelle humaine, la simplicité volontaire, l'autosuffisance partielle et la coopération libre seraient davantage valorisés.

3.4 La convivialité dans les projets nourriciers alternatifs

Bien que la convivialité semble un élément constitutif de ces projets, elle est en revanche très rarement définie et explicitée. Il existe plusieurs conceptions de la convivialité, qui renvoient souvent à des notions liées au développement individuel et à celui des autres, parfois sans distinction.

La littérature qui traite de la convivialité propose des cadres de pensée pour l'appréhender. Pour commencer, le terme convivialité est polysémique car il désignait à l'origine le plaisir pris à partager un bon repas en bonne compagnie (Papi, 2012), puis son sens se trouve transformé lorsque Ivan Illich s'en empare dans son ouvrage de 1973 intitulé «Tools for conviviality» et désigne alors l'« ensemble des rapports entre personnes au sein de la société ou entre les personnes et leur environnement social, considérés comme autonomes et créateurs ».

Pour Illich, ce sont les outils (les objets matériels mais également les formes de communication et d'organisation) dont se servent les membres d'une société qui déterminent sa valeur. Selon lui, les logiques industrielles privent les humains de convivialité dans leur quotidien.

Ces logiques industrielles et institutionnelles, bien qu'initialement conçues pour améliorer la vie humaine, produisent des effets contraires aux objectifs visés. L'auteur qualifie ce phénomène de « contre-productivités institutionnelles », et illustre ce non-sens par un exemple : les systèmes technocratiques de santé publique qui, en appliquant des logiques de marché et de services marchandisés, contribuent à renforcer les inégalités d'accès aux soins et, par conséquent, à aggraver la souffrance humaine qu'ils prétendaient initialement soulager.

Face à ce constat, Illich invite à une résistance critique envers les logiques industrielles, appelant à explorer des alternatives centrées sur l'autonomie et la convivialité. Il ne prône pas un rejet systématique de la technologie ou de la modernité, mais insiste sur la nécessité de questionner leur

usage et leur échelle. Selon lui, l'objectif n'est pas de tourner le dos au progrès, mais de repenser la manière dont les outils et les systèmes sont conçus pour qu'ils servent véritablement les individus et les communautés.

Illich défend ainsi une réhabilitation des savoirs populaires, affirmant l'importance de déprofessionnaliser les compétences afin de redonner aux individus un contrôle sur leurs moyens d'action et de préserver leur autonomie. Il milite également pour des technologies conviviales, c'est-à-dire des outils accessibles, simples à maîtriser, et capables de renforcer les liens sociaux plutôt que de les fragiliser. De plus, il plaide pour un retour aux communs, en cherchant à reconstruire des formes de solidarité et de partage qui s'opposent aux dynamiques de privatisation et à l'atomisation des relations humaines.

Cette résistance peut prendre des formes multiples : elle peut se manifester à travers des mouvements de décroissance, des initiatives écologistes, des projets communautaires à échelle locale, ou encore, pour les plus radicaux, par une rupture complète avec les systèmes dominants. Chacune de ces démarches traduit une volonté commune de se réapproprier le contrôle sur les outils et les structures, en plaçant l'humain et le collectif au cœur des préoccupations.

Dans leur *Second Manifeste Convivialiste* (2020), les auteurs proposent une philosophie politique pour les sociétés post-néolibérales, nommée « convivialisme », qui repose sur cinq principes fondamentaux : la naturalité commune, l'humanité commune, la socialité commune, l'individuation légitime et l'opposition créatrice.

On peut l'approcher ainsi : la convivialité est une mise en oeuvre du convivialisme, qui cherche à créer des sociétés plus solidaires, équitables et ouvertes au dialogue, en mettant l'accent sur les relations humaines et la coopération.

Le principe de naturalité commune veut remettre les humains au sein de la nature, en soulignant la relation de dépendance et en allant contre la dichotomie nature-culture propre aux sociétés occidentales. Le principe d'humanité commune cherche à effacer les frontières communautaires pour affirmer l'unicité de l'humanité. Le principe de socialité commune place les relations humaines comme la richesse fondamentale de nos sociétés. Le principe d'individuation légitime cherche à se démarquer de la tendance à l'individualisation en reconnaissant qu'un individu peut s'épanouir à la condition qu'il ne nuise pas aux autres. Enfin le principe d'opposition créatrice veut poser un cadre non violent et constructif pour que s'exprime la confrontation légitime. Ces principes sont accompagnés d'un impératif de contrôle de l'orgueil, visant à empêcher que ces valeurs ne

dégénèrent en leurs contraires car seule une limitation consciente du désir de pouvoir, de richesse et de domination est à même de garantir un avenir commun.

Tanja Busse (2022) propose une approche convivialiste de l'agriculture dans son article publié dans l'ouvrage *Convivial futures : views from a post-growth tomorrow* (Adloff & Caillé, 2022). Elle pointe les causes principales de la crise agricole que nous vivons : l'agriculture industrielle héritée de la révolution verte, la domination oligopolistique de quelques grandes multinationales ainsi que l'aliénation qui résulte de la rupture du lien entre alimentation, territoires, écosystèmes et santé.

L'agroécologie représente une solution convivialiste dès lors qu'elle implique une agriculture diversifiée, résiliente et intégrée dans les écosystèmes tout en combinant la sauvegarde de la nature, la justice sociale, l'autonomie des paysans et la valorisation des savoirs et techniques locaux. L'agriculture soutenue par la communauté, qui implique une coopération directe entre les producteurs et les consommateurs, un financement partagé, des prises de décision collectives et une mutualisation des risques liés à l'activité agricole, semble receler un fort potentiel de réappropriation des systèmes alimentaires par les citoyens.

De plus, Busse propose la mise en œuvre de structures politiques innovantes et locales comme les conseils de politique alimentaire, déjà en place dans certaines villes dans le but de promouvoir une alimentation locale et durable. Un conseil de politique alimentaire regroupe des producteurs, des citoyens, des scientifiques et des élus pour définir ensemble les politiques alimentaires adéquates à leur territoire dans un cadre basé sur les biens communs et la participation démocratique. Cependant, l'auteure rappelle qu'un système alimentaire convivialiste doit se baser sur un changement profond du regard porté sur la nature, pour passer d'une ressource à exploiter à une réseau de vie dont notre survie dépend. Pour ce faire, il est intéressant de s'inspirer des approches écologiques entretenues par les peuples autochtones et ainsi engager un réapprentissage de l'interdépendance.

Une autre contribution est celle d'Emily Ballantyne-Brodie (2018) dans laquelle l'auteure pose les bases des systèmes alimentaires conviviaux en s'appuyant sur les travaux d'Illich et en proposant une approche relationnelle et écologique pour repenser la production, la distribution et la consommation alimentaire. Le système alimentaire convivial repose sur l'autonomisation des personnes impliquées en reprenant le contrôle des outils de la production alimentaire et sur sept éléments clés : des pratiques culturelles connectées aux cycles naturels ; un modèle de livraison décentralisé ; une valorisation de la gastronomie comme une pratique culturelle ; le droit à une alimentation responsable et vectrice de joie ; la mise en récit des traditions alimentaires ; la mise en

récit du cycle de vie des aliments en vue de réduire le gaspillage ; et, enfin, l'implication des citoyens dans les processus de conception.

3.5 Articulation avec la transition agroécologique

Selon (Wezel et al., 2009), l'agroécologie se définit comme une discipline scientifique, un mouvement social et un ensemble de pratiques agricoles qui embrassent une vision holistique et systémique face aux défis contemporains du monde agricole en alliant préoccupations sociales, écologiques et économiques. C'est à partir des années 1930 que l'agroécologie se distingue de par sa capacité à intégrer les multiples dimensions de l'alimentation. Alors qu'elle était initialement concentrée sur les interactions écologiques au niveau de la parcelle, l'agroécologie englobe à ce jour des échelles plus vastes comme les agroécosystèmes, les paysages agricoles mais aussi l'ensemble du système alimentaire, jusqu'aux dimensions économiques, politiques et culturelles. L'agroécologie tend donc vers l'application d'une science tournée vers l'optimisation des interactions entre les animaux, les végétaux et les sols (Altieri, 1995), mais s'est également dotée d'une dimension militante forte, incarnant un mouvement social qui lutte pour une agriculture juste, résiliente et durable en phase avec les défis contemporains (Bezner Kerr et al., 2022). Une mise en pratique de l'agroécologie implique une refonte de nos systèmes alimentaires, dépendants des intrants chimiques et subissant les externalités négatives associées, tant écologiques que sociales.

La transition agroécologique est un processus complexe et holistique qui implique une rupture franche avec les pratiques industrielles intensives qui s'appuient sur l'utilisation massives d'intrants de synthèse et la pratique de la monoculture. Elle prône au contraire des pratiques agricoles diversifiées, régénératives et adaptées aux contextes locaux. Cependant, il ne faut pas se cantonner à un changement de pratiques culturelles car une transition agroécologique véritablement transformative doit également inclure une refonte profonde des structures de gouvernance et des relations sociales au sein des communautés rurales, et par extension, des politiques agricoles ainsi que du modèle économique dans le but de favoriser des pratiques solidaires et durables.

La transition agroécologique fait face à de réels obstacles, parmi lesquels figurent la difficulté de concilier les impératifs économiques avec les objectifs socio-écologiques, le manque de soutien des politiques ainsi que la résistance opposée par les acteurs de l'agro-industrie. L'agroécologie entend remettre au centre des préoccupations la durabilité, l'équité et la résilience. Cette démarche implique un changement dans les mentalités et les valeurs et il est important, pour y parvenir, de favoriser les processus participatifs et les collaborations interdisciplinaires.

L'agroécologie apparaît comme pleinement compatible avec une vision conviviale du monde, ainsi que le soulignent Tanja Busse et Emily Ballantyne-Brodie. Pour Busse, l'agroécologie constitue une réponse concrète aux impasses de l'agriculture industrielle en proposant un modèle fondé sur la diversité, l'autonomie des producteurs, la justice sociale et l'intégration des savoirs locaux dans le respect des écosystèmes. Elle y voit une voie vers un système alimentaire plus solidaire et démocratique, où producteurs et citoyens collaborent au sein de structures locales comme les conseils de politique alimentaire. De son côté, Ballantyne-Brodie prolonge cette réflexion en proposant une approche écologique et relationnelle de l'alimentation, inspirée des travaux d'Ivan Illich. Elle définit les systèmes alimentaires conviviaux comme des espaces d'autonomisation, de lien aux cycles naturels et de valorisation des pratiques culturelles liées à l'alimentation. Ainsi, l'agroécologie ne se limite pas à des pratiques agricoles durables : elle s'inscrit dans une vision du monde fondée sur la coopération, l'interdépendance, la simplicité des moyens et la reconstruction des liens sociaux, en parfaite adéquation avec les principes de la convivialité.

3.6 Récapitulation

Des initiatives locales et communautaires émergent en réponse aux limites structurelles du système alimentaire mondialisé, dominé par l'industrialisation, la dépendance aux énergies fossiles et la centralisation. Parmi ces initiatives, les collectifs maraîchers urbains proposent des alternatives fondées sur la responsabilité sociale, la durabilité environnementale et la convivialité. Les natures et les raisons des trajectoires des membres de ces initiatives seront analysées à la lumière des éléments du tableau 1.

Tableau 1: Synthèse des sous-thèmes de l'axe "trajectoires individuelles"

	Eléments à identifier	Lecture conviviale
Motifs de reconversion	Rupture avec un ancien métier, rejet du salariat, perte de sens, choix du collectif, polyactivité, refus de la spécialisation	Refus d'institutions hétéronomes, recherche d'autonomie, volonté d'être acteur de ses gestes, de ses outils, de son rythme
Apprentissage et transmission	Formations informelles, auto-formation	Savoirs appropriable, non délégué à l'expert
Vision politique et éthique de l'agriculture	Désir de cohérence entre valeurs, modes de vie et pratiques agricoles	La ferme comme projet d'émancipation et de politisation

La convivialité, telle que conceptualisée par Ivan Illich, désigne la capacité des sociétés à instaurer des relations autonomes, non aliénantes et créatrices entre les individus qui la composent et leur environnement. Ces relations s'illustrent à travers des outils et des institutions qui renforcent le pouvoir d'agir au lieu de le limiter.

Dans les collectifs nourriciers, la convivialité se décline tant par des pratiques organisationnelles que par des pratiques agricoles. Des pratiques organisationnelles conviviales donnent la part belle à la gouvernance horizontale, l'autogestion, la participation active des membres ainsi que la mutualisation des responsabilités. Ces logiques cherchent à contrer celles issues du modèle industriel, des logiques de hiérarchisation et de gestion managériale, en insistant sur l'importance de l'autonomie collective et individuelle. Le tableau 2 reprend les éléments d'une organisation conviviale.

Tableau 2: Synthèse des sous-thèmes de l'axe "gouvernance"

	Éléments à identifier	Lecture conviviale
Mode de décision	Assemblées, consensus, prise de parole, participation	Décisions accessibles, autonome, hors de l'expertise et de la hiérarchie
Répartition des tâches et responsabilités	Tournante, volontaire, tensions invisibles	Organisation souple, ajustable, sans rigidité ni bureaucratie
Gestion du temps	Alternance de charges de travail intense puis faible, manque de régulation	Temps soutenable, choisi, refus du temps standardisé
Statut et accès au collectif	Inclusion des bénévoles, stagiaires, turn over des membres	Question de la reconnaissance et de l'équité dans une structure ouverte
Dispositifs de délibération	Réunions, espaces de parole, régulation des conflits	Usage d'outils démocratiques et participatifs compréhensibles

Concernant les pratiques agricoles, et en me basant sur les contributions de Tanja Busse et Emily Ballantyne-Brodie, l'agroécologie est une approche conviviale de l'agriculture. Les pratiques agricoles conviviales se recoupent avec des principes issus de l'agroécologie, comme des pratiques

favorisant la diversification des cultures, l'usage des ressources locales, une sobriété technologique qui viennent soutenir un modèle basé sur l'intensité en travail humain et des savoirs locaux ainsi que de l'autonomisation des paysans. Les éléments à observer et analyser au sujet des pratiques agricoles conviviales sont repris en tableau 3.

Tableau 3: Synthèse des sous-thèmes de l'axe "pratiques agricoles"

	Éléments à identifier	Lecture conviviale
Rapport à l'outil	Outils simples, bricolés, peu de motorisation	Outils appropriables, réparables, échelle humaine
Intensité du travail	Ressenti du travail de production	Travail exigeant mais non épuisant, valorisant
Savoir-faire agricoles	Expérimentation, empirie, autonomie technique	Savoirs produits dans l'usage, non prescrits
Ressources utilisées	Provenance des intrants	Usage de ressources internes, locales
Lien au vivant	Respect des rythmes, attention portée au sol et au reste du vivant	Rapport non instrumentalisé au vivant, à l'agriculture et au soin

Cependant, la poursuite de l'idéal de convivialité dans les collectifs maraîchers urbains se heurte à des tensions structurelles. C'est ce que révèle l'analyse des logiques institutionnelles au sein des associations de production (Plateau et al., 2021). Dans cette étude, les logiques institutionnelles relevées sont les suivantes : une logique d'autogestion, avec des prises de décision collectives et le partage des risques ; une logique agroécologique, avec le choix de pratiques écologiques et un certain degré d'intensité en travail humain ; une logique territoriale, avec une volonté d'ancrage et de liens avec les acteurs locaux ; enfin une logique commerciale, avec une performance économique souhaitée ou une division hiérarchique des activités.

Les collectifs maraîchers urbains, s'inscrivant dans ces mêmes logiques, sont amenés à évaluer en permanence la mise en œuvre de leur idéal en fonction de la pratique. Selon Plateau, ces différentes logiques coexistent et peuvent entrer en opposition. Par exemple, l'ouverture vers les acteurs locaux à travers le bénévolat peut menacer l'autonomie de gestion d'un collectif. Ou alors les contraintes économiques, qui n'étaient pas au centre des priorités, peuvent s'inviter dans le débat et mettre à l'épreuve les principes de rémunération égalitaire ou l'organisation non hiérarchique du travail.

Ce travail de mémoire cherche à enquêter sur les formes que peut prendre la mise en pratique de la convivialité dans les collectifs maraîchers urbains. La question de recherche de ce travail de mémoire est la suivante : *comment la convivialité, en tant qu'idéal égalitaire et relationnel, se manifeste-t-elle dans les collectifs maraîchers urbains ?*

Afin de répondre à la question de recherche, l'enquête de terrain s'effectue à l'aune d'une lecture conviviale selon les trois axes abordés et repris en tableaux : trajectoires individuelles, gouvernance conviviale et pratiques agricoles conviviales.

4. Méthodologie

J'ai décidé de mener un travail d'enquête qualitative pour mon travail de mémoire car cette dernière me semble parfaitement adaptée lorsque l'on cherche à comprendre les motivations, les représentations, les pratiques et les trajectoires individuelles et collectives. Cette méthode s'appuie sur l'idée que les réalités sociales ne peuvent être réduites à des chiffres ou des catégories hermétiques. Les enquêtes qualitatives permettent de recueillir des données riches, subjectives et contextualisées à travers des entretiens et de l'observation. Cette méthodologie permet de mettre en évidence les logiques d'action, les points de vue ou les vécus mais aussi d'adopter une certaine souplesse en s'adaptant au terrain (Alami et al., 2010). Afin de déconstruire des évidences, dépasser les apparences, et produire un savoir ancré dans l'expérience humaine, je privilégierai une méthodologie qualitative sur la base d'entretiens et d'observation participante.

4.1 Observation participante

Selon de Sardan (1995), le concept d'observation participante demeure une méthode privilégiée qui permet à l'enquêteur, en partageant un temps significatif avec les individus concernés, d'accéder directement à la réalité sociale qu'il souhaite étudier. Cette démarche engendre deux postures distinctes : celle où l'enquêteur agit comme simple témoin et celle où il devient un coacteur impliqué dans les situations observées, ce que je fais dans ce travail de mémoire. S'impliquer en tant que coacteur comporte plusieurs avantages, offrant un accès privilégié aux expériences vécues en partageant les activités, les contraintes, les temporalités et les gestes. Par exemple, travailler au champ permet de mieux saisir ce qu'est la pénibilité ou l'entraide. Cette posture permet d'instaurer un climat de confiance, et ainsi d'accéder à des récits plus intimes, minimisant l'effet de mise en scène face au chercheur extérieur. Aussi, s'impliquer permet de mettre à l'épreuve ses propres considérations, renforçant ainsi la réflexivité du chercheur. Dans ce cadre, l'observation participante constitue un outil central, nécessitant d'être systématiquement consignée dans un carnet de terrain afin de transformer les données brutes en matière analysable (Diaz, 2005).

Conformément aux recommandations de Beaud & Weber (2010), le carnet de terrain est structuré de manière suivante : les pages de gauche accueillent le journal de recherche, dans lequel sont consignées des réflexions analytiques et critiques sur le déroulement de l'enquête, tandis que les pages de droite rassemblent les détails concrets des observations effectuées. L'annexe 10.2 propose une version finalisée et organisée de ce carnet, offrant ainsi un matériau à la fois méthodologique et analytique.

L'observation participante peut être conduite de manière déclarée ou non. Comme le souligne Paugam (2008), l'option « déclarée » comporte le risque de provoquer une altération des comportements habituels chez les enquêtés, ce qui constitue un biais préjudiciable à la qualité de l'enquête. Toutefois, lorsque l'observation s'inscrit dans la durée, cet effet tend à s'atténuer progressivement, et la curiosité initiale suscitée par la présence de l'enquêteur finit par s'estomper.

J'ai convenu avec les membres des deux collectifs de venir participer aux activités de production pour une durée de quinze jours chacun. J'ai travaillé avec le Chant des Cailles dès le début du mois d'avril au mois de juillet 2024 et avec le Courtileke du mois de mai au mois de juillet 2024.

J'ai veillé à faire varier les jours de ma venue pour couvrir toutes les activités et fréquenter de manière équivalente tous les membres. Afin de consigner mes observations et réflexions, je garde en permanence mon carnet de terrain dans ma poche avec de quoi écrire. Je prends garde de ne pas noter immédiatement les événements, devant les membres, afin d'éviter des moments de déconnexion. Je relis également mes prises de note en fin de journée et me consacre alors aux pages de gauche de mon carnet, sur lequel je me pose des questions et réflexions qui me viennent.

4.2 Entretiens

Une recherche de terrain reposant exclusivement sur l'observation participante serait insuffisante pour saisir certains éléments d'information essentiels (de Sardan, 1995). C'est pourquoi l'intégration de données recueillies à partir des discours des enquêtés constitue un volet incontournable de toute enquête de terrain, car elle permet d'accéder à des informations relatives aux savoirs, aux souvenirs et aux perceptions des acteurs étudiés. La conduite d'entretiens offre ainsi la possibilité de comprendre les représentations du monde social et de restituer fidèlement le point de vue des enquêtés. Selon de Sardan (1995), deux approches principales structurent la réalisation des entretiens : l'approche par la consultation et celle par le récit. Dans le cadre de ce travail de mémoire, dont l'objectif central est d'explorer la perception individuelle et collective de la convivialité, c'est l'approche par le récit qui sera privilégiée. Cette dernière invite les enquêtés à s'exprimer à la première personne et à partager des expériences personnelles, contribuant ainsi à enrichir la compréhension des dynamiques étudiées.

L'un des enjeux majeurs de cette méthode réside dans la capacité à instaurer un cadre d'échange aussi naturel que possible, afin de se rapprocher des conditions d'une conversation ordinaire. En effet, suivre rigoureusement une liste de questions prédéfinies risquerait d'artificialiser l'échange, de restreindre sa spontanéité et d'induire une dynamique trop proche d'un interrogatoire. Il est

toutefois nécessaire d'élaborer un « canevas d'entretien » (de Sardan, 1995) permettant de couvrir les thématiques essentielles tout en maintenant une flexibilité suffisante pour laisser place aux digressions significatives. Les grands axes autour desquels s'articule cette enquête concernent les trajectoires de vie, les pratiques organisationnelles et les pratiques culturelles. Une description détaillée des thématiques principales ainsi que des sous-thèmes émergents est fournie en annexe 10.3.

La période d'immersion me permet de réaliser les premiers entretiens informels durant les activités pour saisir la manière dont les membres parlent de leurs pratiques organisationnelles et agricoles. La récolte de ces données m'a permis d'affiner le guide d'entretiens, pour aboutir à un modèle plus ciblé dans un second temps. Ces entretiens formels sont effectués en fin de période d'immersion avec l'accord des différents participants.

Concernant le Courtileke, les enregistrements se sont déroulés sur le lieu de production à Haren, à commencer par Koen le 8 juillet. De langue maternelle flamande, Koen redoutait l'entretien mené en français, mais tout s'est très bien déroulé. Le 18 juillet j'ai interviewé Manuel et Simon tour à tour ; ils semblaient légèrement stressés par l'entretien, soucieux de donner des réponses intelligentes. L'entretien avec Caroline s'est déroulé le 22 juillet et elle n'avait pas l'air de craindre l'entretien. Seul Jaska a préféré s'abstenir. Il travaille souvent seul et garde habituellement ses distances avec son entourage.

Concernant le Chant des Cailles, les entretiens se sont déroulés dans différents lieux. J'ai commencé avec Dimitri le 25 juin, dans le jardin de la collocation que j'habitais alors. Il s'est montré extrêmement intéressé par mon travail de manière générale et bien disposé quant aux entretiens. Le 27 juin j'ai reçu Matthias. Contrairement à Dimitri, il m'a semblé assez mal à l'aise, même s'il m'a assuré du contraire. J'ai rencontré Quentin le 5 juillet dans les bureaux de la coopérative, pour des raisons de gain de temps. L'entretien avec Caroline s'est déroulé le 8 juillet sur le lieu de production à Watermael-Boitsfort, à la fin d'une journée dont Caroline est sortie très fatiguée. Elle s'est volontiers prêtée au jeu malgré tout. Thali, le cinquième membre, a refusé de participer aux entretiens. Il m'a été difficile de me lier avec Thali, qui semble se méfier de mon travail, et ce depuis le début de ma période d'immersion.

Les retranscriptions des entretiens sont disponibles à l'annexe 10.4 pour le Chant des Cailles et 10.5 pour le Courtileke.

4.3 Interprétation des données et réflexivité

Pierre Bourdieu, cité dans Martinache (2022), identifie trois étapes fondamentales dans la démarche réflexive du chercheur.

La première consiste à objectiver les conditions sociales qui façonnent la position et les perspectives du chercheur, en prenant en compte des éléments déterminants tels que son origine sociale, son genre ou encore son appartenance ethnique. Cette étape permet d'interroger les influences inconscientes qui orientent la perception et l'interprétation des réalités observées.

La deuxième étape appelle une analyse rigoureuse de la position occupée par le sociologue au sein du champ scientifique, lequel fonctionne comme un microcosme structuré par des rapports de force, où les acteurs se livrent à des luttes symboliques pour la reconnaissance et la maîtrise des enjeux propres à ce champ.

Enfin, Bourdieu invite à identifier et à dépasser ce qu'il nomme le biais scolastique, une forme d'ethnocentrisme intellectuel qui tend à effacer la frontière entre théorie et pratique. Ce biais conduit le chercheur à projeter sur les pratiques étudiées une vision extérieure, abstraite et souvent déconnectée du contexte vécu par les acteurs, en méconnaissant leur logique propre.

4.4 Le choix de la comparaison

La méthode comparative en sciences sociales qualitatives constitue un outil essentiel pour explorer et comprendre les dynamiques sociales, politiques et culturelles à travers différents contextes. Elle repose sur la mise en regard de cas distincts, qu'ils soient nationaux, régionaux, locaux ou organisationnels, afin d'identifier des similitudes, des différences et des régularités sociales (De Verdalle et al., 2012). Cette démarche permet de dépasser les limites des études monographiques en offrant une perspective plus large et en favorisant la montée en généralité tout en préservant la singularité des cas étudiés.

L'un des enjeux majeurs de la méthode comparative réside dans la construction de la comparabilité des cas. Il s'agit de définir des catégories d'analyse pertinentes et de s'assurer que les concepts utilisés sont adaptés aux contextes étudiés, tout en évitant les écueils de l'ethnocentrisme ou de la naturalisation des catégories. La comparaison ne se limite pas à une simple juxtaposition de cas, mais implique une réflexion approfondie sur les relations entre les phénomènes observés, en tenant compte des échelles d'analyse (locale, nationale, transnationale) et des interactions entre les acteurs et les institutions.

La démarche comparative peut prendre différentes formes : elle peut être symétrique, avec un protocole d'enquête similaire appliqué à chaque cas, ou asymétrique, en s'adaptant aux spécificités des terrains. Dans tous les cas, elle exige une grande rigueur méthodologique, notamment dans la collecte et l'interprétation des données, ainsi qu'une réflexivité constante sur les choix opérés par le chercheur. La comparaison permet ainsi de dégager des logiques sociales communes tout en mettant en lumière les particularités contextuelles, offrant une compréhension plus nuancée et complexe des phénomènes étudiés.

4.5 Autoréflexion sur la posture d'immersion

J'ai mené cette enquête en me servant de l'observation participante, complétée d'entretiens semi-directifs, adoptant une posture de chercheur impliqué dans le déroulement des activités des collectifs. Je me suis d'abord rendu sur les lieux de production des collectifs afin de présenter mon projet et constater l'intérêt qu'il suscitait.

Une fois le contact établi et après quelques formalités administratives (pour le Chant des Cailles), je commence mes périodes d'immersion participante en effectuant deux jours par semaine dans chaque collectif. Très vite, je me rends compte que je préfère les journées passées au Courtileke que celles passées au Chant des Cailles.

Je compare succinctement quelques caractéristiques des deux collectifs, en commençant chaque fois par le Courtileke, arbitrairement.

Premiers contacts

Avec le Courtileke, le contact a été très facile puisque j'ai directement rencontré les membres, qui se sont tout de suite montrés intéressés.

Au Chant des Cailles j'ai d'abord rencontré Dimitri qui m'a dirigé vers Quentin, le responsable de l'organisation des bénévoles. Quentin m'a demandé de suivre la procédure habituelle au sein de la coopérative, qui consiste à contacter le service concerné. La communication du Chant des Cailles est relativement structurée, pour des raisons internes et en raison de la masse des bénévoles qu'il s'agit de gérer.

Pénibilité du travail

Au Courtileke, les planches font dix mètres de long. Le volume de travail y est moindre, et un membre travaillant seul parvient au bout de son travail journalier en six à sept heures. Cette charge quotidienne est allégée par la présence de bénévoles.

Au Chant des Cailles, la charge de travail est plus conséquente et ne peut être assumée uniquement par les membres rémunérés : « *Ici, quand une heure de travail est rémunérée, il y en a deux effectuées par les bénévoles* », résume Quentin.

Rigueur et organisation du temps

Au Courtileke, lorsque des journées chargées se profilent, un message est envoyé dans le groupe de discussion afin de mobiliser les bénévoles, sans leur imposer un horaire particulier. La présence de bénévoles étant indispensable au Chant des Cailles, une organisation rigoureuse de leur présence et la formalisation de leur participation est de mise, matérialisée par les contrats de bénévolat. J'ai dû moi-même planifier mes moments de présence avec Quentin. C'est une contrainte mais le côté indispensable des bénévoles les responsabilise et leur confère une bonne vue d'ensemble des activités en cours.

Rapport au travail

Le Courtileke m'a donné plus de satisfactions en termes de plaisir au travail, que le Chant des Cailles. Cela est probablement dû à l'impression d'une certaine liberté dans la gestion de mon temps de travail. Concrètement, il y a davantage de travail au Chant des Cailles, effectué de manière plus intensive lors de tâches plus longues. En cela, ce collectif me rappelle des expériences en entreprise à visée commerciale, qui ne m'ont pas plu. Des tâches longues et répétitives effectuées dans un climat de tension lié au fait de savoir que l'on est toujours en retard, toujours à accélérer.

Suite à ce constat, j'ai vérifié que mes jours de présence dans les deux collectifs ont été équivalents malgré ma préférence. Au final, j'ai même passé un jour de plus au Chant des Cailles qu'au Courtileke. De fait, la présence des bénévoles étant essentielle au Chant des Cailles, leurs présences sont programmées minutieusement et je me suis plié à cette rigueur.

Quantité de travail

Les légumes du Courtileke sont produits sur des planches qui ne dépassent pas les dix mètres. La charge globale de travail me semble équilibrée, probablement en raison du fait que les volumes récoltés restent relativement modestes. En conséquence : même si une tâche n'est pas spécialement plaisante, elle ne dure jamais longtemps.

Il y a vraiment eu des activités particulièrement difficiles à effectuer pour moi au Chant des Cailles, notamment le désherbage des planches de carottes au couteau, pour lequel le passage à la main est indispensable car la levée est une période critique. Ou alors la plantation de douze mille poireaux à la main, ou encore un passage dans les pommes de terre pour tuer les doryphores, sur quarante

lignes d'une centaine de mètres chacune. La plupart de ces tâches s'effectuent en groupe, mais nous n'étions que deux pour les pommes de terre. Dans les entretiens, il revient que ce genre de tâches pénibles soudent le groupe, ce dont je ne sais pas quoi penser.

L'équilibre financier

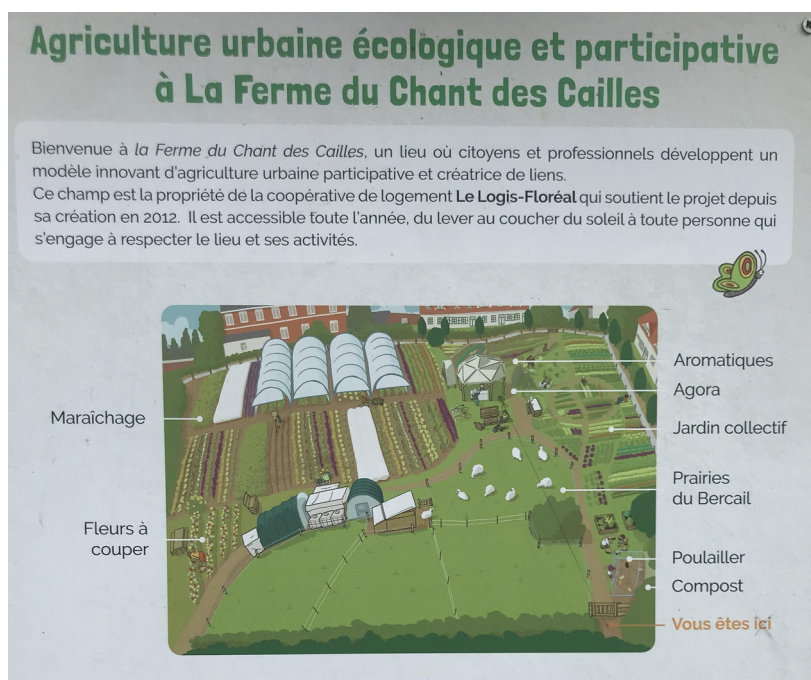
Au Courtileke, les membres comptent sur leurs activités extérieures pour équilibrer leur budget, ce qui lève une certaine pression, mais, par ailleurs, interroge la viabilité du collectif, du point de vue économique.

Je ne pense pas que le Chant des Cailles nourrisse des ambitions productivistes ou prône une valeur travail. Je pense que l'idéal poursuivi et les motivations sont très similaires entre les deux collectifs. L'une des différences structurelles est marquée par le modèle économique, qui, au Chant des Cailles, vise à rémunérer de manière décente ses salariés. En faisant tourner un tel modèle économique, ce collectif propose en réalité un modèle social qui demande un certain niveau de responsabilité.

5. Cas d'études

5.1 Le Chant des Cailles

Le Chant des Cailles est une ferme urbaine située sur la commune de Watermael-Boitsfort. Ses activités, en lien avec l'alimentation, comprennent la production de plantes aromatiques, de légumes, de fleurs à couper et l'élevage de brebis laitières. En outre, le Chant des Cailles s'implique également dans des initiatives citoyennes : il s'implique notamment dans un jardin potager collectif, une épicerie participative et des actions pédagogiques, incluant de stages et des animations.



Panneau de présentation du Chant des Cailles

Le projet du Chant des Cailles naît en 2012, suite au désir de l'une des initiatrices d'exploiter un terrain inoccupé, qui semblait répondre à ses attentes. Le propriétaire du terrain, le Logis-Floréal, une coopérative de locataires visant à fournir des logements sociaux aux personnes en difficulté, accepte la proposition qui lui est faite, permettant ainsi au projet de se concrétiser. Le bail conclu à ce moment-là était fragile dans l'aspect des perspectives à long terme, mais il a été consolidé et ces tensions sont aujourd'hui résolues. En se développant, Le projet du Chant des Cailles s'est développé jusqu'à devenir en 2014 une association sans but lucratif, structure permettant une gestion administrative plus efficace. En 2016, les pôles professionnels de maraîchage, d'élevage et de plantes aromatiques se sont regroupés au sein d'une coopérative, démarche visant à renforcer la

solidarité interne et permettant de tisser des liens plus étroits avec les voisins qui souhaitent soutenir le projet.

Ce travail s'intéresse spécifiquement à l'activité maraîchère. Ainsi, ce chapitre met en lumière le pôle maraîcher du Chant des Cailles, qui se distingue par son engagement en faveur de pratiques agricoles agroécologiques. Son aspiration : privilégier les produits de saison et mettre l'accent sur la proximité avec les membres abonnés, tout en plaçant la dimension humaine au cœur de son modèle. Comme le souligne leur site internet, « *L'humain est au cœur de notre projet. La solidarité et la confiance forment son ADN* »¹. Le modèle économique repose sur un système d'abonnement annuel. Inspiré de l'agriculture sociale où les abonnés désignés comme "membres récolteurs" viennent cueillir eux-mêmes les produits. Ce système permet non seulement d'éviter les coûts liés au stockage et au transport, mais aussi d'assurer une interaction continue entre les producteurs et les citoyens. Le prix des abonnements peut varier en fonction des moyens financiers de chacun. Situé dans une fourchette allant de 280 à 450 €, cet abonnement permet à un large éventail de personnes de bénéficier de produits alimentaires sains et locaux, conformément à la diversité d'origines sociales présente sur la commune de Watermael-Boitsfort. Ce système permet à des personnes bénéficiaires de logements sociaux de participer à la démarche : elles représentent 18 % des membres récolteurs.

Le collectif du pôle maraîcher du Chant des Cailles est composé de cinq membres, parmi lesquels Caroline et Quentin occupent des postes permanents à un taux d'emploi hebdomadaire de 100 % et ce, toute l'année. En complément, trois saisonniers travaillent à un taux de 60 %, de février à novembre. Ces effectifs sont renforcés par une équipe de bénévoles dans le cadre de stages. Les personnes qui souscrivent à un abonnement à un panier sont considérés comme des membres récolteurs, et les bénévoles sont appelés des stagiaires. Un stage comprend une immersion dans les activités du Chant des Cailles ainsi qu'une série de cours dispensés par Quentin pour une partie seulement des bénévoles.

Les surfaces cultivées par le Chant des Cailles s'étendent sur 80 ares sur la commune de Watermael-Boitsfort, et de 80 autres ares sur la parcelle Koendal à Overisje, pour un total de 1.6 hectares de légumes. Le collectif a fait le choix de limiter la mécanisation pour se laisser l'opportunité d'inclure les communautés locales dans l'activité. Le travail du sol est effectué à la grelinette et au motoculteur, les autres opérations comme le désherbage sont effectuées à la main. La parcelle Koendal est destinée à la production des légumes de garde, dont la culture se fait en partie avec le tracteur prêté par le Bercaïl, spécialement pour la culture de patates. La parcelle de

1 <https://www.chantdescailles.be/>

Watermael-Boitsfort comporte quatre tunnels maraîchers pour la production ainsi qu'un cinquième, plus petit et destiné au développement des plantons. Les figurent 1 et 2 présentent les orthophotos légendées des deux parcelles.



Figure 1 : Orthophoto du lieu de production à Watermael-Boitsfort : les cultures en rouge, le matériel et les serres à plantons en vert et le lieu de pause en jaune. Source : Google Maps



Figure 2 : Orthophoto de la parcelle Koedal à Overisje, avant que le Chant des Cailles ne l'obtienne.
Source : Google Maps

Les membres du Chant des Cailles

Associée à l'équipe fondatrice du collectif, Caroline y a précédé tous les membres actuels. Elle a suivi une formation agronomique orientée vers des pratiques respectueuses de l'environnement comme l'agriculture biologique et biodynamique. Ensuite, alors que ses enfants gagnent en

indépendance, elle choisit de se lancer dans le pôle maraîcher du Chant des Cailles en tant que maraîchère permanente. Quentin est le second membre en ancienneté et occupe également un poste de maraîcher permanent. Après des études en architecture, il choisit de se réorienter dans le métier du maraîchage.

Le collectif du Chant des Cailles fait également appel à des saisonniers. Dimitri entame sa seconde saison au Chant des Cailles, tandis que Thalia et Matthias en sont à leur première année. Dimitri provient d'un milieu ouvrier et Matthias a récemment quitté un emploi dans la programmation. Thalia est restée discrète à propos d'elle-même.

Le collectif du Chant des Cailles dépasse les cinq membres présentés, car une grande part du travail est effectuée par une main d'oeuvre bénévole. Mais en raison des différences de statut, seuls les cinq membres salariés constituent le collectif étudié.

Une journée type au Chant des Cailles

La journée au Chant des Cailles commence à 9 heures et se termine à 17 heures, tant que les chaleurs ne sont pas trop fortes. Il est important d'arriver à l'heure car il est possible de se déplacer à la parcelle Koedal à Overisje, en voiture. Les différentes tâches du moment sont expliquées par Quentin ou Caroline, sachant que l'un des deux est toujours présent, si ce n'est les deux en même temps. Parfois, c'est l'un des saisonniers qui organise les bénévoles. Lorsqu'une tâche est spécialement longue et difficile, c'est souvent l'entier du groupe qui s'y met. De manière générale, Quentin et Caroline sont présents, et au moins deux saisonniers. Et il est fréquent que le nombre de bénévoles est deux fois supérieur. A midi, nous prenons une pause pour manger, qui se déroule le plus souvent aux tables à côté du potager citoyen. La pause de midi dure une heure, et nous reprenons jusqu'à 17 heures. Il nous est arrivé de dépasser l'heure de fin, ce qui a généré quelques tensions. Quelques journées se sont déroulées sur la parcelle Koedal à Overisje, où les légumes sont cultivés en grosses séries. Un chantier peut s'étaler sur plusieurs jours. En fin de journée, il est fréquent de voir les membres salariés prendre quelques légumes pour leur consommation personnelle. Les bénévoles ne peuvent pas se servir, ils doivent attendre qu'une culture soit affublée d'un drapeau rouge, lorsque la culture est presque terminée. Il en résulte que les bénévoles ne repartent pas avec des légumes après une journée de labeur. Surtout avec un début de saison difficile comme 2024, un sentiment de pénurie alimentaire se fait ressentir.

5.2 Le Courtileke

Le Courtileke est un collectif maraîcher fondé en 2018 à Haren sous forme d'asbl, porté au départ par un membre unique. Celui-ci est rejoint progressivement par quatre autres personnes, pour aboutir à sa configuration actuelle de cinq membres. Son modèle économique repose sur un système d'abonnements qui permet d'une part de financer les activités du collectif et, d'autre part, de mutualiser les risques inhérents à l'agriculture.

Les journées des lundi et vendredi sont consacrées aux récoltes, en vue de fournir de quoi garnir les paniers des membres abonnés. Le lundi, ceux-ci viennent chercher leur panier sur le lieu de production, où les légumes du moment sont répertoriés sur un panneau ainsi que la quantité autorisée. Les membres abonnés ont une balance à disposition pour composer leur panier. Caroline est responsable de la récolte du lundi, et elle s'arrange avec un membre abonné qui supervisera les autres.



Remorque prête à ce que les membres abonnés arrivent

Le vendredi, la récolte est assurée par Jaska et les membres du groupe de l'asbl Nos Oignons. En fin de journées, Jaska charge la remorque avec les légumes pour les acheminer à Scharbeek pour livrer un autre groupe de membres abonnés. Ceux-ci y récupèrent les légumes récoltés le même jour, évitant ainsi de recourir à un stockage prolongé des produits. Le Courtileke cultive 25 ares sur la commune de Haren Sud, ce qui permet d'assurer la vente de 70 paniers.

Parallèlement à ses activités agricoles, le collectif accueille des groupes qui proposent diverses activités annexes. L'asbl Nos Oignons, par exemple, qui accueille des personnes en précarité ou en reconversion, leur proposant un cadre bienveillant pour se reconnecter à la terre ou acquérir de nouvelles compétences. Cette approche inclusive contribue à renforcer le tissu social local.



Planches de culture et lieu de pause

En principe, chaque membre du Courtileke est censé assumer une charge de travail équivalente à une journée par semaine, ce qui correspond à un cinquième d'un emploi à temps plein. Cependant, dans la pratique, le temps de travail dépasse fréquemment cette estimation initiale. En raison de leur implication dans les récoltes rythmées par les livraisons de paniers, Caroline et Jaska ont moins de temps que les autres membres pour effectuer les tâches sur la parcelle qui leur est désignée. Les autres membres leur prêtent main-forte, mais l'idée initiale de répartir les cinq parcelles aux cinq membres demande des adaptations.

Au final, ce volume de travail réduit impose aux membres du collectif de conserver d'autres activités professionnelles. L'éventuelle pression liée à la rentabilité est donc moindre, même si certains membres rêvent de parvenir, à terme, à se rémunérer dignement grâce à leur travail au sein du collectif.

L'outillage du Courtileke ne comprend pas d'outil mécanisé pour le travail du sol, ce dernier est uniquement effectué à la grelinette. Une tondeuse et une débroussailleuse sont présentes pour entretenir les surfaces herbeuses en bordure de culture.

Le Courtileke défend et met en œuvre une agriculture centrée sur les principes du maraîchage sur sol vivant, une pratique qui accorde une importance capitale à la santé des sols grâce à des apports

importants en matière organique. Celle-ci est fournie par un centre équestre voisin, qui lui remet du compost et du fumier de cheval.

Malheureusement, le contexte foncier fragilise le projet actuel dans son ensemble, puisque le propriétaire du terrain prévoit d'y réaliser un projet immobilier en 2026. Anticipant cette échéance, le collectif a d'ores et déjà sécurisé un nouveau site grâce à un bail d'une durée de 15 ans, garantissant ainsi la poursuite de ses activités agricoles.

Les membres du Courtileke

Le Courtileke compte cinq membres. Simon a investi la parcelle à Haren Sud. Au bénéfice d'un cursus en agronomie industrielle, il enseigne dans une école d'horticulture. Il est rapidement rejoint par Manuel, qui a terminé un doctorat en collaboration internationale. Le troisième membre à être entré est Jaska, professeur d'histoire. Koen est issu d'une famille d'agriculteurs, mais il s'estime en rupture avec des pratiques agricoles dépassées. Enfin, Caroline est titulaire d'un master en sociologie des structures de domination et a intégré le Courtileke après s'y être formée.

Une journée type au Courtileke

La journée au Courtileke n'a pas proprement d'heure fixe pour son commencement. Chaque membres organisant son temps comme il le souhaite, il est important de rechercher cette information dans le groupe de discussion. Les bénévoles ne sont pas tenus de venir un jour précis ni à une heure précise. Le travail consiste à aider le membre à l'ouvrage ce jour là. La charge de travail est plus faible, les volumes produits sont plus petits et les activités sont variées. Il est très rare qu'une tâche dépasse une journée de travail. En fin de journée, qui se situe souvent vers 15 heures, les bénévoles sont invités à prélever quelques légumes pour eux. Les volumes produits sont bien suffisants pour le nombre de paniers et un vrai sentiment d'abondance se fait ressentir. Le Courtileke produit beaucoup de rhubarbe, qui se retrouve autant dans les paniers que dans les gratifications des bénévoles.



Figure 3 : Orthophoto du lieu de production du Courtileke. Les cultures en rouge, la serre à plantons en vert et le lieu de pause en jaune. Source : Google Maps

6. Analyse

6.1 Chant des Cailles

6.1.1 Une quête de la convivialité

Motif de reconversion

L'analyse des entretiens menés avec les membres du pôle maraîcher du Chant des Cailles à propos de leur reconversion vers une activité maraîchère révèle un dénominateur commun : un refus du cadre institutionnel hétéronome imposé par le travail.

Une fois ses enfants scolarisés, Caroline, ayant entendu parler du projet du Chant des Cailles, y a vu une activité porteuse de sens. Lors d'une période de questionnement personnel sur son avenir elle explique « *Je commençais à me poser des questions. Qu'est-ce que je vais faire ? Maintenant avec beaucoup de temps libre, plus d'enfant à la maison* ». Sa décision de rejoindre un collectif agricole intervient après que ses enfants soient entrés à l'école, un moment charnière où elle se demande comment occuper son temps libre de manière significative. Sa bifurcation personnelle est moins spectaculaire, puisqu'elle a effectué ses études dans le domaine de l'agriculture. Elle est donc « restée » dans son domaine de compétences mais elle a eu besoin d'en revisiter fondamentalement l'approche.

Quentin est passé par de nombreux emplois avant de trouver sa voie dans le maraîchage. Il y a trouvé le sens qu'il recherchait, à travers également une reconnexion avec la nature. Son parcours antérieur est marqué d'une quête de sens et de satisfaction personnelle qui n'étaient pas présents lors de ses activités de dessinateur architecte puis de menuisier, libraire ou dans la revente de peintures. Son parcours dénote une rupture nette avec les logiques standardisées et aliénantes des industries capitalistes et des pratiques professionnelles déshumanisantes. L'interviewé exprime son sentiment de malaise face à des professions qu'il perçoit comme déconnectées de la création authentique et de la réalité matérielle.

Dimitri et Matthias aspiraient également à trouver davantage de sens dans leur activité, comme en témoignent leurs trajectoires. Le contact avec la nature leur manquait également beaucoup. Dimitri explique son inconfort dans une situation d'insatisfaction existentielle liée à son travail en boulangerie, déconnecté de ses valeurs : « *J'étais là pour faire mon travail, [...] et c'est tout* ».

Matthias dénonce particulièrement les conditions de travail aliénantes doublées d'une absence de solidarité, qu'il a connues dans un contexte professionnel antérieur. Critique à l'égard du mode de vie urbain, il nourrit le rêve d'une vie à la campagne et décide de se former au maraîchage après avoir atteint un point de rupture dans sa carrière professionnelle. L'interviewé décrit une aliénation profonde, à l'oeuvre dans son ancien milieu professionnel: les tâches étaient déconnectées des besoins humains réels et les rapports sociaux demeuraient superficiels, régis par des mécanismes de productivité. Cette dynamique délétère est illustrée par l'apparition des « *happiness managers* » dans les principes de management, que l'interviewé perçoit comme des subterfuges destinés à masquer l'insatisfaction générée par des environnements de travail aliénants. Par ailleurs, il vit cette bifurcation comme une forme d'émancipation: elle lui a permis de rejeter un mode de vie imposé par des normes sociales et économiques pour adopter un modèle aligné avec ses idéaux.

Les membres du Chant des Cailles trouvent dans ce projet de maraîchage urbain une réponse concrète à leur quête de sens.

Le souhait d'autonomie des membres du pôle maraîcher du Chant des Cailles revêt plusieurs aspects. Quentin et Caroline s'opposent à l'idée de la spécialisation, et apprécient particulièrement se livrer à des activités qui requièrent des compétences diverses: idéalement, passer de la conception à la transmission, avec un détour par la pratique. Caroline précise que « *juste se spécialiser sur un truc, ça ne m'aurait pas plu. J'aime bien de faire un peu de tout. Le maraîchage de A à Z* ».

Dimitri se perçoit comme autonome lorsqu'il mentionne travaille seul et que son passage laisse une trace.

Matthias renoue avec un rêve ancien d'autonomie alimentaire et apprécie particulièrement le travail en extérieur, qui renforce son lien à la terre. La frustration qu'il a ressentie dans son emploi précédant s'est traduite par la quête d'une vie plus enracinée, où l'autonomie et le lien direct avec les processus naturels remplaceraient l'abstraction et la dépendance aux structures urbaines.

La lecture conviviale de cette quête d'autonomie s'inscrit dans la recherche d'un cadre de travail incarné et connecté au vivant, en faisant l'expérience directe du geste comme une expression de soi. La volonté des membres est d'être acteurs de leurs gestes et de leur rythme de travail.

Apprentissage et transmission

Les membres du pôle maraîcher du Chant des Cailles ont entrepris de se former à l'activité de maraîchage dans un processus de reconversion professionnelle, à l'exception de Caroline, qui a effectué des études agronomiques. Dimitri et Quentin ont fréquenté le Crabe, une asbl qui propose

des formations dans le maraîchage. Quentin a d'abord fréquenté le Chant des Cailles en tant que bénévole lorsqu'il se laissait expérimenter le métier de maraîcher, expérience positive puisque Quentin se décide à commencer une formation au Crabe² pour se professionnaliser. Après avoir effectué plusieurs stages ailleurs, il revient au Chant des Cailles en tant que professionnel et prend un poste de maraîcher permanent. Dimitri s'est engagé auprès du Chant des Cailles après avoir terminé sa formation au Crabe. Matthias s'est formé en France lors de stages en entreprises fortement mécanisées en France avant d'arriver au Chant des Cailles.

Vision politique/éthique

Les membres du collectif nourrissent également une vision politique du lieu de production. Loin d'être uniquement dédié à l'acte de produire, il constitue également un lieu d'émancipation. Caroline mentionne l'importance de conjuguer des valeurs sociales et environnementales. L'agriculture biologique, le respect du vivant se traduisent en pratiques agroécologiques. Caroline accorde une importance particulière au respect du vivant dans son ensemble, et pas uniquement envers les plantes ou les animaux. Pour elle, « *...prendre soin de tout ce qui est autour de moi, les plantes, le sol, les gens avec lesquels je travaille ... c'est quelque chose qui m'anime* » revêt une importance majeure.

Quentin accorde de l'importance au modèle économique du Chant des Cailles, qui ancre le projet dans le tissu social local, et cultive parfois des variétés de légumes atypiques dans le but de « *faire plaisir aux membres-récolteurs* ».

En plus d'une volonté de produire de manière écologique et responsable, Dimitri apprécie l'opportunité offerte par le Chant des Cailles de réunir et rassembler les gens. C'est en effet pour lui un lieu d'échanges intergénérationnels sur divers sujets comme l'attachement au lieu et à la lutte contre sa bétonisation. Dimitri évoque également que la fierté de s'identifier en tant que maraîcher émane non seulement de la pratique agricole, mais aussi d'une résonance entre valeurs individuelles et collectives. Cette articulation entre l'éthique personnelle et l'engagement collectif se concrétise à travers le travail sur le terrain.

Matthias voit dans le Chant des Cailles un lieu de rencontres et d'échanges, favorisant la prise de conscience collective des contradictions du monde, surtout celles existant au sein de l'emploi salarié. Il trouve également très enrichissant que le projet réunisse des profils variés : ainsi, il y a toujours des positionnements ou des pratiques dont il peut s'inspirer. Il mentionne un profond changement de sa vision du monde : être en contact direct avec les cycles naturels et les réalités

2 Le Crabe est une asbl qui dispense des formations en maraîchage biologique destinées à un public en insertion.

agricoles lui a permis de développer une conscience accrue des interactions entre les humains et leur environnement. Ce contact régulier avec la terre et les saisons nourrit et entretient chez lui un sentiment d'émerveillement quotidien, une source de bonheur qu'il n'aurait pas pu expérimenter dans son emploi précédent et qui le conforte dans ses choix : *« Maintenant que j'ai goûté au travail en extérieur, je pense que je vais avoir beaucoup de mal à retourner en arrière »*.

6.1.2 Une gouvernance conviviale

Mode de décision

Au Chant des Cailles, les décisions sont prises collectivement, lors de réunions d'équipe qui ont lieu sur le terrain. Les sujets évoqués font office d'ordre du jour, et le débat démarre. Cependant, la gouvernance n'est pas perçue de la même manière par tous les membres.

Dimitri apprécie la qualité d'écoute mutuelle dont font preuve les membres. Selon lui, il n'y pas de hiérarchie entre les membres du pôle maraîcher, mais j'ai observé qu'en réalité, Quentin ou Caroline auront le dernier mot en cas de désaccord.

Quentin signale que si la coopérative du Chant des Cailles fonctionne sur un modèle horizontal, ce n'est pas le cas du pôle maraîcher, qui observe une hiérarchie fonctionnelle, pratique. Cette hiérarchie favorise les membres au bénéfice d'ancienneté ou d'expérience. C'est le cas de Caroline et Quentin, qui ont à tout moment une bonne connaissance de l'état des cultures, ce qui est moins la cas des saisonniers.

Caroline, présente depuis la création du projet, évoque les difficultés que pose le principe d'une gouvernance horizontale, en raison notamment des différents degrés d'implication entre les membres et suivant leur genre : selon elle, les hommes s'impliquent moins que les femmes. Par ailleurs, elle peut s'opposer à certaines initiatives, comme celle de Dimitri qui consistait à utiliser les mauvaises herbes comme paillage.

Matthias revient sur les difficultés que le collectif rencontre dans la communication des tâches à effectuer. Selon lui, ces difficultés à communiquer sont la source de frustrations entre les membres. Matthias appelle à prendre sur soi et de ne pas réagir à la première contradiction afin de limiter les conflits, ce qui me fait penser à de la psychologie positive. Pour lui, Caroline est la référente, même s'il ajoute que l'autonomie de chacun est respectée. L'expérience des membres les plus anciens joue un rôle central dans la prise de décisions critiques, ce qui crée malgré tout une hiérarchie implicite mais acceptée : *« [...] les tâches sont distribuées en fonction des compétences et des disponibilités, mais il y a toujours une hiérarchie implicite liée à l'expérience »* indique Matthias. Cette hiérarchie

ne semble pas être perçue comme un frein à la collaboration, mais plutôt comme un outil pour coordonner les efforts dans un contexte marqué par des contraintes matérielles et des aléas climatiques.

Le collectif s'inscrit dans une logique d'autogestion en impliquant tout le monde dans les décisions, même si la voix de certains membre pèse plus lourd. L'avis de chacun est écouté avec attention, mais l'expérience joue un facteur important.

Répartition des tâches et gestion du temps

La répartition des tâches et des responsabilités s'établit également selon les compétences et le statut. Quentin et Caroline délèguent les tâches à effectuer aux saisonniers, qui délèguent à leur tour aux bénévoles, s'ils ne sont pas encadrés directement par les permanents. Caroline raconte que la répartition des tâches s'effectue mieux avec l'équipe actuelle qu'au début du projet. A ce moment, l'implication masculine dans les activités pratiques au champs était moindre.

Lors d'un journée particulièrement chargée, il a fallu dépasser l'horaire prévu. J'ai ressenti une tension au moment de prolonger la journée de travail. Les visages se sont fermés et les paroles se sont raréfiées. Pour Quentin et Caroline, l'enjeu était de terminer le chantier en cours.

Dimitri et Matthias se sont exécutés sans discuter, et je leur ai demandé ce qu'il se passait. Dimitri a dit déplorer que cette décision ne soit pas mieux amenée, mais qu'au fond cela ne lui posait pas de problème.

Nous avons adapté le rythme de travail aux besoins du moment présent, mais pas vraiment de manière collective. Matthias pointait le manque de communication dans le collectif. Selon lui il était parfaitement possible d'éviter cette situation de stress, avec une meilleure organisation.

Plateau souligne dans son article les fréquentes tensions entre la coordination de l'activité et la logique autogestionnaire. La gestion du temps de travail se complique avec les impératifs de l'activité maraîchère, comme l'alternance de périodes à forte ou faible demande de travail. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles le collectif engage des saisonniers, dont le contrat s'interrompt lors de la période hivernale. Au passage, le mot « saisonnier » ne rend pas bien compte du nombre de mois de présence de ces travailleurs sur l'année.

Quentin évoque les retards inévitables qui s'accumulent et compliquent la réalisation du plan de culture, avec cette attaque de doryphores sur les patates, par exemple. Il fallait décider quoi faire pour cette culture, et trancher entre deux positions opposées : celles de Caroline et Quentin. Ce dernier préconisait d'utiliser un insecticide pour gagner du temps. Au contraire, Caroline ne voulait

pas traiter, et proposait de passer plant par plant à la main pour tuer les doryphores. La culture de patates, c'est quarante lignes de cent mètres de long. Dilemme : gain de temps ou pratique respectueuse du vivant. Au final, Quentin est resté sur ses positions, mais il est retourné à Watermael-Boitsfort pour s'atteler à un autre travail. Caroline s'est attelée à ce travail de fourmi, s'entourant de bénévoles qu'elle abandonnera assez vite, appelée par une autre tâche ingrate.

Quentin et Caroline se sont absentés une journée. J'ai demandé au matin aux saisonniers comment ils ressentaient cette absence. Les trois ont évoqué un sentiment de liberté. Mais l'après-midi, sur un chantier de plantation qui prenait du retard en raison du nombre insuffisant de travailleurs, des tensions sont apparues chez certains membres. Pour moi, il était clair que nous n'avions rien fait de mal ou faux, mais Thali, saisonnier, le prenait visiblement différemment. Il semblait inquiet et lorsque je me suis approché pour lui demander ce qui n'allait pas, il m'a sèchement répondu « *Non mais là, je préfère qu'on bosse plutôt que parler* ». Dimitri et Matthias m'ont expliqué que Thali redoutait le lendemain, au moment de justifier le retard. L'absence des permanents ne signifie pas absence de pression et d'exigences.

Malgré ces défis, l'équipe cherche à réintroduire des éléments d'horizontalité, notamment en responsabilisant davantage les saisonniers. Cependant, cette transition reste difficile : le manque d'expérience des nouveaux arrivants limite leur capacité à prendre des décisions stratégiques. Cela met en lumière une tension inhérente aux modèles participatifs : comment équilibrer inclusion et expertise dans un cadre agricole où les décisions ont des conséquences directes sur la production et les revenus ?

Sur le plan organisationnel, le collectif repose sur une répartition fonctionnelle des rôles : Quentin supervise les stagiaires, tandis que Caroline gère avec une précision impressionnante les plans de culture. Cette division du travail assure une efficacité opérationnelle, mais elle révèle aussi une dépendance critique envers ces figures clés. La difficulté de Caroline à déléguer reflète les tensions inhérentes à la double exigence d'expertise et de partage des responsabilités dans un modèle collaboratif.

Statut et accès au collectif

Au sein du pôle maraîcher, il existe trois statuts : les maraîchers permanents, les saisonniers et les stagiaires (ou bénévoles). Les permanents, Quentin et Caroline, sont engagés toute l'année à temps plein, même si cela représente un taux d'emploi de 80 % en hiver et de 120 % en été.

Les saisonniers, Dimitri, Matthias et Thali, sont engagé dix mois dans l'année à un taux d'emploi de 60 %. Les permanents et les saisonniers ont le droit de prendre des légumes pour leur consommation.

Ce n'est pas vraiment le cas pour les bénévoles, car ces derniers doivent attendre qu'une culture se voie attribuer un drapeau rouge, signifiant qu'ils peuvent se servir, mais la récolte a déjà eu lieu.... Le nombre important de bénévoles ne permet en effet pas au collectif d'échanger de la force de travail contre des légumes comme ça peut être le cas dans la production impliquant les communautés locales. Le Champ des Cailles gratifie ses travailleurs d'un apport de connaissances techniques et théoriques sur l'agriculture biologique, tandis ceux-ci fournissent de la force et du temps de travail. En plus de la pratique, les bénévoles assistent à des cours animés par Quentin.

Caroline évoque des difficultés à inclure des saisonniers et des bénévoles dans le long terme, précisant que *turn over* est important. Matthias constate une forte intégration dans le collectif car les relations interpersonnelles y sont intenses, la transmission y est valorisée, tout comme le *care*. Il accorde une grande importance au traitement réservé aux bénévoles, insistant sur la responsabilisation et l'importance d'une méthode pédagogique. Pour Dimitri, la hiérarchie qu'impliquent les différents statuts ne se ressent pas.

Dispositifs de délibération

Le pôle maraîcher ne prévoit pas de moment dédié aux délibérations. Caroline mentionne des réunions informelles sur le lieu de production, mais dont l'effet est modéré puisque, par exemple, le désaccord au sujet des doryphores ne s'est pas réglé de manière collective. Pour sa part, Quentin est satisfait de la manière dont ce conflit a été réglé : il a pu exprimer son avis et n'a pas participé au passage manuel, laissant Caroline s'en occuper avec l'aide de deux bénévoles.

Matthias explique qu'il n'y a pas de conflits assez importants pour nécessiter un moment dédié à leur résolution, que ce sont des frustrations facilement ravalées et qu'ainsi, il n'y a pas de conflit ouvert qui se déclare. Le collectif accorde une grande importance à la communication, qu'il s'agisse de planifier les tâches quotidiennes, d'organiser les chantiers, ou d'apaiser des tensions. En toute logique, un manque de clarté ou une mauvaise coordination déstabilisera la dynamique : « *Le manque de communication est la principale source de frustration* » selon Matthias. Il précise également qu'une solution pour éviter les conflits est de prendre un peu sur soi et de ne pas réagir de manière trop impulsive.

Dimitri rapporte également que le nombre de conflits est faible, et que le lieu de production suffit pour assurer un espace d'écoute. Les membres du collectif souhaitent mettre en place des moments

en dehors de leur activité de production, mais la charge de travail et les disponibilités individuelles compliquent la tâche.

6.1.3 Des pratiques agricoles conviviales

Rapport à l'outil

Le pôle maraîcher a fait le choix d'utiliser des outils et des techniques qui font intervenir un faible niveau de motorisation. Le travail du sol s'effectue à l'aide d'une grelinette et d'un motoculteur. Le passage de grelinette est indispensable pour ameublir le sol et permettre au motoculteur de s'y enfoncer. Même si le motoculteur représente un gain de temps et d'énergie, le passage de grelinette (parfois double) prend un certain temps.

Matthias, qui a fait ses armes dans une exploitation très mécanisée, indique que « *l'on a remplacé le pétrole par de la main d'oeuvre* », favorisant ainsi un retour à une échelle humaine du travail. Dimitri se montre davantage critique quant à l'usage du motoculteur, mais il approuve l'arbitrage effectué entre efficacité et respect du sol. Les opérations de désherbage s'effectuent à la main, au couteau ou à la petite binette. Caroline accorde une importance particulière à ce que les outils utilisés soient appropriables et réparables. A noter une collaboration avec la Fabrick Paysanne pour accéder au matériel de réparation comme les postes à souder. Le pôle maraîcher s'est également procuré l'enrouleur à goutte-à-goutte de la Fabrick, marquant une volonté d'adopter des outils adaptés, non standardisés et réparables. Quentin précise que la parcelle Koendal est en culture depuis peu. Essentiellement réservée au légumes de garde, cette seconde parcelle accueille la plantation de patates, dont les grosses opérations comme le travail du sol ou la récolte sont effectués avec le tracteur du Bercaïl. Les patates ne finissent pas dans les paniers des membres récolteurs, elles ont un débouché commercial, permettant de produire et vendre un certain volume de gros.

Cependant, certaines tensions émergent : l'utilisation de la fraise (outil motorisé du travail du sol), bien qu'indispensable pour le désherbage, illustre un compromis nécessaire entre les besoins humains et les perturbations causées au sol. Cet exemple reflète les dilemmes auxquels sont confrontés les collectifs agricoles : optimiser les pratiques tout en restant fidèles à une éthique écologique.

Intensité du travail

Le choix d'adopter des outils simples et de limiter la mécanisation implique un travail plus intensif en main d'oeuvre humaine. Plateau mentionne dans son étude que des tensions peuvent émerger entre l'intensité et les conditions de travail, car plus celui-ci est intensif, plus les conditions se

dégradent. Quentin rappelle ce chiffre intéressant sur le rapport des heures effectuées entre les membres du pôle maraîcher et les bénévoles : « *lorsqu'une heure de travail est rémunérée, il y en a deux effectuées par les bénévoles* ». La majorité du travail est donc effectuée par les bénévoles, dans une volonté initiale du pôle maraîcher « *de limiter la mécanisation pour augmenter la masse de travail et ainsi avoir l'opportunité d'impliquer les communautés locales* ». L'activité de production est exigeante physiquement mais les membres ne la décrivent pas comme épuisante.

L'intensité du travail agricole, accentuée par des choix économiques contraints, limite la capacité à instaurer des pratiques réellement régénératrices. Les passages relatifs à l'absence de haies ou de périodes de repos des sols pointent un modèle encore marqué par des logiques productivistes, malgré une volonté affichée de transition agroécologique : « *C'est quand même un système assez classique de priorité et de production* » selon Caroline.

Savoir-faire agricoles

Les membres du pôle maraîcher bénéficient, pour l'ensemble, de formations agricoles effectuées dans des cadres assez institutionnalisés. Les savoirs acquis sont complétés par les observations et les expérimentations menées dans la pratique. Caroline et Quentin évoquent leurs nombreuses tentatives pour palisser les cornichons, avant de comprendre que ceux-ci préfèrent largement courir au sol.

Dimitri éprouve un sentiment de frustration vis-à-vis des essais qu'il aimerait mener, comme utiliser les mauvaises herbes comme paillage sur les planches dans le but d'amender le sol. Mais Caroline s'y oppose car cela apporterait trop de graines d'adventives dans les cultures. Matthias rapporte des éléments similaires, évoquant de son idée de coucher les plants de tomate lors de la plantation et de couvrir les pieds avec du compost. Cependant il se sent également empêché par la structure actuelle. Idéalement, une approche conviviale devrait faciliter les expérimentations.

Les pratiques agricoles du collectif s'inscrivent également dans une volonté de sensibiliser à l'agroécologie et de transmettre une éthique du respect du vivant. En impliquant des bénévoles dans les tâches agricoles, le collectif transforme des gestes techniques en actes pédagogiques. Chaque intervention devient une occasion d'apprendre et de réfléchir à la manière dont l'humain peut interagir avec la nature de manière durable et respectueuse : « *On essaie de sensibiliser les gens au maraîchage bio en les impliquant dans le travail à la main.* »

Cette approche dépasse le cadre technique pour interroger des conceptions culturelles plus larges, notamment la vision occidentale de la nature comme une ressource exploitable et inépuisable. À travers des gestes simples, le collectif cherche à instiller une conscience écologique chez ses participants, leur montrant que la nature est un système complexe qui nécessite soin et attention.

Ressources utilisées

Selon Plateau, l'utilisation de ressources locales est un geste agroécologique. Les apports de matière organique sont effectués avec du compost et une partie de la fertilisation est effectuée avec un engrais nommé Osmo.

Quentin m'explique sur le terrain que les apports de compost s'effectuent à raison de 2 unités, il définit une unité comme étant deux brouettes de compost.

Quentin m'explique que la dose de compost appliquée est plus de deux fois inférieure à ce que leur conseille le Centre Interprofessionnel Maraîcher et quand je lui demande pourquoi, il me répond que le taux de matière organique est assez élevé (5 % pour un faible taux d'argile) et que cela revenait à appliquer davantage de compost, donc plus de temps de travail et plus de compost à acheter.

Le pôle maraîcher se fournit en semences paysannes et produit lui-même ses plantons. Les graines de quelques cultures, comme la tomate, sont récupérées et stockées.



Serre à plantons

Lien au vivant

Les membres du pôle maraîcher nourrissent un rapport poétique et sensible au vivant. Matthias parle d'émerveillement quotidien sur le champ, il se sent connecté aux cycles naturels et accorde une grande importance à la beauté des lieux.

Dimitri éprouve une curiosité pour la faune et la flore depuis toujours et se montre sensible à l'aggradation des planches cultivées.

Quentin revendique également une connexion particulière avec le vivant. Il revient sur la gestion des doryphores et souligne le dilemme qui oppose une tâche manuelle exigeante en main d'oeuvre à l'application d'un insecticide, qui ciblerait également une partie des populations d'insectes auxiliaires. L'éthique écologique doit faire l'objet d'un compromis avec une certaine rationalisation du travail. Quentin évoque également un souvenir dans lequel il travaille le sol au motoculteur, et il se rend compte qu'un rongeur gît et agonise sur la planche après son passage. Il était très ému en racontant cela.

Caroline se montre la plus critique sur les prestations écologiques du système de production du pôle maraîcher, ne permettant pas d'assurer l'habitat des auxiliaires de culture (coccinelles, chrysopes et syrphes, par exemple). Le début de saison était particulièrement pluvieux, et les limaces étaient nombreuses. Plusieurs cultures ont dû être ressemées et Caroline revient sur ce qu'elle perçoit comme une acceptation partielle des nuisibles : alors qu'elle se montre certaine tolérante envers la présence du puceron dans les tomates, les limaces ne bénéficient pas de traitement de faveur et une lutte féroce leur est livrée. Les membres du pôle maraîcher ont même lancé un appel aux membres récolteurs pour éliminer les limaces, à un moment où le seul produit biologique contre ce nuisible était en rupture de stock. Là où Dimitri et Matthias (saisonniers) n'évoquent que leur relation sensible au vivant, Quentin et Caroline (permanents) évoquent les nuisibles dans leur propos.

Les pratiques agricoles décrites dans l'entretien révèlent une double dynamique paradoxale : d'un côté, une confrontation inévitable avec les forces naturelles ; de l'autre, une tentative de cohabitation respectueuse et durable. Le maraîchage est perçu comme une lutte constante contre la nature, en particulier contre sa tendance intrinsèque à évoluer vers des écosystèmes complexes et boisés : « *On lutte contre la nature en permanence [...], mais on essaie de respecter un maximum le vivant qui est autour de nous.* » Ce travail impose de maintenir le sol dans un état artificiel, propice aux cultures, ce qui nécessite d'éliminer les « *colonisateurs primaires* » tels que les mauvaises herbes. Pourtant, cette lutte n'est pas menée dans une logique d'hostilité. Les maraîchers cherchent activement à préserver un équilibre fragile avec le vivant environnant. Ils évitent les traitements chimiques, respectent autant que possible la faune présente, et adaptent leurs interventions pour minimiser les perturbations. Le sol occupe une place centrale dans les pratiques agricoles du collectif, non pas comme un substrat inerte, mais comme un partenaire vivant. Des analyses régulières sont effectuées pour évaluer la santé du sol, mesurant son évolution après une décennie de pratiques maraîchères. Si certains indicateurs, comme la vie microbiologique, se sont améliorés, d'autres problématiques, comme le tassement ou le drainage ont empirés en raison du tassement occasionné par la venue des membres récolteurs sur le terrain.

Le métier de maraîcher, tel qu'il est décrit dans cet entretien, repose sur une tension constante entre deux impératifs : le contrôle nécessaire pour cultiver des légumes et le respect envers la nature. Le maraîchage est perçu comme un travail profondément interventionniste, où il faut maîtriser les processus naturels, qu'il s'agisse de dompter la faune nuisible, de supprimer les mauvaises herbes, ou de guider les plantes cultivées dans leur croissance : « *Un maraîcher est quelqu'un qui travaille avec la nature, mais en cherchant à la contrôler le plus possible* » rappelle Matthias.

Les propos de Caroline évoquent aussi une anthropomorphisation subtile de certains phénomènes naturels, comme le comportement des cornichons : « *Pendant au moins trois ans, on a essayé de faire grimper les cornichons. Oui. Et ils voulaient juste pas. [...] Maintenant, ils courent par terre et ça fonctionne très bien et ils produisent beaucoup mieux.* » Cette personnification marque une volonté d'accorder une agentivité propre au non-humain.

6.2 Courtileke

6.2.1 Une quête de la convivialité

Motif de reconversion

Les motifs de la bifurcation de membres du Courtileke ont en commun un rejet des normes hétéronomes de l'emploi, la recherche d'une activité porteuse des sens et, pour certains membres, une activité à même de panser des blessures.

Caroline qui était en dépression avant d'arriver au Courtileke, souhaite acquérir les compétences jugées nécessaires en ces temps troublés, et tendre ainsi vers une autonomie alimentaire. Koen se remettait également d'un burnout. Il ajoute que la souplesse organisationnelles du fonctionnement du Courtileke fait partie des caractéristiques qui l'ont intéressé. Pour Koen, travailler au Courtileke est une source de motivation intrinsèque : il apprécie le travail en extérieur, la culture des légumes et la recherche de solutions en équipe. Il valorise également la possibilité de prendre des initiatives et de gérer son temps librement, ce qui contraste avec ses expériences professionnelles précédentes dans des structures plus conventionnelles. Simon, dans une pensée un peu survivaliste, dit vouloir se préparer au pire en produisant une partie de sa nourriture. C'est par son emploi que Simon commence à se prendre de passion pour le métier de maraîcher, poussé par un besoin de reconnexion à la nature et d'une crainte d'un futur incertain : « [...] *ultra pessimiste pour l'avenir. Je me dis qu'en temps de crise, je pourrai nourrir ma famille [...] que je pourrai me débrouiller tout seul, je suis un peu pro-effondrement* ». Manuel trouve au Courtileke un moyen de s'engager politiquement au niveau local et trouve son engagement dans ce collectif est motivé par son désir de brouiller les frontières entre vie professionnelle et vie personnelle, cherchant à créer un mode de vie où le travail et le plaisir se confondent.

Cette recherche d'autonomie traduit la volonté des membres à reprendre le contrôle de leur rythme et de leurs gestes. Les membres du Courtileke ont tous au moins une activité rémunératrice à côté du Courtileke. Leur activité maraîchère est une prise de position critique par rapport à l'emploi salarié. Simon, qui nourrit une critique radicale et effondriste à propos de la société industrielle, vient au Courtileke pour éprouver sa capacité « *à se débrouiller seul* » et sa résilience. Manuel et Caroline soulignent l'importance d'entretenir une polyactivité, dans une logique de refus de la spécialisation. Manuel précise qu'il désire décroisonner son activité professionnelle et son mode de vie, en vue de créer une continuité harmonieuse où le travail devient une composante intégrée de l'existence : « *Je viens chercher, en tout premier, une manière de conduire ma vie* ». À travers ces

aspirations, l'activité maraîchère devient plus qu'un simple moyen de subsistance ; elle permet d'incarner un mode de vie équilibré, tourné vers la recherche de sens et l'accomplissement personnel. Caroline s'est dirigée vers un métier de la terre suite à un cheminement qui, au long de ses études, l'amène à se tourner vers plus d'autonomie. Elle confie à ce sujet : « *J'avais envie de tendre vers l'autonomie un petit peu et de mettre les mains dans la terre [...] Et je me suis dit, mais enfin, vu la conjoncture actuelle, l'état du monde, c'est un petit peu débile de ne pas savoir s'alimenter* ».

Koen s'est rapproché du Courtileke en raison de la liberté d'organisation, l'absence de hiérarchie et la convivialité du collectif. Parallèlement, le cadre organisationnel du Courtileke offre une alternative aux structures classiques plus hiérarchisées du monde du travail. La gouvernance horizontale permet une liberté d'organisation que les membres valorisent particulièrement. Pour Koen : « *[...] on est complètement libre [...] il n'y a personne qui me dit, tu ne peux pas ou tu dois venir plus* », tandis que Caroline insiste sur l'absence de contrainte : « *C'est un projet dans lequel je ne me suis jamais sentie contrainte de venir* ».

Apprentissage et transmission

Les membres du Courtileke se sont formés à l'activité de maraîchage par des stages, des échanges et des lectures :

Simon s'inspire notamment du livre de Jean-Martin Fortier, *Le jardinier maraîcher*, mais expérimente également les principes du maraîchage sur sol vivant. Manuel explique avoir fréquenté et effectué des stages dans diverses fermes, et s'être également informé à travers les réseaux sociaux. Caroline a fréquenté le Courtileke deux ans en tant que bénévole régulière, avant d'intégrer le collectif en tant que membre à part entière. Koen provient d'une famille d'agriculteurs mais n'a pas repris l'activité. Ses connaissances proviennent de ses expérimentations dans son jardin et dans un organisme qui entretient un potager avec bénéficiaires en situation de handicap.

La venue des bénévoles au Courtileke représente également un apport régulier de connaissances.

Les membres du Courtileke n'ont pas bénéficié d'enseignement institutionnalisé et valorisent davantage des savoirs expérientiels, autonomes et horizontaux dans le sens où ils sont accessibles et non prodigués par des experts.

Vision politique/éthique

Le Courtileke n'est pas considéré par ses membres uniquement comme un lieu de production vivrière mais également comme un lieu d'émancipation, personnel mais aussi collectif.

Manuel voit dans l'initiative du Courtileke un outil de transformation territoriale, en soulignant la problématique de l'affectation des terres communales. Toutefois, il en relativise la portée politique, qu'il juge limitée notamment en raison du fait « *qu'on est des blancs qui restent entre blancs* ». Simon nourrit une vision du monde pessimiste et redoute que des systèmes comme celui de notre alimentation ne soient compromis. Il plaide pour un survivalisme non armé et une sobriété radicale. Cette tendance individualiste semble incongrue dans l'esprit d'un collectif, et elle s'est exprimée un jour lorsque Simon s'est attribué les mérites de la mise en place du Courtileke. Suite à des explications avec les autres membres, il reconnaît l'importance à présent l'importance du collectif malgré sa tendance au retrait. Il admet avoir adopté une attitude trop directive aux débuts du Courtileke, que les autres membres ont jugée trop autoritaire. Il voit également dans ce projet une manière de s'engager politiquement, en nourrissant les foyers locaux et en court-circuitant les systèmes de distribution conventionnels. Pour lui, le Courtileke est aussi un espace d'accueil et de soin, où des groupes variés peuvent se rencontrer, partager des moments de travail ou de détente, ce qui représente une source de joie et de fierté. Pour Manuel, le projet représente également une forme d'engagement politique : « *Nourrir ici, les foyers d'à côté, ce n'est pas de la haute politique, mais c'est ce que j'appelle une politique qui me convient* ».

Caroline entretient une vision politique forte de l'agriculture, qui lui permet d'apporter de la cohérence entre ses valeurs d'écologie, de lutte des classes, de féminisme et des pratiques agricoles. Cet environnement inclusif lui permet de se sentir reconnue et respectée : « *[...] parce que je suis la seule femme ici et le fait de pouvoir être à l'aise [...] de me sentir autant valorisée que les autres gars [...] ça me fait me dire que les relations hommes-femmes ne sont pas toujours hiérarchiques et conflictuelles* » et de « *retrouver une forme d'émerveillement que je ne trouve plus du tout dans la société actuelle* ». Koen se livre à des réflexions sur le sens que procure la production d'aliments, la juste rémunération des producteurs et la dimension concernant la vulgarisation des conditions de la production aux mangeurs.

Simon voit le Courtileke comme une passion qui le rapproche de la nature tout en développant des pratiques culturelles respectueuses de l'environnement et de préparer ainsi une plus grande résilience face aux crises écologiques à venir

6.2.2 Une gouvernance conviviale

Mode de décision

Les membres du Courtileke décrivent leur fonctionnement comme horizontal : les décisions sont prises à cinq et par consensus. Le plus souvent, un ordre du jour est établi et les membres sont libres

d'y ajouter une thématique qu'il ou elle souhaite aborder. Les décisions sont donc accessibles, prises de manière autonome sans hiérarchie, comme le dit Caroline. Koen apprécie que les grandes décisions soient prises ensemble, mais que la gestion des parcelles ainsi que des horaires soient laissés libres. La gouvernance se montre ainsi non coercitive. Les décisions sont prises de manière collaborative, avec un processus de brainstorming et une préparation des points à l'ordre du jour par les membres.

Répartition des tâches

La répartition des tâches consiste à attribuer une parcelle à un membre. En plus de leur parcelle, Caroline et Jaska sont également responsables des récoltes des lundi et vendredi, respectivement. Caroline est régulièrement seule pour la récolte, alors que le vendredi, jour de la venue de l'asbl Nos Oignons, la récolte se fait de manière collective.

Simon, Koen et Manuel sont amenés à aider Caroline et Jaska dans l'entretien de leurs parcelles, pour équilibrer les charges de travail. Manuel estime que cette attribution flexible des parcelles permet de s'ajuster au mieux aux affinités de chacun, renforçant un sentiment d'organisation souple.

Ce système de répartition des parcelles convient bien à Simon, qui préfère travailler de son côté. Il précise que le plan de culture est un élément directeur important car c'est autour de ce dernier que le collectif coordonne son activité.

Koen explique qu'il est satisfait de ce système également, se sentant reconnu pour son autonomie et son efficacité dans la gestion de la parcelle qui lui est attribuée, et qu'il ne sent pas en compétition vis-à-vis des autres parcelles.

Cependant, des défis surgissent parfois en lien avec la logique autogestionnaire du collectif, notamment en ce qui concerne la répartition du travail et la gestion des absences, ce qui nécessite des ajustements et des discussions ouvertes pour maintenir l'harmonie au sein du groupe. Caroline insiste sur l'importance de la transparence et de la communication pour éviter les frustrations et garantir que chacun se sente valorisé et respecté dans ses limites.

Gestion du temps

La liberté de choisir ses horaires s'inscrit dans une logique de refus du temps standardisé et revendique une libre gestion des horaires. Cependant, cela ne veut pas dire que les membres peuvent décider de prendre des vacances sans se concerter avec les autres. Des problèmes ont émergé lorsque, en l'absence d'une coordination entre les membres, le lieu de production s'est retrouvé sans entretien pendant plusieurs semaines. Les membres ont décidé de mettre en place un

agenda partagé dans le but d'attribuer au mieux les congés, et ainsi de respecter les rythmes individuels.

Koen évoque les réunions mensuelles du collectif, qu'il trouve parfois trop longues. De plus elles se déroulent en français, ce qui lui complique la tâche.

Statut et accès au collectif

Au sein du Courtileke, les membres n'ont pas de différence de statut entre eux. Lors de l'accueil de groupes le vendredi, les membres prennent en charge la coordination des activités et veillent à leur bon déroulement. Le collectif vise à inclure le plus possible les membres bénévoles dans une trajectoire de reconnaissance et d'équité. Manu décrit le mode de gouvernance au sein du Courtileke comme une approche flexible et informelle, où les relations entre les membres sont « *très bonnes mais pas très denses* »

Koen est le dernier membre arrivé, et il dit prendre le temps de trouver sa place et d'apprendre des autres, mais aussi de ses expérimentations. Ce dernier aspect lui tient à cœur et il se rallie volontiers à des propositions émanant d'autres membres, si elles sont étayées par un côté expérimental.

Caroline, Jaska et Koen ont intégré le collectif par l'intermédiaire de Manuel. Sa proposition d'intégrer ces nouveaux membres n'a pas convaincu Simon, peu favorable à la venue de nouveaux éléments dans un premier temps. Simon, qui se décrit lui-même comme un « *sanglier solitaire* », a travaillé sur sa perception de lui-même face aux autres, notamment en termes de légitimité. Simon souligne l'importance du travail d'équipe, reconnaissant que les réalisations du projet sont le fruit d'une collaboration entre les cinq membres. Il admet avoir dû apprendre à mieux communiquer et à prendre en compte les avis des autres, après avoir été perçu comme trop autoritaire. Simon reconnaît que la clientèle abonnée appartient principalement à des classes privilégiées : « *Il y a une petite différence de niveau social entre les groupes de Haren et de Schaarbeek. Là-bas, c'est quand même un peu plus bobo* » et Manuel se montre sensible aux dynamiques de classe lors de livraisons ou de chantiers participatifs, soulignant une forme d'incompréhension sociale : « *avec des comportements parfois assez typiques de l'ignorance, l'ignorance blanche sur la condition et l'état du monde* »

Dispositifs de délibération

Les dispositifs de délibération du Courtileke existent d'une part à travers les groupes de communication comme Whatsapp et Discord, et d'autre part sous la forme de réunions mensuelles.

A ses débuts, le Courtileke fonctionnait avec un groupe Whatsapp, utilisé pour coordonner les activités des membres ainsi que le recrutement des bénévoles. Depuis peu, le collectif utilise Discord, pour les options de structuration des discussions qu'offre cette application : les différentes discussions sont réparties dans divers salons, dont l'accès et la possibilité d'y écrire sont limités.

Caroline explique que cette manière de faire permet une organisation beaucoup plus claire et facile. Le Courtileke a également l'habitude d'organiser une réunion mensuelle dans le but de planifier les activités. Je n'ai malheureusement pas pu prendre part à la première réunion. En effet, Manuel m'a informé de son caractère particulier, mais que je serais le bienvenu à la suivante.

A l'ordre du jour de la suivante : Kraainem, le nouveau lieu de production. La réunion a eu lieu chez Simon, en fin de journée. Même si cette réunion sortait de l'ordinaire, j'ai pu assister à son déroulement, qui, selon Caroline, n'a rien présenté de particulier. Nous avons d'abord évoqué des sujets légers autour d'une collation, puis chaque membre a été invité à s'exprimer en vue mettre en place un ordre du jour.

Une météo individuelle est également faite avant de commencer. Les différents points abordés convergent autour de la thématique principale : l'investiture de la nouvelle parcelle à Kraainem. Il s'agit de décider de la disposition des tunnels, des accès, du stockage des outils et des amendements. Manuel est arrivé avec un plan détaillé, assorti de propositions. Les membres ont posé des questions et proposé des alternatives, qui ont été débattues. Les membres interviennent de manière organique lorsqu'ils le veulent, mais Manuel veille tout de même à un certain respect de l'ordre du jour. Le repas est pris lors de la réunion, renforçant un sentiment de convivialité. Les réunions, organisées une fois par mois, sont structurées autour d'un tour de table où chacun partage son état d'esprit, créant un espace à la fois social et organisationnel. La gestion des conflits est abordée de manière constructive, avec des discussions ouvertes pour résoudre les tensions.

6.2.3 Des pratiques agricoles conviviales

Rapport à l'outil

Comme le Chant des Cailles, le Courtileke entretient un rapport à l'outil qui se rapproche d'une lecture conviviale. Les brouettes, grelinettes et sécateurs utilisés sont simples, mais ils sont facilement réparables.

Ouvert à l'innovation dans ce domaine, Le Courtileke entretient également des liens avec la Fabrick Paysanne, dont elle a testé la Kabalèze, une brouette dimensionnée selon la taille des caisses et plateaux maraîchers. Malheureusement cette brouette maraîchère s'est cassée lors de son utilisation, et a dû retourner à l'atelier.

Les membres du Courtileke visent à minimiser autant que possible la motorisation. Cependant une génératrice leur est nécessaire pour alimenter une pompe qui fait remonter l'eau de pluie récupérée, en haut du lieu de production.

Mais les membres du Courtileke se passent de motoculteur, position que défend Simon : le travail du sol peut s'effectuer autrement, par exemple par l'usage de différents couverts végétaux.

Manuel et Caroline expliquent que le choix des outils est également dicté par leur « réparabilité ».

Koen cherche à s'éloigner le plus possible des pratiques culturelles que ses parents appliquent dans la gestion de leur ferme, en favorisant des petites surfaces et en évitant la motorisation.

Le Courtileke s'inscrit donc dans une logique d'autonomie technique par le choix d'outils simples, appropriés au contexte, réparables mais aussi dans une logique d'autonomie éthique car le choix des outils permet ou interdit telle ou telle pratique, ou l'inverse.

Intensité du travail

Les membres du Courtileke décrivent leur activité de production comme physiquement exigeante et parfois intense mais également valorisante et passionnante. Koen évoque sa motivation à apprendre et son envie de contribuer à l'effort commun. Simon quant à lui, travaille énergiquement, entraîné par sa logique post-effondrement, qui donne du sens à l'activité de maraîchage. Manuel et Caroline décrivent également le travail comme exigeant sur le plan physique et insistent sur l'importance du respect des rythmes de travail de chacun. En effet, les membres sont libres d'adopter l'intensité de travail qu'ils souhaitent, et d'alterner des périodes plus ou moins exigeantes selon les travaux à mener.

Le Courtileke ne formalise pas suffisamment la participation des bénévoles pour avoir une idée précise de la part de travail qu'ils effectuent. Manuel assure que la main d'oeuvre bénévole concerne largement moins de la moitié du total du travail effectué sur le lieu de production.

Savoir-faire agricoles

Les membres du Courtileke se sont formés sur le tas, par expérimentation directe pratique, et n'ont pas consolidés leurs connaissances en suivant une formation institutionnalisée.

Simon est professeur dans un centre horticole mais il revendique une approche autodidacte de l'activité maraîchère, accordant une place importante à l'expérimentation, notamment sur les pratiques destinées à la gestion du sol par l'usage de paillages. Koen, qui a grandi selon un mode de vie paysan, explique également s'être formé, et de continuer à le faire, de manière informelle par la pratique et l'expérimentation continue. Caroline rejoint Koen et Simon, elle apprend et engrange des connaissances par l'expérimentation de la pratique. Manuel est plus nuancé par rapport à l'expérimentation. Bien qu'il en approuve l'idée, il évoque les limites de cette démarche : en effet une fois qu'une technique est éprouvée, elle est généralement appliquée en priorité.

Le Courtileke expérimente également de nouvelles cultures, comme les patates douces, et améliore ses infrastructures techniques, comme l'installation de serres, pour optimiser les rendements tout en respectant l'environnement. Simon mentionne des expérimentations avec des couverts permanents (comme le trèfle) qui permettent de réduire le temps de paillage tout en maintenant un sol vivant et fertile.

Manuel aborde les pratiques culturales avec une approche à la fois pragmatique et expérimentale. Il insiste sur l'importance d'améliorer la terre, notamment en investissant dans des amendements comme le broyat, même lorsque les ressources financières sont limitées. Pour lui, l'expérimentation est une porte toujours ouverte, mais elle doit être guidée par des idées concrètes et partagées par l'ensemble du collectif. Il mentionne des tests de cultures variées, comme des concombres éponges venant de Thaïlande, tout en restant ancré dans des pratiques culturales éprouvées et un plan de culture de plus en plus précis.

Ressources utilisées

La fertilisation s'effectue avec du fumier de cheval provenant d'un centre équestre à proximité, et acquis à bas coût. Le collectif se fournit également en broyat de bois pour couvrir les planches. Aucun membre n'a entrepris de récupérer les graines de certaines cultures, lors des récoltes passées et elles sont donc achetées. Les tunnels sont équipés de gouttières pour récupérer l'eau de pluie, qui

va naturellement suivre la pente du terrain pour aller remplir des citernes. L'eau est ainsi utilisée pour l'irrigation. Elle est remontée par une pompe actionnée par une petite génératrice, évoquée plus haut. En-dehors des granulés anti-limaces, le Courtileke n'effectue pas de traitement phytosanitaire car les attaques de nuisibles ne sont jamais trop fortes.

Simon explique que le collectif utilise des méthodes comme le paillage permanent avec des matières organiques (compost, fumier, feuilles mortes) pour nourrir le sol sans le perturber. Les pratiques incluent également l'évitement de marcher sur les zones cultivées et l'absence de retournement de la terre, sauf lors de la récolte des tubercules. Simon souligne l'importance d'utiliser des matériaux durables, comme le terreau sans tourbe, pour éviter d'extraire des ressources naturelles de manière non écologique.



Serre à plantons

Lien au vivant

Simon décrit les pratiques culturelles du Courtileke comme étant profondément ancrées dans une philosophie de respect et de préservation de la nature, en particulier à travers l'approche du sol vivant.

La relation à la nature de Manuel est marquée par un équilibre entre intervention et respect. Il ne se sent pas en lutte contre la nature, mais plutôt en collaboration avec elle. Il rejette une vision

idéalisée ou fantasmée de l'agriculture, préférant une approche réaliste et pragmatique. Pour Manuel, travailler la terre implique des gestes précis et parfois durs, comme tailler ou désherber, mais toujours dans un but de soin et d'amélioration. Il combine cette approche pragmatique avec une sensibilité artistique, créant des espaces qui inspirent et font rêver, comme des tunnels de courges ou des cabanes en saule. Cette dualité entre le travail intensif et la création de beauté reflète sa vision d'une agriculture à la fois productive et poétique.

Caroline décrit une relation à la nature qui se veut respectueuse et équilibrée, où l'exploitation de la terre est pensée en harmonie avec ses capacités naturelles. Caroline insiste sur l'importance de ne pas forcer la nature, mais plutôt de travailler avec elle, en la nourrissant et en prenant soin d'elle. Cette approche se veut respectueuse des limites de la nature et vise à produire sans détruire. Elle souligne également que cette méthode permet une productivité durable, où la terre est considérée comme un partenaire plutôt que comme une ressource à exploiter.

Koen décrit les pratiques culturelles du Courtileke comme étant profondément ancrées dans une philosophie de respect et de préservation de la nature. Il explique que le collectif utilise des méthodes comme le paillage permanent avec des matières organiques (compost, fumier, feuilles mortes) pour nourrir le sol sans le perturber. Les pratiques incluent également d'éviter de marcher sur les zones cultivées et l'absence de retournement de la terre, sauf lors de la récolte des tubercules.

6.4 Analyse comparative

Itinéraires professionnels

Le Chant des Cailles et le Courtileke, bien que tous deux engagés dans des pratiques agricoles alternatives, présentent des trajectoires professionnelles distinctes qui reflètent des priorités et des engagements différents. Ces différences se manifestent à travers les parcours individuels des membres, les motivations qui les animent, et les défis qu'ils rencontrent dans leur quête de sens et de réalisation personnelle.

Le Chant des Cailles se caractérise par un engagement professionnel profond et structuré, où les membres, tels que Caroline et Quentin, consacrent l'essentiel de leur temps et de leur énergie à l'activité maraîchère. Leur travail est rémunéré, ce qui leur permet de vivre de leur activité, mais cette rémunération s'accompagne d'une pression à la productivité et d'une charge de travail conséquente. Cette intensité, bien que motivée par une volonté de transformation sociale et écologique, peut générer un sentiment d'épuisement et de précarité, malgré leur enthousiasme et leur engagement.

Caroline, par exemple, est titulaire d'un diplôme d'ingénieure agronome spécialisée dans les pratiques respectueuses de l'environnement. Elle a rejoint le Chant des Cailles en 2012 après une période de questionnement personnel sur son avenir professionnel. Pour elle, le maraîchage représente une forme de résistance à la spécialisation du travail, un modèle qu'elle désapprouve. Elle valorise une approche polyvalente, où elle peut s'impliquer dans toutes les étapes de la production, de la plantation à la récolte. Cependant, son engagement s'accompagne de tensions, notamment liées à la pression à la productivité et à la discipline des horaires, qui peuvent entrer en contradiction avec les idéaux de convivialité et de bien-être prônés par le collectif. Caroline exprime une certaine frustration face à la nécessité de maximiser les rendements pour assurer la viabilité économique du projet, tout en cherchant à préserver une relation respectueuse avec la nature et les autres membres du collectif.

Matthias, quant à lui, a quitté une carrière dans l'informatique pour rejoindre le Chant des Cailles, cherchant un travail plus enraciné dans la nature et moins aliénant. Pour lui, le maraîchage collectif offre une alternative aux logiques capitalistes, où la production vise à nourrir la communauté locale plutôt qu'à maximiser les profits. Cependant, cette transition n'est pas sans défis, car elle implique une adaptation à un rythme de travail intense et à des contraintes économiques. Matthias exprime un sentiment de libération face à son ancien emploi, qu'il percevait comme déconnecté de ses valeurs et de ses aspirations profondes. Cependant, il reconnaît que le travail au Chant des Cailles, bien que porteur de sens, exige un engagement physique et mental important, ce qui peut parfois être épuisant.

Le Courtileke, en revanche, propose une approche plus flexible et moins intensive, où les membres ne sont pas nécessairement des professionnels à plein temps. Chaque membre du collectif est censé assumer une charge de travail équivalente à une journée par semaine, ce qui leur permet de concilier l'activité agricole avec d'autres engagements professionnels ou personnels. Cette flexibilité favorise un meilleur équilibre entre travail et vie personnelle, mais elle limite également la capacité nourricière du projet. Les membres du Courtileke ne dépendent pas exclusivement de l'agriculture pour leur subsistance, ce qui leur permet de préserver une certaine liberté et de se concentrer sur des aspects plus qualitatifs de leur travail.

Caroline, membre du Courtileke, a rejoint le collectif après une période de dépression et de recherche de sens. Pour elle, le Courtileke offre un espace de ressourcement et de bien-être, où elle peut se reconnecter à la nature et développer des compétences essentielles. Elle valorise particulièrement la gouvernance horizontale du collectif, qui lui permet de se sentir respectée et valorisée, en rupture avec les expériences hiérarchiques et conflictuelles de son passé. Caroline

apprécie la liberté d'organisation et l'absence de pression économique excessive, ce qui lui permet de s'investir dans le projet sans ressentir le poids des contraintes financières

Manuel, un autre membre du Courtileke, exprime une volonté de "brouiller la frontière entre vie et travail", cherchant à intégrer l'activité maraîchère dans un mode de vie équilibré et tourné vers la recherche de sens. Pour lui, le Courtileke représente une opportunité de créer un espace où le travail et le plaisir se confondent, où l'activité agricole devient une composante intégrée de son existence. Cette approche moins productiviste permet aux membres de préserver leur bien-être, mais elle limite également l'impact social et alimentaire du projet. Manuel reconnaît que le Courtileke ne peut pas rivaliser avec les grandes exploitations agricoles en termes de production, mais il considère que la qualité des relations humaines et la satisfaction personnelle qu'il retire du projet compensent largement cette limitation.

En comparant les deux collectifs, il apparaît que le Chant des Cailles demande un engagement professionnel fort et à plein temps, tandis que le Courtileke offre une flexibilité et un équilibre entre travail et vie personnelle. Le Chant des Cailles génère des tensions liées à la pression à la productivité, tandis que le Courtileke privilégie le bien-être des membres. Les membres du Chant des Cailles sont motivés par une transformation sociale radicale, tandis que ceux du Courtileke cherchent un équilibre entre engagement agricole et vie personnelle. Ces différences reflètent des priorités et des visions distinctes de ce que signifie travailler dans un collectif agricole alternatif.

Modes de gouvernance

Les modes de gouvernance au sein du Chant des Cailles et du Courtileke reflètent des approches différentes en matière de prise de décision, de répartition des responsabilités et de gestion des relations humaines. Ces différences ont un impact significatif sur la dynamique interne des collectifs et sur leur capacité à maintenir un équilibre entre efficacité organisationnelle et convivialité.

Le Chant des Cailles revendique une gouvernance horizontale, où chaque membre est encouragé à participer aux décisions collectives. Cependant, cette horizontalité idéale est mise à l'épreuve par les réalités pratiques de la gestion quotidienne. Les membres permanents, comme Caroline et Quentin, jouent un rôle central dans la prise de décisions stratégiques, créant une hiérarchie implicite basée sur l'expérience et les compétences. Les réunions régulières sont conçues comme des espaces inclusifs, où les membres peuvent exprimer leurs opinions et influencer les décisions. Cependant, cette gouvernance participative est parfois limitée par les contraintes de production et la nécessité d'une coordination efficace. Par exemple, les maraîchers principaux délèguent des tâches

aux saisonniers et aux bénévoles, créant une structure en cascade qui favorise la clarté dans l'attribution des tâches. Malgré ces défis, le Chant des Cailles réussit à maintenir un climat de convivialité et de confiance, grâce à des pratiques comme les débriefs de fin de journée et les repas d'équipe. Ces moments de cohésion renforcent les liens sociaux et favorisent un sentiment d'appartenance.

Caroline, en tant que membre fondateur du Chant des Cailles, occupe une position particulière au sein du collectif. Son expérience et sa connaissance approfondie des pratiques agricoles lui confèrent une autorité naturelle, même si elle s'efforce de maintenir une approche inclusive et participative. Cependant, cette hiérarchie implicite peut parfois créer des tensions, notamment lorsque les nouveaux membres ou les bénévoles se sentent moins impliqués dans les décisions stratégiques. Quentin, quant à lui, joue un rôle clé dans la supervision des stagiaires et la planification des cultures, ce qui lui donne une influence significative sur le fonctionnement quotidien du collectif. Cette répartition des rôles, bien que nécessaire pour assurer l'efficacité opérationnelle, peut parfois entrer en conflit avec l'idéal d'horizontalité du Chant des Cailles.

Le Courtileke, en revanche, adopte une gouvernance résolument horizontale, basée sur l'autogestion et le consensus. Chaque membre participe activement aux décisions collectives, et des outils de communication comme Discord sont utilisés pour faciliter les échanges. Une réunion mensuelle est organisée pour suivre l'avancement des cultures et des projets, avec une "météo émotionnelle" pour favoriser l'expression individuelle. Cependant, cette gouvernance horizontale n'est pas sans défis. Des tensions ont émergé lorsque Simon, un membre, s'est approprié le mérite de la création du Courtileke, suscitant des frustrations chez les autres membres. Ces conflits ont été résolus de manière constructive, mais ils mettent en lumière les limites de l'autogestion dans un contexte où les responsabilités et les contributions peuvent être perçues de manière inégale. La flexibilité des horaires et la faible pression économique permettent aux membres de préserver leur bien-être, mais cette approche peut également limiter la capacité du collectif à atteindre ses objectifs de production.

Simon, en tant que membre fondateur du Courtileke, a initialement adopté une posture plus autoritaire, ce qui a provoqué des tensions au sein du collectif. Cependant, il a progressivement appris à mieux communiquer et à prendre en compte les avis des autres, ce qui a renforcé la cohésion du groupe. Manuel, quant à lui, valorise la flexibilité et l'absence de hiérarchie formelle, ce qui lui permet de travailler à son rythme et selon ses techniques. Caroline, de son côté, insiste sur l'importance de la transparence et de la communication pour éviter les frustrations et garantir que chacun se sente valorisé et respecté dans ses limites.

En comparant les deux collectifs, il apparaît que le Chant des Cailles implique davantage les mangeurs dans la gouvernance, tandis que le Courtileke se concentre sur les membres du collectif. Le Chant des Cailles doit faire face à des tensions liées à la productivité, tandis que le Courtileke gère les tensions de manière collaborative et consensuelle. Le Courtileke offre une gouvernance plus flexible et moins contraignante, tandis que le Chant des Cailles impose une certaine rigueur dans l'organisation des tâches. Ces différences reflètent la diversité d'expressions que peut prendre la gestion d'un collectif agricole alternatif.

Pratiques culturelles

Les pratiques agricoles du Chant des Cailles et du Courtileke reflètent des approches différentes en matière de gestion des sols, de respect de la biodiversité et de relation avec la nature. Ces différences ont un impact significatif sur la manière dont les collectifs interagissent avec leur environnement et sur leur capacité à concilier production agricole et respect des écosystèmes.

Le Chant des Cailles cherche à maximiser la production tout en critiquant l'agriculture industrielle. Les maraîchers du Chant des Cailles adoptent une approche respectueuse de la nature, en évitant les traitements chimiques et en adaptant leurs interventions pour minimiser les perturbations. Le sol est considéré comme un partenaire vivant, avec des analyses régulières pour évaluer sa santé et des méthodes comme le grelinetage pour limiter l'impact des machines. Cependant, cette approche respectueuse de la nature s'accompagne de dilemmes éthiques, notamment lorsqu'il s'agit de protéger les cultures contre les ravageurs. Les maraîchers expriment un émerveillement constant devant les cycles naturels, mais cette connexion émotionnelle est parfois mise à l'épreuve par les exigences du travail agricole.

Caroline du Chant des Cailles, par exemple, insiste sur l'importance de préserver la biodiversité et de respecter les cycles naturels. Elle valorise une approche agroécologique, où chaque intervention est réfléchie pour minimiser l'impact sur l'environnement. Cependant, elle reconnaît que cette approche est parfois difficile à concilier avec les contraintes économiques et organisationnelles du collectif. Matthias, quant à lui, exprime une certaine frustration face à la nécessité de contrôler les nuisibles, comme les limaces, qui peuvent causer des dégâts importants aux cultures. Pour lui, le maraîchage est une lutte constante entre la nécessité de produire et le désir de respecter la nature.

Le Courtileke, en revanche, adopte une approche agricole centrée sur les principes du maraîchage sur sol vivant, où la santé des sols est primordiale. Les membres du collectif cherchent à s'adapter aux spécificités naturelles du terrain, en évitant les produits chimiques et en privilégiant des méthodes comme le paillage et les couverts organiques. Cette approche moins productiviste permet

de préserver une relation harmonieuse avec la nature, mais elle limite également la capacité nourricière du projet. Les membres du Courtileke expriment une relation intime et profonde avec le vivant, où la terre est perçue comme un partenaire plutôt que comme une ressource à exploiter. Cependant, cette relation respectueuse s'accompagne également d'un contrôle réfléchi et d'une gestion active de l'environnement, nécessaires pour garantir la viabilité du projet.

Le Chant des Cailles et Le Courtileke illustrent des formes de convivialité et de résistance aux logiques industrielles qui, bien que différentes, se complètent. Le Chant des Cailles propose un modèle sociétal alternatif ambitieux, mais qui doit faire face à des tensions internes liées à la pression à la productivité. Le Courtileke, quant à lui, offre une convivialité plus centrée sur les membres du collectif, avec une approche moins productiviste mais une capacité nourricière moindre. Ces deux modèles montrent que la convivialité peut prendre des formes variées, en fonction des priorités et des contextes spécifiques, et qu'elle constitue une réponse concrète et incarnée aux défis du système agricole dominant.

En comparant les deux collectifs, il apparaît que le Chant des Cailles cherche à maximiser la production tout en critiquant l'agriculture industrielle, tandis que le Courtileke adopte une approche moins productiviste et plus respectueuse de la nature. Le Courtileke met l'accent sur la santé des sols et la biodiversité, tandis que le Chant des Cailles, bien que critique de l'agriculture industrielle, doit faire face à des contraintes de productivité qui peuvent limiter son impact environnemental. Le Courtileke offre une vision plus durable en termes de pratiques agricoles, tandis que le Chant des Cailles doit concilier ses ambitions écologiques avec les contraintes économiques et organisationnelles.

7. Discussion

Ce travail entend décrire comment la convivialité est pratiquée, expérimentée et parfois mise à l'épreuve dans les collectifs maraîchers urbains, à travers ses aspects relationnels, politique et organisationnels. Les collectifs maraîchers urbains étudiés tendent vers un idéal de convivialité, au sens d'un rapport au travail libéré de la subordination, empli de sens et porté par une dynamique collective.

Cependant, l'analyse de terrain révèle certaines ambiguïtés dans le vécu de ces collectifs car s'ils se rencontrent dans la critique du salariat et à travers une volonté de produire autrement, la mise en œuvre de la convivialité se heurte à diverses contraintes telles que les modes d'organisation, les impératifs économiques et l'aspect relationnel. Ces contraintes freinent l'élan de ces initiatives autant qu'elles questionnent la convivialité dans ses applications pratiques et quotidiennes.

La discussion propose de penser la convivialité non pas comme un état à atteindre, mais bien comme un équilibre dynamique et fragile entre les aspirations éthiques et les réalités structurelles. J'ai défini trois parties : la comparaison des cas d'études, les tensions entre les idéaux et la réalité, et enfin l'apport de la convivialité dans une pensée politique.

Convergence des idéaux, divergence de formes

Le pôle maraîcher du Chant des Cailles et le Courtileke sont deux collectifs maraîchers urbains qui partagent un même socle de valeurs ainsi qu'une origine sociale commune. Les valeurs défendues par ces deux collectifs s'accordent sur un idéal de convivialité, d'agroécologie et de rejet de l'aliénation salariale. Il n'est donc pas surprenant que leurs membres aient suivi des itinéraires comparables : ils ont souvent poursuivi un cursus d'études supérieures et désirent renouer avec une activité de production vivrière.

Mais les collectifs étudiés diffèrent sur plusieurs aspects : le pôle maraîcher du Chant des Cailles vise à rémunérer les maraîchers permanents et les saisonniers, tandis que les membres du Courtileke n'attendent pas, en tous cas pour le moment, de réel salaire en rapport avec leur activité de production.

Il en résulte que la charge de travail est bien inférieure au Courtileke, puisque les membres s'investissent un jour par semaine, se ménageant du temps à côté d'au moins une activité lucrative hors du collectif. La comparaison des deux collectifs repose moins sur les intentions initiales que

sur la mise en oeuvre de la convivialité, au regard de caractéristiques propres à chaque collectif : la taille de l'entreprise, les conditions matérielles, et les trajectoires individuelles.

Le tableau 4 ci-dessous résume les points de comparaison abordés au long du travail.

Tableau 4: Synthèse de la comparaison des collectifs

	Similitudes	Divergences
Valeurs	Solidarité, coopération, autonomie, agroécologie, rejet du salariat	/
Origine sociale	Parcours non agricoles, bifurcation	/
Gouvernance	Horizontale, participative	Fonctionnement plus hiérarchisé au CdC, Courtil plus autogestionnaire
Organisation du travail	Participation collective, mixte	CdC a une planification plus stricte et des tâches plus longues, le Courtil a une organisation plus souple et des tâches plus courtes
Rapport au bénévolat	Essentiel dans les deux cas	Rapport formalisé et structuré au CdC, le Courtil gère de manière informelle et spontanée
Rapport à la pénibilité	Dureté du travail agricole reconnue	Forte pénibilité ressentie au CdC, sentiment moins fort au Courtil
Insertion territoriale	Ancrage local et urbain, ouverture	CdC davantage inséré localement, le Courtil a une portée davantage individuelle
Autonomie réelle	Forte volonté commune d'autonomie	L'autonomie est limitée au CdC par la structure, le Courtil ne peut prétendre à l'autonomie sans revenu agricole
Stabilité foncière	Préoccupation partagée	Le CdC a un bail stable pour 10 ans, le Courtil a une précarité plus importante et doit déménager

Les causes de ces divergences proviennent de réalités matérielles et sociales propres à chacune des situations du Courtileke et du Chant des Cailles. Ces réalités entrent en tension avec les aspirations, ce qui leur donne toutes leurs particularités.

Tensions entre idéaux et réalités

L'idéal commun du Courtileke et du Chant des Cailles s'exprime à travers des principes partagés comme l'horizontalité dans la prise de décision, l'autonomie, la coopération libre ainsi que la revalorisation du travail manuel. Ces éléments forment un idéal convivial au sens d'Illich (1973), idéal qui veut que le travail est réapproprié et réorienté vers les besoins réels des communautés. Mais la mise en œuvre de cet idéal est complexifiée par les réalités structurelles et organisationnelles. Il en résulte un décalage entre les aspirations et la pratique, révélant plusieurs tensions majeures autour de la gouvernance, de la pénibilité du travail et du rapport à l'autonomie.

Convivialité, charge de travail et hiérarchie

Malgré la poursuite d'un idéal organisationnel convivial, le pôle maraîcher du Chant des Cailles est hiérarchisé selon le statut et l'expérience des membres. Quentin et Caroline, les maraîchers permanents, ont généralement le dernier mot sur ce qu'il faut faire ou comment le faire. Ensuite viennent les saisonniers, qui reçoivent des instructions de Caroline et Quentin et les transmettent aux bénévoles, si les permanents n'encadrent pas directement la tâche.

Sans l'officialiser formellement, le pôle maraîcher du Chant des Cailles recourt à une hiérarchie fonctionnelle pour organiser la masse de travail, privilégiant les membres les plus expérimentés. Le Courtileke fonctionne davantage en autogestion, d'abord car la structure est plus petite, ensuite parce que la quantité de travail fournie ne nécessite pas une organisation spécifique. Ses membres sont libres d'employer leur temps comme ils le souhaitent et personne ne prend le dessus. En ce sens, ces collectifs s'inscrivent dans le prolongement de la pensée d'André Gorz (1988), sur la critique du travail hétéronome et une gestion libre du temps.

Le Chant des Cailles et le Courtileke s'inscrivent dans une logique de gouvernance en rupture avec le modèle managérial d'entreprise, et cherchent à construire une coopération égalitaire permettant aux membres de participer aux décisions. Or dans la pratique, des hiérarchies fonctionnelles ou implicites émergent.

Au Chant des Cailles, Caroline et Quentin occupent une place centrale dans la prise de décision. Quentin reconnaît que malgré l'horizontalité théorique de la coopérative, le pôle maraîcher fonctionne de manière davantage hiérarchisée, et ce notamment en période de forte activité. Caroline évoque la difficulté de maintenir une égalité en raison de l'expérience des membres mais également en raison du niveau d'investissement dans le projet. Les saisonniers ont en comparaison peu d'expérience et certaines de leurs initiatives peuvent être freinées.

Au Courtileke, la mise en pratique d'une gouvernance horizontale est plus marquée, car les décisions sont prises de manière informelle et chaque membre dispose de beaucoup de liberté dans la gestion de la parcelle qui lui est attribuée. Cependant, cette répartition des tâches est inégale dans les faits, puisque Caroline et Jaska sont à l'oeuvre les jours de récolte, en plus du travail sur leur parcelle respective. Ce déséquilibre est corrigé grâce à la souplesse des autres membres, qui le compensent en offrant de leur temps.

Les tensions relevées entre les idéaux de convivialité et d'autogestion font écho aux résultats de Plateau et al. (2021), qui rapportent que les coopératives de production agricole doivent constamment négocier entre polyvalence collective et spécialisation hiérarchique, et ce surtout si la charge de travail est élevée. La dimension nécessaire que prend la main d'oeuvre bénévole peut conduire à des asymétries de pouvoir. Le Chant des Cailles montre que la logique d'autogestion entre en tension avec les impératifs productifs, qui demandent de l'efficacité et de l'expertise. L'étude de Plateau et al. explique que la mise en pratique de l'agroécologie demande des savoirs techniques pointus, ce qui peut marginaliser les nouveaux membres. De plus, les auteurs soulignent que les collectifs mettent en place des espaces de délibération pour gérer ces conflits, ce que le Chant des Cailles pourrait instituer. Plateau et al. rapportent également que les collectifs avec un nombre réduit de membres sont plus fluides et les tensions y sont moins marquées.

La réalité physique du travail agricole et sa compatibilité avec un idéal convivial constitue une autre source de tension. Le travail, essentiellement effectué à la main, peut se révéler pénible et répétitif, en particulier au Chant des Cailles. Les longues sessions de désherbage, de plantation et de passage dans les patates mettent à l'épreuve les plus résistants.

Le Courtileke semble moins exposé à cette lourdeur en raison de la charge de travail moindre, sur des planches plus courtes, et la liberté pour chacun d'adopter le rythme souhaité. Cela ne retire pas la pénibilité de l'activité de production, les membres le reconnaissent, mais elle y est mieux contenue, ce qui permet une expérience plus détendue du travail collectif.

Au Chant des Cailles, le travail fourni par les bénévoles représente deux tiers de l'entier, ce qui en dit long sur le fonctionnement de ce lieu de production et sur le modèle économique retenu. En effet, l'essentiel de la production reposant sur le bénévolat, il est légitime que le statut de travailleur bénévole soit encadré et organisé minutieusement. Pour accéder à ce statut, le travailleur doit s'inscrire en contactant le service concerné et, s'il reste de la place, planifier sa présence pour toute la saison, ainsi que la contrepartie de son travail : les cours auxquels il participera.

Le Courtileke, qui cultive des surfaces plus modestes et qui « produit » donc moins, n'a pas instauré un tel niveau de formalisation de la main d'oeuvre bénévole. D'abord, les bénévoles y sont bien moins nombreux, et ensuite la part de travail qu'ils effectuent, selon Manuel, représente bien moins que la moitié de l'entier et il poursuit d'ailleurs en disant que le Courtileke pourrait même se passer de bénévoles.

L'intensité du travail au Chant des Cailles réclame la présence journalière d'au moins un permanent, deux saisonniers et de six à dix bénévoles, soit 3.8 postes à temps plein. Au Courtileke, et selon Manuel, l'entier de l'activité de production pourrait être assumé par les membres seuls, soit 1 poste à temps plein. Les deux collectifs reconnaissent la dimension pénible du travail, celui-ci étant décrit comme physiquement exigeant.

La pénibilité au Chant des Cailles me semble davantage marquée, car tout y est plus poussé : davantage de surfaces, davantage de production et tout cela sur un rythme soutenu en raison de critères de rentabilité. Au Courtileke, pénibles ou non, les tâches ne durent jamais très longtemps.

Lou Plateau et al. (2021) indiquent que l'agroécologie valorise des pratiques qui sont fortement intensives en travail humain, et cette valorisation entre en tension avec la mise en place de bonnes conditions de travail. Les coopératives de productions qui peinent à rémunérer tout le travail compensent en faisant appel à des bénévoles et lorsque ceci est intégré au modèle économique, l'appel au bénévolat s'effectue de manière structurée et encadrée, ce qui permet de répondre à un manque de capital tout en renforçant les liens territoriaux. Le Chant des Cailles s'inscrit dans cette veine. Si certaines coopératives de production optent pour un développement plus intensif comme le Chant des Cailles, le Courtileke s'oriente vers une échelle plus restreinte, impliquant moins de pressions. Le Chant des Cailles apparaît ainsi comme un modèle hybride, agroécologique, territorialet économique, alors que le Courtileke semble davantage aligné avec une logique centrée sur la communauté de travail.

Le Chant des Cailles réalise une certaine performance par le nombre de foyers nourris et son insertion territoriale et sociale. J'y vois d'une certaine manière, et au sens qu'Olivier Hamant (2023) lui donne, une performance. Hamant explique que poursuivre des objectifs de performativité se fait au détriment des éléments constitutifs d'une entité, comme renoncer à une partie de l'idéal convivial.

Autonomie et dépendances structurelles

La recherche d'autonomie est au coeur des récits des membres des deux collectifs et fait directement écho aux propos d'Illich vis-à-vis de l'aspiration à retrouver la maîtrise de son activité. Mais l'autonomie est relative car constamment négociée avec des formes de dépendance.

Au Chant des Cailles, l'objectif de se salarier implique de fournir un nombre conséquent de paniers, et induit une forme de subordination aux objectifs de production, même dans un cadre éthique. Fortement dépendant de la main d'oeuvre bénévole, le collectif du Chant des Cailles fonctionne avec une asymétrie structurelle de base. Les membres rémunérés et les bénévoles ont des statuts différents, qui questionnent le discours égalitaire ambiant.

Au Courtileke, la dépendance est moins marquée, même inexistante selon Manuel. Mais ce collectif est menacé à terme par un projet foncier et peine donc à s'ancrer localement dans la durée. L'autonomie désirée n'est réalisée que partiellement, le terrain lui-même soumis à des décisions sur lesquelles le collectif n'a pas prise.

Loin d'être une utopie naïve, la convivialité ressemble davantage à un champ de tensions entre différentes logiques. Elle est donc à penser comme une construction évolutive et fragile, traversée par les contradictions du travail collectif dans un monde structuré par l'économie capitaliste. Ces tensions constituent des enjeux de régulation permanente, qui posent la question suivante : comment travailler ensemble sans reproduire ce que l'on cherche à fuir ?

Le Courtileke et le Chant des Cailles affichent une forte volonté de gagner en autonomie, ou d'évoluer dans un cadre qui permet une certaine indépendance. Si le Courtileke semble laisser davantage d'autonomie à ses membres en raison d'une organisation plus souple, la précarité du bail foncier limite les possibilités de se projeter à long terme. De plus, son modèle n'étant pas basé sur la rémunération de ses membres, la responsabilité sociale du projet est limitée. Au Chant des Cailles, la pérennité du bail est garantie, au moins à moyen terme. Cependant, c'est le fonctionnement interne du Chant des Cailles qui limite l'autonomie de certains membres, comme les saisonniers qui dépendent des permanents.

La recherche d'autonomie dans les collectifs étudiés se heurte ainsi à des contraintes structurelles, ou matérielles. Comme le soulignent Goulet et al. (2022), et ce également à la lueur de la pensée d'Illich, l'autonomie est, tout comme la convivialité, un processus dynamique entre les aspirations à l'indépendance et les dépendances inévitables. Si l'idéal égalitaire du Chant des Cailles est interrogé par la division hiérarchique des statuts, il en va de même pour le Courtileke, qui voit son idéal d'autonomie compromis par leur modèle économique ainsi que par la précarité foncière. Ceci

illustre combien ces collectifs sont tributaires de structures externes comme les politiques urbaines ou les logiques économiques. Une question demeure : comment construire des alternatives sans reproduire les rapports de domination que l'on critique ? Et les réponses à cette question, imparfaites, émergent d'une régulation collective permanente des contradictions.

La convivialité comme outil de politisation

Les collectifs maraîchers urbains dépassent le cadre de simples regroupements prônant un mode de vie alternatif. Ils constituent, à travers leurs récits et les pratiques observées, un véritable lieu de politisation du travail.

Dans ce contexte, la convivialité ne se limite pas simplement à des relations agréables ou une ambiance sympathique mais prend la forme d'une critique en acte du modèle du travail dominant. En effet, le rejet du modèle salarial constitue un moteur fondamental de l'engagement des membres, qui trouvent ainsi un modèle alternatif pour le Chant des Cailles ou un moyen de conserver un équilibre pour le Courtileke.

En rupture avec le modèle dominant, ces collectifs sont des espaces de résistance et de réappropriation du travail. Dans cette perspective, la convivialité au travail revêt un aspect politique car elle suppose que les membres interrogent et modifient les fondements des pratiques agricoles classiques.

Les collectifs étudiés dans le cadre de ce travail sont aussi les lieux d'une expérimentation sociale : est-il possible de travailler sans chef ? Procéder par prise de décision collective ne condamne-t-il pas à la paralysie ou à la reproduction de rapports de pouvoir implicites ?

Ces questions interrogent la viabilité d'une démocratie radicale vécue dans le travail, là où le modèle dominant repose sur des structures de commandement. Même si ces initiatives sont imparfaites, en témoignent les tensions observées au Chant des Cailles autour de la hiérarchie fonctionnelle, elles s'inscrivent dans une volonté de transformer les institutions du travail en profondeur. Au-delà d'un adoucissement des rapports de travail, elles entendent refonder les conditions même de leur légitimité et ainsi interroger : à quelles conditions le travail est-il considéré juste ?

C'est en cela que le prisme de la convivialité permet de déplacer la critique du travail du champ économique vers le champ politique. Dans cette perspective, la convivialité jette les bases d'une action de résistance et ouvre un espace d'invention sociale, tournée vers l'autogestion.

Si la dimension politisante de la convivialité ne se retrouve pas dans les discours des membres des collectifs, elle est vécue au quotidien à travers sa mise en pratique. Son application transforme les corps, les gestes, les habitudes et elle transforme la relation au travail et à autrui. En ouvrant des brèches dans l'ordre établi du travail comme un lieu de subordination, ces initiatives proposent des formes concrètes et viables de coopération. Les systèmes alimentaires conviviaux ne veulent pas simplement produire autrement, mais bien concevoir d'une autre manière la relation au travail, à l'environnement et à l'organisation sociale et ainsi, les collectifs étudiés incarnent cette tentative de réconcilier l'éthique et le travail, le lien et la production, la politique et le geste.

En ceci, le Courtileke et le Chant des Cailles, qui font du travail un espace de résistance politique rejoignent l'analyse de Geneviève Pruvost (2013), qui souligne que les « alternatives écologiques » transforment le travail et l'habitat et montrent une critique en acte (Pruvost, 2017) du modèle dominant de l'emploi. Tout comme Pruvost rapporte dans son étude des récits de reconversion professionnelle vers des métiers manuels, les membres des collectifs maraîchers bénéficient en majorité d'études supérieures et ajoutent à cette logique l'expérimentation de l'autogestion au travail. Pruvost interroge la viabilité et la reproductibilité des modèles ruraux en ville, or, les collectifs maraîchers montrent que le contexte urbain comporte des contraintes comme la précarité foncière due à la pression immobilière mais également des opportunités comme la possibilité d'établir des circuits courts. En expérimentant des nouvelles formes de gouvernance, les collectifs maraîchers urbains posent la question suivante : l'autogestion est-elle compatible avec une performance économique ? Les collectifs maraîchers font de leur activité un terrain de lutte politique par leur refus des hiérarchies salariales et la transformation des rapports sociaux de production. Leur force réside dans leur capacité à lier la dimension personnelle et le projet collectif de réappropriation du travail, des moyens de subsistance et de l'espace urbain. L'activité collective devient un acte de résistance.

Réanchanter le travail agricole par la convivialité

Ce mémoire s'est penché sur deux collectifs d'agriculture urbaine, le Chant des Cailles et le Courtileke, en les considérant comme des tentatives concrètes de faire autrement en matière de travail agricole, avec la convivialité en idéal fondateur. Ces groupes remettent en cause le modèle agro-industriel et le salariat classique, et cherchent à combiner pratiques agricoles écologiques et organisation collective basée sur l'autonomie, la coopération et le partage de sens.

Un point important qui ressort, c'est que la convivialité n'est pas quelque chose qui se décrète. C'est un ajustement permanent, qui demande des efforts constants, de l'organisation, du temps, et des règles claires et peut-être surtout une attention accentuée aux autres et à soi.

Chacun doit se montrer vigilant et conduire son travail selon les valeurs partagées au sein du collectif. Cette participation active dans la poursuite de l'idéal nourrit en quelque sorte les gestes professionnels et leur donne du sens. C'est précisément cette dimension qui est confisquée dans le rapport au travail « classique », aboutissant à une perte de sens.

Mais sur le terrain, ce n'est pas si simple. L'enquête — basée sur de l'observation et des entretiens — montre que ces projets se heurtent à nombre de tensions : entre envie de décider ensemble et nécessité d'avoir une certaine hiérarchie, entre volonté d'être autonomes et réalités économiques, entre bonne ambiance et surcharge émotionnelle, entre projet collectif et fatigue individuelle. Ce ne sont pas des échecs, mais plutôt des signes de la difficulté à transformer concrètement les choses.

Les deux collectifs abordés montrent des façons différentes de faire : le Chant des Cailles, plus organisé, essaie de concilier économie et horizontalité, mais ça peut peser sur les gens ; le Courtileke, plus souple, reste plus léger, mais peut aussi être plus précaire. Il n'y a donc pas de modèle unique, mais des adaptations selon les moyens, les personnes, et les choix faits ensemble.

Ces collectifs ne prétendent pas changer le monde agricole, mais ils montrent que d'autres façons de travailler existent, même à petite échelle. Ce sont des lieux d'expérimentation, où on tente de redonner du sens au travail agricole et de recréer un lien au territoire et aux autres. Leur impact est limité, mais ils ouvrent des pistes.

Enfin, le mémoire soutient que la convivialité ne devrait pas être réservée à des projets marginaux ou alternatifs. Elle pourrait devenir un vrai principe de réorganisation du travail : un travail plus coopératif, plus attentif aux autres et à l'environnement. Mais pour cela, il faudra aussi changer les règles du jeu comme l'accès au foncier, le cadre légal, le soutien public. Le problème n'est donc pas juste culturel, il est aussi politique.

8. Conclusion

Ce mémoire propose un éclairage sur la forme que peut prendre la convivialité, en tant qu'idéal relationnel et organisationnel, dans les collectifs maraîchers urbains. J'ai tenté d'analyser les trajectoires individuelles, les modes de gouvernance et les pratiques agricoles à l'aune de la convivialité sur la base d'une approche qualitative effectuée au sein de deux collectifs bruxellois, Le Courtileke et le Chant des Cailles.

L'idéal de convivialité apparaît comme un horizon normatif pour les collectifs en incarnant ce vers quoi ils tendent, mais oeuvre également comme un principe opératoire qui oriente les pratiques quotidiennes. A cet égard, les deux collectifs affichent une volonté d'horizontalité dans la prise de décision, veillent à une répartition souple et coopérative des tâches, recherchent un travail vecteur d'épanouissement et accordent une importance particulière aux relations avec le vivant.

Cependant, l'idéal de convivialité se heurte aux conditions matérielles et sociales propres à chaque initiative et qui peuvent s'ériger en limites. Parmi ces conditions, la difficulté opérationnelle d'une gouvernance horizontale, l'apparition de formes de hiérarchies liées à l'expérience, la taille du projet. L'expression de la convivialité est en outre tributaire du modèle économique, du degré de formalisation et de l'ancrage territorial.

Ces différents aspects amènent le Courtileke à proposer une convivialité plus libre mais également plus précaire, alors que le Chant des Cailles apparaît plus structuré et tend vers une convivialité régulée mais parfois contrainte.

La convivialité est une pratique sociale en tension, façonnée par des choix politiques, des conditions matérielles et des rapports de pouvoir.

Ce travail de mémoire permet d'enrichir les champs théoriques abordés dans le chapitre de contextualisation comme la convivialité, l'agroécologie en tant que mouvement social et la critique du travail. La convivialité d'Illich se traduit comme une pratique sociale située et portée par un idéal d'horizontalité. Elle questionne les logiques de hiérarchisation et de productivisme. Habités de ces questions, les collectifs maraîchers urbains observés cherchent à rétablir une activité manuelle autonome, porteuse de sens et collective.

Ce travail de mémoire est bordé de ses propres limites, à commencer par la durée d'immersion, qui n'a permis de saisir qu'une image instantanée des dynamiques des collectifs, ce qui ne permet pas d'appréhender les évolutions qui s'inscrivent dans le temps long. Ensuite, animés des mêmes

valeurs de base, les deux collectifs se sont révélés assez similaires malgré des fonctionnements très distincts. Sans prétendre à une vérité universelle, l'étude de ces deux collectifs doit être comprise comme exemplaire mais non généralisable.

Enfin, les résultats de cette enquête montrent que les collectifs maraîchers urbains ne sont pas que de simples lieux de production, mais bien des espaces d'expérimentation sociale et politique qui redessinent les contours du travail, de la gouvernance et du vivre ensemble. Les pistes prometteuses que ce travail suggère d'investiguer concernent d'abord le temps dédié à l'étude. En effet, saisir des dynamiques comme la convivialité demande de s'inscrire dans le temps long pour multiplier les événements internes. Les dynamiques invisibles de pouvoir sont plus difficiles à déceler mais elles influencent fortement la distribution des tâches et les luttes pour la reconnaissance symbolique. Aussi, élargir ce type d'enquête à des collectifs de travail non agricole afin d'observer les écarts et les ressemblances dans la mise en œuvre de la convivialité.

Pour conclure, ce travail appelle les acteurs de l'agroécologie à ne pas dissocier les pratiques agricoles des enjeux sociaux et politiques. Si l'agriculture écologique peut nourrir les sols, elle ne peut pas ignorer les relations humaines qui la portent.

Maintenir un haut degré de politisation, d'inclusion, et de justice dans les collectifs apparaît comme une condition nécessaire pour que ces expériences ne se réduisent pas à des niches techniques, mais deviennent des forces transformatrices à l'échelle de la société.

9. Bibliographie

- Adloff, F., & Caillé, A. (Éds.). (2022). *Convivial Futures : Views from a Post-Growth Tomorrow* (1^{re} éd.). transcript Verlag. <https://doi.org/10.14361/9783839456644>
- Alami, S., Desjeux, D., & Garabua-Moussaoui, I. (2010). Les méthodes qualitatives. <http://journals.openedition.org/lectures>. <https://journals.openedition.org/lectures/2829>
- Altieri, M. A. (1995). *Agroecology : The Science of Sustainable Agriculture*. Westview Press.
- Aubry, C. (2014). Les agricultures urbaines et les questionnements de la recherche. *Pour*, 224(4), 35-49. <https://doi.org/10.3917/pour.224.0035>
- Aubry, C., Fargue-Lelièvre, A. L., Saint-Ges, V., & Morel, K. (2022). *La diversité des formes d'agriculture urbaine et de leurs modèles économiques*.
- Ballantyne-Brodie, E. (2018). *Designing convivial food systems in everyday life*.
- Beaud, S., & Weber, F. (2010). *Guide de l'enquête de terrain*. (La Découverte).
- Bezner Kerr, R., Liebert, J., Kansanga, M., & Kpienbaareh, D. (2022). Human and social values in agroecology : A review. *Elem Sci Anth*, 10.
- Borel, G. (2015). *Le travail. Histoire d'une idéologie*. (Les Editions Utopia).
- Busse, T. (2022). *A Convivialist Solution for the Multiple Crisis of Biodiversity, Climate, and Public Health*.
- Convivialist International. (2020). The Second Convivialist Manifesto : Towards a Post-Neoliberal World. *Civic Sociology*, 1(1), 12721. <https://doi.org/10.1525/001c.12721>
- De Verdalle, L., Vigour, C., & Le Bianic, T. (2012). S'inscrire dans une démarche comparative : Enjeux et controverses. *Terrains & travaux*, N° 21(2), 5-21. <https://doi.org/10.3917/tt.021.0005>
- de Sardan, J.-P. O. (1995). La politique du terrain. *Enquête. Archives de la revue Enquête*, 1, Article 1. <https://doi.org/10.4000/enquete.263>
- Diaz, F. (2005). L'observation participante comme outil de compréhension du champ de la sécurité : Récit d'un apprentissage de l'approche ethnographique pour tenter de rendre compte de la complexité du social. *Champ pénal*, Vol. II. <https://doi.org/10.4000/champpenal.79>

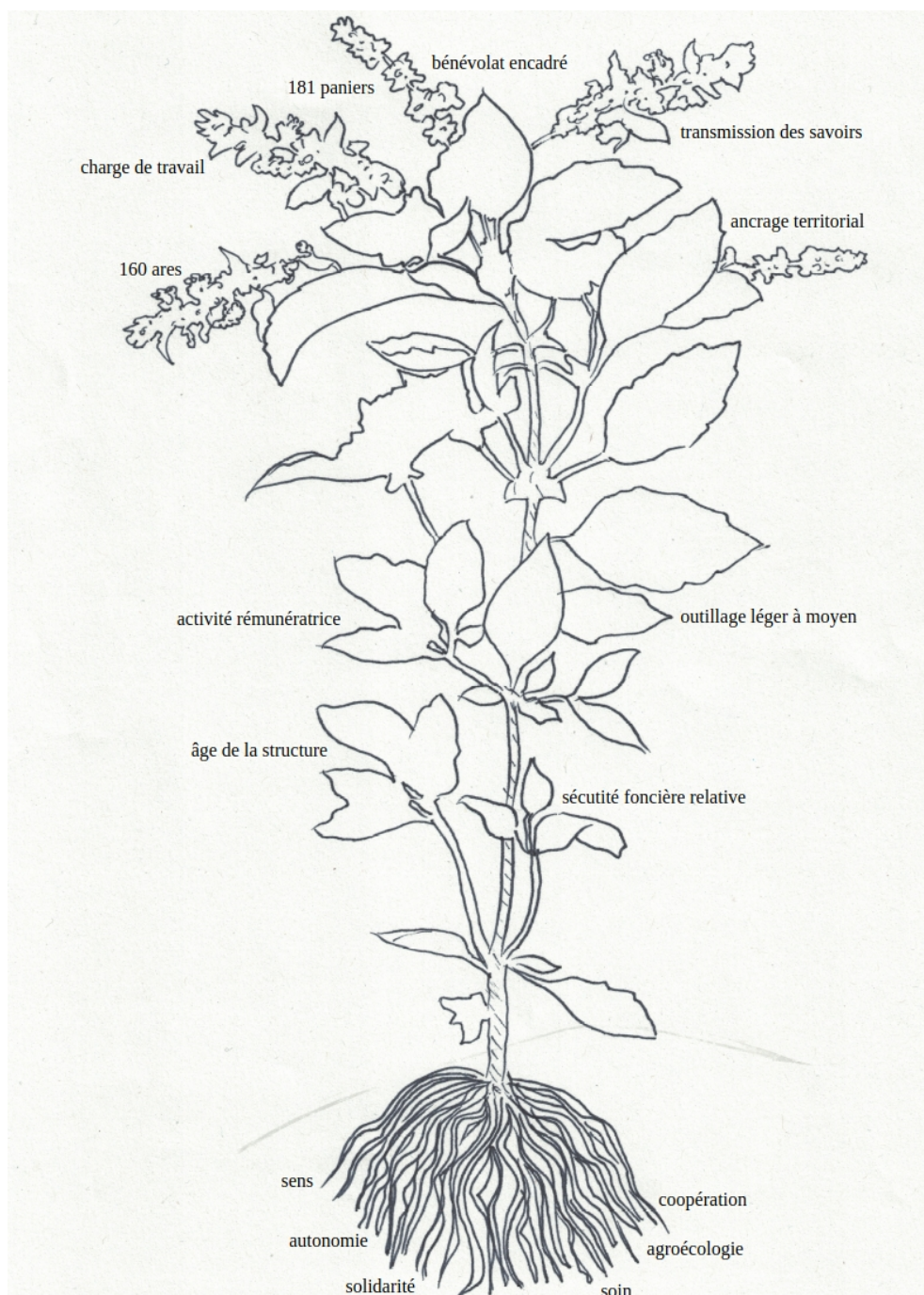
- Frayne, D. (2018). *Le refus du travail. Théorie et pratique de la résistance au travail*. (Editions du Détour).
- Gorz, A. (1988). *Métamorphoses du travail. Critique de la raison économique*. (Editions Galilée).
- Goulet, F., Meyer, M., & Cardinael, C. (2022). Politiser l'équipement, équiper l'autonomie Enquête sur l'autoconstruction de matériel agricole en France: *Ethnologie française, Vol. 52(2)*, 397-412. <https://doi.org/10.3917/ethn.222.0397>
- Hamant, O. (2023). *Antidote au culte de la performance. La robustesse du vivant*. Gallimard.
- Illich, I. (1973). *La convivialité* (Editions du Seuil).
- Johnstone, P., & McLeish, C. (2022). World wars and sociotechnical change in energy, food, and transport: A deep transitions perspective. *Technological Forecasting and Social Change, 174*, 121206. <https://doi.org/10.1016/j.techfore.2021.121206>
- Martinache, I. (2022). Pierre Bourdieu, Retour sur la réflexivité. *Lectures*. <https://doi.org/10.4000/lectures.55243>
- Marty, C. (2021). *Travailler moins pour vivre mieux. Guide pour une philosophie anti productiviste*. (Dunod).
- Maughan, N., Pipart, N., Dyck, B. V., & Visser, M. (2021). *Adapter SPIN Farming à Bruxelles*.
- Mazoyer, M., & Roudart, L. (2002). *Histoire des agricultures du monde. Du néolithique à la crise contemporaine*. Média Diffusion.
- Méda, D. (1995). *Le Travail, une valeur en voie de disparition ?* (Champs essais).
- Morel, K. (2020). *Viabilité des microfermes maraîchères biologiques. Diffusion des principaux résultats de thèse*.
- Papi, C. (2012). La convivialité: De la polysémie à l'entretien de la confusion. *Interfaces numériques, 1(3)*, Article 3. <https://doi.org/10.25965/interfaces-numeriques.2395>
- Patel, R. (2013). The Long Green Revolution. *The Journal of Peasant Studies, 40(1)*, 1-63. <https://doi.org/10.1080/03066150.2012.719224>
- Paugam, S. (2008). *La pratique de la sociologie* (Presses Universitaires de France).
- Plateau, L., Maughan, N., Pipart, N., Visser, M., Hermesse, J., & Maréchal, K. (2019). La viabilité du maraîchage urbain à l'épreuve de l'installation professionnelle. *Cahiers Agricultures, 28*, 6. <https://doi.org/10.1051/cagri/2019005>

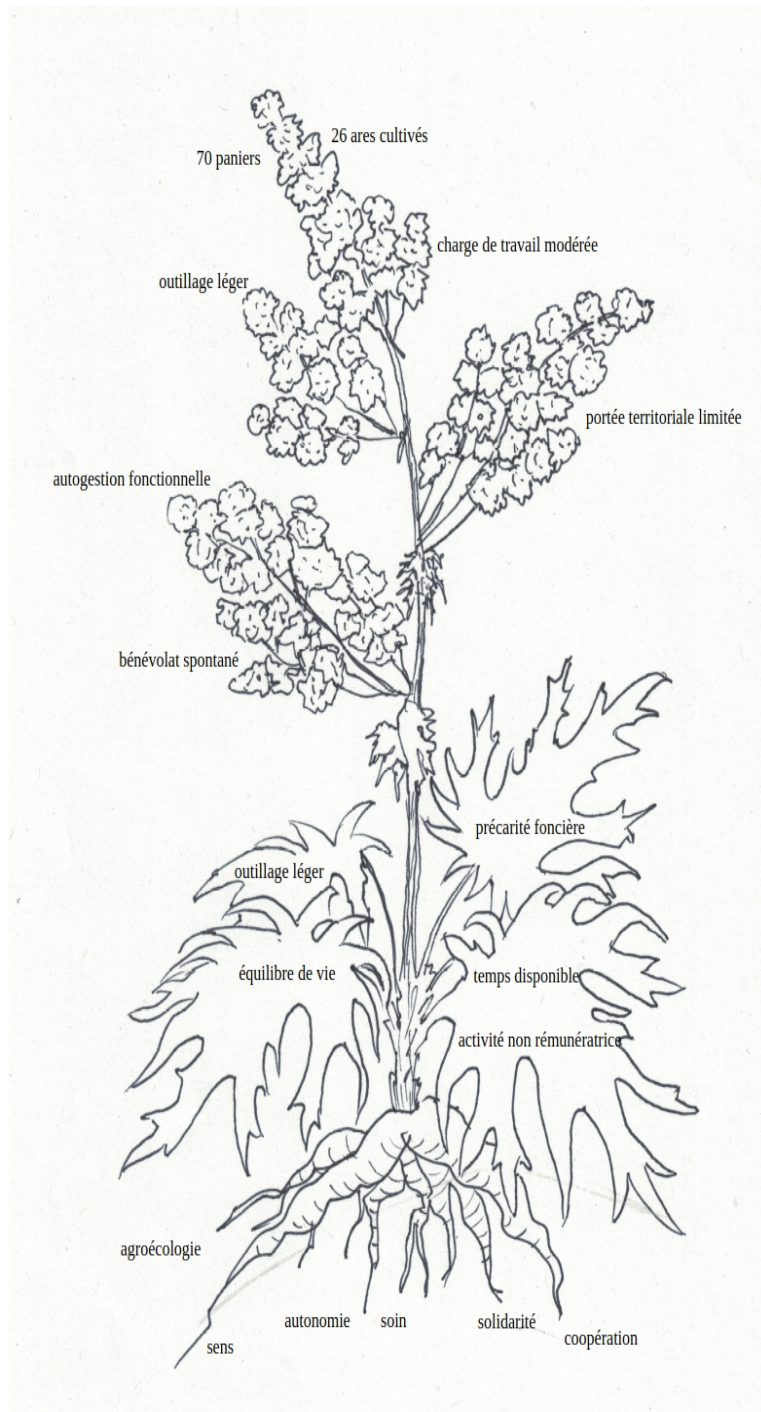
- Plateau, L., Roudart, L., Hudon, M., & Maréchal, K. (2021). Opening the organisational black box to grasp the difficulties of agroecological transition. An empirical analysis of tensions in agroecological production cooperatives. *Ecological Economics*, 185, 107048. <https://doi.org/10.1016/j.ecolecon.2021.107048>
- Pruvost, G. (2013). L'alternative écologique: Vivre et travailler autrement. *Terrain*, 60, 36-55. <https://doi.org/10.4000/terrain.15068>
- Pruvost, G. (2017). Critique en acte de la vie quotidienne à la ZAD de Notre-Dame-des-Landes (2013-2014): *Politix*, n° 117(1), 35-62. <https://doi.org/10.3917/pox.117.0035>
- Sallustio, M. (2019). À la recherche de l'écologie temporelle. De la multiplicité des temporalités comme cadre d'analyse des collectifs autogérés néo-paysans du Massif central. *Anthropologie sociale et ethnologie*. Université Libre de Bruxelles.
- Servigne, P. (2013). *Une agriculture sans pétrole*. Dans : Van Ypersele JP, Hudon M, eds. *Actes du 1er Congrès interdisciplinaire du développement durable*. Namur.
- Stassart, P. M., Crivits, M., Hermesse, J., Tessier, L., Van Damme, J., & Dessein, J. (2018). The Generative Potential of Tensions within Belgian Agroecology. *Sustainability*, 10(6), 2094. <https://doi.org/10.3390/su10062094>
- Stroobants, M. (2016). 2. Les organisations du travail. 128, 4, 23-61.
- Van Dam, D., & De Bouver, É. (2017). Chapitre 2. Projet politique, gouvernance et épanouissement en tension: In *Références* (p. 39-54). Éducagri éditions. <https://doi.org/10.3917/edagri.vanda.2017.01.0039>
- van der Ploeg. (2014). *Les paysans du XXIe siècle: Mouvements de repaysanisation dans l'Europe d'aujourd'hui*. C. L. Mayer.
- Wezel, A., Bellon, S., Doré, T., Francis, C., Vallod, D., & David, C. (2009). Agroecology as a science, a movement and a practice. A review. *Agronomy for Sustainable Development*, 29(4), 503-515. <https://doi.org/10.1051/agro/2009004>

10. Annexes

10.1 Illustrations des deux collectifs

Chant des Cailles





10.2 Carnet de terrain

- ⇒ Travail sur moi-même : noter mes réactions à chaud
- ⇒ Objectiver mes attentes subjectives inavouées

- ⇒ Extérioriser mes impressions subjectives
- ⇒ Distanciation vs dépaysement ? un peu les deux

Collectif du Chant des Cailles

06/04

Observations

Chantier participatif : désherbage, lutte limace et grelinette

- 3 membres du collectif + mangeuses + étudiant.es = 15 personnes
- Rencontre avec Magda, l'une des instigatrices du projet, 50aine, de caractère, m'introduit aux gens
- 10h : face à face avec Magda en désherbant, semble regretter un âge plus jeune du collectif, pression de la commune sur les surfaces actuelles avec logements sociaux, si contre alors accusés de nimbisme
- 12h : grelinette avec Magda, pas trop parlé mais ok
- Maraîchers plutôt occupés, pas pu trop leur parler, mais j'ai pu parler de mon travail et semblent intéressés, contacter Quentin pour intégrer l'équipe, Quentin me renvoie sur Magda

Réflexions

/

07/04

Observations

Jardin collectif avec Magda puis visite guidée du CdC

- Magda : 2012, initiation du projet de lieu de rencontre autour d'une production vivrière locale et saine, pressions foncières de la ville de Bx (?) et de la commune car pas de sécurité d'accès à la terre (au début en tous cas). Limites évoquées par Magda : « certains ne savent pas récolter » (mangeuses récoltent), « le potager collectif devient très individuel ». Comme un sentiment de nostalgie des débuts.
- Magda a aussi initié avec ses amis le réseau de passeurs de semences citoyennes.

- Aspect inclusif du projet : anecdote à propos d'une personne avec qui ce n'était pas possible, lui ont demandé de partir.
- CdC salué par de Schutter, au total, ce sont près de 800 personnes impliquées dans le projet.
- Visite guidée : présentateur porte un masque mais pas malade, il lui manque 3 dents de devant. 5 personnes pour la visite (personnes extérieures et étudiant.es). Charte commune sur les lieux et plus complète sur le site. Compost, poulailler, brebis, aromatiques, cultures maraîchères, petits fruits, fleurs à couper. Événement de l'incendie : solidarité financière des mangeuses. Bx (?) met la pression sur le foncier : CdC admis aux négociations mais en concertation, mais la surface actuelle est assurée pour 10-1 ans (déjà diminuée par les logements sociaux)

Réflexions

20/04 : valeurs humaines du CdC comparables à la convivialité, mais convivialité ne semble pas liée à la pérennité du collectif. Relations avec l'environnement extérieur semble davantage menaçant : bail inexistant. Personne exclue : pas très convivial = décalage discours – pratique ?

Manquement de gouvernance mais pas au sein du CdC (quoique) mais plutôt avec l'extérieur (concertation citoyenne) => un défaut de convivialité avec l'extérieur peut-il influencer la convivialité au sein du collectif ?

21/04 : les enjeux de convivialité pour le CdC semblent se confronter avec l'extérieur du collectif => à quelle échelle je veux travailler ?

Continuer avec le CdC ? ou constater que la convivialité n'y est pas déterminante (pourtant accepter le CdC à un stade de concertation n'est pas très convivial.

13/05

Observations

Quentin (permanent), Dimitri (saisonnier), Tanguy (service cit), Tiara (sais), Marion, Camille

13h rdv avec Quentin : ok pour mon terrain, explications : CdC est une coopérative réunissant les pôles professionnels, au sein d'une asbl. Plusieurs initiateurices : Magda, Alex, Caro, surface actuelle assurée pour 9 ans, objectif de se détacher complètement des contrats avec la Smart. 2 temps plein (6/5 en été et 4/5 en hiver = 5/5 en moyenne) + saisonniers (3/5) + ouvrier (?) + service citoyen + bénévoles + stagiaires. 1 heure de travail rémunéré accompagnée de 2 heures bénévoles. Proximité forte avec les mangeuses = participatif = convivial. Communication : pas pratique car multiples messageries mail et plusieurs groupes whatsapp. Seconde parcelle à Overijse avec un bail

de 30 ans obtenu avec Terre en Vue (TeV). Outillage : limité car bcp de main d'œuvre bénévole (quand même débroussailleuse et motoculteur).

Caro : celle qui sait, a l'expérience, un peu la référence même s'il y a un calendrier organisationnel.

Réflexions

Lien avec la Fabrique Paysanne ? Bail de 9 ans restant : pousse à moins s'investir dans des pratiques culturelles vertueuses ?

Stratégies foncières : CdC décide de lutter et obtient le bail de 10 ans alors que le Courti « fuit et migre » sur un autre lieu : 2 stratégies a priori gagnantes mais impact sur la réputation.

21/05

Observations

Quentin, Caro (perma), Matthias (sais), Mathilde (béné), David (béné) 10h15 – 17h15

Matt : gouvernance horizontale même si perma > sais > stagiaires et béné

Mathilde : j'ai des soucis d'autonomie ici : tâches à effectuer pas très formalisées et donc pas très bon accès aux informations

Chasse aux limaces : Matt « gastéropotes » + « j'espère que se faire couper en deux ne fait pas trop souffrir » (en étant sincère je pense)

Caro : désespère devant les carottes mangées par les limaces « trop dur, on arrête » (momentané ?)

Réflexions

Caro : celle qui sait, la connaissance la place au-dessus malgré les volontés d'horizontalité

22/05

Observations

Quentin, Tanguy, Zoé (béné), Chris/Tali (sais), Arthur (béné) et Dimitri

CdC labélisé bio, car le Bercail (brebis) vend des produits sur des marchés, par soucis de transparence, pratiques déjà bio,

Quentin : 3 unités de compost / planche, pourrait aller jusqu'à 8 et même conseillé de mettre 5, mais augmenter les rendements n'est pas rentable car agri contractuelle, ce qui revient à acheter davantage de compost et davantage de travail pour l'épandre finalement pour par un sou. MO 5%, pas trop d'argile.

Préparation sol pour tomates : grelinette + motoculteur + compost + engrais organique (liquide OSMO ?)

Certif biologique demande des analyses de sol, mais CdC en fait plus que demandé, 1 par année pour garder un suivi précis des parcelles.

Chris : deuxième saison ici, « j'en ai marre des lieux normés », s'adresse à Quentin en s'excluant du projet « qu'est ce que **vous** allez faire à Overijse ? » et s'est excusé pour 10 minutes de retard et Quentin « t'inquiète »

Overijse : 1^{ère} année de culture, s'implanter et voir avec le voisinage aisé qui ne veut pas voir de tunnels ni arbres pour le quand même le faire.

Visite surprise de Caro : Dimitri « elle ne s'arrête pas » (mi amusé mi saoulé ?), elle reprend l'équipe présente sur la serre de plantons trop chaude car restée fermée « je veux pas vous embêter mais il faut ouvrir. »

Réflexions

Les labels servent à remplacer la confiance entre prod et consom avec la distance, ce qui n'est pas le cas pour l'agri contractuelle du CdC.

Est-ce que l'agri contractuelle peut diminuer l'impact des pratiques AE ?

Le CdC est plus vieux et grand que le Courti, est ce que cela implique de s'engager sur une voie davantage institutionnalisée ? => feuilles à signer pour les bénévoles, planifier tous mes jours de terrain au début, certif bio, analyses de sol.

La convivialité dans les systèmes alimentaires (SA) = (1) des pratiques collectives et (2) des pratiques culturelles écofriendly

Caro me semble spécialement investie dans le projet, peut-être bcp de responsabilité, elle a peut-être l'habitude de reprendre les autres sur comment et quoi faire, en raison d'expé/connaissance supérieure ?

29/05

Observations

Quentin, Chris, Matt, Arthur, Dimitri, Alvina, prépa plantation à Overijse

Matt : « j'ai reçu un message de Caro pour s'assurer que la/sa liste est respectée. Les autres : s'échangent des regards mi-amusés mi-saoulés.

Grosse pluie, semis à la main pleine terre, plein air, environ 2'000 graines cucurbitacées, ambiance générale pas ouf car conditions de travail.

Quentin : « où voulez-vous manger ? » Nous : en bas (pas Overijse), puis Quentin : « on mange ici » => 3 chaises vermoulues pour 7 personnes, pas d'abri ou serre, ambiance encore moins ouf.

Retour en bas : décharger et ranger matériel puis apéro (tartes + café) puis fin de journée anticipée (15h au lieu de 17h) « bon boulot » => Quentin sensible et conscient de l'ambiance générale

Réflexions

Même quand Caro n'est pas là, elle est quand même là.

Quentin a le dernier mot vis-à-vis de l'équipe

31/05

Observations

Quentin, Caro, Matt

Caro : tensions avec espace disponible pour plantons avec le pôle aromatique (Tiara)

Quentin et Caro font un tour de culture, alors que Matt et moi allons planter

Réflexions

Matt ne participe pas au tour de culture, ce qui peut l'empêcher d'avoir une idée claire de l'état des cultures et participer ainsi à un déséquilibre des connaissances (K)

04/06

Observations

Quentin, Matt, Chris, Mathilde

Matt : « j'ai fait un tour de culture avec Caro, il y a plein de trucs à faire »

Santé du sol : Quentin : pas facile, pas mal d'argile (+ qu'au Courti (?)) + piétinement des mangeuses. « bonne qualité du sol, et si pas de piétinement excessif, ce serait comme au Courti (?) »

3 brouettes de compost par planche, appeler Caro pour savoir la quantité exacte (cas des fleurs à couper)

Désherbage carottes = bague car mauvaise levée et masse de MH, plombe l'ambiance.

Réflexions

Matt est donc quand même mis au courant du tour de culture mais après coup ...

12/06

Observations

Dimitri, Chris, Tiara, Marion, Camille, Magda et d'autres bénévoles, atelier collectif habillage poireaux.

Premier jour auquel je participe sans perma, Chris, Dim et Mat trouvent que c'est pas pareil

Réflexions

La présence de perma semble donc impliquer une organisation particulière

13/06

Observations

Dimitri, Chris, Tiara, Marion, Arthur, Matthias : prépa sol et plantation poireaux (pas de perma)

Caro en vacances et Quentin Malade

Dimitri et Matt : « nique le bio, 'fin nique le label bio »

Absence de perma est appréciée même si les saisonniers ne son pas encore habitués à travailler en autonomie

Chris : tendance anar donc aime bien l'autonomie mais semble stressé/inquiet : « je préfère qu'on taff au lieu de parler » => j'ai trouvé déplacé car on bosse et même pas très convivial

Dimitri : « sentiment unique lorsque je travaille seul mais c'est rare » + « oui Chris est stressé mais perso pas moi, jamais »

Chris : interaction avec un mangeur : pas agréable, dialogue de sourd sur la quantité autorisée à l'autorécolte sur courgettes. Au final, ils ne l'ont jamais vu avant... sa femme serait inscrite.

Réflexions

Fumure = compost + un engrais orga. 3 brouettes compost et 1,5 litres OPF (11-0-5) => comparer l'apport de MO vs nutriments.

C'est quoi des pratiques culturales : fumure, travail sol, plantons / semences, lutte MH et bio agresseurs

3 niveaux de la convivialité : self convivial, au sein du collectif, entre le collectif et la nature => question du territoire => Plateau

Serait-ce une certaine valeur travail ? => rendre des comptes aux perma ? car perçoivent un salaire (3/5 saiso)

J'entends parfois le collectif (perma + sais) parler de stagiaires/béné qui ne travaille pas bien en ricanant... pas cool. Donc la capacité à travailler est jugée

17/06

Observations

Quentin, Caro, Tanguy, Adrien

Fumure / planche = 1,5 litre d'OPF (11-0-7) OU 3 litres d'Osmo (5-7-6) + 2-3 brouettes de compost. Conseils de fumure viennent du Centre Interprofessionnel Maraîcher (CIM).

Le CdC utilise l'enrouleur à gâg de la Fabriek

J'entends pas mal parler de Martin, un ancien qui gérait peut être bcp de choses.

Réflexions

/

25/06

Observations

Quentin, Caro, Dim, Thalia, Mat, Sophie, Mathilde, Sabrina

Début 7h pour éviter les chaleurs : pas vu j'arrive à 9h. Désherbage carottes (nouveau sms)

Caro : « ceux qui sont arrivés à 7h finissent à 15h ? (sous-entendu que moi je vais rester jusqu'à 17h ?)

Caro et Quentin : les éléments de la convivialité sont les moments hors travail (surtout) et pour eux, il est difficile de mesurer cela en isolant le pôle maraîcher du reste de la coopérative.

L'horaire de fin devait être 15h, mais nous avons fait un peu plus, sans en parler. Dépasser l'horaire sans en prendre acte oralement semble générer de la frustration

Fin de journée : quelques tâches courtes et urgentes à remplir, on se sépare pour finir la journée au plus vite (envie générale de finir). Je vais arroser 50 pots dans un serre, avec la lance et Caro s'interrompt quand même pour venir me dire qu'elle n'aurait pas fait ainsi mais avec des arrosoirs.

Remarques

Au final, Caro n'attendait pas de moi de finir à 17h, pour *faire mes heures*

Tenir compte de la vision de Caro et de Quentin à propos de la convivialité.

Bien caractériser les collectifs

Caro semble avoir du mal à confier une tâche entièrement à quelqu'un, elle vient *faire la police*.

Même une tâche aussi simple qu'un bref arrosage.

26/06

Observations

Thali, Caro, Dim, Alvina, Fanny, Léa, Salomé

Programme initial de la veille : passage rapide à Koendal pour bouger deux bâches, planter 6 plaques de choux, puis retour pour chantier collectif d'habillage de poireaux, à la cool au frais et assis. Mais au final, Caro a décelé des doryphores, surtout au stade larvaire sur les pdt, infestation forte et en avance pour la saison selon elle. Caro veut piquer la bâche elle-même, avec Thali. Donc Alvina et moi sommes envoyés sur les dory, à deux pour 40 lignes d'une centaine de mètres, en gros un travail infaisable dans la journée (qui doit se finir à 15h). Position difficile pour le dos pour moi, et ambiance à 0. Ambiance rapportée par Thali, et nous obtenons de repartir pour le CdC et participer à l'habillage.

Caro reste à Koendal, nous avions prévu une interview mais pas possible au final car boulot boulot. Avec le fait qu'elle n'ait pas manifesté le même engouement que les autres membres du collectif, je trouve que c'est radin de sa part, je suis venu faire pas mal d'heures, je peux bien en récupérer une non ?

Réflexions

Au fond, qu'est-ce que je reçois du CdC ? Les bénévoles ont accès aux cultures avec un drapeau rouge, signifiant que la culture va partir très prochainement, des cultures en fin de vie sur lesquelles déjà bcp de gens sont passés. Pénurie alimentaire, y'a pas grand-chose, alors que le troc de main d'œuvre contre des légumes est un classique.

Quel rapport Caro entretien-t-elle avec les bénévoles ?

04/07

Observations

Quentin, Caro, Tali, Mat, Martin, Léa

gros travaux à Koendal, on était déjà prévenu la veille que l'on allait finir plus tard que prévu.

Mathias : fort respect de l'ancienneté et l'expérience

Pause de midi : seulement 30 minutes car beaucoup de boulot

Caro : les voisins sont désagréables, ils reprochent l'usage du plastique et ça gâche la vue, aimeraient bien que le CdC parte et parlent parfois d'engager des avocat, mais le bail est signé pour 20 ans. Visiblement, ils préfèrent une agriculture conventionnelle et sans plastique

Remarques

les voisins en flagrant délit de nimbisme

05/07

Page perdue

entretien avec Quentin sur la pause de midi, on a un peu dépassé, il devait partir

Collectif du Courtileke

03/05

Observations

Rdv avec Jaska + Osen (béné)

Gouv horizontale ok selon Jaska : « on vient tous de l'associatif », non formalisée, pas besoin pour le moment

Osen : fait et apporte des soupes pour les gens faites avec les MH du Courti

Les vendredis : asbl Nos Oignons et personnes en difficultés sociales, parfois plus de 15 personnes

Réflexions

Est-ce que je vais vraiment trouver une gouv informalisée et décentralisée ? peut être que oui car Courti encore jeune (5 ans)

Manger les MH = rapport à la nature particulier

06/05

Observations

Manu et Caro

Manu : thèse en collaboration transfrontalière, l'un des instigateurs provenant de la ferme asbl dans laquelle se sont rencontrés Manu, Jaska et Simon. Simon et Manu ont initié le Courti

Caro : master en communication sur les violences sexistes et sexuelles

Le Courti est confronté à des problèmes au niveau de l'accès à la terre avec le même acteur que le CdC mais choisit une autre stratégie, qui est de changer de lieu

Manu : gouv informelle mais formalisation bientôt nécessaire. Vendredi = le jour le plus convivial avec l'asbl.

6 parcelles gérées par 3 membres (Koon, Simon et Manu) et Jaska + Caro pour les jours de livraison (lundi et vendredi), sur le papier c'est 1 personne / jour avec une réunion mensuelle

Réflexions

Stratégies différentes entre le CdC et le Courti : combattre vs migrer

Sur le papier, les membres ne se croisent pas trop sur le terrain => certaine division du travail qui prend un aspect solitaire, mais souvent les membres viennent aussi d'autres jours que celui qui leur est assigné

09/05

Observations

Simon et Koen : tuteurage concombres

« fin » du Courti au printemps 2026 car terrain réquisitionné et migration vers Anderlecht car terrain appartenant à un monastère dont le nouveau proprio est intéressé par le Courti, car le Courti est connu pour s'arranger à l'amiable (pas comme le CdC qui est connu pour se battre pour un droit à donner son avis)

Simon : prof dans une école municipale de maraîchage sur 15 ares, opération tête, en récupération

Koen : post burnout arrivé y'a 2,5 ans

Caro m'a dit un jour : « on vient ici pour se soigner »

Anderlecht : bail d'au moins 15 ans (Jaska qui s'en occupe, lui qui a trouvé le terrain)

Dur de s'investir pour encore 1,5 an ici et partir ? Simon : « au début oui, mais mnt non car cela nous permet d'engranger de l'expérience, connaître les priorités pour le nouveau lieu

Réflexions

La stratégie du Courti de ne pas engager de conflits avec les acteurs propriétaires du foncier leur est bénéfique pour le terrain à Anderlecht (« pas comme le CdC »)

Le fait de devoir changer de lieu et ainsi « perdre » les efforts fournis au niveau de la santé du sol n'entache visiblement pas la motivation à appliquer des pratiques AE

Recherche de bien être personnel dans un métier connu pour ses conditions difficiles ... ?

20/05

Observations

Caro, Hélène puis Manu et Aline, jour récolte : 40 paniers

Manu : me reprend sur ma posture du dos mauvaise

Apéro : discussion autour de bières (sur le féminisme, mon mémoire et une mangeuse dont le Courti est sans nouvelle

Caro n'a pas demandé le statut de ½ indépendante, ce qui fait qu'elle ne se paie plus depuis plusieurs mois, ce qui mène à des différences de salaires entre les membres. Selon elle, les paniers sont « hors de prix »

Simon et son école permettent des échanges de plants et matériel avec le Courti.

Je crois avoir trouvé un engrais pas bio dans le terreau, le Courti n'est pas labélisé bio mais y songe actuellement

Manu : « nos planches, elles font pas 30 mètres comme au CdC, ici c'est à taille humaine »

Réflexions

La seule femme du collectif touche un salaire moindre que ceux des hommes, comme par hasard.

La question du label : pertinence pour une agri de proximité, coût, limite la quantité de MO en fumure, est-il vraiment nécessaire ?

Ambiance générale vraiment cool, les tâches ne durent pas trop longtemps et sont variées, le désherbage est facile et peu important, le travail du sol ne comporte même pas de passage de grelinette, semis direct et pas de motoculteur, la terre est très meuble

24/05

Observations

Manu, Jaska, Koon, Nos Oignons + membres, Coline (au total 15 personnes)

Membres courent partout pour encadrer les travaux et gérer les gens

Réflexions

27/05

Observations

Caro : jour récolte, galère car personne d'autre, je suis donc venu

Caro pas très bien sur le plan perso mais ç'a été

Réflexions

06/06

Observations

Manu, Koon, Aline

Discussion sur mon mémoire, ils me prodiguent des conseils

Manu : « réflexion dès le début pour ne pas dépendre financièrement de leur activité, ne pas en faire notre métier pour continuer à aimer le métier »

Réflexions

Liens entre pratiques AE vs impératifs de rentabilité du capital

07/06

Observations

Manu, Jaska, Koen, asbl Nos Oignons et maison de quartier

Journée collective, avec environ 10 personnes dont Osen, Ahmel, Samy, une amie de Koen

Réflexions

Journée « conviviale » pour manu car oui bonne ambiance et échanges mais demande aussi au collectif de courir un peu partout pour encadrer les gens.

20/06

Observations

Simon, Koen, Jérémie

Projet de vélo cargo pour la livraison : pas sûr car le collectif n'as pas encore une finalité sociale officielle mais uniquement comme production

Soir : réunion sur l'organisation de la nouvelle parcelle à Kraaneim : tout le monde explique ce qu'il voit, ce qu'elle souhaite. Imaginaire de profusion et d'abondance.

Organisation des chantiers participatifs des 27 et 28 pour aider à monter la serre mobile.

27/06

Manu, Jaska, Caro, Simon, Ahmel, Jérémie et l'entreprise flamande de construction de serre.

Au final pas bcp de gens mais pas besoin : le plan était d'aider au maximum l'entreprise pour diminuer les frais d'installation, l'équipe de construction n'était pas très coopérante ni communicante, et nous n'avions pas de bénévole bilingue.

Manu : à propos de la différence de classe déjà entre nous (à majorité avec des études supérieures) et eux, ouvriers mais aussi entre le type de collectif qu'est le courti et les clients habituels agricoles.

Jaska : à propos de la place de l'expérimentation : je trouve que l'on procède quasiment uniquement par expérimentation, tâtonnement.

Réflexions

Au fond, vouloir aider l'entreprise, c'est leur enlever des heures de travail qui leurs auraient rapporté, donc relations pas évidente.

Mélange de vissage de boulons et de désherbage d'une haie attenante.

28/06

Observations

Suite chantier participatif : Koen, Ahmel, Simon

Koen est bilingue, on a donc su d'investir un peu plus, visser des trucs simples ou tendre les bâches.

Discussion avec Ahmel : sur l'état du monde, avec une vision très pessimiste

Serre terminée

Réflexions

Simon très intéressé par la compréhension globale de la serre, appropriation, vers plus de convivialité

08/07

Observations

Koen, Caro, Ludovic

journée récolte, on est plus que d'hab ça va vite

entretien avec Koen : en français, pas facile

Remarques

vraiment chill

18/07

Observations

Simon, Manu, Antoine, Justin

entretiens avec Simon et Manu

Remarques

manu et simon semblaient inquiet à l'idée de « bien répondre » et de « dire des choses intelligentes ».

22/07

Observations

Caro, Ludovic, Simon en coup de vent

journée récolte

entretien avec Caro : ras, pas de pression pour elle, question du label bio.

10.3 Guide d'entretien

Avec ce que j'ai lu, je pense que la convivialité peut s'appréhender selon trois niveaux : (1) le soi-convivial : positionnement cosmologique, manière d'être au monde et connexion écologique ; (2) la convivialité entre humains : relations sociales et faire société ; et (3) la convivialité entre les humains et les non-humains : dichotomie nature - culture.

Introduction

- ⇒ Présentation de l'étude et des objectifs
- ⇒ Assurer la confidentialité des données
- ⇒ Possibilité d'anonymat

Question initiale : comment as-tu rencontré le [*nom du collectif*] ?

Le soi convivial

- ⇒ Qu'est ce que ça t'apporte de travailler ici ?
- ⇒ Comment ta participation dans le collectif influence-t-elle ta relation avec l'écosystème local ?
 - As-tu remarqué des changements dans ta perception de la nature environnante ?
- ⇒ En quoi ton activité maraîchère influence-t-elle ton rapport au monde ?
 - Comment cela se manifeste-t-il dans tes actions et interactions quotidiennes ?
- ⇒ As-tu un exemple concret d'un moment où tu as ressenti un lien particulier avec ton environnement ou les membres du collectif ?
- ⇒ Comment ces expériences ont-elles influencé ta vision du territoire et de la communauté ?
- ⇒ As-tu modifié tes pratiques de vie ou de travail à la suite de ces expériences ?

La convivialité entre humains

- ⇒ Comment décrirais-tu les relations dans le collectif ?
- ⇒ Quels sont les principaux défis et opportunités rencontrés dans tes interactions avec les membres du collectif ?
 - Comment est-ce que le collectif aborde et résout ces défis ?

- ⇒ Comment décrirais-tu l'impact du mode de fonctionnement sur les relations humaines au sein du collectif ?
 - Y'a-t-il des pratiques spécifiques qui facilitent ou entravent les relations humaines ?
- ⇒ Comment le collectif gère-t-il les conflits et les désaccords ?
 - Peux-tu citer un exemple d'un conflit et la manière dont il a été résolu ?
- ⇒ Peux-tu citer des moments ou des événements qui ont renforcé le sentiment de communauté au sein du collectif ?
 - Est-ce qu'il y a des événements réguliers pour renforcer les relations au sein du collectif ?
- ⇒ Comment ces interactions influencent-elles ta perception de la société ?
 - Comment compares-tu tes expériences au sein du collectif avec celles en dehors du collectif ?
- ⇒ As-tu remarqué l'émergence d'une conscience collective au sein du collectif ? Si oui, comment cela s'est-il manifesté ?
 - Est-ce que des événements ont participé à cette conscience collective ?

La convivialité avec les non-humains

- ⇒ Comment le collectif perçoit-il et interagit-il avec les éléments non-humains de l'écosystème ?
- ⇒ Comment décrirais-tu la relation entre le collectif et la nature environnante ?
 - Quelles pratiques illustrent-elles cette relation ?
- ⇒ En quoi les pratiques agroécologiques favorisent-elles une meilleure intégration et connexion avec les éléments non-humains ?
 - Peux-tu me donner des exemples de pratiques agroécologiques et leurs impacts sur les éléments non-humains ?
- ⇒ Comment le collectif aborde-t-il la dichotomie nature/culture dans ses pratiques quotidiennes ?

- Y'a-t-il des discussions ou des débats au sein du collectif sur cette dichotomie ?
- ⇒ Peux-tu parler de moments où tu as ressenti une connexion particulière avec la faune, la flore ou d'autres éléments naturels ?
 - Comment ces moments influencent-ils ta perception et tes pratiques au sein du collectif ?
- ⇒ Y'a-t-il des exemples de changement de pratiques suites à des interactions particulières avec des éléments non-humains ?
- ⇒ As-tu des exemples de projets ou d'initiatives au sein du collectif qui illustrent la relation d'interdépendance entre le collectif et les non-humains ?
 - Si oui, quels ont été les impacts de ces initiatives ?

Conclusion

- ⇒ Résumer les points clefs abordés
- ⇒ Demander si le participant veut ajouter quelque chose
- ⇒ Remercier

25/06 Dimitri : vraiment hypé par l'exercice, peut être très envie de me faire plaisir, jardin

27/06 Matthias : je l'ai trouvé pas très à l'aise, cherche absolument à me donner une réponse quitte à se creuser la tête pour la trouver, petite discussion off : autonomie ok, Martin difficile à remplacer,

10.4 Entretiens des membres du Chant des Cailles

Quentin

Entretien avec Quentin du CdC, aux bureaux de la coopérative le 05/07 à 14h.

N : Comment est-ce que tu as rencontré le CdC ?

Q : Du coup, c'était il y a, je ne sais plus combien d'années, 2017, quelque chose comme ça. J'habitais à Ixelles et je voulais trouver un endroit où cultiver une petite parcelle, etc. Et donc je suis venu sur le CdC. J'ai vu qu'il fallait venir le samedi pour rencontrer les autres citoyens qui cultivent. Donc je suis venu un samedi, j'ai aidé, et puis on m'a proposé de rejoindre un groupe pour cultiver les parcelles. Et j'ai commencé là à cultiver les parcelles en ne sachant absolument pas comment on cultive quoi que ce soit. Et donc j'ai commencé à lire un peu des bouquins, des trucs du genre. Mais je me suis vite dit qu'en face, il y avait les maraîchers qui savaient très bien comment cultiver et que je pouvais peut-être

aller les aider pour qu'ils m'apprennent des trucs. Et donc je suis devenu bénévole là-bas. Et puis, c'était en mars-avril, je crois, je suis devenu bénévole. Et ça m'a beaucoup plu. Et sur place, il y avait Justine qui avait fait le Crabe et Raphaël qui a fait le Crabe et qui m'ont dit « Mais si ça te plaît, fais le Crabe. Tu as l'air d'aimer ça. » J'ai commencé un jour et puis j'avais du temps. Du coup, j'ai fait un deuxième jour. Et donc c'est à ce moment-là qu'on m'a dit « C'est comme ça, fais le Crabe. » Et j'étais en recherche un peu de nouveaux boulots parce que je m'emmerdais dans le mien. Je fais le Crabe. Et voilà. C'est comme ça que j'ai atterri aujourd'hui ici. Et puis après le Crabe, j'ai fait donc le Crabe pour faire l'installation et le maraîchage. Et je ne voulais pas m'installer tout seul. Je voulais rejoindre une équipe ou créer une équipe avec quelqu'un. Enfin, créer un champ avec quelqu'un. Et ma compagne était enceinte. Elle a accouché. Et donc, je ne voulais pas me lancer dans un projet où j'allais bosser 180 heures par semaine. Donc, j'ai trouvé du boulot chez Prisca. Et puis, au bout de trois ans, chez Prisca, j'en ai eu un petit peu marre aussi. Donc, je commence à regarder un peu à droite et à gauche. J'ai vu que le CdC avait mis une offre d'emploi. Et donc j'ai répondu.

N : Et tu as pu retourner au CdC.

Q : J'ai pu retourner au CdC. Et j'oublie toute une partie parce qu'entre les deux, je n'avais jamais vraiment quitté le champ. Parce que quand j'étais au Crabe, j'avais fait une partie de mes stages au CdC. Et après mes stages, entre le moment où j'avais fini mes stages et le moment où j'ai commencé chez Prisca, ils m'ont pris comme saisonnier pendant l'hiver pour faire un peu des travaux d'électricité. Et puis, pendant le Covid, ils m'ont pris encore comme saisonnier parce qu'ils avaient besoin d'un coup de main. Et puis, ils m'ont repris encore un petit peu avec l'hiver. Enfin, j'ai fait plusieurs petits passages comme ça, comme saisonnier. Et puis, j'ai refait mon essai. J'en ai eu un autre choix.

N : Et tu dis que tu t'ennuyais dans ton travail. Mais il y avait peut-être des réflexions plus profondes au sujet de ce travail d'architecture.

Q : Oui. C'est dessinateur en architecture. Du coup, c'est des études en trois ans pour devenir un peu l'assistant de l'architecte. Et donc, tu ne crées pas. Tu ne fais que dessiner ce que l'architecte veut que tu dessines. Tu as beaucoup d'ordinateurs à tracer tes lignes toute la journée. Il n'y a pas beaucoup de clients. On ne va pas aller sur les chantiers, etc. C'est un peu répétitif comme boulot. Et donc, quand j'ai commencé à passer, je me suis très vite rendu compte que ça n'allait pas me plaire. Et donc, j'ai fait des études de menuiserie. J'ai eu un accident. Et donc, après cet accident, j'ai tout un processus de remise en question. Ok, d'accord, je ne veux pas faire ça. Qu'est-ce que je veux faire ? Donc, je suis parti de l'architecture. J'adore la BD. Donc, j'ai trouvé un boulot comme libraire BD. Mais je me suis rendu compte que je n'aimais pas vendre des BD. J'aimais bien les lire. Bibliothécaire, c'était trois ans d'études. Donc, je n'avais vraiment pas le courage. Et donc, j'ai fait d'autres petits boulots. J'ai fait serveur parce que dans la librairie où j'étais, il y avait de l'Horeca aussi. Donc, j'ai fait serveur un peu. Mais c'était des horaires de merde. Je suis parti à Lyon. J'ai cherché du boulot. Dans la BD à Lyon, il n'y a rien. Donc, non. Et donc, j'ai repris un boulot d'architecte, enfin de dessinateur là-bas. Mais c'était horrible. J'ai essayé de vendre un peu des peintures. J'en ai vendu un petit peu. Mais ce n'était pas terrible. Voilà. J'ai fait un peu plein de trucs. J'ai essayé de me débarrasser comme je pouvais. Puis, je suis revenu aussi en Belgique. Et du coup, je suis retourné à la librairie parce que j'étais sûr d'avoir un boulot là. Mais à mi-temps, j'ai trouvé un autre boulot chez une décoratrice d'intérieur où j'ai bossé un an et demi. Mais la décoratrice d'intérieur, ce n'est pas mon truc non plus. Puis, j'ai rencontré un géomètre avec qui on a monté une petite boîte. On allait mesurer des maisons

vides ou des terrains, des trucs comme ça. Et donc, on proposait aux architectes d'offrir un truc qui n'existe pas vraiment. C'est-à-dire que quand tu es architecte et que tu demandes à un géomètre, il te fait son relevé et puis il t'envoie un nuage de points. Et en tant qu'architecte, tu démerdes pour relier tous les points. Nous, on faisait ce boulot-là de proposer aux architectes des plans d'une situation existante qu'ils puissent directement prendre, travailler dessus et limite directement les donner à la commune comme situation existante du bâtiment. Et donc, ne pas devoir repasser derrière. Ça a marché un peu pendant un temps. Mais de nouveau, c'était alimentaire, ce n'est pas ça que je voulais faire. Et donc, c'est pendant cette période-là où j'étais avec ce géomètre, où j'avais du temps libre, je bossais quasiment que chez moi ou sur le chantier, où je me suis dégagé du temps pour faire un jour de bénévole, puis un deuxième jour de bénévole, puis au revoir.

N : Ok.

Q : Voilà, t'as tout.

N : C'est fou, donc il y a eu vraiment beaucoup de cheminement hasardeux.

Q : Ça, c'est le cheminement physique, mais dans ma tête, ça faisait aussi un cheminement. J'ai envie d'un retour avec la nature, j'hésitais à aller vivre dans le sud de la France pour acheter un terrain pas cher, des trucs comme ça. Et donc, essayer de se nourrir de soi-même, d'une recherche d'autonomie, d'autosuffisance. Et donc, c'est par là que je suis venu au maraîchage.

N : Ok, super. Et qu'est-ce que ça t'apporte de travailler au CdC ?

Q : Qu'est-ce que ça m'apporte de travailler au CdC ? Le maraîchage, déjà, ça m'apporte beaucoup. Je trouve que c'est le plus beau bureau du monde. Je ne pourrais pas retourner faire, assis sur une chaise ailleurs. Travailler dehors, c'est top. Travailler avec la nature, c'est toujours différent, c'est très chouette. C'est quelque chose que j'aime beaucoup. Et au CdC, il y a le côté où on sort un peu du capitalisme de base où il faut produire des légumes pour les vendre. Donc, il faut produire les légumes au bon moment pour les vendre le plus cher possible. Il faut que les planches soient rentables. C'est une question de rentabilité en permanence. Tandis qu'au CdC, on est plus à essayer de satisfaire le client. Donc, on va faire des trucs qui sont pas rentables, des trucs qui ne se vendent pas, mais juste pour se faire plaisir à nous, de cultiver des trucs un peu différents, pour faire plaisir aux abonnés aussi, aux mangeurs, aux membres récolteurs. J'ai reçu une petite réflexion dessus récemment donc j'essaie de forcer le mot membre récolteur. Qu'est-ce que je disais ?

N : Au-delà de sortir d'une maraîche plutôt capitaliste, rentabiliste.

Q : Donc, on essaie de faire plaisir aux membres récolteurs. On leur offre des choux romanesco. Ce n'est pas un truc que tu vois partout. Il y a des radis serpents, des trucs comme ça. On essaie d'avoir des variétés un peu spéciales pour se faire plaisir à nous, mais aussi leur faire plaisir à eux. Et donc, on n'est pas du tout dans cette optique d'avoir des légumes au bon moment pour bien les vendre, d'avoir des gros légumes, d'avoir des beaux légumes.

N : Oui, à fond. Super, merci beaucoup. C'est des thèmes sur lesquels je vais revenir petit à petit. Est-ce que ta participation dans le collectif, elle influence ton rapport à l'écosystème global, le champ, mais aussi ce qu'il y a autour ?

Q : Par l'écosystème, tu veux dire le quartier, pas seulement les insectes, les animaux. L'écosystème humain aussi, ou pas ?

N : Les deux, exactement. Nature et société.

Q : Oui, on essaie de faire attention à l'écosystème dans lequel on est et l'écosystème qu'il y a autour. Il n'est pas hyper diversifié parce qu'on est en ville, mais les actions qu'on mène, on va essayer de ne pas traiter, on va essayer de traiter le minimum possible, mais surtout pas s'il y a des insectes qui sont déjà présents. On essaie de respecter le sol, on essaie de respecter les voisins aussi, dans le sens où on ne va pas passer le motoculteur dimanche, même si on pourrait. On essaie de rencontrer le quartier qui est autour. C'est un peu le but du champ aussi, c'est de rassembler le quartier autour du champ. Ça a plutôt bien marché, je n'ai pas participé à l'organisation de tout ça, mais je constate que c'est le cas. Il y a plein de gens du quartier qui vivent sur le champ, qui sont là souvent, qui aident et qui participent.

N : Et ces relations étaient moins, voire pas présentes dans tes anciennes activités ?

Q : Dans mes stages, non, clairement. Là où j'ai travaillé chez Prisca, il y avait quand même un petit côté comme ça, parce qu'on était sur le terrain de l'école, et donc tu avais l'école qui passait souvent sur le champ. Il n'y avait rien à organiser avec l'école. Moi j'aurais bien aimé qu'on prenne des classes d'enfants pour leur faire faire des trucs avec nous sur le champ, mais ça ne plaisait pas le genre de truc que Prisca voulait faire. Et donc ils passaient sur le champ, on leur disait bonjour, ils avaient le droit de venir, de regarder les légumes. Et donc de temps en temps, quand elle n'était pas là, je leur disais, venez, venez, venez m'aider à planter, et donc ils plantaient un peu avec moi, c'était super chouette. Donc ouais, il n'y avait vraiment pas ça.

N : Est-ce que cette bifurcation vers le côté maraîcher, t'as ouvert des nouveaux horizons ? Est-ce que t'as pu remarquer que ça a eu des impacts dans ta vie de tous les jours, on va dire en dehors de la sphère maraîche ?

Q : Oui. Déjà physiquement, moi qui ne faisais pas de sport avant. Du coup je me sens mieux dans mon corps, et dans ma tête aussi, la tête dehors tout le temps. La tête dehors tout le temps, et de faire un travail qui est aussi physique, pas que, mais qui est aussi physique, ça aide aussi à vider un peu. Il y a des moments où c'est une forme de méditation, quand tu désherbes, quand tu plantes, des trucs comme ça. C'était quoi la question exactement ?

N : Est-ce qu'il y a eu un changement de pratique, par exemple, ce qu'on m'a dit, par exemple Mathias et Damien, et Dimitri, ils m'ont dit, sur la manière de consommer les légumes, de consommer de manière générale l'alimentation, si ça arrive au même moment, se concentrer sur des choses plutôt brutes, crues, etc.

Q : J'avais un peu ce travail-là qui était déjà là avant, c'était dans ce but-là d'essayer de consommer local, de consommer bio, de consommer des choses saines, etc. Donc c'est sûr qu'avoir ça à disposition, ça a renforcé. Maintenant, depuis que

j'ai des enfants, ça a un peu revenu en arrière, parce que ça coûte cher, ça ne revient pas très bien sur l'île, et donc je suis un peu retourné au supermarché parce qu'il n'y avait pas le choix. Et puis parce qu'ici, j'ai un abonnement pour une personne, je ne saurais pas payer un abonnement pour toute ma famille. Donc je prends quelques légumes pour nous, mais on ne se nourrit pas du champ.

N : Même vous, qui travaillez sur le champ, vous respectez ces quotas par foyer ?

Q : En fait, les saisonniers sont différents, mais Caro et moi, en travaillant sur le champ, on a droit à un abonnement au fromage, à un abonnement aromatique, à un abonnement marché, mais pour une personne. Et donc, Caro, ses enfants mangent complètement différemment d'elle, donc elle se nourrit avec les légumes du champ. Moi, je mange la même chose que mes enfants et que ma compagne, donc je ramène des trucs pour compléter, mais ce n'est pas ça qui nous nourrit. Et comme elle est végane, elle ne mange pas de fromage.

N : Donc tu les gardes ? Et pour les enfants ?

Q : Oui, et je ne prends pas l'abonnement entier. Quand je suis là le dimanche, je prends le fromage. Je ne viens pas le dimanche pour reprendre le fromage.

N : Mais on est d'accord, tu ne payes pas. C'est compris dans le contrat ?

Q : Oui, d'une certaine manière. Et les saisonniers, du coup, c'est un peu... Chaque pôle choisit ce qu'il fait avec ses saisonniers. Donc nous, on a choisi de ne pas donner un abonnement, mais pour que les saisonniers puissent récolter les légumes qui sont sans quota, de nouveau pour une personne. Et donc ils ont droit à tout ce qui est en drapeau vert, hors de ce qui est en quota. Pour l'instant, les courgettes, les tomates, les... Qu'est-ce qu'on avait mis ? Quand il y a un quota spécifique. Ça, ça leur faisait un peu... Les bénévoles ont droit à tout ce qui est en rouge, et donc ça leur faisait un petit up par rapport aux bénévoles, mais pas encore un abonnement complet.

N : Tout à fait, ouais. Ok. Peut-être que cette question se recoupe avec l'autre, mais... Est-ce que ta vision du territoire et de la communauté ont changé, peut-être avec l'arrivée d'une multitude de liens relationnels qui avaient peut-être moins avant dans tes anciennes activités ?

Q : Ben c'est sûr, ouais.

N : Si ça ne te dit rien, en vrai.

Q : Ouais. Non, c'est pas ça. Ben c'est sûr qu'ici, t'as les... les mangeurs qui viennent sur le champ, et tu les rencontres, ils habitent tous le quartier, et donc, moi, j'ai pas vraiment le temps de participer à toutes ces activités qu'il y a connexe au champ, mais si j'avais plein de temps libre, il y a moyen de s'occuper avec plein de trucs, quoi. Que ce soit l'épicerie ou les chantiers participatifs, la nuit au champ qu'ils ont proposé, les concerts, les trucs, les machins, il y a moyen de faire une belle vie de quartier avec tout ça, quoi. Et c'est pas spécialement organisé par la ferme, il y a plein d'autres

petites idées connexes, et puis même, il y a des gens très chouettes... Des gens très chouettes qui sont sur le champ, et qui pourraient potentiellement devenir des amis.

N : Est-ce que t'as remarqué que, peut-être, peut-être que c'était personnel à Dimitri et Mathias, mais peut-être que... Parce que, oui, ils m'ont beaucoup parlé des échanges intergénérationnels, le fait de s'être investi au CdC a tout à coup étoffé le cercle de relations sociales qu'ils ont, surtout vers des personnes plus âgées, d'autres générations, des gens, en fait, souvent, on les croise pas trop dans nos vies un peu en silo, les vieux, c'est souvent notre famille, ça s'arrête un peu là.

Q : Les retraités, par exemple. Ouais, parce que dans un boulot classique, si t'as 20 ans, il y a des gens de 20 à 65 ans, on va dire. C'est-à-dire que là, on a des gens de 20 à 65 ans, et plus, quoi. Et souvent, celle qu'on voit le plus, c'est les retraités. C'est clair.

N : Qui ont du temps à investir, et qui ont envie, quoi. Comme si ça les dérangeait d'être à la retraite, finalement. Non.

Q : Non, je pense pas que ça les dérange. En tout cas, ils ont du temps pour être sur le champ. Et c'est marrant que ce soit beaucoup des femmes. Quasiment. Mais c'est des femmes célibataires à chaque fois, aussi.

N : Ah. Je crois, quand on s'était rencontrés au CdC, j'avais tout de suite posé une question sur la gouvernance. Et il me semble que t'avais donné le terme d'horizontalité. Et du coup, je voulais ta perception des relations au sein du pôle, plutôt entre permanents et saisonniers.

Q : Au sein du pôle maraîchage ?

N : Pôle maraîchage, oui.

Q : Parce que du coup, ta question sur l'horizontalité de la gouvernance, c'est plutôt au sein de la coopérative. Parce que au sein du pôle maraîchage, il y a clairement Caro et moi qui délégons à Mathias, Dimitri et Thali qui délèguent aux bénévoles et stagiaires. Ou alors c'est en direct. Donc il y a un peu plus d'verticalité. Tandis qu'au sein de la coop, tous les travailleurs Caroline, moi, John, Antoine, tous ceux que t'as croisés là maintenant, là il y a plus une horizontalité dans le sens où on est tous plus ou moins sous le même contrat. Il n'y a pas un PDG, il n'y a pas quelqu'un qui est chef d'entreprise. Et on fait des réunions régulières pour décider qu'est-ce qu'on va faire, comment on veut gouverner les choses, comment on veut modifier ceci ou cela. Donc on essaye que ça reste horizontal. Même s'il y a les pôles et puis après il y a la coordination qui peut être considérée un petit peu au-dessus. Mais ils dépendent de nous, on dépend d'eux. Il n'y a pas vraiment une hiérarchie.

N : Ok, ouais. Ah mais merci, je n'avais pas bien compris. Top. Et maintenant au sein du pôle maraîcher, est-ce que tu vois des défis ou au contraire des occasions qui permettent de développer vos relations ou...

Q : Entre les travailleurs.

N : Oui.

Q : Caroline et moi, on est en réflexion parce qu'avant on était 3 maraîchers et 2 saisonniers. Et cette année, on a cherché un maraîcher qu'on n'a pas trouvé. Donc on a pris Mathias à la place comme saisonnier. Et donc on est 2 maraîchers et 3 saisonniers. Et donc on cherche, on essaie un peu de définir lequel des 3 pourrait potentiellement... .. être promu. Mais voilà. Du coup... Je ne sais plus ce que je veux dire. Je ne sais plus ce que je veux dire. On cherchait. Et... Et donc le défi, oui, c'est d'essayer de trouver soit dans ces 3-là quelqu'un qui pourrait correspondre, en tout cas qui ait envie de s'investir plus dans la coopérative et de prendre plus de responsabilité parce que en soit les trois sont très chouettes et compétents et ont tous leurs qualités et leurs défauts mais j'ai l'impression pour l'instant qu'il n'y a aucun des trois qui a très envie de s'investir plus donc faudra qu'on réfléchisse avec Caro si on reste comme ça, si on repasse à deux maraîchers, enfin si on refait un appel pour se retrouver en trois maraîchers et ducoup on repasse à deux maraîchers, en tout cas pour l'instant c'est beaucoup de poids sur deux paires d'épaules et une troisième ce ne serait pas trop.

N : Mais est-ce que comme de fait il y a une gradation de responsabilité peut-être aussi de connaissance est-ce qu'elle peut bloquer les, ou entacher les relations que les maraîchers maraîchères entretiennent avec les saisonniers par exemple ?

Q : Pour l'instant non, j'ai pas l'impression, après c'est peut-être pas perçu de la même manière de la part des saisonniers, mais je n'ai pas l'impression que ça peut, il y a de fait une relation où Caro et moi on sait ce qu'il y a comme boulot à faire dans le futur et si on n'est pas là les saisonniers ne savent pas le faire mais de mon point de vue j'ai pas l'impression d'agir comme un patron avec eux non plus, je les considère en tout cas plus que des collaborateurs mais je pense que tous les patrons vont me dire ça même si je suis... Désolé je suis très comme ça, je repars un peu en arme, j'ai une idée principale, je bifurque et je sais plus l'idée principale. Du coup c'était quoi la question ?

N : C'était par exemple est-ce que le fait qu'il y a un peu différents statuts gêne les relations humaines ?

Q : Ouais, sûrement, d'office, mais j'espère que non, en minimum en tout cas. Et je voulais parler d'un truc, il y a un défi qu'on essaye de mettre en place avec Caro depuis le début de la saison mais qu'on n'y arrive pas, enfin Caro et les saisonniers, c'est d'essayer de mettre en place des checklists pour qu'on ne doive pas toujours être derrière, par exemple une plantation, qu'il y ait une checklist pour dire il faut prendre le râteau, il faut prendre le planteur, il faut prendre ceci, il faut prendre cela et puis après on plante de telle manière, on va faire attention à ceci, cela, que ce soit une petite liste, comme ça nous on ne doit pas être là pour répéter les choses et n'importe qui, saisonnier ou même stagiaire ou bénévole pourrait juste prendre la liste et faire ok il faut planter ça, je prends la liste, c'est bon je peux aller planter. C'est un truc qui est mis en place pour l'instant, ça fait des années qu'ils bossent dessus, mais qui est mis en place au Bercail et qui commence vraiment à prendre de l'ampleur, donc on aimerait bien prendre le même chemin et essayer de développer ça pour responsabiliser un peu plus tout le monde, c'est compliqué à mettre en place, chaque plantation va avoir sa spécificité, donc il faudrait pas se faire une checklist pour chaque plantation et donc c'est bien compliqué.

N : D'où le défi, est-ce que votre manière de fonctionner amène à des, pas des bagarres, mais des mésententes, voire des conflits ?

Q : Jusqu'à maintenant des conflits non, mais carrément on n'est pas toujours d'accord sur la façon de faire, de voir les choses, elle (Caro) est beaucoup plus que moi dans le respect de la faune et de la flore du sol, parfois j'ai tendance à me dire, c'est à toi ce que je dis ou c'est David, par exemple les doryphores, ils ont déjà fait les 9 premières lignes qu'on a fait aujourd'hui, on a repassé dessus, on a encore une trentaine à faire, pour moi au bout d'un moment il faut se dire, tant pis, on traite, on a pas le temps, on a d'autres trucs à faire plus important, tant pis pour la faune, on va traiter, on va tuer une partie de la faune, mais au moins on sera tranquille, même chose pour le travail du sol, Caro est toujours à dire oui mais on a déjà passé le motoculteur l'année passée. Mais on va planter des choux-fleurs, donc il faut que ça soi profond, moi je veux travailler la fraise profondément pour avoir un beau chou-fleur, et pas me dire, on a travaillé l'année passée donc cette année je vais pas le faire, tant pis, et on aura des petits choux-fleurs, donc on est pas d'accord là dessus, mais on essaie de trouver un terrain d'entente, faire un peu en entre deux, je suis assez d'accord avec ça, je trouve qu'on travaille bien, et on fait ça bien.

N : Du coup, quand tu dis, toi-même t'as pas envie de le faire, mais là, ce serait quand même intéressant de traiter, avec les désavantages qui vont avec, là, t'effectues un genre d'arbitrage quand même, entre volonté de pratique agroécologique, et une certaine réalité pratique du terrain, qu'on pourrait pas forcément, c'est pas pour des impératifs de productivité, mais ce genre de compromis m'intéresse, par exemple, vous êtes pas d'accord, vous trouvez un terrain d'entente, est-ce que ça génère de la frustration ?

Q : Non, ben, si, imaginons toujours ce truc, repartons de là, et extrapolons par la suite, imaginons qu'on retourne, qu'on fasse tout le reste, et puis que deux semaines après on se rende compte qu'il fallait retourner, et qu'il fallait refaire encore 30 heures de boulot pour tout refaire, il y a un moment où ça va effectivement me frustrer, et donc je vais en parler à Caro, en me disant, écoute, là, on perd vraiment beaucoup trop de temps, il faut qu'on le fasse, c'est pas possible autrement, et Caro va faire ce boulot là-dessus aussi, donc elle va m'écouter, elle va me donner son point de vue, peut-être qu'elle va me convaincre que non, ok, c'est bon, on va continuer à le faire, ou alors elle va me dire, ouais, c'est vrai, t'as raison, ok, on va traiter. Mais voilà, il n'y a jamais eu, jusqu'à maintenant, il n'y a jamais eu de moment où on ne tombe pas d'accord, et donc on est tous les deux frustrés de la décision qu'on a prise, c'est tout mon point de vue en tout cas, ou alors elle se range toujours de mon côté.

N : Est-ce que tu trouves qu'il y a un sentiment d'appartenance entre vous, travailleurs, maraîchers, et est-ce que t'as un événement en tête, ou une occasion qui aurait resserré les liens, ou qui aurait pu permettre de développer un genre de conscience collective ?

Q : Entre les travailleurs et les maraîchers ?

N : Entre vous, maraîchers et saisonniers.

Q : Ok, les saisonniers, Dimitri il était là l'année passée, Tali il est arrivé fin juillet, et Mathias il est arrivé début de saison, donc l'équipe est encore assez récente. Donc on n'a pas eu le temps vraiment de passer du temps en dehors du champ ensemble. On va décider un truc qu'on avait fait l'année passée, parce qu'il y avait moi et Thiara qui étaient arrivés sur le champ en même temps, et donc on a fait un espèce de team building avec Caro et Martin et Thiara. On a été mangé ensemble et puis on a été faire un escape game, c'était assez chouette.

N : Ah trop bien.

Q : Mais concrètement, en dehors du champ, on n'a pas réussi à faire des trucs pour nous lier. Mais sur le champ, il y a des événements qui peuvent nous rassembler un peu, c'est des moments un peu durs, un peu intenses, genre la vente des plantes, c'est un moment où on bosse tous ensemble sur le même projet, etc. Et c'est intense, et donc je pense que c'est le genre de moment qui resserre.

N : C'est quelque chose qu'on m'avait déjà dit face à une contrainte. Faire des trucs en dehors, voilà. C'est quelque chose dont on avait déjà parlé, effectivement. Comment ces interactions humaines au sein du pôle maraîcher... Déjà, est-ce qu'elles influencent ta perception de la société de manière générale ?

Q : Les maraîchers, c'est sûr que c'est un petit milieu, et c'est un milieu qui est déjà orienté. Et donc, si tu ne côtoies que des maraîchers, tu vas avoir une perception différente de la société. En plus, si tu côtoie des pompiers, des architectes, des trucs comme ça. Donc, ouais, je pense que ça influence, ouais.

N : Non mais par exemple, comme j'ai l'impression que la tendance générale de ce monde capitaliste qui est à l'individualisation, on peut avoir une vision parfois assez sombre de la société où on est un peu tous et toutes égoïstes sur notre...

Q : J'ai un bon exemple. J'ai un ami, très bon ami à moi, qui est très noir sur la vision de la société, il ne veut pas d'enfants parce que pour lui le monde est foutu, etc. Et donc à chaque fois qu'on a une discussion avec lui, je lui dis mais putain, viens voir le CdC, arrête tes conneries, viens voir le CdC, tu verras qu'il y a des gens qui luttent pour avoir un monde meilleur, il n'y a pas que des connards qui veulent baiser les autres. On est plein, on est 800 sur un quartier, enfin sur une partie de Bruxelles, qui avons plus ou moins le même but d'essayer de tendre plus d'écologie, plus de respect de l'autre, moins de capitalisme. Ce projet, il a ça de beau aussi, c'est de réunir des gens qui ont une belle vision du monde, on va dire. Et donc contrairement à d'autres qui n'ont pas cette vision et qui traînent dans des milieux un peu moins joyeux et qui ont une vision super négative du monde, il faudrait qu'ils passent ici.

N : Mais toi, est-ce que tu as depuis toujours eu cette intuition positive ?

Q : Oui, sans doute.

N : T'es un positif ?

Q : Oui, sans doute. J'espère toujours que le monde va se réveiller et qu'on va réussir à améliorer les choses qu'on fait.

N : C'est beau, optimiste quoi, c'est très très beau. Donc, t'es déjà venu un petit peu dessus sur ma question initiale. Comment décrirais-tu la relation entre le pôle maraîcher et la nature ?

Q : Le maraîchage, on lutte contre la nature en permanence.

N : Lutte ?

Q : La nature, la base, un terrain nu, il n'a qu'une envie, c'est d'être rempli de végétation plutôt qu'à nu et puis une fois que les herbes sont installées, d'avoir des plantes un peu plus hautes et puis des petits buissons et puis des petits arbres et des petits grands arbres pour arriver à la forêt primaire. C'est le but de la nature. Et nous, on le rabat toujours au stade un et on lui enlève tous ses colonisateurs primaires. Donc, on lutte contre la nature de base, mais on essaie de respecter... C'est un peu schizophrène parce que du coup, on lutte contre et en même temps, on essaie de respecter un maximum le vivant qui est autour de nous. Mais on ne le veut pas sur notre carré.

N : Oui, c'est exactement ça. C'est vraiment très ambigu. Et je ne dis pas ça pour te piéger, mais au début, tu m'as dit travailler avec la nature. Et donc, cette relation... Mathias, il m'a dit contrôle, contrôle, contrôle, contrôle. Et tu dis lutte, donc je comprends tout à fait. Et donc, tu es conscient un peu de cette contradiction. Et de nouveau, il faut faire des arbitrages.

Q : C'est comme les bergers qui adorent leur bête et qui les envoient à l'abattoir.

N : Relation particulière, tout à fait. Tout à fait. Et du coup, ma question, c'est quelle pratique illustre-t-elle cette relation ? Mais ça peut être ça, ça peut être passer un coup de fraise profond pour des raisons pratiques. Ça peut être passer un coup d'insecticide bio pour s'économiser 30 heures de travail.

Q : Ou même passer la binette sur une planche pour enlever les mauvaises herbes.

N : Oui, oui.

Q : Ça pareil aussi. Tout ce qu'on veut, c'est le légume qu'on a décidé de planter. Et on veut un maximum de nutriments pour ce légume-là. Donc on va essayer de virer tout ce qui reste autour, le soleil, toute l'eau, tout l'espace qu'il veut. Et le sol peut-être avec lequel on est le plus en relation et qu'il y a le plus d'espèces, ça va être la vie du sol. Les micro-organismes, les vers de terre, les insectes.

N : Bien sûr, tout ce qui est positif, on a envie de le booster. C'est ce que tu disais tout à l'heure, à fond. Et est-ce que c'est quelque chose qui arrive dans vos discussions, cette manière très occidentale de se représenter la nature comme un truc inerte, exploitable, inépuisable ? C'est quelque chose qui se traduit dans les discussions, des fois ?

Q : Pour nous, c'est clairement pas inerte et inépuisable, au contraire. Justement, il faut nourrir notre sol pour que nous le rendions meilleur. Et donc, on fait des analyses du sol chaque année pour essayer d'analyser à quel point on a bien nourri ou pas.

N : Ça, c'est toi qui es en charge ? Tu me disais, le suivi est correct ?

Q : C'est Caro, plus Caro, mais le suivi est correct. Depuis qu'on a le champ, depuis 10 ans qu'on cultive dessus, a priori, la santé du sol s'est améliorée. Il y a des points négatifs qui ne sont pas dans les analyses, mais qui sont le tassement, le manque de drainage, des choses comme ça, qui lui, à mon avis, s'est un peu empiré au fur et à mesure des années. Mais la vie du sol, elle s'est portée bien, bien mieux que y'a 10 ans.

N : Par exemple, quand vous faites l'apport de fumures et qu'il y a du compost plus un engrais organique, est-ce que l'engrais organique, parce que moi, il me semble qu'entre un compost qui va pouvoir s'humifier et amener, je ne sais pas comment dire, l'engrais organique bio, comme OPF, etc., il y a plus une vision de nutrition de la plante plutôt que du sol, on passe directement sur la plante, et du coup, de nouveau, vous faites un arbitrage entre...

Q : Tout à fait, avec les engrais organiques, il y a quand même un léger passage par la vie du sol, parce que ce n'est pas des solubles avec de l'eau, c'est des solubles avec... Il faut quand même 3 semaines pour que la vie du sol le transforme en nutriments pour les plantes. Donc on nourrit indirectement la plante par ça. Donc c'est sûr que comparé à du compost ou du fumier, c'est un peu la solution facilitée, mais on n'en met pas beaucoup. Par exemple, pour des tomates, on met 3 litres d'Osmo, on peut potentiellement monter jusqu'à 12, donc on est vraiment en dessous du minimum. On a fait venir le SIM, le Centre Interprofessionnel de Maraîchers, donc tu peux faire venir les conseillers pour te conseiller sur comment améliorer ta culture, et quand on lui a dit qu'on mettait 3 litres, on pouvait mettre au minimum 5, c'est entre 5 et 12 normalement. Oui, mais non, on met 3, c'est bien. Parce qu'on apporte du compost, parce qu'on apporte pourtant du fumier, donc on essaie de plus nourrir avec de la vraie matière qui peut vraiment améliorer le sol, mais après il y a aussi le problème du stockage, on ne se sait pas stocker une quantité suffisante de fumier ou de compost, le coût que ça revient d'acheter ce fumier, ce compost, on fait un peu, de nouveau, on fait des compromis.

N : Les compromis, bien sûr. Et il y a un moment, tu m'avais dit, c'était de nouveau sur les doses autorisées de fumures et que vous mettiez beaucoup moins, que le SIM vous conseillait de mettre beaucoup plus, et que du coup, tu m'avais dit, mais en fait concrètement, vu qu'on est en agriculture contractuelle, augmenter les rendements ne va pas changer le chiffre d'affaires vu que c'est un nombre d'abonnements, et du coup, moi je m'étais dit, c'est dingue, dans ce cas-là, est-ce que l'agriculture contractuelle, est-ce qu'elle ne vient pas un peu en opposition avec une volonté de nourrir à fond son sol ?

Q : Non, si tu vas vendre tes légumes sur le marché, tu vas encore moins utiliser le compost, encore moins utiliser le fumier, parce que c'est beaucoup plus simple d'acheter un sac et de l'épandre, et là où je bossais avant, on ne mettait pas de fumier, on ne mettait que des granulés, et donc le sol, effectivement, il s'appauvrit au fur et à mesure, mais après, c'était un peu particulier. J'ai l'impression, en tout cas de mon expérience, qu'un maraîcher qui doit vendre ses légumes va essayer de nourrir son sol, mais le minimum possible pour le maintenir, et ajouter un maximum de trucs faciles, des

granulés, ou en arrosage, pour nourrir directement la plante, et juste maintenir le sol au minimum. Tandis que nous, on essaie quand même chaque année d'augmenter un petit peu cette vie du sol et cette qualité du sol, mais on n'a pas les moyens d'amener 50 tonnes de compost et de fumier pour d'un coup monter au maximum la qualité du sol, et puis le faire avec. C'est pour ça que je te dis compromis.

N : Tout à fait. Est-ce qu'il y a un moment où tu as ressenti une connexion particulière avec un élément, la faune, la flore ?

Q : Au début, quand j'étais stagiaire, j'étais quand même super impressionné, j'avais pas l'habitude de passer une journée dehors, de voir le temps changer, de voir les météo changer, les nuages avancer, et de voir des oiseaux qui volent au-dessus de ta tête tout le temps. Au début, t'es là, oh, une buse, wouah ! Et puis au bout de quelques mois, tu fais, hop !

N : Émerveillement, peut-être au début.

Q : Une connexion particulière, c'est plus une connexion triste, mais j'ai passé le motoculteur, et puis j'ai vu des souris se barrer, et puis il y en avait qui faisait, et qui n'étaient vraiment pas bien. Je me suis senti obligé d'arrêter de bosser, de rester près d'elle, et je ne savais pas quoi faire. La seule chose que j'ai pu faire, c'est rester près d'elle jusqu'à ce qu'elle finisse de mourir. C'était assez triste, une connexion particulière.

N : Est-ce que ça a changé ta manière de passer le motoculteur après coup ?

Q : Peut-être pas, mais en tout cas, de faire attention aux galeries, que je peux voir, et tout comme ça. Ouais, sans doute.

N : Ça va, t'as les yeux humides et tout ?

Q : Ouais, non, c'est juste que je me souviens.

N : Ok.

Q : Ça m'a vraiment rendu triste.

N : Non, mais je peux pas en rire, non, mais je vois ce que tu veux dire, je pense, ouais. Mais tu t'es pas dit, je l'achève ? Ça serait trop dur.

Q : Ouais, je sais pas, une souris comme ça.

N : Ouais, t'as pas pu. Donc, cette relation à la nature, elle est ambiguë, comme on l'a dit. Vous avez besoin d'elle. Est-ce qu'elle a besoin de vous ? Non, pas tellement. Est-ce qu'il y a un exemple de projet ou d'initiative qui met un peu en lumière cette dépendance ? Je pense, par exemple, à un événement festif autour d'une culture, d'une récolte particulière, une fête de la tomate...

Q : Qui met en évidence la dépendance qu'on a au point de vue de la culture.

N : J'ai... Ouais, alors, c'est une question...

Q : Avant, on avait la tulipe, on n'a plus la tulipe, donc on appelle plus ça la fête de la tulipe. Ah non, mais c'était... Il y avait une fête du chant tôt dans la saison qu'on appelait la fête de la tulipe. Et donc cette fête-là était décalée en mars-septembre, donc on l'a appelée la fête de la courge. Parce que c'était le moment où on avait les courges et tout ça. Et puis finalement, je sais pas pourquoi, on a arrêté d'appeler ça la fête de la courge, parce que c'était juste la fête du chant. Et donc ça tombe au moment où on a les courges. Parfois, on fait un stand avec des courges en plus, mais c'est plus la fête autour de la courge. Mais les premières années du chant, c'était la fête de la tulipe, puis la fête de la courge.

N : Et je sais pas un événement autour des pollinisateurs, ou des...

Q : Des événements autour de ça ? Euh, non, pas vraiment. Il y a peut-être des animations, des trucs du genre. Ouais. Mais non, y a pas d'événements festifs organisés autour de ça.

N : OK. Merci beaucoup. Donc là, on est à la toute fin. Mais j'avais quand même des questions que j'aurais dû poser il y a longtemps, et que j'ai pas fait, parce que... Je sais pas, parce que j'étais en mode, je veux pas de chiffres, je veux pas de chiffres. Est-ce que tu peux me donner la surface cultivée ?

Q : Ouais. Cultivée, donc le terrain du CdC, à Watermael-Boitsfort, il y a 3 hectares. Mais le maraîchage légume, il utilise 80 ares de culture. Et on a de nouveau 80 ares de culture sur un terrain de 3 hectares à Overijse. Donc on peut dire qu'on est à 1,6.

N : Ah ouais, 3 hectares, vous n'en utilisez même pas 1, bah non, il y a toujours un potager, enfin, ouais, un potager collectif. Tu comptes les fleurs dedans ?

Q : Non. Légumes.

N : Légumes, légumes. Voilà, très bien. Combien de foyers impliqués dans la récolte ?

Q : De foyers... J'ai pas le nombre en tête de foyers comme ça, je peux pas le retrouver. J'ai le nombre en tête d'équivalents adultes. Foyers, je sais pas. Je le trouve très vite.

N : Et équivalents adultes, du coup ?

Q : 327 et demi.

N : Non, c'est sûr, il sait beaucoup, beaucoup plus qu'au Courtil. C'est énorme.

Q : Si tu veux des fichiers, je peux te transmettre des fichiers.

N : Mais tu m'avais déjà dit, et je t'ai rien relancé, là, t'es sur le départ en vacances. Si ça te dérange pas, ouais...

Q : Oui, bien sûr. Donc, nombre de... d'équivalents adultes, 327,2. C'est le nombre de familles. Nombre de familles, non, c'est pas le nom. Nombres d'adulte, nombre d'enfants. Nombre d'adulte, c'est seulement les coopérateurs. Nombre de ménages, non. Oui, c'est ça, voilà. Alors... Il y a un bug. C'est pas juste. Oui, oui. 181 ménages.

N : OK. OK, top. Merci.

Q : Tu notes pas ?

N : Bah non. Non, non, c'est tout bon. Je pourrais, mais je vais de toute façon le faire. Est-ce que tu trouves le prix abordable des paniers ?

Q : Dans le sens où tu peux payer entre 280 minimum et 570. Oui, je trouve ça abordable. Et si j'avais mon salaire d'avant, oui, je trouve ça abordable. Avec un salaire de maraîcher, c'est un peu moins abordable. Ouais, OK. 280, oui, je pourrais payer ça. La moyenne qui est à 425, ça je pourrais sans doute pas payer.

N : OK. Et au final, la plupart des mangereuses sont à proximité immédiate autour du champ. Watermael-Boitsfort, c'est plutôt un quartier aisé ?

Q : C'est un quartier aisé. Pour répondre à ma question d'avant, je trouve ça abordable, mais ce serait moins cher. Si quelqu'un te dit qu'il y a juste le prix, c'est moins cher et on prend moins de temps d'acheter des paniers avec des légumes que tu ne choisis pas. Parce que si tu es inscrit à une GASAP et que tu reçois chaque semaine un panier, c'est encore plus abordable et ça te demande moins d'investissement. Mais de ce qu'on vend, c'est aussi des légumes ultra frais que les gens récoltent eux-mêmes. Et le plaisir de manger sur le champ, les parties avec les quartiers, etc. La question d'après, c'était quoi ?

N : Parce que je ne l'ai pas marqué en plus.

Q : Je trouve ça abordable. Et tu m'as demandé ? Désolé.

N : Oui, c'était au niveau... Comme les mangereuses viennent de proximité immédiate de Watermael-Boitsfort, ça peut être quand même une classe sociale élevée.

Q : Pas tellement, puisqu'on est un peu dans le quartier du logis Floréal, où il y a beaucoup de logements sociaux. Et donc, on a une partie... On a 18% de nos membres qui sont locataires sociaux. Mais dans toutes les personnes qui ne sont pas locataires sociaux, c'est quand même des petites maisons, et donc il y a des gens qui vivent dans des petites

maisons. On est vraiment dans des maisons pas très saines. Donc ils ne gagnent pas tous des mille et des cents. On a des gens super aisés et donc on le sait parce qu'ils payent les 570. Et puis on a des gens qui ne sont pas locataires sociaux mais qui payent aussi les 280 parce qu'ils ne sauraient pas payer plus. Donc on est dans un quartier super mixte entre des gens qui ont des belles grosses maisons et qui ont plein de thunes, et d'autres qui n'ont pas beaucoup de thunes mais qui vivent quand même à terme de performance.

N : Ah c'est cool ! C'est vraiment fou parce qu'au Courtil, c'est vraiment le son de cloche que j'ai, c'est en mode ici on vend très très cher, on ne pourrait pas s'adresser à des personnes un peu en situation précaire. Ce n'est pas du tout dans leur clientèle.

Q : Nicolas qui est aussi en autocueillette à Linkebeek, lui il est dans un quartier bourge, et donc oui c'est ça, il s'en sort parce qu'il a vraiment une toute petite surface, il a quand même 100 abonnés, et son discours c'est, je m'en sors parce que j'ai des gens qui ont plein de thunes et qui du coup prennent l'abonnement pour le plaisir mais qui ne se nourrissent pas avec. Et donc il arrive à prendre plus d'abonnés et donc s'en sortir, parce que les gens ne mangent pas toujours leur faim avec ses légumes.

N : Ouais. Ouais. Au tout début, je t'avais parlé vite fait des contrats SMart et tu m'avais répondu que l'objectif était de s'en détacher complètement. Donc actuellement, ce n'est pas encore le cas ?

Q : Si, normalement c'est le cas. Du coup, ça dépend à quel niveau on parle, mais a priori on n'a plus de contrat SMart maintenant, donc encore en début d'année, il y avait les associés, donc Caroline, Martin, John, Antoine qui étaient indépendants, qui facturaient à la coopérative. Puis il y avait des gens comme moi ou Tiara qui étaient en contrat CDD, ouvriers. Puis il y avait des gens qui étaient en contrat employés, d'autres qui étaient en contrat SMart, d'autres qui étaient en contrat saisonnier, mais donc là je te parle juste des travailleurs permanents. Et donc depuis cette année, on a aplati tout le monde. Et donc les anciens associés, enfin les associés qui sont pas toujours associés, mais on va dire les anciens associés, ils sont passés en contrat employés et tous les autres travailleurs sont passés en contrat ouvriers. Et donc on a tous le même contrat et je crois que la différence de salaire entre moi et Caroline, c'est de l'ordre d'un euro de l'heure. Donc on est tous un peu plus au même contrat. Avec des différences qui vont se marquer par rapport à l'ancienneté. Donc les employés ont droit à une ancienneté en plus. Je suis pas sûr pour les ouvriers du coup. Je sais pas trop. Et puis après, il y a tous les travailleurs non permanents qui sont normalement des saisonniers. Dans les saisonniers, tu peux avoir des gens qui sont au CPAS, d'autres qui ont un contrat article 60, d'autres qui ont un contrat ALE, ou encore d'autres trucs possibles.

N : ALE ?

Q : ALE. En gros, tu les payes pas cher dans le sens où on achète des chèques ALA qui coûtent 3,50€ ou 4€. Et donc pour chaque heure de travail, on donne un chèque à la personne qui a travaillé. Et si personne va avec ce chèque, je ne sais pas où, pour se faire payer le supplément pour arriver au salaire.

N : D'accord.

Q : Il faut des conditions particulières.

N : Et dernière question, mais qui risque de m'ouvrir un peu sur la main-d'œuvre bénévole, c'est le choix de l'outillage. Tu m'avais dit, ici, il y a beaucoup de main-d'œuvre bénévole et c'est de toute façon une caractéristique de ce mode de production. Est-ce que il y avait une réflexion autour, vous avez quand même acquis un tracteur, de se passer au maximum de machines mais dans une optique d'autonomie ?

Q : Non. Donc, le principe, une des valeurs fondamentales du champ, une des valeurs de base de la coopérative du CdC c'est de... Pas d'initier, c'est pas le mot, mais de... De faire en sorte que les gens s'intéressent à l'agriculture biologique et donc viennent sur le champ et participent à la sensibilisation. Donc il y a une valeur de sensibilisation du quartier, de Bruxelles et du monde entier, au tour du champ. Dès le début, c'était le but, c'est d'avoir besoin de l'aide extérieure pour que l'aide extérieure se sensibilise et devienne acteur du maraîchage. Donc c'est aussi pour ça que dès le début, il n'y avait pas cette volonté d'avoir des gros agriculteurs, des gros tracteurs et essayer de faire un maximum de travail à la main. Donc, on a besoin d'aide parce qu'on n'a pas les machines mais on a choisi pas la machine pour accueillir des gens. Et donc, la décision d'acheter ce tracteur, c'était essentiellement parce que le Bercaill en avait besoin pour des tâches qui ne suffisent pas d'avoir besoin de bénévoles, donc transporter des balles de foin, des choses comme ça. Et pour le maraîchage, ça nous intéressait aussi pour pouvoir travailler plus vite du sol plutôt qu'aux motoculteur.

N : Cette manœuvre bénévole, elle est perçue... Quel est l'échange entre bénévoles et vous ?

Q : On a deux types de bénévoles différents, on va dire. On a des bénévoles qui font partie de l'affaire, donc c'est nos abonnés, qui eux sont contractuellement obligés de venir au moins une fois par an à un chantier collectif, mais on demande souvent des coups de main ou de l'aide, mais c'est volontaire, ils ne sont pas obligés de venir. Et donc là, ils travaillent un peu pour eux aussi, vu que ce sont leurs légumes, mais c'est de l'aide bienveillante. Et puis, il y a l'autre côté, les stages bénévoles qu'on organise, où on prend une dizaine, quinzaine de bénévoles par an, et à qui, du coup, on demande de venir, de s'engager avec eux pour revenir toute la saison, enfin normalement, revenir toute la saison et venir une fois par semaine, et en contrepartie, nous, on essaie de leur apprendre un peu ce que c'est le maraîchage et de leur donner huit demi-journées de cours théoriques sur toute la saison, plus une visite d'une autre ferme, etc. Donc c'est un peu un échange de savoir, ils nous donnent du temps, et on essaie de leur donner une partie de notre savoir.

N : C'est vraiment un point central, cette transmission de savoir. J'ai l'impression que vous misez, vous avez beaucoup développé avec ces histoires de cours.

Q : Oui, j'aimerais bien développer encore un petit peu plus, renforcer encore ce côté. Peut-être pas demander au stagiaire de venir toute la saison, mais qu'il se fasse en deux ou trois modules, enfin en deux ou trois phases. Tu peux venir toute la saison si t'en veux, mais en tout cas, tu t'engages pour un premier trimestre, puis il y a un deuxième trimestre qui se lance, puis un troisième trimestre qui se lance. Et du coup, de peut-être rassembler un peu tous ces cours un peu plus rapidement. Je ne sais pas encore, mais j'aimerais bien un peu développer ce côté cours.

N : Oui, ok. J'ai une dernière question. Quelque part, je vous admire. Vouloir réussir à gagner sa vie par cette activité, c'est quand même quelque chose de difficile, puisque les tendances générales ne vont pas vers les petites surfaces bio en circuit court. Donc, il y a quand même une... Parce qu'avant, tu me disais qu'elle n'était pas trop là, que le CdC se démarque d'un modèle capitaliste productiviste. Ces impératifs de production et de rentabilité. Mais ils sont quand même un peu là ou pas du tout ?

Q : Oui, dans le sens où il faut quand même qu'on vive. Mais vu que la plus grosse partie de nos revenus est sur ce modèle CSA, on est sécurisé de ce point de vue-là. Donc, en gros, quand on a nos abonnés, on sait qu'on peut payer notre salaire. En tout cas, plutôt payer le lancement de la saison, on va dire. Donc, payer toutes les factures qu'on aura pour faire fonctionner le maraîchage. Après, il y a une partie de notre salaire, et le reste de notre salaire va être payé par les autres activités qu'on a. Les fleurs, les ventes de courges, d'oignons, etc. Donc, on reste dans un modèle capitaliste où il faut bien qu'on gagne un salaire. Mais on essaie de s'en détacher par ce modèle d'abonnement à la surface on va dire. Donc si la saison est très bonne, ils ont plein de légumes mais si la saison est mauvaise ils ont moins de légumes. On va dire que s'ils sont là depuis 10 ans, ils ont déjà eu des meilleures années avec plein de légumes. Et puis on est dans un modèle aussi où on a plusieurs activités, donc maraîchage, aromatique, Bercail, Bercail, il y a plusieurs activités aussi, et si le maraîchage fait moins de chiffres une année, le Bercail le soutient, et si le Bercail fait moins de chiffres une année, le maraîchage le soutient. Donc il y a un peu des bases que l'on y prend, pour essayer de stabiliser les choses, et que tout le monde puisse se payer un salaire, et qu'on puisse acheter des outils en commun, etc.

N : Oui. Désolé, ça me fait venir à deux sous-questions.

Q : Je devrais partir à moins quart.

N : Mais non, mais je t'ai un peu sucré ton après-midi, là.

Q : Non, c'est pas grave, c'est juste qu'il faut que je parte à moins quart, parce que normalement, je fais ça.

N : Non, je vais faire ça rapidement, mais par exemple, l'exemple des doryphores, où si on se rend compte que deux semaines plus tard, il faut repasser trente heures pour faire une quarantaine de lignes, est-ce qu'au moment où tu te dis, oulala, ça non, là, vas-y, on traite, et comme ça, on peut aller faire autre chose à côté, est-ce que ça, c'est pas un peu l'exemple d'un arbitrage entre pression de rentabilité, et velléité anticapitaliste, par exemple ?

Q : Je le vois pas tout à fait comme ça, c'est plutôt que là, on a du retard à mort sur la saison, donc si on était tranquille, je me poserais même pas la question, on fait ça à la main, point barre, là, on a du retard à n'en plus pouvoir, on a deux mois de retard sur tout ce qu'on veut faire, on a des désherbages, enfin, on a pour trois semaines de désherbage, si on veut, quoi. Et dans trois semaines, on aura de nouveau encore deux semaines de désherbage. Du coup, si on avait le temps devant nous, je me poserais pas la question, mais là, on est dans une saison où c'est compliqué, et on n'a pas le temps de faire ces doryphores, on va prendre le temps de le faire, parce qu'on veut le faire comme ça, mais si ça prend trop, encore trop de temps, il y a un moment où je voudrais qu'on tranche quand même, pour pouvoir mettre l'accent sur d'autres tâches quand on est aussi en retard.

N : OK. Non mais c'est super intéressant parce que j'ai perçu un autre son de cloche, donc pour toi, clairement, il n'y a pas besoin de choisir entre les pratiques agroécologiques et vos pratiques agroécologiques, vos pratiques culturelles ne sont donc pas influencées par des impératifs de rentabilité.

Q : A priori, non. Dans tout ce qui est abonnement, clairement, non. Maintenant, on se pose la question pour les ventes de courges qu'on fait, les ventes de plants qu'on fait, les ventes d'oignons qu'on peut faire, qu'on fait, on se pose la question de, est-ce que ça vaut vraiment le coup de le faire ? Pas dans le sens, enfin, oui, dans le sens, est-ce que ça nous rapporte quelque chose de le faire ? Si ça nous coûte plus cher de le faire que de ne pas le faire, autant pas le faire. Si ça nous rapporte quelque chose de le faire, autant le faire. Mais donc, a priori, on n'a jamais vraiment analysé ça en détail, donc on s'est juste dit, on va le faire, ça va nous rapporter de l'argent, et on s'est arrêté là. Et donc, moi, quand je vois le boulot que ça demande de faire, les oignons, les patates, et le peu d'argent que ça rapporte, je me demande en quelle mesure, c'est vraiment intéressant de le faire. Est-ce qu'il ne vaudrait pas juste mieux ne pas le faire, et donc ne pas se payer pour le faire, et pour faire autre chose à la place, donc travailler plus sur les abonnements et ne pas être en retard sur les désherbages et les cultures.

N : Ok, ouais, super.

Q : Mais donc, on a les deux côtés. On a tout le côté abonnement, où on peut se dire, on peut bosser autant qu'on veut, sans réfléchir, parce que de toute façon, on ne va pas gagner plus. Enfin, on ne va pas gagner moins, plutôt. Et puis le côté où on vend les légumes, où là, il faut quand même un petit peu réfléchir à est-ce que ça vaut vraiment le coup de le faire, ou est-ce qu'on le fait juste parce qu'on a envie de faire des patates et des oignons.

N : Ouais, ok. Parce que du coup, une question que je m'étais posée, je m'étais dit, tiens, à Overijse, il y a peut-être... Je m'étais dit, les patates, c'est sûr, c'est une culture plus mécanisée, c'est là-bas qu'on trouve les oignons, qui ne seront pas, en tout cas pas en entier, mis dans les paniers, même plutôt pas. Et je me disais, mais est-ce qu'il n'y avait pas... Vous vous étiez dit, peut-être qu'à Overijse, un peu plus loin, on peut faire des cultures plus mécanisées pour gagner, pour faire un genre de volume et nous rapporter de l'argent facilement. Du coup, non ?

Q : Oui, et je me demande... Si c'est pas l'inverse, quand même. Mais le but, c'était ça, effectivement. C'était de se dire, sur le champ de Watermael-Boitsfort, on n'a pas assez de place pour faire les patates, les oignons... Enfin, on va dire les patates et les oignons. Donc, on va les exporter à Overijse, où on peut les faire de manière un peu plus mécanisée. Et donc, tant qu'à le faire, on a doublé la surface dont on avait besoin. On fait deux fois plus de patates que ce qu'on a besoin pour les abonnements. Et comme ça, l'autre moitié, on la vend. Moi, ma question, c'est, est-ce que cette moitié-là, ça vaut vraiment le coup de la faire ? Parce qu'en soi, si on la fait pour les abonnements, il n'y a pas de problème. Si on la fait pour la vendre, et que le temps qu'on passe à la faire et à la vendre, on gagne 3 euros. Je n'ai pas envie de la faire, quoi.

N : Merci beaucoup. Moi, j'ai fait le tour de mes questions. Si tu as un truc à rajouter ou pas.

Q : Pas de problème.

N : OK, super. Je stoppe l'enregistrement.

Q : C'est intéressant comme discussion

Caroline

Entretien avec Caro du CdC, sous la tonnelle sur le champ, à 17h30 le 08/07.

N : Les enregistrements, j'en mets toujours deux parce que je suis un peu stressé. Pour le moment j'ai pas eu de soucis là-dessus. Et ma question initiale peut-être que pour toi elle a moins de sens, mais je préfère quand même commencer comme ça. Comment as-tu rencontré le CdC ?

C : Il était pas encore là quand je l'ai rencontré. Ça tombait juste au moment où mes deux enfants sont rentrés à l'école. Le petit était rentré à l'école. Je commençais à me poser des questions. Qu'est-ce que je vais faire ? Maintenant avec beaucoup de temps libre, plus d'enfants à la maison. Et j'entends à l'école parler d'un champ, d'un projet d'agriculture urbaine qui va démarrer. C'était une autre maman de la classe de mon fils qui a parlé aux profs parce qu'elle trouvait qu'ils devaient s'intéresser aussi pour venir avec les enfants et tout ça. Et du coup, j'ai entendu ça et j'ai demandé qui c'était. J'ai demandé le contact et j'ai contacté la personne qui était justement en phase de recruter des gens qui sont intéressés de lancer un projet, un projet de maraîchage professionnel. Et du coup, on se voit une fois. Moi j'étais chaude tout de suite et lui on a fait les premières rencontres. On était entre 10 et 20 personnes et chaque fois ça changeait. Il y avait très peu de personnes qui venaient à plusieurs rencontres. Et le 1er mai 2013, on a démarré le projet avec une plantation de patates ici et là. Et à ce moment-là, il n'y avait pas encore d'équipe fixe. Et pendant tout l'été, on était plus ou moins quatre assez stables qui venaient. Il y avait deux garçons. La personne qui a initié le projet, qui a cherché d'autres personnes pour lancer le projet avec nous. Cette personne-là et un autre garçon, ils se sont vus beaucoup entre eux pour réfléchir, pour penser le projet. Et avec une autre fille, moi j'étais beaucoup sur le terrain pour s'occuper des cultures qu'on a mises en place. Parce que voilà, ça ne pousse pas tout seul. Les garçons ont un peu oublié ça. Ils avaient leur boulot à côté et ils ne venaient que le week-end. Et souvent, ils préféraient aller chercher du matériel, de récup' et des trucs comme ça, que de désherber les cultures. Et du coup, ça traînait pendant tout l'été comme ça. Et en automne, il y avait encore d'autres personnes. L'autre fille, elle a arrêté parce qu'elle s'entendait pas bien avec les garçons qui étaient plus exigeants. Elle était prof de yoga, elle n'avait pas d'énormes revenus et elle a dit « je dois quand même me réserver un temps pour pouvoir gagner ma vie ». Et ils n'ont pas accepté ça. Ils ont dit qu'il fallait s'investir plus, ce qu'elle avait proposé. Et du coup, c'est fini. Et c'était un peu dur. Moi, je trouvais ça très dur de voir comment ça s'est passé. Et après, on a trouvé d'autres gens. C'était Martin, qui vient d'arrêter. C'était un ami d'un des deux autres. Et Anne avait répondu. Je ne sais pas si tu l'as rencontrée à Overisje, quand on était à Overisje jeudi.

N : Elle discutait avec toi et un autre ?

C : Oui, c'est ça. C'est une des fondateurs aussi. Qui venait à ce moment-là. Elle avait vu l'annonce que Marten, c'est l'autre qui était là aussi. Elle avait vu l'annonce qui datait déjà d'un an, mais elle a quand même répondu. Et il l'a

emmené au bord, je ne sais pas comment dire, mais en tout cas, il l'a invité. Et je ne sais pas comment on a trouvé encore Pauline, qui venait de terminer sa formation au Crabe et qui avait travaillé chez Tom Trondhex à, vers Leuven, qui faisait un CSA. Déjà depuis quelques années, et c'était vraiment un pionnier en Flandres de faire ça. Elle avait une très bonne expérience avec ce système-là, elle nous a fait curieuse. On trouvait que ça faisait du sens d'essayer cette manière d'organiser le projet. Soutenu par des membres, engagement à la saison complète, pré-paiement et tout ça. Et l'auto-récolte, ça nous a beaucoup intrigués. En tout cas, on a trouvé ça intéressant, parce qu'on n'a pas du tout ce côté, il faut beaucoup moins d'investissement, parce qu'il ne faut pas une station de lavage, il ne faut pas des frigos, les gens viennent, ils récoltent, ils s'occupent des légumes. C'était intéressant, au moment du démarrage, de ne pas avoir tous ces investissements-là. Parce que nous, on a décidé de ne pas prendre un prêt, on a tout avancé de notre poche, et les premiers rentrées, on a toujours utilisé pour nous rembourser, et on a commencé à se payer seulement la troisième année.

N : Et avant, tu avais une vie de famille plutôt remplie, tu avais déjà pu faire des expériences en maraîchère ?

C : Après mes études, j'avais très envie de pratiquer, d'être dans la pratique et ne pas faire un projet de boutot. Du coup, je travaillais comme remplaçant sur des fermes, souvent des fermes Demeter, où ils cherchent toujours des gens, mais on est logé et nourri, du coup, on n'a de toute façon pas le temps de dépenser de l'argent, c'est pas trop grave, et ça me beaucoup plu de vivre sur les fermes Demeter, c'est toute une philosophie, et c'est le respect pour l'environnement, pour les animaux, et pour l'humain, c'était quand même chouette, c'était souvent des plus grandes communautés, c'était plusieurs familles, c'est pas que l'agriculture familiale. Du coup, j'ai fait ça, mais je n'ai pas vraiment fait de maraîchage peu mécanisé comme ici. Je travaillais beaucoup, alors Demeter, c'est d'office avec les animaux, il y avait toujours des vaches laitières, et des grandes cultures, des céréales, des pommes de terre, mais toutes les légumes étaient aussi faites au tracteur, préparation de sol au tracteur, semis de carottes au tracteur, mais désherbage à la main quand même, mais c'était des grandes surprises par rapport à ici.

N : Et avant ça, tu as fait ingénieur agronome, et tu as quand même fait ce choix de te tourner vers des méthodes un peu alternatives de production, ou alors tu avais fait...

C : Déjà, pendant mes études, de toute façon, j'étais déjà à l'école, j'avais le... comment on dit ça en français ? J'étais la... , je ne sais pas comment on dit ça en français.

N : Dans ta classe, tu étais déjà quelqu'un de plus écolo que les autres ?

C : Ecolo, oui, c'est ça. Oui, j'étais dans le coin écolo. Et pendant les études, il y a deux ans de base, où on fait toutes les matières ensemble, et après, il y a des différentes spécialisations, et moi j'ai pris le management de ressources, et il y avait des cours de... Comment on dit ça ? Conversion en bio. Conversion en bio, avec tous les volets, le volet financier, on a vraiment simulé une ferme qui va convertir en bio. Et il y avait des cours d'agroécologie, et d'autres, bien-être d'animal, des trucs comme ça. Ce n'était pas du tout mon mari que j'ai connu là, où on s'est croisés pendant nos études. Il a fait agrarökonomie.

N : Economie agraire.

C : Oui, et du coup, c'était complètement d'autres choses.

N : Donc lui, il s'est plutôt orienté vers un modèle un peu plus industriel ?

C : Pas du tout de pratique, il a fait un peu de... Comment on dit ? Research ? Un peu. Et après, il s'est intéressé plutôt pour les administrations. C'est ça qu'il fait maintenant aussi. Il n'a jamais eu le plan de faire de l'agriculture pratique.

N : Oui. Merci. Merci pour ces réponses. Ensuite, si tu veux une petite idée, j'ai un premier chapitre qui te concerne toi personnellement, comment tu te représentes le monde. Ensuite, les relations au sein du pôle maraîcher. Et en dernier, les relations avec la nature via les pratiques culturelles. Comme ça, tu as peut-être une petite idée. Et quelles sont tes motivations à venir travailler ici ? Qu'est-ce que ça t'apporte ?

C : Qu'est-ce que ça m'apporte ? Moi, j'aime bien travailler avec du vivant. Je pense que ça, c'est très important pour moi. De prendre soin de tout ce qui est autour de moi, les plantes, le sol, les gens avec lesquels je travaille. En tout cas, c'est quelque chose qui m'anime. Oui.... Et ce que je trouve aussi intéressant..., c'est que c'est un métier où c'est une occupation assez complexe. Complexe et complet. On fait du manuel, mais on élabore aussi le plan de culture qui est plus intellectuel. J'aime bien de faire vraiment tout le tour, d'avoir tout ça ensemble. Juste se spécialiser sur un truc, ça ne m'aurait pas plu. J'aime bien de faire un peu de tout. Le maraîchage de A à Z. Maintenant, la coopérative a beaucoup grandi. Il y a de plus en plus des gens qui font des tâches très spécifiques et qui se spécialisent. Ce n'est pas vraiment le côté de développement de la coopérative que j'aime. C'est un peu dommage. J'aime bien le côté où tout le monde sait faire tout et on fait un truc très varié.

N : Ok. Est-ce que tu veux ajouter quelque chose ?

C : J'avais encore pensé à un truc, mais je l'ai perdu. J'aime bien le petit challenge d'être dépendant de la météo et des forces majeures et où il faut s'adapter, faut trouver des solutions pour faire avec. C'est quelque chose que je trouve intéressant. Toutes les années sont différentes. On ne peut pas développer une manière de faire stricte comme ça. Il faut toujours prendre en compte la situation actuelle. C'est un petit challenge. C'est stimulant.

N : Chaque année observée, est-ce que ça a changé ta vision de la nature ? Les 10-11 ans que tu as faits ici au CdC ?

C : Est-ce que ça a changé ma vision ?

N : Oui, ton rapport aux éléments naturels autour ou de manière générale. Pas forcément. Si dès le départ, aux études tu avais une idée précise de travailler avec la nature, peut-être que c'est quelque chose que tu as développé bien avant.

C : Oui, mais c'est vrai qu'il faut apprendre. Je ne sais pas s'il faut apprendre. En tout cas, on est toujours entre, moi comme j'aimerais que ça se passe et comme je voyais ça idéalement. Et la réalité qui ne fonctionne pas toujours comme

on l'imagine. Parfois, il faut ne pas juste accepter et mettre plus en place. Je ne sais pas comment dire, mais j'ai accepté. Ici, le cadre est comme il est. Il y a des trucs qui ne sont pas super idéaux. Par exemple, pour les questions financières, on a quand même pris un peu trop de membres. C'est un chouia trop intensif pour moi. Dès le départ, je trouvais que c'était un peu trop intensif.

N : Les méthodes culturelles ?

C : Oui. Mais voilà, pour pouvoir se rémunérer, il fallait accepter ça. Peut-être on payera dans le futur, parce qu'on a quand même des problèmes de piétinement qui s'aggravent. Alors là, les premières années, on n'a pas remarqué trop, mais là, on commence à voir que c'est un impact pour nous. Des choses comme ça. Aussi, c'est quand même un système assez classique de priorité et de production. Dans mon idéal, on aurait pu développer plus l'équilibre écologique des auxiliaires. C'était pas vraiment possible de faire ça dans cette intensité de travail, parce qu'on a parfois plusieurs séries de cultures sur la même planche pendant un an. Du coup, il n'y a pas beaucoup de repos, il n'y a pas beaucoup de place pour laisser pousser des haies ou des trucs un peu plus sauvages qui peut héberger des insectes auxiliaires ou de la faune qui régule les problèmes.

N : Nuisibles, ravageurs ?

C : Oui, c'est ça. On est aussi en pleine ville, du coup, c'est de toute façon limité, parce qu'il y a des rues autour, des voitures autour, il n'y a jamais un hérisson venu sur le champ, on n'a pas parce qu'il se fait écraser avant d'arriver ici. Ça a changé un peu. En tout cas, cette année, par exemple, je n'ai plus aucun frein de tuer les limaces. C'est vraiment comme si on devait, on devient un peu... (mot en allemand), on n'a plus de sentiments.

N : Parce qu'avant cette année, tu essayais de...

C : On a eu aussi une saisonnière qui était très sensible, qui faisait des cauchemars dès qu'elle tuait des insectes ou des limaces. Une fois, elle a fait une grande crise, parce qu'on avait décidé qu'on n'arriverait pas à ramasser les doryphores à la main, et on a pris la décision, ok, on va traiter, on va pulvériser. Et quand elle a appris ça, elle nous a mis un grand article du journal sur la table, et on l'a pas vue, elle s'est cachée, elle s'est mise ailleurs. Ça l'a fort, fort, fort touchée, et nous on commençait aussi à se poser des questions. S'inquiéter pour elle aussi, parce qu'elle supportait pas. Du coup, ça fait qu'on réfléchit, et on repense les décisions, est-ce que c'était vraiment la bonne? Comme ça, on reste quand même sensible.

N : Est-ce que ton expérience ici a modifié ensuite tes pratiques de vie à la maison par exemple?

C : Non. Je dis pas que c'est complètement cohérent, ma vie à la maison et ce que je fais ici. Moi je mange pas de la viande, mais j'achète quand même, nous on achète parfois de la viande qui n'est pas produite comme ça devrait. Dans les grandes surfaces, et on sait pas d'où ça vient. Principalement c'est bio, mais on sait quand même pas comment ça a été traité, élevé, avant que ça arrive dans les grandes surfaces. Oui, et aussi le zéro déchet, on y arrive pas. Oui, je suis membre de la petite épicerie participative qui a beaucoup en vrac, mais pas que, et c'est quand même parfois une

question de temps aussi, ça prend beaucoup plus de temps, si tu dois remplir un sachet à chaque fois. Après on papote encore à la caisse, c'est voilà, parfois il faut juste, c'est un peu un compromis.

N : Un compromis exactement, il y a beaucoup..., ouais à fond. Ok, ouais.

C : Mais à la base, le travail ici N :a pas changé, moi j'ai déjà essayé, alors, d'être à la maison, de faire des choses le plus..., d'avoir le moins d'empreintes possible, et ça N :a pas changé avec le travail ici, c'était déjà comme ça avant, mais malheureusement le travail m'a pas encore poussé d'aller plus loin. Ça aurait pu.

N : Ok, ouais. Parce que ce guide d'entretien, il est ce qu'il est, il y a des questions que j'aime pas trop, que je pose pas trop, du coup j'essaie de l'améliorer au fur et à mesure, et au début je pensais que c'était une bonne question, et en fait, je trouve que c'est pas une si bonne question.

C : Celle que tu viens de poser ?

N : Celle que je viens de poser, ouais. Au final, je trouve qu'elle est pas mega pertinente, mais bref, c'est moi. C'est moi. Comment est-ce que tu décrirais les relations entre vous, permanents et saisonniers ?

C : Pour moi, personnellement, ou en général ?

N : Comment toi tu perçois ?

C : Moi je le perçois. Là c'est la première année où on est plus de saisonnier que de perma, les autres années, on était toujours, au début on était à trois, on travaillait que avec des bénévoles qui venaient plic ploc. Après on s'est rendu compte qu'un peu de soutien régulier, c'est quand même, avec une personne qui a déjà plus de connaissances, ça sera peut-être pas mal. On a pris une saisonnière, qu'on a eu pendant trois ans, et après on a pris une deuxième qui a remplacé l'une des permanents initiales qui avait été arrêtée pour des questions de santé. Et là c'est la première fois où on a, moi normalement, j'avais imaginé d'avoir une nouvelle, troisième permanence, comme Martin est parti, mais avec l'engagement d'une personne à plein temps pour la coordination, c'était pas envisageable. Du coup, on a pris une troisième Saisonnier cette année. Au lieu de trois permanents et deux saisonniers. Et aussi, c'est la première fois qu'on a trois mecs. Avant on était très, très féminin. Martin était très longtemps le seul garçon et il y avait deux autres permanents femmes. Et on a eu une saisonnière très longtemps, après on a eu deux saisonnières.

N : Ça change l'ambiance ?

C : J'avoue, j'avais un peu peur. Je me retrouvais après avec des mecs, vraiment, d'une année à l'autre, ça a beaucoup changé. Mais finalement, je sais pas, peut-être, c'est sûr que la personne qui est partie avant, que Quentin a remplacée, elle m'a manqué beaucoup, beaucoup. C'était pas que parce que c'était une femme, mais la personne qui me manquait. Mais oui, je trouve que ça change quand même un peu à l'ambiance et à la façon de travailler. Je trouve que les femmes sont quand même..., déjà pour le désherbage, pour le chantier collectif, presque que des femmes. Très peu d'hommes

qui font ça. Et là, je commence à vraiment être dans la généralisation. Je trouve que les mecs sont quand même souvent un peu plus, un peu roufroufs comme ça. Je ne sais pas, ils font ça. Ils sont moins sensibles, moins dans le détail. Je ne sais pas. Celles qu'on a là maintenant, ils sont super chouettes. Ils essaient vraiment de tout faire bien. Mais voilà, si je compare avec les femmes qu'on a eues, il y a quand même un peu moins cette..., je ne sais pas, peut-être que ce N'est pas juste.

N : Ah, intéressant.

C : Oui, peut-être que c'est juste un hasard. Peut-être que c'est juste parce que les autres, je les connaissais plus longtemps aussi. Tali, surtout Mathias, il vient d'arriver au début d'année. Tali, on l'a vu déjà pendant deux mois l'année passée. Mais les autres filles, il y a une qui est restée trois ans et l'autre restait aussi deux saisons. Du coup, je les ai vues très longtemps. Du coup, la relation a été peut-être un peu plus intense, mais au bout de deux ou trois ans. Voilà, peut-être avec eux, ça pourrait aussi, peut-être dans deux ou trois ans, être autrement.

N : Est-ce que tu décrirais au sein du Pôle maraîcher que vous êtes en organisation horizontale?

C : Non. Mais c'était toujours l'idée, l'idée de départ. Et c'est surtout moi qui ai défendu ça, parce qu'à un moment, on a eu des grands problèmes dans l'équipe, parce qu'il y en avait deux qui voulaient, sur les trois, il y avait deux qui voulaient plutôt garder tout en main et coordonner tout, et qui ne voulaient pas qu'on ait une équipe de trois. Je me sentais un peu écartée, et c'était vraiment super dur pour tout le monde. On a vécu vraiment un temps très, très dur, qui durait, je dirais, pendant un an, c'était très dur. Et après, c'était la pause d'une personne. Du coup, ça a eu le temps de se calmer un peu, et que les blessures se referment. Mais ce N'était pas évident, après, de recommencer le travail ensemble. Et du coup, je pense, depuis là, c'était un peu foutu de la horizontalité. Et du coup, moi, qui se sentais écartée, j'ai toujours voulu de travailler en équipe, horizontalement, et d'avoir tous les mêmes pouvoirs, les mêmes pouvoirs de décision, et de surtout beaucoup discuter et décider ensemble. Mais finalement, je me rends compte que ce N'est pas super évident.

N : Donc ça, c'était surtout un vœux au début. Aujourd'hui, ça en est où ?

C : Aujourd'hui, on se retrouve à deux permanents, et c'est un peu beaucoup de vouloir contrôler tout à deux. Et du coup, à deux, on se répartit déjà un peu des tâches où on laisse plus d'autonomie à l'autre, où on ne se mêle pas pour chaque petite intervention. Mais on se retrouve aussi à un moment où on réfléchit comment on peut intégrer plus les saisonniers, comment on peut les plus responsabiliser, comment on peut organiser ça. Parce qu'au Bercail, on se compare beaucoup avec le Bercail, et eux, ils réussissent. Parfois, il N'y a pas de responsable sur place, il N'y a que des stagiaires, des saisonniers ou des bénévoles. Parfois, c'est que des bénévoles qui gèrent tout. Mais ils ont aussi la chance d'avoir des super bénévoles, des bénévoles qui travaillent dès la création du projet avec eux. Des personnes retraitées qui connaissent tout, tout, tout, et qui sont vraiment en mesure de prendre des responsabilités et ils ont les capacités, ils ont des connaissances et tout. Ce qui N'est pas vraiment le cas chez nous. On N'a pas les personnes comme ça, en tout cas pas sur le terrain. Et chez eux, c'est aussi, moi en tout cas, mon analyse, c'est qu'eux, ils ont plus des tâches, pas répétitives, mais plus, qui sont mieux prévisibles, qui sont mieux, plus facilement à planifier. Alors, ils

savent exactement ce qu'il faut faire quand ils viennent pour la traite. Ils font la traite, la fromagerie, ils ont des recettes qui sont écrites sur des affichettes et voilà, ils doivent juste suivre ce qu'il y a écrit. Par contre, au maraîchage, il faut presque en permanence prioriser. Il faut prendre des décisions. Est-ce que ça, c'est plus... Parce qu'on a toujours une liste comme ça de choses à faire et on N'arrive jamais au bout. Et du coup, il faut décider qu'est-ce qui est le plus important. Et ça, avec 10 ans d'expérience, on sait faire autrement qu'avec quelques mois d'expérience. Du coup, c'est hyper compliqué, je trouve de... Voilà, comment on veut donner le même pouvoir de décision à quelqu'un qui a beaucoup moins d'expérience. C'est clair, les gens qui se lancent, ils N'ont pas beaucoup d'expérience non plus et ils le font. Mais du coup, c'est compliqué de voir, les faire des erreurs.

N : Que toi-même, tu connais.

C : Moi, je connais et je saurais éviter, mais voilà. Du coup, on N'a pas encore trouvé la bonne solution. On ne sait pas encore trop comment on va améliorer ça. En tout cas, c'est une volonté des deux côtés. Eux, ils sont d'accord. Ils ont envie de prendre plus de responsabilités, de décider plus de choses. Et nous, on voudrait aussi d'avoir plus de monde qui sait faire justement ça et de prendre un peu de poids des épaules. Mais ce N'est pas super évident. Surtout si on ne sait pas si c'est des personnes qui continuent à s'investir à long terme. Pour moi, un apprentissage comme ça, ça ne se fait pas en six mois. C'est au moins une saison et même plus. Du coup, plus d'horizontalité, on aimerait bien, mais pour le moment, il y a des limites et on ne sait pas encore comment sortir de ça. Au niveau de la coopérative, par contre, ça s'est un peu évolué comme ça. Au départ, on était très horizontal. On avait une assemblée qui s'appelait les jeudis bureaux. Ça, c'était tout le monde qui était impliqué au même titre. Là, on a reparti des tâches un peu communes. Ça a été du coup, pendant ce temps un peu difficile, ça s'est mis qu'il y avait une petite équipe de coordination qui s'est installée. Du coup, ils étaient trois. C'était une groupe de personnes et de tout ça, ils étaient trois qui ont pris plus de pouvoir en main, sans que c'était décidé et porté par les autres. C'est un peu évolué comme ça, organiquement. C'est plutôt parce que personne N'a dit qu'il fallait arrêter ça..., que ce N'était pas du tout voulu, décidé, conscient. Ça s'est mis comme ça. Après, maintenant, je N'ai plus l'intention de..., la philosophie ou l'envie de fonctionner comme ça, horizontalement.

N : Maintenant, au sein du pôle maraîcher, est-ce que des fois, il y a des conflits entre vous ?

C : Actuellement, non, avec l'équipe actuelle. Parce que dans le passé, il y avait. Dans le passé, il y avait très grandes conflits.

N : Mais alors, tu as l'air de dire maintenant, non ? Avec l'équipe actuelle, ça va ?

C : Avec l'équipe, je pense. En tout cas, pour ma part, personnellement, j'ai appris beaucoup, de plus parler quand il y a des conflits, ou s'il y a des choses qui me dérangent, ou si je sens que quelque chose dérange quelqu'un d'autre. Je pense qu'au départ, déjà, la question de la langue, je N'étais pas capable de communiquer avec des nuances comme ça. Ce N'était pas possible. Et du coup, je pense que ça s'est amélioré. Pour moi, en tout cas, parce que j'ai appris de communiquer beaucoup mieux, pas encore bien. Pas juste au niveau de la langue, mais aussi d'apprendre comment de communiquer ces émotions. Et de gérer les conflits.

N : Donc, la gestion des conflits, c'était plutôt un travail intérieur ?

C : Pour moi, j'avais beaucoup à travailler sur moi par rapport à ça. Et maintenant, je suis face à des personnalités ou des personnes beaucoup plus simples, je dirais, que dans le passé.

N : Et c'est plus facile ?

C : Oui. Je ne veux pas dire qu'il n'y a pas de tension du tout, ou que tout va tout seul sans en parler, mais il y a toujours, c'est normal, ça fait partie de tout le truc, qu'on n'ait pas toujours le même avis, ou il faut parfois critiquer quelqu'un, ou accepter ou entendre la critique. Voilà, ça fait partie du truc. Maintenant, au moins, j'ai l'impression que c'est beaucoup plus facile d'en parler. Je ne sais pas si c'est juste parce que moi, j'arrive à mieux gérer ça, ou si c'est aussi parce que l'équipe actuelle, c'est plus facile pour soi-même.

N : Est-ce qu'il y a des événements réguliers, mais entre vous, en dehors du CdC ?

C : Tu veux dire si on fait la fête ensemble ?

N : La fête, peut-être, ou des activités extra-travail.

C : Justement, j'étais samedi soir à la fête d'au revoir des personnes du Bercail, et tout le monde le dit, et déjà depuis toujours, et je ne sais pas pourquoi, mais tout le monde dit qu'au Bercail, ils s'amusent mieux. Ils s'amusent mieux, le maraîchage est toujours plus sérieux, et les gens font moins la fête. Oui, quelqu'un a dit vraiment que le maraîchage est plus sérieux, et au Bercail, on s'amuse mieux, on s'amuse plus. Je ne sais pas du tout pour quelles raisons, mais on le sent quand même un peu. Eux, ils vont quand même régulièrement boire un verre au Place Keim, où il y a Roi Albert, et après cette fête-là au Bercail, ils sont tous migrés chez l'une des travailleurs, et ils ont fait la fête jusqu'à deux heures du matin, des trucs comme ça. Et ça, nous, ça nous arrive moins. Il y avait une année où, je pense qu'il y avait une bonne dynamique entre la saisonnière, ma collègue, et aussi des stagiaires bénévoles qui font toute la saison. On s'est vus plusieurs fois chez les uns et chez les autres. Il y avait une qui nous a invités tous à son anniversaire. On a dansé, il n'y avait que des filles. Elle a envoyé son papa qui habitait dans sa maison ailleurs, et on n'était que les filles. C'était marrant. Mais oui, ça, c'était une année. Et après, on a essayé, on a fait un team building, une fois avec la grande équipe, avec tous les stagiaires et tout le monde qui était là à ce moment-là. Et une fois juste une petite équipe, avec les permanents. C'était déjà l'année passée. Mais ça ne vient pas comme ça, tout seul, d'habitude. C'est vraiment un truc qu'on essaie d'installer, mais voilà, c'est un peu de travail, je dirais. C'est pas que Thali, par exemple, est vraiment volontiers, très sociable comme ça et crée très vite des contacts et tout. Et une fois, on était allés tous faire de l'escalade. Avec Dimitri, ils ont décidé d'aller faire de l'escalade. Après, il y avait plusieurs autres personnes qui ont entendu et qui étaient chaudes. Moi aussi, je suis allée faire de l'escalade. C'était très chouette, mais c'était une fois. Et oui, du coup, le maraîchage est trop sérieux.

N : Trop sérieux. C'est marrant. Mais est-ce que c'est quelque chose que vous souhaitez construire, des événements hors travail ? Ou comme tu dis, c'est difficile, il n'y a pas trop le temps ?

C : Alors, c'est vrai que pour les personnes avec une vie de famille, c'est déjà, le travail est assez prenant et il faut parfois rester plus longtemps. Et du coup, c'est déjà, ça prend déjà beaucoup de place par rapport à la vie de famille. Et si en plus, on se voit encore pour des trucs hors travail, mais avec les mêmes personnes, les personnes du travail, c'est parfois plutôt difficile à organiser. En tout cas, pour Quentin, avec les petites, il a des enfants en bas âge, donc voilà, il a plus difficile de s'absenter plus encore. Mais en soi, c'est quelque chose qui nous plairait de construire, plus de liens en dehors du travail. On sort tout juste de la période un peu stressante cette année, ça peut être décalé du coup, même en juillet qui est normalement déjà un peu calmé. On est toujours un peu à l'arrache, mais normalement, une fois que ça se calme, on a plus de tête libre pour faire des trucs comme ça. On a eu des années aussi où, je ne sais pas, on avait des stagiaires qui étaient fous pour faire des cocktails. Du coup, on en a fait plusieurs fois des soirées cocktail, ici sur le champ. Une soirée caipirinha, une soirée piña colada, avec une séance de yoga, des trucs comme ça. C'était aussi très marrant.

N : Avant, tu disais que pour toi, c'est important de prendre soin de la nature et des humains autour de toi. Est-ce que c'est quelque chose qu'il y a un peu dans le collectif maraîcher, un genre de conscience collective d'attention aux autres ?

C : J'ai envie de dire que c'est une conscience qu'il y a. Si c'est toujours réussi, c'est autre chose. Mais en tout cas, on est conscient et on a tous la même vision là-dessus normalement. En tout cas, avec ma collègue qui est partie quand Quentin est arrivé, elle était super sensible à ça. Depuis ce moment-là, quand elle était là, ça s'est quand même installé dans l'équipe et c'est devenu... je sais pas comment on dit.

N : un souhait au niveau du collectif, une valeur.

C : Une valeur, c'était ça le mot.

N : Comment décrirais-tu la relation du collectif avec la nature ? Avant tu disais travailler avec.

C : Le collectif avec la nature. Le collectif en tant que collectif ou chaque personne dans ce collectif ?

N : En fait, je pense que c'est vraiment ta vision personnelle avec les pratiques culturelles, agro-écologiques qui sont appliquées ici. Quelle relation ça forme avec le vivant ? Si tu veux des exemples, Mathias, il m'a parlé de contrôle. Dimitri, d'émerveillement. Lutte pour Quentin.

C : Lutte ?

N : Lutte, oui.

C : La relation avec...

N : Oui, la relation, le rapport à la nature. Parce que souvent on dit oui, on veut travailler avec la nature, travailler avec le vivant, et parfois c'est une relation un peu ambiguë où en même temps on veut travailler avec, et en même temps on ne la laisse pas forcément se développer comme la nature le voudrait.

C : Lutte, je le trouve fort quand même. Et c'est justement, c'est très...

N : C'est très masculin ?

C : Non, c'est très... Parce que comme j'ai posé la question, c'est pour chaque personne du collectif ou pour le collectif ensemble. Justement parce que je trouve que... qu'on N :a pas tous peut-être le même rapport. Et j'aurais justement dit pour Quentin qu'il est un peu plus dur avec...

N : Non, alors si tu veux bien décrire ta relation...

C : Ma relation personnelle... Alors moi, j'aime bien les fleurs qui poussent spontanément et j'ai envie de les laisser. Même si c'est une planche de... je ne sais pas quoi, légumes, et il y a des bourraches qui poussent. Bourrache c'est comestible en plus. Et des calendulas, j'ai vraiment envie de les laisser. En tout cas dans une certaine quantité. Ça me fait super plaisir, ça me met de bonne humeur quand je le vois. Et je sais que Quentin, quand il fait le désherbage, il arrache tout. Là, on N :a vraiment pas la même approche. Du coup, voilà. Oui, il faut désherber, il faut aider la culture de se développer, mais parfois je ne suis pas si stricte. Pour moi, c'est toujours une priorité d'installer des engrais verts fleuris chaque année. C'est quelque chose qu'on N :est pas obligé de faire. Ça coûte de l'argent en plus et ça ne rapporte rien en plus. Peut-être un peu pour le sol, un peu pour les insectes, je ne sais même pas si c'est les bons insectes qui viennent là. Mais voilà, moi je trouve que c'est important et je trouve ça très important de voir fleurir des choses. Parce que la plupart des légumes, on les récolte avant la floraison. Il y a quelques-uns qui fleurissent, mais ils font des fruits après. Mais la plupart, on les récolte avant la floraison. Et du coup, je ne sais pas, la floraison, c'est quelque chose qui m'a... je ne sais pas comment dire. Ça m'a apporté quelque chose, ça me fait plaisir. Du coup, je trouve ça important d'avoir des trucs qui fleurissent dans la chambre. Au niveau des nuisibles, par exemple, des ravageurs, j'ai eu ça souvent aussi déjà avec les autres fondateurs avec lesquels je travaillais avant. Ils m'ont reproché que je N :avais pas vu qu'il y a une nuisible sur la culture et que je ne fais rien, je ne gère pas. Mais moi, je me rends compte après... que je me sentais critiquée. En vrai, je l'avais vue, mais j'ai juste pris pour moi la décision que ce N :est pas encore grave. Ce N :est pas grave, il y en a d'autres qui vont venir, qui vont s'en occuper. Ce N :est pas grave, ça ne va pas mettre à mal la culture, du coup, on accepte. Parce qu'en bio, on est un peu limité dans les traitements qu'on peut faire. Parfois, ils ne sont pas super efficaces, du coup, on perd beaucoup d'énergie, beaucoup de temps. Et ça fait quand même parfois plus de mal que de bien aux autres... Du coup, j'ai un peu moins cette impression de devoir tout le temps réagir et de faire des actions. Parfois, je trouve qu'on peut aussi accepter. Par contre, les limaces cette année, ça, c'était trop. Ça, on ne pouvait pas accepter.

N : Est-ce que tu as un exemple en tête d'un moment où tu as ressenti une connexion particulière avec un élément naturel ?

C : Une relation positive, négative ?

N : Comme tu veux. Ce N :est peut-être pas une question super intéressante.

C : Non, c'est intéressant, mais c'est juste là. Je ne sais rien qui me vient comme ça.

N : Ce N :est pas grave.

C : Ça doit être quelque chose que... tu peux encore répéter une fois ?

N : Est-ce que tu as un exemple ou un événement où tu as ressenti une connexion particulière avec un élément naturel ?

C : Non.

N : Je préfère passer à celle d'après. Du coup, tu as des interactions avec, par exemple, les nuisibles. Avec les interactions que tu as avec le vivant, est-ce que ça impacte tes pratiques culturelles ? Est-ce que tu as déjà changé tes pratiques culturelles en fonction de ça ?

C : Je commence à fatiguer. J'arrive pas à retenir la question. Tu veux la répéter ou pas ?

N : Non, mais je crois que j'aime pas cette question. En fait, moi j'ai... Ok, ok. Est-ce qu'il y a des exemples de changements de pratiques culturelles suite à une interaction avec un élément naturel ?

C : Non, mais c'est juste... Pratiques culturelles, par exemple, on a... Pendant au moins 3 ans, on a essayé de... De faire grimper les cornichons. Oui. Et ils voulaient juste pas. Ils voulaient absolument pas grimper. Et du coup, on a arrêté de leur faire une structure pour les accrocher comme ça. Maintenant, ils courent par terre et ça fonctionne très bien et ils produisent beaucoup mieux. Ok, oui. C'était eux qui ont décidé. J'avais pas vraiment trouvé... Des recommandations. S'il y a des variétés qui grimpent et des variétés qui grimpent pas. Mais on a essayé plusieurs variétés et ils voulaient tous pas grimper. Et nous, on pensait qu'on est serré. On va privilégier des cultures en vertical. Mais non, ils veulent pas. Et je sais pas si c'est... C'est un truc...

N : Non, non, mais c'est super. C'est comme si vous prêtiez une intention au cornichon. Je trouve ça très intéressant.

C : Mais on a juste observé. Et parfois, tu as des idées et tu essaies de... Tu peux pas non plus presser des gens dans des cases. Voilà. Et pour la nature, c'est un peu la même chose. C'est la même chose. Faut un peu observer et... Justement là, c'est la lutte. Si tu veux toujours faire comme tu veux et tu observes pas comment... Ça réagit. Tu peux t'adapter et lutter beaucoup moins. Tu t'adaptes un peu.

N : Ok. Super. J'ai deux petites questions. Et après, c'est fini. Merci. Mais je vois qu'on a fait un tout petit peu plus long que les autres.

C : Parce que moi, je cherche souvent les mots. Je parle peut-être un peu moins vite.

N : Je suis pas sûr.

C : Non ?

N : Il y a aussi les gens qui réfléchissent. Mais les questions ont l'air parfois difficiles. Non. La première, c'était l'itinéraire de culture. C'est toi qui le fais ou c'est quelque chose qui est fait en commun ?

C : On l'a élaboré ensemble... Au départ, avec la première équipe. Là, c'était quand même plus ou moins... Peut-être qu'il y avait une culture et c'était plus ce qu'une personne proposait. Mais c'était en général. On donnait tous notre avis et on l'améliorait ensemble. On a fait des propositions d'amélioration. Et là, maintenant, je me sens un peu comme défendeuse de tout ce qu'on a élaboré sur les premiers dix ans. Parce que souvent, ceux qui arrivent, ils ont leurs idées. Et c'est très bien. On a déjà passé par plein d'idées et plein d'essais. Je ne suis pas ouverte à refaire des erreurs qu'on a déjà faites. Parfois, c'est un peu dur de... Je me sens un peu contrôlant. Contrôlant, mais... Je ne sais pas en français. De leur demander de faire d'une certaine manière. Je trouve ça pas évident. Moi, je N : aime pas trop ça. Je N : aime juste pas trop dire aux gens ce qu'ils doivent faire.

N : Mais d'un côté, tu te sens un peu obligée...

C : Je me sens obligée, maintenant, parce que je suis la seule avec cette expérience. C'est pas toujours évident.

N : Parfait, on a répondu à mes deux questions en une phrase. J'ai fini avec mon entretien. Merci beaucoup. Si tu veux ajouter quelque chose, tu peux. Sinon, ce N : est pas grave.

C : Non, je trouvais ça très intéressant. Et j'avoue que je N : avais pas capté vraiment ce que tu faisais avant.

N : Je crois que je N : ai pas très bien communiqué avec toi, précisément. Non, c'était... Oui. Désolé.

C : Quentin était étonné. Je N : avais pas appris que l'autre jour, quand on a commencé à demander à tout le monde qu'on était disponible, je N : avais pas compris avant que tu faisais des interviews. Mais je trouve ça intéressant. Et je trouve aussi que les thèmes changent complètement aux autres stagiaires ou thèses qui viennent ici. C'est intéressant.

Matthias

Entretien avec Matthias du Chant des Cailles (CdC), chez moi dans le jardin, le 27/06 à 17h44

N : Il y en a un qui est mieux, et puis j'utilise quand même un logiciel pour retranscrire le plus possible automatiquement, 'fin c'est long. Est-ce que tu peux me rappeler comment t'as rencontré le CdC ?

M : Oh, très simplement, j'étais fraîchement arrivé en Belgique. Je pense oui. J'étais fraîchement arrivé en Belgique et je me suis lancé dans la recherche d'emploi. J'ai regardé les fermes sur les images satellites Google Maps. J'en ai vu une pas loin de la fac de ma compagne.. J'ai dit tiens, ça pourrait être un bon plan. Je suis allé sur leur site internet que j'ai trouvé d'un seul coup. C'est la première ferme à qui j'ai postulé, la première ferme qui m'a répondu. Ça s'est fait très vite. Ça a été vraiment sans faute, mon accession à cet emploi. Je crois que c'est l'emploi que j'ai trouvé le plus facilement de ma vie.

N : Ok.

M : Je l'ai trouvé sur les images satellites. J'ai cliqué et voilà, CdC.

N : Ah ouais, super. Et tu avais fait d'autres expériences en maraîchère avant ça ?

M : Oui. Déjà, il y a eu ma formation qui a été source de beaucoup d'expériences parce qu'on avait quand même sur toute l'année 15 semaines de stage dans différents endroits. J'ai favorisé une ferme dans laquelle je me sentais particulièrement bien qui était une ferme-école qui a des valeurs pédagogiques qui me parlent et où j'ai passé quand même la majorité de mon temps. Sinon, j'ai fait du bénévolat et ensuite j'ai fait une saison dans la Beauce française, une région particulièrement fertile où les maraîchers ne sont pas légions, ne sont pas du tout majoritaires, encore moins dans le bio. Mais ça m'a quand même appris à travailler la terre d'une manière bien plus mécanisée que ce que je fais aujourd'hui et avec un rythme assez intense. Je dirais que j'ai fait mes armes surtout dans la Beauce à ce moment-là.

N : Ok. Et du coup, on en avait déjà parlé, mais tu vois, j'ai besoin un peu de te revoir ça.

M : Non, non, bien sûr

N : Et donc, avant ça, tu avais un emploi développeur web.

M : Exactement.

N : Et du coup, est-ce que tu peux revenir sur, par exemple, les réflexions ou d'un coup, qu'est-ce qui t'a poussé à entreprendre cette formation en maraîchage ?

M : Alors ça, c'est une très longue réflexion. Je sais que c'est un peu étrange à dire, mais quand j'ai commencé l'informatique, je savais déjà que ce ne serait pas une finalité professionnelle pour moi, que je finirais par faire autre chose. J'ai toujours été très intéressé par les métiers de la terre, bien que je les connaissais très peu. Et je rêvais à l'époque d'avoir une ferme un jour avec ma compagne et de vivre avec une plus grande autarcie que ce que nous proposait la vie en ville. Et tout est parti de là, finalement. Et petit à petit, je me sentais de moins en moins à ma place

dans mon boulot, pour mes idéaux, pour mon sens... Comment dire ? Beaucoup de choses, en fait. Je ne me sentais pas tant que ça à ma place. Et il y a un moment où j'ai frôlé un craquage. Je préfère dire que j'ai frôlé le craquage plutôt que je l'ai atteint, parce que je sais qu'il y a des gens qui ont eu des burn-out, qui ont été très sévères, où c'est des traitements à l'anxiolytique, tout ça. Moi, je ne suis pas allé jusque-là. J'ai juste été suffisamment malheureux pour en parler un jour à un collègue qui m'a tout de suite dénoncé à la RH. Et ça a été pour moi un red flag absolu. Où j'ai dit, écoutez, si ça vous pose problème que je vous dise que j'ai des problèmes, c'est que je n'ai pas ma place ici. Je suis parti, et trois mois plus tard, j'ai commencé ma formation en maraîchage. Et maintenant que j'ai goûté au travail en extérieur, je pense que je vais avoir beaucoup de mal à retourner en arrière. Et j'espère que ça ne m'arrivera pas, que je trouverai toujours matière à travailler en extérieur, si c'est dans le maraîchage ou si c'est dans un autre domaine, dehors. Très important. C'est devenu fondamental pour moi, travailler en extérieur.

N : Et donc cet emploi ici, au CdC, il est en parallèle de la vie de ta compagne, qui elle, est aux études. Et donc, tu le vois comme un emploi temporaire, en vue de t'installer plus tard, pour le moment, engranger de l'expérience, ou simplement travailler dans le métier parce que c'est ce que tu aimes.

M : Malheureusement, je le vois comme un emploi temporaire, parce qu'on a des projets qui nous impliquent de retourner en France. Et pourquoi je dis malheureusement ? Parce que c'est vraiment une ferme dans laquelle j'aurais aimé investir plus de temps de mon existence. C'est vraiment une ferme dans laquelle j'aurais pu me projeter 5-10 ans sans problème. C'est des valeurs auxquelles j'adhère. C'est un fonctionnement qui me plaît. C'est parfois un peu compliqué, mais je vois aussi tous les axes d'amélioration possibles. Et c'est quelque chose que je trouve très stimulant. Et en plus, je vois beaucoup de bons côtés au CdC. Malheureusement, c'est temporaire. Voilà comment j'aime le formuler.

N : Donc c'est temporaire, mais ça ne t'empêche pas de t'investir. Tu ressens un lien particulier au lieu ?

M : Assez, oui. Puisque finalement, c'est mon premier emploi à l'étranger. C'était un moment de ma vie où je me remettais d'une blessure un peu grave. On m'avait fait confiance, alors que le jour de l'entretien, c'était littéralement la veille de mon opération, qui allait pouvoir dire si je pouvais reprendre le travail correctement. Je leur ai dit d'ailleurs, lors de l'entretien, à la toute fin, quand ça s'était très bien passé, je leur ai dit par contre, je vous préviens, demain je vais me faire opérer en France. Pendant un mois, je reste à la maison. Vous ne me verrez pas, ça c'est sûr. Pas de problème. Je devais commencer que deux mois plus tard. Ça s'est bien passé. Donc oui, j'ai un lien particulier avec le CdC. C'est des gens qui m'ont fait confiance, alors que je ne représentais pas tous les points importants qui étaient cités dans l'offre d'emploi. Je ne parlais pas néerlandais. J'avais une très faible expérience maraîchère. Ils cherchaient quelqu'un de plus expérimenté. Et finalement, ils ont essayé de me faire confiance. C'est un des trucs... Je ne m'étais jamais posé la question comme ça. Donc quel autre lien important je ressens avec le CdC ? Après, ça dépend des gens. Les gens que j'ai eu l'occasion de rencontrer là-bas, ce sont rapidement devenus des amis, des gens que j'aime bien, que j'ai encore jamais trop fréquenté en dehors du travail. Mais ça ne saurait tarder et ça ne me dérangerait pas. J'ai des très bons liens avec la majorité des stagiaires. Mes liens avec le CdC sont puissants.

N : À fond, j'entends. Est-ce que tu as une attache peut-être plus physique sur la physique du lieu ? Si ça te dit quelque chose ou pas.

M : La physique du lieu... Physiquement, c'est un lieu un peu particulier parce que c'est quand même un champ au milieu d'une capitale. Je sais que ce n'est pas la capitale Bruxelles-Centre, mais Bruxelles est quand même très éparse. Je ne sais pas comment le formuler. La physique du lieu, c'est quand même une ferme urbaine qui a le luxe d'avoir une parcelle un peu plus loin, un peu plus dans la campagne flamande. Quel lien j'ai avec la physique, par contre ?

N : Excuse-moi, je crois que j'ai mal formulé ces questions. Comme vous faites partie de mes premiers interviewés, c'est l'occasion, évidemment, c'est l'essai le plus important. Je peux affiner mon guide. Quand j'étais avec Dimitri, il était là... Est-ce que ta participation dans le collectif influence ta relation avec l'écosystème local ?

M : Oui, c'est certain, puisqu'un maraîcher est quelqu'un qui travaille avec la nature, mais qui travaille avec la nature en cherchant à la contrôler le plus possible. On cherche à contrôler la plante qui va pousser, on cherche à contrôler la faune qui pourrait ravager nos cultures, on cherche à contrôler la flore qui pourrait battre en concurrence nos cultures. Donc mon travail a un impact sur l'écosystème. Ça, c'est indéniable. Est-ce qu'il est très conséquent ? Peut-être moins que des gens qui ont un boulot où ils vont bétonner des forêts. Je pense que le mien est plus vertueux. Je pense que le mien sert des buts plus louables, puisqu'on cherche à nourrir les gens.

N : Est-ce qu'il y a par exemple un changement au moment où tu as commencé à te former et à commencer à travailler en maraîcher ? Est-ce que cette connexion au vivant environnant a changé ?

M : Oui, profondément. Entre un boulot de bureau où tu es systématiquement enfermé et un boulot où tu es systématiquement dehors, je te garantis que ta conception du vivant change radicalement. J'ai toujours été un peu passionné de fleurs et de plantes, mais finalement je les voyais beaucoup moins. Je les voyais moins évoluer. Quand tu vas dans ton jardin tous les soirs, ou quand tu es toute la journée dehors et qu'ensuite tu retournes dans ton jardin tous les soirs, tu remarques beaucoup plus de choses. Tu sais mieux t'occuper de ton potager, évidemment, mais tu identifies mieux les interactions du vivant entre les espèces animales et végétales. Tu identifies plus un animal ou un végétal plus facilement. Tu as appris à le reconnaître. Donc oui, mon interaction avec le vivant a profondément changé, ça c'est certain.

N : Est-ce que ça se manifeste dans tes actions et interactions au quotidien ?

M : Déjà, mon rapport à la nourriture a radicalement changé. Je n'ai jamais mangé peu sainement dans ma vie, je n'ai jamais été un gros accro au soda ou au fast-food, tout ça. J'ai toujours aimé aller faire les courses dans le magasin bio, mais là aujourd'hui c'est quand même un autre niveau. Et ce n'est pas juste essayer de manger des légumes de saison. Mon rapport à la nourriture, ce qui est très important en fait, le rapport à la nourriture de chaque être humain, on dit un peu long sur notre quotidien. Je n'ai pas l'expertise, mais je pense qu'il y a des gens, dis-lui comment tu manges et il te dira qui tu es. Ça c'est un des trucs. Sinon dans le quotidien, ma forme physique, mon métier a changé ma forme physique drastiquement. J'ai plus de cardio, j'ai plus de force, je suis plus costaud qu'avant. Et quoi d'autre qui aurait

changé drastiquement ? Un petit peu mon rapport aux gens finalement. Parce que quand on te demande ce que tu fais, ce qui est une question assez récurrente, et que tu dis, moi je travaille dans les bureaux, je fais telle ou telle activité, c'est quand même assez différent de quand tu dis, moi je suis dehors et je fais ce boulot-là, je travaille avec des légumes toute la journée. Ça intéresse un petit peu plus en fait. Mon boulot avant, il n'intéressait peu. Tu fais quoi ? Tu fais des sites internet pour des grosses entreprises. Peu de questions à poser. Ça en intéresse quelques-uns évidemment. Mais le maraîchage, je vois que ça suscite un intérêt à notre profession. Ils s'intéressent vraiment à quoi ressemblent nos journées types. Ah, tu travailles dans quelle ferme ? Ils aiment bien partager leurs expériences aussi. Moi aussi, j'ai fait du woofing, j'ai fait un truc comme ça. J'ai vraiment remarqué un avant et un après quand je parlais de mon milieu professionnel et de mon cercle professionnel. Ça, ça a changé. Ça, c'est vrai.

N : Qu'elle permet finalement de réunir.

M : Oui, c'est vrai. Ça permet de réunir. J'ai l'impression que c'est plus facile de parler de mon boulot depuis qu'il est aussi chouette.

N : Donc finalement, quand tu étais au début, à certains stages qui étaient fort mécanisés, à ce moment-là, tu étais plutôt... Dans quel état d'esprit ?

M : Même là, quand j'ai travaillé dans le mécanisé, c'était aussi pour me former. Il fallait quand même que je passe par cette étape-là. Je n'étais pas du tout contre l'idée de reprendre dans une ferme qui était tout aussi mécanisée. Je préférais à l'époque travailler dans une ferme moins mécanisée que celle que j'avais faite la saison passée. Mais l'idée... J'aurais pris un peu tout ce qu'on m'aurait offert. Parce que j'avais un peu peur de ne pas trouver d'emploi facilement. C'était tout le contraire. Et ça a été une ferme qui est vraiment beaucoup plus dans mes idéaux, j'ose dire. Je suis quand même très fier de mon boulot. Même quand il était avec beaucoup plus de pétrole, on produisait énormément plus. C'est indéniable. Le pétrole change tout dans notre manière de produire du légume.

N : De vivre, de manger, de produire, de tout.

M : Le sujet du pétrole est sans fin. C'est un sujet qui me passionne aussi. Mais c'est pas celui-là.

N : Non, c'est vrai, c'est pas le sujet. C'est toujours cool de partager ça avec des gens. Parce qu'il y en a, ça leur passe au-dessus de la tête. Malheureusement.

M : De moins en moins dans notre génération, mais il y a quand même des gens mal câblés dans notre génération. Ça me fout les boules. Je le dis. Vous avez certainement voté à droite récemment. Probablement.

N : Et donc, peut-être par le biais de cet aspect de réunion autour de la terre, de son travail, ou de l'intérêt pour la production, ça a changé ta vision du territoire et des communautés qui les habitent ?

M : Oui, aussi, oui. Déjà, il m'est arrivé de faire du bénévolat dans des endroits plus... dans des éco-villages. Dans des projets vraiment alternatifs. En fait, c'est un monde qui m'était assez étranger quand je vivais à Paris, quand je gagnais mieux ma vie. C'était un monde qui m'a toujours intéressé. Déjà, c'était un gros point de dissension avec pas mal de gens d'un entourage professionnel de l'époque. J'étais vraiment la caution de gauche de mes entreprises. On m'a appelé le gilet jaune pendant plus d'un an de stage en informatique. Juste parce que j'avais dit que, moi, j'étais plus partisan des initiatives citoyennes que des riches qui s'empiffrent. Ce raisonnement devrait toucher tout le monde, mais non, manifestement pas dans mon ancien milieu professionnel. Et finalement, je me suis découvert... je me suis beaucoup plus politisé, et je me suis beaucoup plus intéressé à tous ces sujets-là. Et du coup, oui, pour revenir sur les territoires, désolé, j'ai compris beaucoup de choses. Comment on agençait, quels étaient vraiment les enjeux des déserts médicaux, industriels, de production vivrière, tout ça. J'en ai compris beaucoup plus. Oui, ça a changé ma vision de tout ça, c'est sûr.

N : Finalement, cette bifurcation vers le travail de la terre, la maraîchère, s'est accompagnée d'un changement de vision du monde.

M : Oui, mais qui s'est aussi beaucoup articulé autour des gens que je côtoyais. Finalement, tu changes d'avis parce que tu écoutes des gens, ou que tu lis des bouquins. Ce n'était pas une période où je lisais des bouquins trop axés là-dessus, peut-être. Ce n'est pas trop le genre de bouquins que je consomme, malheureusement, surement et en fait, j'ai juste écouté des gens que je trouvais intéressants, et qui parlaient de tous ces sujets-là, qui maîtrisaient mieux que moi. J'ai fait confiance en leur expertise. Oui, j'ai beaucoup... les rencontres m'ont amené vers tout ça.

N : Le changement de catégorie professionnelle a changé les fréquentations ?

M : Absolument. On peut faire une saison... Si j'avais moins bien choisi mes stages, je pense que j'ai très bien choisi mes stages pendant ma première année. Ça, c'est vraiment un truc... Je pense que j'ai cherché les bonnes fermes, j'ai trouvé les bonnes personnes. J'ai été très content de mon cercle de maraîchers autour de moi. Et oui, j'ai appris beaucoup de choses auprès d'eux, et pas que sur le maraîchage finalement, sur ce mode de vie qui est quand même très alternatif. On est dans une vibe de néo-farming. La plupart des gens que j'ai rencontrés, c'était des gens, des reconvertis, des jeunes, de moins de 40 ans, moins de 35 ans. Et ces gens-là, qui ont eu un passé professionnel dans l'industrie, dans le service, et qui un jour se disent, pour des raisons assez similaires aux miennes, qu'ils préfèrent faire autre chose. Quand tu échanges avec eux, tu trouves beaucoup de points communs, et tu te rends compte d'évidence, des grosses contradictions dans ta vie, ou des absurdités qui te sont balancées au visage comme ça. C'est plus comme ça que je pense. Il y a des gens qui pensent comme ça. C'est parfait. Il n'y a pas de chose à se dire, alors. Je m'éparpille.

N : Non, c'est parfait. Je t'assure. Pas de problème. Au sein du collectif, et là j'entends le pôle professionnel maraîcher, les occasions de développer les relations sociales au travail, comment tu les décrirais ou tu les nommerais ?

M : Pour moi, c'est super important. J'ai toujours été proche des gens. Quelqu'un qui aime bien les gens. J'aime bien discuter, j'aime bien écouter, j'aime bien, quand j'entends des gens me dire des choses qui me paraissent un peu absurdes, j'aime bien les mettre face à leurs contradictions, sans forcément... jamais en les traitant de cons parce qu'ils

pensent un truc comme ça, mais c'est donc ce que je cherche à dire. Non, vraiment, je ne résonne pas comme ça. Et du coup...Putain, j'ai peur d'avoir oublié ta question.

N : Au sein du collectif, comment les relations sociales t'apparaissent ?

M : Un truc qui me semble vraiment important dans ce qu'on fait, c'est l'aspect pédagogique. On a des gens qui viennent travailler bénévolement chez nous, qui font un autre métier à côté, qui sont en études, et ils ne sont pas là juste pour nous aider, ils sont là pour en tirer quelque chose. Ils peuvent tirer la fierté de simplement nous avoir aidés pendant une journée, mais nous, on leur doit un petit peu de pédagogie, pas forcément que sur le maraîchage, mais aussi sur notre manière de penser, et pourquoi est-ce qu'on a fait ce chemin-là ? Parce que même quelqu'un qui n'est pas reconverti, je pense à Caroline dans ces cas-là, Caroline a fait des études agronomiques, elle a fait un choix. Elle avait deux choix, elle aurait pu partir dans des vraies grosses industries agronomiques comme l'a fait son mari, ou alors elle aurait pu partir dans un truc complètement différent, un truc alternatif, un projet. C'est ce qu'elle a fait. Même des gens qui ne sont pas des reconvertis, ce sont des gens qui ont quand même fait le choix d'aller dans cette direction qui n'est pas du tout la plus facile, mais qui humainement apporte beaucoup. Et ça c'est important. On a une ribambelle de stagiaires, de bénévoles, on aime échanger avec eux, moi j'aime transmettre, c'est vraiment quelque chose que j'aime beaucoup. Et ça c'est vraiment un aspect important pour moi dans mes relations sociales, au sein du CdC. Je pense avoir quelque chose à vous apporter, et vous m'apportez beaucoup en fait, par votre présence, par vos discours, par votre humanité, par votre façon d'exister. J'aime juste rencontrer des gens avec qui on partage des trucs, des points communs, et on travaille ensemble toute la journée, et ça soude aussi, quand on est tous ensemble sur un chantier qui est parfois compliqué, même si c'est que du désherbage, il n'y a rien de très compliqué, mais c'est quand même long, c'est fastidieux, c'est le moment où on discute, c'est le moment où on échange des trucs, on peut parler de nos week-ends, on peut parler de la météo, mais parfois on se lance sur des gros sujets aussi. Parfois on parle de politique, parfois on parle de société, parfois on parle de science, et ces sujets-là je les trouve passionnants. On a beaucoup de métiers où on ne discute pas avec les gens, on a beaucoup de métiers où on est toute la journée devant l'ordi, on est dans un open space, mais finalement, on n'a jamais été autant éloigné des gens que dans les open spaces des fois. C'est pas forcément le cas, et puis j'ai travaillé dans des start-up où on essayait de faire les soirées baby-foot, et puis on avait le happiness manager qui nous faisait des étoiles drôles le soir, mais c'est pas pareil, ça n'a rien à voir. Et ces gens-là, c'est juste une façade de l'interaction sociale, ils n'ont rien compris en fait. Je suis pédant de ouf, mais vraiment je compare ça, et il y a moyen de rendre les interactions sociales tellement plus simples que de passer par des subterfuges de happiness managers.

N : Mais déjà le nom, moi je me dis beh ?

M : Moi j'en ai connu deux, j'en ai eu deux des happiness managers. La première a été plutôt cool parce qu'elle était mieux câblée que la deuxième. La deuxième, c'était quelqu'un qui te faisait culpabiliser de ne pas prendre part à ses ateliers ou des trucs comme ça.

N : Que lui-même anime ?

M : Que lui-même anime, oui. Des quiz, des jeux... Moi je crois que c'est pas une preuve de mauvaise volonté, au contraire, j'étais toujours un peu le premier à essayer de m'investir là-dedans. Mais des fois il y a des boîtes où il y a un cercle un peu important, c'est les grandes gueules de la boîte. Et eux, quand ils sont là, ils ne laissent pas beaucoup de place aux autres et qu'on a bien peut-être pu s'interagir avec les gens. Et ça, c'est un truc qui m'a marqué. Ils prenaient trop de place, ils ne laissaient pas de place aux nouveaux, jamais de place aux stagiaires. Surtout pas les stagiaires, mais les gamins, on ne les écoutait jamais parler. Et je pense qu'on arrive à faire ça autrement au CdC. On a des stagiaires plus timides que d'autres, plus locasses que d'autres, mais ce que je veux dire, c'est qu'on essaie vraiment d'interagir tellement plus sainement avec eux que s'ils étaient dans un milieu professionnel plus dans les bureaux. J'avais un terme, je ne l'ai pas trouvé.

N : Mais par exemple, je ne veux pas insister trop longtemps dessus, si tu devais essayer de donner une raison pour laquelle tu retrouves des ambiances si typées dans un univers plutôt de bureaux, comme tu le cites, avec des happiness managers et des environnements comme le CdC.

M : Trouver des vraies différences ?

N : Non, de ton ressenti, est-ce que tu saurais donner un truc qui expliquerait que dans les bureaux, on tourne sur des relations appauvries avec des subterfuges pour essayer de poser une fausse bonne ambiance ?

M : Car le boulot est aliénant. Le boulot dans les bureaux est terriblement aliénant. Pourquoi c'est plus facile de s'investir dans un projet professionnel comme le CdC ? Parce que quand tu dis aux gens « Putain, notre culture de carottes, elle ne va pas marcher parce que la saison a été compliquée. » Il faut qu'on s'y mette tous. Même le bénévole qui probablement ne mangera pas une seule carotte, parce que malheureusement, notre modèle, il sait qu'on ne produit pas assez pour pouvoir donner à tout le monde qui vient nous aider. Et ça, c'est vraiment très dommage. Si jamais un jour, je monte un projet, j'aimerais remédier à ce problème. Oui. Le boulot est également plus aliénant dans les bureaux, alors que quand tu mets face au problème qu'on a dans un truc aussi concret que les carottes ne vont pas marcher si on ne s'y met pas tous, on arrive à souder une équipe. C'est probablement pas le seul ...

N : Souder face à une tâche que l'on sait un peu difficile et chiant. On y va tous ensemble et c'est l'occasion de s'unir face à une épreuve un peu désagréable.

M : Je pense ouais.

N : Tout à l'heure, tu as dit le mot « investir ». Pour toi, cette ambiance du bureau, c'est une question d'environnement, qui ne pousse pas les gens à s'investir pour le collectif.

M : Il y en a qui y arrivent, manifestement. Ouais tu as raison.

N : Je comprends peut-être une tendance un peu générale à l'égoïsme, à sa situation. Je suis tenté de penser ça.

M : Je suis tenté de penser ça, mais c'est vrai que il y a des gens bien partout. Il y a des gens bien dans les bureaux. Je ne suis pas en train de dire que c'est tous des cons. Il y en a plein qui s'investissent profondément dans leur boîte. Ils sont satisfaits quand ils ont une chose. Ils se disent « tu as vraiment aidé ma boîte, j'ai vraiment aidé le collectif, l'entité morale qui représente ma boîte. Il n'aurait pas pu se passer de moi aujourd'hui. » Ça doit arriver. Ça m'est même déjà arrivé. Tu m'as appelé plusieurs fois pour me dire que j'ai vraiment bien fait mon boulot. Tu me mets peut-être face à une contradiction.

N : Mais non. De toute façon, à mon avis, les êtres humains sont emplis de contradictions. C'est peut-être le truc un peu piquant.

M : Oui, c'est vrai. Il ne devrait pas y avoir que ça. Je devrais plus y réfléchir.

N : Quels sont les principaux défis et opportunités, défis ou des confrontations entre les membres du collectif ? Est-ce que tu saurais en citer par exemple ?

M : Entre les membres ?

N : La dernière embrouille ou la dernière fois que vous avez trouvé une manière de discuter qui a permis quelque chose, qui t'a marqué ?

M : À chaque fois qu'on s'embrouille, finalement, à chaque fois qu'on n'est pas d'accord, c'est qu'il y a eu un manque de communication. C'est quelqu'un qui souhaitait quelque chose et qu'on n'a pas atteint l'objectif qui était pensé par quelqu'un. Si l'objectif avait été clairement on aurait été d'accord pour ne pas l'atteindre avant soit allant donc heuu.... Non, je pense que le seul point de distension entre nous, c'est le manque de communication. C'est d'ailleurs ce qu'on s'est déjà dit une ou deux fois. On s'est déjà arrivé d'être un peu frustré de ne pas avoir suffisamment bien communiqué sur une tâche, de ne pas l'avoir accompli à 100% et de voir que ça a frustré quelques-uns. C'est plus de la frustration que de la colère.

N : D'accord. Mais tu parles de communication orale ? Un peu de jour par jour ? « Ah, demain il faut faire ci, etc. » Ou c'est lié par exemple ? Je sais que vous avez de multiples boîtes mail, des groupes WhatsApp et que parfois c'est pas forcément évident de naviguer là-dedans.

M : On communique très peu par mail nous, au niveau équipe. La boîte mail, on s'en sert surtout pour communiquer avec les adhérents, les récolteurs. Et sur les groupes WhatsApp, peut-être qu'on pourrait faire un plus gros effort pour dire « Ok, demain il faut absolument qu'on fasse ça. » Mais bon, quand on arrive chez nous à 18h30, le premier truc qu'on pense, c'est de prendre une douche et pas de faire un message en disant « Ok, demain il faut absolument qu'on fasse ça. » Et puis il y a un truc aussi, c'est qu'on travaille un peu tous séparément. On n'est pas tous les cinq tout le temps sur la ferme. Un jour, il n'y a qu'un saisonnier et un maraîcher. Ce jour-là, ça peut être le maraîcher permanent ou l'autre.

N : Donc c'est un peu une difficulté à se passer le bâton de jour en jour, en fonction des équipes.

M : C'est ça, c'est très bien formulé, se passer le bâton de jour en jour. Et un maraîcher qui n'est pas là et qui s'est dit « Ok, quand je reviens, ce chantier-là, il est fait. Et quand il revient, le chantier, il n'est pas fait. Parce que météo, parce que manque de temps, parce qu'il y a eu un problème, il y a eu une fuite, on a soulevé une bâche, il y avait 3000 limaces, il fallait s'en occuper. Et c'est vrai qu'on pourrait au moins faire une petite récap de ce qui nous a empêché de faire tel ou tel chantier et il y aurait peut-être au moins ce sentiment de frustration, éventuellement. Il n'y a pas de dissension très humaine, je pense que humainement tous les cinq on s'apprécie vraiment pour ce qu'on est, pas de soucis. Les seules dissensions c'est quand il y a quelque chose qui pêche au niveau du travail et c'est juste qu'il y en a un qui est plus frustré que les autres et puis c'est assez unilatéral finalement, c'est plus un qui est frustré et c'est rare qu'on en ait trois frustrés, deux pas frustrés. C'est vraiment quelqu'un qui se dit ah j'aurais préféré que ça se passe comme ça.

N : Mais est-ce que c'est pas un peu souvent la même personne ?

M : Pas forcément. Parce qu'on n'y peut rien, faire une hiérarchie 100% horizontale, je suis assez convaincu que c'est peut-être pas impossible mais en tout cas excessivement difficile. Qu'est-ce qui fait l'horizontalité d'une hiérarchie ? C'est l'expérience au sein d'un projet, d'une boîte, d'une ferme. Il est vrai que Caro est là depuis dix ans, donc évidemment quand on a un doute, évidemment qu'on va s'adresser à la doyenne du projet. Ça arrive aussi aux saisonniers d'être un peu frustré d'un truc qu'ils voulaient faire et qu'on n'a pas pu faire. On se dit que ce chantier-là était urgent et finalement on dit qu'il y a un autre chantier qui est plus urgent, peut-être que l'avis n'est pas partagé à 100%. Non c'est que de la communication mais après est-ce qu'on perd pas trop de temps à communiquer sur tout le temps ? Faut faire un juste milieu. Pour l'instant je trouve que notre équilibre n'est pas trop dégueu. On communique bien, on avance bien malgré la diversité, malgré la météo qui nous a vraiment plombé tout notre printemps et qui était invivable. Je pense qu'on est sur un juste milieu qui pourrait trouver des axes d'amélioration à suivre mais je suis assez convaincu. Je pense que cette équipe-là l'année prochaine, parce qu'il y a de fortes chances qu'on garde la même équipe l'année prochaine, je pense qu'on aura déjà un peu évolué là-dessus. Je suis positif là-dessus.

N : Est-ce que tu fais un lien entre vos pratiques culturelles, qui sont agroécologiques, est-ce que tu ressens qu'elles ont un impact sur vos relations ? Est-ce que, par exemple, tu attribues peut-être un certain niveau de qualité de relation au sein du collectif du CdC que tu ne retrouvais pas, par exemple, dans une expérience où la mécanisation était plus forte ?

M : Là où la mécanisation était plus forte dans ma saison précédente, j'étais beaucoup plus souvent seul. Moi, je passe de bien meilleurs moments au CdC, car je suis systématiquement accompagné. On a remplacé le pétrole par de la main d'œuvre. Ça, c'est indéniable. Finalement, humainement, c'est quand même beaucoup plus agréable. J'avais beaucoup moins de stagiaires l'an dernier. On avait un tous les deux mois pendant deux semaines, un truc comme ça. Ça dépendait des fois.

N : Les machines permettent d'augmenter la productivité par personne. Donc, au final, ça signifie moins de personnes à l'hectare qui travaillent. Donc, le simple fait d'avoir décidé de faire une grosse partie, à part le travail du sol, finalement, le travail du motoculteur, tout est fait à la main. Ça implique forcément une équipe importante de paires de bras. Et

donc, les relations vont avec. Est-ce qu'il y a des événements ou des manières de fonctionner au sein du collectif qui facilitent ou entravent ? Est-ce que tu trouves un élément où tu te dis « Waouh ! » ? Donc, tu m'as cité la communication. Donc, en fait, peut-être cette question, on y a déjà répondu.

M : Moi, la frustration, c'est un sentiment que je cherche à éviter. Moi, je n'aime pas être frustré. Ça m'arrive. Ça arrive à tout le monde. Mais quand je le ressens, je me dis qu'il faut que je travaille sur moi. Et il faut que... Je pense qu'on y gagnerait tous à raisonner comme moi. C'est horrible, cette formulation. Non, mais, passé au-dessus de ça, déjà, quand on arrive au boulot, les problèmes de la maison, tu les laisses derrière toi. Là, tu rentres dans un autre cercle. Donc, ta frustration de la maison, tu fais ensemble de la laisser avec toi. Si c'est trop compliqué, tu peux en parler à tes collègues, tu leur en dis un mot en disant « Il fait chaud, je n'ai peut-être pas de très bon poil ». Ça m'est arrivé. Ça ne m'est pas arrivé au CdC, mais ça m'est déjà arrivé de mettre ça sur la table, en maison. Donc, je suis un peu compliqué en ce moment dans ma vie. Pardonnez-moi si je suis un peu irritable ou un truc comme ça. Et donc, j'aimerais bien qu'on ne se frustre pas pour des broutilles, mais ce n'est pas du tout quelque chose qui arrive au CdC. Et finalement, quand quelqu'un est frustré, qui es-tu pour dire qu'il y a des broutilles, tout ça ? Mais si on pouvait chercher à le combattre juste en se posant et en prenant un peu de recul là-dessus, on y gagnerait vraiment tous. Ouais, ouais. Il n'y a pas de broutilles tant que ça au CdC, mais il y a peut-être des moments où on chipote, peut-être des moments où on peut reprocher du travail de bénévole et j'ai envie de dire « Bon, sans bénévole, on aurait fait comment ? ». Donc, OK, ce n'est pas forcément bien fait, peut-être que c'est un peu de notre faute aussi parce que c'est nous qui les encadrons. Et quand on se dit « Putain, on est obligé de repasser derrière un bénévole parce qu'il n'a pas bien désherbé, il n'a pas bien égourmandé », c'est un truc que je n'ai pas envie d'accepter tout de suite. Il est là, il nous a aidés, on devait quand même bien l'encadrer.

N : Et un peu lui faire confiance, quoi.

M : Je trouve qu'on fait confiance assez facilement. Je trouve qu'on n'a pas trop de problèmes là-dessus. J'ai vu des gens qui infantilisaient beaucoup plus leurs stagiaires, leurs bénévoles au sein de mes stages, au sein de mes expériences. Je trouve qu'on fait vraiment confiance. Mais on y gagnerait à être moins frustré d'un mauvais résultat. C'est un cas précis, il y en a certainement d'autres que je pourrais trouver, si je réfléchissais.

N : Mais par exemple, toi tu as une approche tout à fait personnelle de la frustration, c'est peut-être pas le cas de tout le monde dans le collectif. Donc ces cas de frustration, ils sont résolus d'une manière particulière ou c'est quand même quelque chose qu'il faut ravalé ?

M : C'est le temps, c'est un truc qu'on ravale, je pense. C'est clairement un sentiment qui se ravale. Si tu es frustré à un moment T, il n'y a pas de moyen de le résoudre. À moins de se dire, ok, on s'y met tous, mais dans ce cas-là, je ne suis pas sûr que ça résolve tant que ça la frustration. Si un chantier n'a pas été bien fait, que ça frustre quelqu'un et qu'on dit, ok, on termine une heure plus tard et on finit le chantier. Peut-être que tu rentres chez toi en disant, au moins je l'ai fait, mais tu as quand même bossé une heure de plus. Non, ça se ravale. Il faut prendre sur soi. Ce n'est pas un mal, moi je pense que c'est important de prendre sur soi sur ce genre de truc à fond.

N : Est-ce qu'il y a des événements que vous faites de manière plus ou moins régulière, hors travail ? Parce que par exemple, on m'a parlé qu'une fois par mois, il y avait un repas avec l'équipe.

M : Ça vient d'être instauré. Je n'ai pas participé au premier. Je participerai au deuxième la semaine prochaine. J'ai très hâte. J'ai hâte de préparer les petits trucs à manger pour que tout le monde se régale. Tout ça, c'est un peu en mode auberge espagnole. On a prévu de faire un team building. Mais on ne se trouve ni le temps, ni la déter, ni les dates. Mais on aimerait bien se faire une petite rando tous les cinq. Ou à défaut de faire une rando, au moins aller prendre un verre tous les cinq. C'est quelque chose qu'on n'a pas fait. Ça nous manque, probablement, je pense. Mais je pense que tout le monde se dit que ça nous manque. Ça se fera, c'est sûr. Peut-être plus en fin de saison. Là, on est dans un rush. Déjà à la fin des vacances, il va y avoir un moment un peu plus de calme. À ce moment-là, on ira se faire une petite rando tous les cinq, un week-end. Ça va être cool.

N : Donc en attendant, comme tu disais tout à l'heure, ça ne saurait tarder. Mais pour le moment, vous vous voyez surtout à l'occasion du travail maraîcher.

M : Oui, uniquement. Moi, je n'ai jamais vu ni Thali ni Dim en dehors du boulot. Et pourtant, ils font ma génération, on est très proches. Quentin vit plus loin, il a une vie de famille. Caro ne vit pas forcément plus loin, mais elle a une vie de famille aussi. Donc ça rend tout de suite un peu compliqué de se créer des créneaux. Ce que je comprends tout à fait. Et je n'en tiens pas du tout rigueur.

N : Oui, bien sûr. À fond. Est-ce que tu remarques, ressens, une conscience collective au sein du collectif, centrée un peu sur le bien-être des autres ? Ouais.

M : Ouais ?

N : Par exemple, tu dis, oui, plutôt scinder le temps privé et le temps du travail. Et puis, bien sûr, expliquer si on a des problématiques dans sa vie privée qui pourraient influencer tes relations. Est-ce qu'il y a un peu une culture du care envers vous, entre vous ?

M : Je crois que j'ai un exemple qui n'est pas vieux, qui date de mardi dernier, où à un moment, on a de toutes jeunes stagiaires avec nous qui ont eu une journée un peu compliquée parce qu'il faisait très chaud, qu'elles ont désherbées toute la matinée. Et l'après-midi, elles sont retournées désherber, alors que d'autres étaient partis pour aller faire du grelinage, ce qui est quand même beaucoup plus fun, qui plaît à beaucoup plus de gens. Et j'ai juste... Du coup, est-ce que ça en fait une conscience collective ? Parce que j'ai quand même fait la réflexion à un moment, mais pas non plus en mode reproche, pas du tout. Je me dis, ça pourrait être bien qu'on les laisse faire de la grelinette plutôt que de les envoyer désherber. Et au bout d'un moment, c'est vrai qu'on m'a, c'est zoomé, qui est venu dire qu'on préfère les laisser greliner plutôt que désherber. Et du coup, je me rends compte que mon exemple est flingué. Parce que c'est vrai que j'avais lancé la remarque avant. Et du coup, est-ce qu'on a une conscience collective du bien-être des gens ?

N : Au moins envers les bénévoles, disons.

M : Oui, oui. Là, je n'ai pas d'autres exemples qui me viennent en tête, mais oui, ça... Même on ressent des choses, on fait des petits debriefs le soir, des petits debriefs plutôt, et lors de ces debriefs, ça nous arrive de remarquer une faiblesse chez un bénévole dans son comportement. Il n'est pas très bien, il n'est pas très en forme. Qu'est-ce que ça implique ? C'est un petit peu compliqué comme tâche, ça. Oui, c'est certainement vrai. Après, la conscience collective, elle vient aussi par la discussion. Même dans les romans de science-fiction, je digresse de ouf, dans les romans de science-fiction, où on a des planètes-machines ou des trucs comme ça, la conscience collective n'existe que parce que les différentes entités de cette conscience, elles sont capables de communiquer plus rapidement que la vitesse de la lumière. C'est que de la communication, en fait, de la conscience collective. C'est juste qu'on est d'accord sur des points, parce qu'on a été capable de les mettre au clair. On est là pour le bien-être des gens, on est d'accord là-dessus. On va discuter, on fera ce qu'il faut pour, et on espère remarquer des trucs ensemble. C'est un exercice rigolo de parler comme ça pendant longtemps.

N : On peut juste faire une pause, et si tu veux un ordre d'idée, je trouve qu'on est just in time par rapport à Dimitri.

M : Je me rends compte que je déblatère, je parle dans tous les sens, mais...

N : Mais non, parce que moi j'arrive avec un truc un peu carré, enfin carré vite fait, tiré de la littérature, et moi c'est vraiment ça qui m'intéresse, c'est ce que ça t'évoque. Donc si d'un coup tu sens que t'as envie de faire une telle ou telle digression, elle est bienvenue, quoi.

M : Si toi ça te convient. Je sais pas si t'as pas dit juste quand tu l'aurais écouté, mais...

N : Mais je pense, bien sûr, c'est une discussion agréable, je la réécouterai avec plaisir. On passe au troisième thème, si tu voulais savoir, on a déjà fait les deux premiers. Et du coup, je commence avec, comment décrirais-tu la relation entre le collectif du CdC et la nature présente au CdC, et peut-être dans l'environnement immédiat ?

M : Respect. Prioritaire. On respecte. On ne met pas de produits phytos. On a mal au cœur à chaque fois qu'on est obligé de tuer un ravageur. Respect en premier, mais contrôle en deuxième. Encore une contradiction. Mais oui, contrôle. On est bien forcé de contrôler. Est-ce que je peux trouver un autre terme ? Plus poétique ? Émerveillement. On est tout le temps émerveillé. On a planté les courgettes, on les voit au bout de deux semaines en train de faire les premières fleurs, elles sont toutes belles. On est émerveillé. Là, on a mangé notre première tomate tout à l'heure avec Tali et Quentin. On s'est regardé tous les trois. C'est pour ça qu'on fait ce métier. C'est pour bouffer les tomates fraîches qui viennent de sortir. Et on est heureux. Donc oui, un peu d'émerveillement. Il y a de la beauté dans tout ce qu'on fait. On en est très satisfait, je pense. Je parle en leur nom, mais je sais qu'ils sont tous satisfaits de la beauté de notre métier. C'est trop cool d'avoir la main sur la nature. On lui fait le moins de mal possible. On ne la laisse pas vivre librement, mais de toute façon, on bouffe des trucs qui ne viennent pas de notre pays. La plupart des légumes qu'on fait pousser aujourd'hui, ce sont des légumes qui viennent d'origines bien différentes, de climats très différents. On a appris avec l'expérience à les adapter à un autre climat, au climat qu'on arrive à trouver sous serre, mais qui est assez artificiel.

N : Tout à fait.

M : Complètement artificiel, même. Mais on la respecte, on la contrôle, et on s'en émerveille.

N : Tu m'as cité, parce qu'après, je te demande les pratiques, mais en gros, les pratiques, tu as cité les produits phytos. Et qu'est-ce que tu penses, par exemple, du double grelinettage into motoculteur ?

M : Peut-être qu'on pourrait moins passer le motoculteur, si on essayait d'avoir un modèle plus sol vivant. Le problème, c'est que le modèle sol vivant est vraiment beaucoup plus compliqué avec un sol comme le nôtre, pour plein de raisons. C'est un sol qui a eu une agriculture un peu intensive pendant très longtemps. C'est un sol qui est au milieu de la ville. Donc, non seulement les ravageurs, non seulement la pollution, non seulement le tassement, parce qu'il y a plein de gens qui viennent récolter aussi tout le temps, et qui marchent n'importe où. Un moyen pour passer moins souvent le motoculteur, ce serait de mettre plein de compost, mais genre trois fois la dose qu'on met. Se contenter que du grelinettage, mais ça, ça implique qu'on ait des cultures moins importantes pendant facilement deux ou trois ans.

N : Moins importantes ?

M : Culture, j'ai dit, je voulais dire production. Production moins importante, oui. Je me suis trompé. Oui, vraiment, on produirait moins si on n'utilisait pas les outils qui nous servent à changer la structure de la terre. Tout le monde est d'accord pour dire que le sol vivant, tout le monde à la ferme, tout le monde est d'accord pour dire que le sol vivant, ce serait un modèle parfait et qu'on aimerait tous appliquer. Aujourd'hui, c'est vrai qu'on serait pas mal embêtés pour continuer à vendre nos légumes à ce prix-là. Notre prix est très faible, mais c'est quand même des gens qui sont suffisamment militants pour dire, ok, je suis prêt à te payer 400 balles par an.

N : Mettre le prix, ouais.

M : Et s'il y a des problèmes avec la saison, s'il y a des problèmes avec les ravageurs, s'il y a des problèmes humains, imagine, on est tous en voiture pour aller à Overijse, et on a un accident et d'un seul coup, on est tous les trois pétés pendant plusieurs mois.

N : C'est sûr, ça va se ressentir.

M : Ça se ressentirait. Et donc, changer de modèle agricole impliquerait quand même beaucoup de changements dans la structure du CdC. On peut pas se le permettre tout de suite. J'ose le dire, j'ose le penser.

N : Mais tu fais référence à quoi ? Au fait que le CdC est un peu en situation précaire ? À plus ou moins court terme.

M : Court terme, non.

N : Moyen long terme ?

M : Je pense que c'est un collectif qui va durer encore longtemps, les Cailles, je le souhaite en tout cas, parce que c'est vraiment beau. Précaire, ultra précaire. Il y a des gens qui veulent pas de nous, on s'est installés à Overijse, on a tous les voisins qui nous disent que c'est pas beau le maraîchage, on préfère quand c'est des chevaux ou quand c'est du maïs. Le problème des chevaux en budget est un problème avec la surchevalérisation du territoire. Il y a trop de chevaux en budget, et ça a augmenté le prix des pâtures.

N : Donc les agriculteurs, ils galèrent.

M : Les agriculteurs ont des champs qui coûtent de plus en plus cher. Déjà, c'est le problème des chevaux. Et le problème des monocultures, j'ai parlé du maïs, on n'en veut pas. Les produits phyto, les engrais, tout ça pour nourrir des boeufs qui vont engraisser vos gamins, super. On a moyen de faire des trucs un peu mieux. Et quand on est en train de faire des trucs un peu mieux, il y a des voisins qui nous disent « Ouais, mais quand même, faites chier avec votre plastique. »

N : C'est ça, ils parlent beaucoup des bâches pour la lutte contre les mauvaises herbes.

M : Bien sûr. Nous, c'est indispensable d'utiliser du plastique. Évidemment, on pourrait s'en passer, mais ça demanderait des sacrifices qui sont ultra conséquents. Au lieu d'utiliser des bâches, on utiliserait un paillage. En fait, le paillage, ce n'est pas le même temps d'installation. Les bâches, certes, c'est très lourd, et c'est un petit peu chiant à installer, mais je te garantis que si on devait pailler soit pour une culture ou pailler pour couvrir la terre, dans les deux cas, c'est vraiment deux heures de travail de plus qu'une bâche. Et puis même ça, ils ne seraient pas contents, je suis sûr. Parce qu'on est quand même obligé d'utiliser des voiles anti-insectes, des voiles d'hivernage. De toute façon, ils feraient la gueule. Pardon je suis grossier.

N : Non, non, mais oui, relation difficile, ils ne veulent pas qu'il y est d'arbre, ni tunnels.

M : C'est des gros hypocrites. C'est des gens qui font les malins en disant qu'ils vont acheter des légumes bio qui coûtent beaucoup plus cher puisque nous, on est capable de vendre, de produire. Ils sont en train de faire les malins en disant qu'ils consomment local, alors que je ne suis sur rien du tout. Ils achètent quand même leurs asperges qui viennent du Pérou tous les jours. Des gros hypocrites. Je trouve ça vraiment intolérable. C'est un manque d'éducation. Est-ce qu'on peut vraiment blâmer les gens pour un manque d'éducation ? Peut-être un petit peu, oui. C'est un autre sujet, mais franchement, ils ne font pas d'effort. Ça m'indigne assez profondément.

N : Oui, je comprends. Est-ce que, tu me disais que tu étais ravi des discussions au terme de sciences, de technologie, des sujets très divers ? Est-ce que vous abordez parfois la perception de nos sociétés occidentales, la perception qu'elles ont de la nature ?

M : Oui. Ha, La perception qu'elles ont de la nature, en particulier. Entre deux trucs. Je ne pense pas que ce soit un sujet principal d'une conversation, mais oui, je pense qu'il y a plein de gens qui se rendent compte que remplacer la forêt par

une forêt de ciment, ce n'est pas bien. Il y en a quelques-uns qui sont des sources d'indignation pour utiliser le thème d'avant. Oui, nous sommes déjà arrivés à en parler avec certains de nos bénévoles cette année du rapport que notre société a avec la nature.

N : De toute façon, s'inscrire en maraîchage biologique, c'est déjà à mon sens, en tout cas, voir la nature autrement que comme une ressource exploitable, inépuisable.

M : C'est sûr. Plus de respect, en tout cas.

N : Est-ce que tu as un événement ou un moment où tu te souviens te dire je suis là, je suis sur ce champ, je suis dans mon activité et je suis connecté à l'environnement immédiat ?

M : J'ai un exemple. Je suis un grand amoureux du ciel, de l'espace. Et l'an dernier, j'étais dans une plaine vraiment excessivement plate sur des centaines de kilomètres carrés. À tel point que tu vois les éoliennes devenir de plus en plus petites sur l'horizon, tellement... Comment c'est plat. Comment c'est plat. La courbure de la Terre, tu la distingues vraiment dans cette région-là. Et il y a un agriculteur qui m'a dit une phrase qui m'a marqué. Il m'a dit de toute façon dans la Beauce, ce qui est le plus beau au niveau paysage, c'est le ciel. Je fais très attention au ciel, au nuage, tout ça. Je vois un petit peu moins en Belgique, malheureusement, mais je vais avec. Oui, tu es au milieu d'un tableau, tu es au milieu de champs immenses. Et... Il y a le ciel qui est en train de t'apporter la météo. Tu vois l'orage qui arrive très très loin. Parfois des éclairs, alors que dans le truc, c'est des éclaircies. C'est des éclaircies de fou. Ou alors un grand ciel orageux et puis il y a juste une éclaircie avec le soleil qui arrive. Donc il fait sombre partout, sauf là où tu es et où c'est parfaitement lumineux sur le sol. Oui, ça c'est des moments waouh, vraiment pour moi. Mais le ciel est très corrélé à ça. C'est lui qui fait la lumière. C'est lui qui donne le ton, l'ambiance du tableau dans lequel on est. Sinon, des émerveillements plus macroscopiques. Franchement, les fleurs. Chaque plante. Quand tu as planté un petit germe comme ça ou quand tu as, tu finis par avoir une fleur et tu vois la fleur se flétrir pour donner un fruit et puis à la fin, tu as une tomate toute rouge que tu viens bouffer comme ça. Ça c'est des moments un peu waouh pour moi. Je m'arrête de temps en temps en faisant ce métier-là en me disant j'ai eu beaucoup de chance. J'ai tellement bien fait d'avoir pris cette décision dans ma vie d'avoir raccroché les lignes de code pour être face à mes tomates. Je gagne trois fois moins bien ma vie peut-être même quatre fois quand j'ai certains salaires aux CdC. Je ne regrette pas cette décision. Elle m'a apporté tellement tellement plus heureux. Tellement plus émerveillé de ce qu'il se passe autour de moi. Je vois les saisons passer. Tu ne vois pas les saisons passer quand tu es dans la forêt de ciment. Il n'y a pas de verdure autour de toi. Tu vois encore moins les saisons passer quand tu y passes dix heures par jour dans un bureau. Je suis bien connecté. J'ai des waouh assez fréquents. Je crois même tous les jours. Il y a des moments où je m'arrête en disant le spectacle est fou.

N : Comme tu disais tout à l'heure l'émerveillement est un peu constant.

M : Je ne sais pas si tout le monde tiendra le même discours que moi. Peut-être certains un peu plus blasés. C'est peut-être parce que je reviens de loin et que c'est un jeu toujours un peu passionné. Du coup maintenant tout le temps je fais que kiffer. C'est peut-être que je serai plus blasé dans 20 ans si je suis toujours dans la maraîche dans 20 ans. Je ne sais

pas si c'est une finalité pour moi. C'est dans l'impression professionnelle. J'ose l'espérer mais je suis conscient que beaucoup de choses changent.

N' : Et du coup il y a cet émerveillement. Tu accordes une attention particulière à des rythmes saisonniers mais aussi de fructification. Est-ce que ces interactions ces liens privilégiés avec une tomate ou d'autres si tu fais un désherbage ou une opération contre un ravageur est-ce que tu as déjà un exemple où ça a pu t'amener à changer tes pratiques au CdC ou ailleurs dans d'autres expériences ?

M : Pratiques dans le maraîchage ?

N : Pratiques culturelles, oui.

M : Tu sais mes pratiques dans le maraîchage finalement elles dépendent de mes chefs. Si mes chefs me demandent d'utiliser tel ou tel outil de suivre tel itinéraire technique de dégligner tel ravageur je les suis pour de bonnes raisons parce que c'est rare que j'ai des choses à reprocher à mes chefs pas que ceux du CdC. J'ai confiance en leur expertise. J'ai mes raisonnements mais je suis quand même celui de mes experts. Je ne sais pas si c'est une très bonne réponse mais...

N : Qu'est-ce que ça m'évoque ? Oui, ça me fait rebondir sur... Comment tu décrirais la place de l'expérimentation au CdC ? Est-ce que c'est quelque chose que vous vous permettez ? Est-ce que tu le vois souvent ? Est-ce qu'au contraire la route est plutôt balisée ? Est-ce que tu cherches à t'en créer ? Ou ça te manque ?

M : Je pense que toutes les exploitations sont un peu balisées là-dessus. On n'expérimente pas autant qu'on voudrait chacun. Mais je pense que tout le monde a cette frustration en soi. Un exemple avec les tomates, moi j'ai toujours voulu savoir ce que ça faisait de couvrir les tomates comme j'ai vu des maraîchers le faire.

N : Les cultiver au sol ?

M : Non, non. En fait, elles poussent, elles ont tiges et tu ne vas pas la tuteurer tout de suite. Tu vas attendre qu'elles s'effondrent sur son poids et comme ça, toute la tige et les solanacées quand la tige est au sol elle va refaire des racines. Et donc, tu as toute une tomate qui fait la taille d'un avant-bras comme ça, elle tombe sur le sol, elle fait des racines sur tout l'avant-bras et puis ensuite, elle va chercher à remonter. Et tu tuteures qu'à partir de ce moment-là, en plus d'avoir les racines de ta motte que tu as plantée, tu as toutes les racines sur la longueur. Ce sont des expérimentations que j'aimerais bien faire et ce sont des expérimentations que je ferai mais je le ferai quand ce sera un peu moi le chef de culture. Je pourrais proposer à Caro ou à Quentin, ou même aux autres saisonniers ce qu'ils en pensent, ils me diront « ça peut être une bonne idée ». Est-ce qu'on va s'y risquer ? Peut-être pas. Mais encore là je te parle d'une technique qui a l'air de faire ses preuves assez facilement, mais il y a d'autres trucs un peu plus compliqués, genre faire pousser les carottes sur ça de compost. C'est un truc qui nous évite les deux premiers désherbages qui sont souvent les plus affreux, mais au moins la carotte va germer, et puis vu que c'est une racine pivot, elle va essayer de traverser le compost pour aller chercher les trucs, et elle va se renforcer, et les autres mauvaises herbes vont faire la gueule en dessous et ne vont

pas arriver à sortir. Elles finiront par sortir, mais elles vont mettre beaucoup plus de temps à sortir que nous les carottes nous mettrons de temps à enfoncer dans le sol et t'as une belle carotte.

N : Toi aussi tu trouves que ces carottes-là, tu penses qu'il y a quelque chose à améliorer sur la conduite des carottes ?

M : Je prends cet exemple parce que tu l'as vécu, c'est pas mon plus gros trauma de cette année. Mon plus gros trauma de cette année, c'est les salades. On n'a pas réussi à faire mes salades.

N : Ouais, le fait qu'il n'y ait pas une salade,

M : Ça c'est un trauma absolu.

N : Et du coup il y a eu des opérations de désherbage, beaucoup de travail apporté sur ces salades.

M : C'est les limaces.

N : Elles ont disparu.

M : C'était vraiment les limaces, elles ont déglingué toutes nos salades. Chaque fois qu'on en plantait, on savait que ça n'allait pas marcher. On y retourne le lendemain, il n'y a plus rien. Franchement, se faire dégligner une culture entière en une nuit, c'est pas de la frustration, c'est au-dessus. T'as vraiment les boules. Ah la vache, elles ont vraiment bouffé tout ça. Elles se sont tout mangées ces salopes. Je suis vraiment grossier dans ton truc, désolé.

N : J'ai entendu dire que justement, à propos de ces limaces, vous aviez un peu organisé un faux championnat, un peu comme une blague, adressée aux mangereuses pour les inciter à...

M : Ça n'a pas eu le succès que j'ai souhaité.

N : D'accord.

M : Moi ce qui m'a tué, c'est la fois où il y a des gens qui ont tué ça à cœur, ils ont ramassé les limaces et les ont mises dans un seau. Ils l'ont pris en photo, le seau, ils l'ont rapporté à côté des pépinières, ils se sont dits on a bien bossé Et puis ils sont partis, avec le seau de limaces.

N : À côté de la pépinière.

M : À côté de la pépinière. Donc les mecs, ils ont ramassé 50, 100 limaces, je n'en sais rien. Ils l'ont lâché à côté de la pépinière. Ah, on a vu la photo sur le groupe. On revient le lundi et puis, il n'y a plus rien dans le seau. Ils sont tous barrés. En plus, il pleuvait tout le temps.

N : Elles étaient au calme.

M : Au calme, ouais.

N : Mais pour parler plutôt d'autres choses que les ravageurs, parce que c'est sûr qu'on a une relation particulière avec ces êtres, est-ce qu'il y a un événement centré autour d'une récolte particulière, ou de la tomate, un truc ?

M : Sans compter les ravageurs, mais en comptant le collectif ?

N : Non, au niveau des cultures en fait, est-ce que vous rendez un événement particulier envers la tomate ou la courgette ?

M : T'as fait un chantier participatif, toi ?

N : Oui.

M : C'était lequel ?

N : C'était un chantier où il n'y avait pas beaucoup de monde. D'ailleurs, Caro m'avait dit que c'était justement un des chantiers les plus nuls qu'il y avait eu.

M : Je te conseille vraiment d'en refaire un. Moi, le premier que j'ai fait, c'était en mars. Et c'était génial, il était trop beau. On a eu une quantité de gens. Avec Caro, on avait fait une liste de choses à faire comme ça. Ils ont tout défoncé avant la pause midi. Et l'après-midi, on ne savait plus quoi faire aux gens. On a dit qu'on n'avait qu'à planter les fenouils. Ils ont planté tous les fenouils. On n'a qu'à désherber. Je ne sais plus ce qu'on avait à l'époque. C'était des salades. Non, c'était du mesclun. Et c'est pour ça que je te propose de refaire un chantier cet été. Parce que tu verras une toute autre ambiance qu'un des chantiers nuls de ces derniers mois où on était au printemps, mais on se croyait en automne.

N : Oui, j'avoue.

M : Parce que les gens viennent aussi pour ça. Ils viennent pour passer un bon moment. Et si c'est pour venir sous leur flotte, il y en a plein qui ne se donneront pas les moyens d'aller. Je les comprends totalement. J'aurais la flemme aussi, avant de faire du maraîchage, si on me dit viens faire un chantier participatif et puis je vois le matin qu'il pleut, on reviendra au prochain.

N : C'est aussi ce que m'a conseillé Caro. Il faut qu'on fasse ça, à fond.

M : Tu as peut-être moyen de trouver un ou deux récolteurs qui sont très investis et qui te pourraient poser deux ou trois questions. Peut-être pas un entretien aussi complet.

N : Aussi long ?

M : Ils ont des choses intéressantes à dire nos récolteurs.

N : A fond. Oui, c'est sûr. Merci beaucoup. On est arrivé au terme de mon guide. Si tu as un truc qui te vient en tête que tu veux ajouter, ou pas du tout, je t'invite à le faire pour conclure. Ou si tu préfères qu'on coupe l'enregistrement ici, c'est tout à fait possible.

M : Il y a de la pression pour conclure, mais je cherche pour trouver des trucs à dire.

N : Si tu as un truc spontané à dire, sinon il n'y a pas de problème. Regarde, je coupe.

Suite et fin de la discussion à propos du cadre de cet entretien sans enregistrement.

Dimitri

Entretien avec Dimitri du Chant des Cailles (CdC), chez moi dans le jardin le 25/06 à 18h30.

N : Ok, super. Les enregistrements sont en route. Parfait. Alors, c'est une question un peu ouverte que tu puisses nous lancer. C'est, comment as-tu rencontré le chant des cailles ?

D : Eh bien, j'ai commencé, donc c'était ma formation au Crabe, à Jodoigne. J'avais entendu parler via... ma sœur qui m'en a parlé, parce que un de ses potes, 'fin bref. Et donc j'ai entendu parler de ce truc-là. Moi je travaillais encore dans une boulangerie à ce moment-là, on s'en fout mais bref. Et je ne sais pas, ça m'a un peu titillé. Donc j'étais là-bas, j'ai fait cette formation. Et dans le cadre de cette formation, il y avait trois stages qui étaient prévus, deux obligatoires et le troisième était optionnel. J'ai fait mes deux premiers stages dans des fermes, des différentes fermes. Et le troisième, qui avait lieu après la fin des cours, donc après les 9 mois de de ou les 10 mois de formation, c'était en gros, ils mettaient tous les jours de stages disponibles qui nous restaient à chacun, par rapport à tout ce qu'on avait de prévu sur la formation. Et on devait de nouveau choisir un endroit de stage. Chaque fois, c'est nous qui choisissions un endroit de stage. Et moi je savais que j'avais peut-être envie d'aller à Bruxelles. Je me dis, je vais regarder du côté de Bruxelles, je vais voir le CdC. J'avais une amie qui avait été aussi, qui a fait son stage là-bas. Et du coup, je me suis dit, go au CdC Et j'ai été, j'ai fait mon jour d'essai. Ça s'est bien passé.

N : J'imagine oui.

D : C'était pas ultra fun non plus, parce qu'on était en plein hiver, y'avait pas grand-chose à faire à part désherber les chemins dans le bas du champ. Voilà

N : Ok. Tu dis qu'avant tu étais boulanger. Et moi je trouve que ça c'est important. Du coup, tu as fini l'école en Belgique. Et tu t'es orienté dans la boulangerie assez vite à ce moment-là ?

D : J'ai.. C'était pas tellement boulanger, c'était surtout le service à la vente quoi.

N : Ok ouais.

D : J'étais à la vente à l'entrée. Mais j'ai même pas fini mes secondaires.

N : Ok.

D : J'ai arrêté en plein milieu de ma cinquième. Non allez, à la fin de ma cinquième on va dire, au deux tiers de ma cinquième. Donc j'ai même pas fini ma cinquième et j'ai pas fait de réto non plus. Et puis comme je disais chez ma mère, et que je ne faisais ni études et que je ne travaillais pas non plus, elle a essayé de me motiver à faire quelque chose en me disant que j'allais devoir commencer à payer un loyer pour la maison puisque je faisais rien et je vivais à leurs frais. Donc je me suis bougé le cul et j'ai été poser des CV un peu partout. Et il y a la boulangerie qui était chez moi où j'avais déjà travaillé il y a un petit temps. Elle m'a contacté en mode bon, je me trouve chez nous. Et du coup ouais, j'ai fait ça. Pendant quelques mois de septembre je crois, jusqu'à mi-janvier, juste avant que la formation commence.

N : Ok. Et donc t'as eu une motivation ou un objectif tout à coup en t'intéressant à la production vivrière ?

D : J'avais déjà un peu cet intérêt pour la nature, pour le vivant. Plus pour les insectes que pour les plantes. Quand j'étais petit, mes parents m'avaient inscrit aux scouts. Plusieurs fois, une fois à la fin de la réunion, il y a les chefs qui viennent parler à ma mère je crois pour demander si je m'amusais parce qu'ils me voyaient tout le temps à l'écart du groupe, en train de chipoter dans le sol et tout. Et ma mère a dit ouais, il passe, il vit sa meilleure vie quoi. Il nous dit qu'il vit sa meilleure vie. Et du coup les chefs étaient là, j'étais là, ok d'accord, top. Et ouais, juste en train de passer ma vie, observer les insectes et tout, tout ce qui bougeait. Et ça a continué, j'ai toujours été intéressé. Et je sais pas, je trouve ça chouette. C'est revigorant d'être dans des espaces verts et tout. Même avec les scouts, on est souvent mis au contact de la nature et tout. Et ça te fait comprendre que ça te fait du bien quoi.

N : ouais

D : Et du coup, ça m'a fait réfléchir. Je me disais, ça peut que me plaire de faire quoi, de faire une formation pour apprendre à faire pousser les plantes. Et donc voilà.

N : A fond, ok. Merci pour ces réponses et cette honnêteté.

D : Avec plaisir

N : Du coup, c'est la deuxième saison, on est au milieu de la deuxième saison que tu fais au CdC. Et est-ce que tu as développé une certaine relation au lieu de de ben de plaisir, envie peut-être d'y aller, d'attachement sentimental ?

D : En fait, si on compte la saison que j'ai fait en stage, la première saison que j'ai fait en stage, donc la première saison que j'ai fait de stage c'était le février à juin. Et ça, c'était en 2022. Et puis, j'ai fait un mois d'août très klaxonné, où là, j'étais saisonnier. Et puis, j'ai repris la saison d'après. Et donc, j'ai fait la saison d'après et cette saison-ci. Donc, si on compte la saison d'avant, je suis à 2,5. Je dis n'importe quoi.

N: Non non c'est ça je me suis trompé , je disais 1,5, 2,5.

D : Oui, clairement. Pendant que, aller, tout au long des mois où j'ai travaillé, on développe ce que je voulais aussi, je crois, un sentiment d'appartenance. Parce qu'il y a des gens que tu vois régulièrement. En général, c'est des gens qui partagent un peu les mêmes valeurs que toi ou qui te font découvrir même tes mêmes valeurs en toi, qui te font découvrir des nouvelles valeurs à toi que tu ne savais pas que tu avais. Et c'est très chouette de passer du temps avec eux, de papoter. Étonnamment, même si c'est des gens qui n'ont pas du tout ton âge, c'était une grosse surprise aussi pour moi. Il y avait pas mal de personnes beaucoup plus âgées. J'ai commencé à papoter avec eux et c'était très chouette. Il y en a beaucoup où je me suis bien très bien entendu. C'était très surprenant. Mais oui, il y a clairement peut-être même une fierté à dire, quand tu es en soirée ou quoi que tu parles avec des gens et qu'on te demande un peu ce que tu veux dans la vie. J'ai une certaine fierté à dire que je suis maraîcher, parce que je ne sais pas, j'aime bien. En général, les gens ne connaissent pas, ou alors ils demandent, tu veux dire le truc avec le cheval ?

N: Ah, maréchal-ferrant, ha oui, d'accord.

D : Je suis là, non pas du tout.

N : Hahah, Non, du tout, tu m'as saoulé. Il y a quand même des gens qui ne savent pas trop ce que veut dire maraîcher.

D : C'est un peu un métier de l'ombre. Ouais. Il y a très peu de gens qui disent, ah ouais, trop stylé et tout, et me demandent, tu fais ça où ? Je fais ça à Bruxelles. Vous avez un champ à Bruxelles ? Et à chaque fois, les gens sont choqués. Ça existe.

N : Encore un peu, heureusement.

D : Donc oui, clairement, un sentiment d'appartenance, une attache à ce champ, et où j'ai même pris part dans le combat qui oppose le logis, qui veut s'agrandir, et le champ qui a une volonté de rester là, et de ne pas perdre de terrain, quoi.

N : Du coup, pour rebondir sur cette thématique, vous, en tant que projet citoyen, vous vous êtes mis au courant des décisions, donc vous avez quand même réussi à avoir un levier d'action sur la décision finale.

D : Je sais qu'il y en a dans l'équipe qui pousse beaucoup pour limiter j'ai envie de dire la casse, dans le sens où le logis, ils veulent vraiment s'agrandir. À la base, ils voulaient prendre une grande partie, je crois, de la prairie des brebis, là. Évidemment, ils n'ont eu qu'un tiers, entre guillemets. Et de ce que je comprends, le logis prête le terrain au champ, le champ ne paye rien pour être là, et en fait, c'est un peu un levier, un moyen de pression de la part du logis, pour nous faire accepter un peu n'importe quoi. Parce qu'ils disent qu'on vous le prête, donc si vous n'êtes pas d'accord sur un truc qu'on vous demande, on vous dégage. Même si on a le soutien d'énormément de gens qui habitent autour du champ, tous les abonnés, évidemment. Donc, il y a vraiment énormément de gens derrière ce champ, mais il y a ce combat entre les deux. Je crois que le champ arrive des fois à s'entendre avec le logis sur certaines choses, même si le champ n'était pas d'accord avec la décision de mettre les containers, ça a été fait, mais il y a quand même du compromis qui a été fait, dans le sens où, par exemple, dans le container principal, là où il y a le bureau, dans un des locaux, il y a une vanne qui nous permet d'avoir de l'eau au champ. Avant, on devait mettre un col de cygne, on devait traverser la rue, mettre un espèce de casse-vitesse pour que le tuyau passe dedans, pour que les voitures passent dessus, c'était un bordel. Tous les matins, on devait le mettre, le soir, le retirer. C'est chiant. Maintenant, ils ont prévu un tuyau pour nous dans ce local...

N : Un mal pour un bien ?

D : J'allais dire un mal pour un bien, même si on aurait pu éviter le mal, mais soit. Il y a du compromis dans tous les sens. C'est un peu chouette quand même, même pour des ennemis, entre guillemets, de mettre bien l'autre. Je trouve ça chouette.

N : Par exemple, si on fait un parallèle entre, avant, une situation de revendeur dans la vente boulangère, et maintenant, cet attachement au lieu, cette lutte que tu lies à ton activité, est-ce que ça a changé ton état d'esprit, ton mindset envers la vie de manière générale ?

D : Je pense ouais, parce que dans cette boulangerie, il y avait pas vraiment de l'attachement. Ça ne complétait pas à mes valeurs. On vendait du pain et des pâtisseries un peu chères à mon goût pour la qualité du truc. La patronne avait un air gentil, mais en vrai, c'était un rat comme pas possible. C'est ouf. J'étais là pour faire mon taf. Parce que j'étais payé, j'étais juste là pour faire mon taf, et c'est tout.

N : Relation à l'horaire. Je fais mes heures, je reçois mes sous.

D : C'est ça, Je fais mes heures, tu me payes mes sous, et paf, basta. Contrairement, par exemple, au champ, où, comme j'ai dit, j'étais allé à Caro et Quentin, je ne sais plus quand, il y a une semaine ou deux, peut-être un mois, où on a fait une réunion d'équipe, où je disais que je n'avais aucun problème à finir plus tard, du moment qu'on me prévient. On me dit avant, il est possible qu'on finisse plus tard aujourd'hui. Je dis, en général, j'ai rien après le champ. Je m'en fous de finir une heure ou deux heures plus tard, du moment qu'on me prévient. Parce que ça me fait plaisir, et parce que ça me tient à cœur de pouvoir compléter les tâches du jour et faire avancer le projet. Pour soulager, par exemple, Caro, qui a beaucoup de mal à lâcher prise.

N : J'ai aussi ce sentiment. Elle porte énormément, elle a toutes les difficultés à accepter que quelqu'un d'autre s'en occupe, donc un peu à sa manière, et pas comme elle exactement.

D : C'est ça ou alors, il faut vraiment beaucoup se renseigner auprès d'elle pour savoir très précisément comment elle veut que les choses soient faites. Et alors là, ça lui décharge un peu de charge mentale. Mais en général, c'est vrai qu'elle a du mal à déléguer. Et très souvent, maintenant en partant aujourd'hui, elle était en train de sortir avec des plaquettes pour faire des semis, alors qu'il était 16h30 et qu'on était là depuis 7h du matin. Et elle a hésité, elle a dit, est-ce que je le fais ? Elle a dit, non, je crois que j'ai la flemme. J'ai dû la convaincre de faire ce qu'elle allait faire le lendemain, parce que je lui ai dit, c'est un peu pratique pour tout le monde, quoi tu vois ? Nous, on va faire ça, donc c'est un peu pratique pour toi, et en plus, ce sera le matin, il sera plus frais, ce sera plus cool et tout. Et du coup, elle a dit, OK, j'ai la flemme, je le fais pour demain. Sinon, elle était partie, je crois.

N : Aujourd'hui, elle disait, oui, je suis de mauvaise humeur, on était un peu autour d'elle. Et donc, si tu as eu cette discussion avec Quentin et Caro, c'est que parfois, il t'a été demandé de faire plus d'heures sans trop prévenir, et donc il a fallu se mettre au clair, au bout d'un moment.

D : C'est pas parfois. En fait, cette réunion, c'était un peu une mini-assemblée générale. C'est un truc prévu pour que toute l'équipe, en tout cas, les permanents et les saisonniers, on papote sur... On avait un ordre du jour, on avait des points, on a parlé de tous ces points, et on a rajouté les points dont on voulait parler chacun. Et le mien, j'avais que ça à dire, d'ailleurs, c'était... Il y avait, je ne sais plus quand, il y a un mois et demi ou quoi. Une journée, on a fait un gros chantier, on a commencé un gros chantier, je ne sais pas, une heure avant la fin de la journée. Et ce chantier s'est étalé, étalé, étalé. Il n'y a pas eu de verbalisation pour dire, ah, on terminera plus tard. Et ça m'a un peu dérangé parce que j'étais là, genre, qu'est-ce qu'on fait ? À quelle étape on s'arrête dans le chantier ? Est-ce qu'on finit vraiment jusqu'au bout ? Ou est-ce qu'on s'arrête à cette étape-là, qui n'est pas critique ? Et ça m'a un peu saoulé de ne pas savoir. C'est juste ça, en fait. J'avais juste besoin de savoir, besoin qu'on me dise, il est possible qu'on va finir plus tard, est-ce que ça te dérange ? Et non. Je ne sais pas, dans 99% des cas, ma réponse aurait été, non, je m'en bats les couilles, on finit ça, quoi. C'est juste que j'ai besoin qu'on me dise.

N : Et donc, tu formules un souhait, et il est entendu par les autres, quoi.

D : Oui, clairement. Ça a été noté dans... C'était Quentin qui m'a fait le PV. Et ça a été noté dedans. Donc, j'étais content.

N : OK. Et lors de ces réunions, l'horizontalité est de mise. Tout le monde peut s'exprimer comme il le souhaite.

D : Ouais, on a fait une petite météo, et on a commencé pour dire un peu comment on se sentait chacun. Et ouais, non, c'est vraiment... Chacun à son tour, on papote, on dit ce qu'on a envie de dire, quoi. Il n'y a pas de... En tout cas, je n'ai pas l'impression de tabou. Moi, je ne me suis pas retenu de dire des choses parce que Caro et Quentin étaient là, ou parce que d'autres personnes étaient là, ou parce que je ne me sentais pas dire ça, parce que je ne ressens vraiment pas cette... Je n'ai pas l'impression qu'il y ait une verticalité, une quelconque verticalité, quoi. Et ça a même fait rigoler

Quentin. Je crois que c'était la semaine passée. On mangeait, et on parlait justement des patrons et tout. Est-ce qu'un tel ou une telle, elle avait un patron ou une patronne qui était un peu rat, justement, ou un peu limite au niveau des horaires, ou de l'argent, je ne sais pas quoi. Et je dis, c'est trop bizarre. Surtout le job que j'ai fait, il n'y a pas un seul patron qui était réglo avec moi avec ça.

Et Quentin qui dit, bah, et nous ? Et je lui dis, vous n'êtes pas vraiment nos patrons. Et là-dessus, il a eu limite un fou rire. Et c'est parce que, bah, même si le mot y est, enfin, pour moi, le mot n'y est pas parce qu'il n'y a pas cette verticalité. Il y a vraiment genre... C'est horizontal, on est tous des collègues. Et quand on se demande l'un à l'autre de faire quelque chose, je sais pas, c'est pour rendre service. À la ferme plus que pour, je sais pas. C'est plus pour aider que pour, je ne sais pas comment formuler ça... Je ne sais pas, c'est différent.

N: Et donc, paske Caro et Quentin sont à 80 %. Et est-ce que comme vous êtes saisonnier par rapport aux permanents, il y a quand même deux mots différents, deux statuts différents. Est-ce qu'il n'y a pas quand même un genre de rendre des comptes ou de devoir rendre des comptes ? Par exemple, c'est quelque chose que peut-être je sens plus avec Thali. Parfois stressée, de rendre des comptes, quoi, positifs.

D : Ouais, peut-être que ça varie d'une personne à l'autre. Je sais que Thali a tendance, justement, il y avait une journée où il y avait très peu de monde et elle avait justement pris très à cœur le fait qu'on était très peu et qu'il y avait une charge de travail énorme. Moi, je l'avais déjà dit, mais je suis très imperméable au stress et tout ça. Donc, juste là, OK, pas beaucoup, on va travailler comme d'habitude. On n'a pas fini ou on fera moins que d'habitude, mais on va travailler, il n'y a rien à faire. On ne va pas se tuer à la tâche parce qu'il y a moins de monde, quoi. Non, ça varie d'une personne à l'autre. Je crois que Mathias aussi est affecté, mais beaucoup moins. Ça l'embête peut-être des fois, mais je ne pense pas qu'il le prenne très à cœur non plus.

N : OK.

D : Et pour parler de ces comptes à rendre ou de poids dans la balance, je n'ai pas l'impression du tout. Même si, comme c'était permanent, Quentin et Caro, ils ont quand même plus de responsabilités, entre guillemets, parce que Quentin gère tout ce qui est stagiaire. Caro, elle gère énormément. Franchement, je ne saurais pas dire plus qu'elle gère. Elle a le plan de culture en tête, mais par cœur. Quand tu lui montres une planche, même si elle n'a pas vu le bloc, elle peut te dire, là, il y avait ça, maintenant il y a une bâche, et après il y aura ça, de telle semaine à telle semaine. C'est incroyable. Donc elle gère plutôt cet aspect-là, et Quentin est plus sur le côté stagiaire. Et peut-être que... Non, Mathias, je ne pense pas qu'il ait d'admin ou quoi. Donc oui, ça dépend. Franchement, justement, ça ne dépend pas du statut.

N : Très bien. Est-ce que... Ah non, excuse-moi, je t'avais déjà posé la question. Du coup, je dois garder un genre de feeling, où est-ce qu'on en est, à peu près, et je ne sais même pas s'il faut qu'on s'y colle ou pas. Bon, je vais quand même essayer. Du coup, tu me dis, arrivé au Chant des Cailles, foisonnement de relations sociales, tu parlais aussi intergénérationnelles, c'est parfois des choses qu'on n'a plus trop l'occasion de vivre. On voit nos potes qui ont souvent nos âges, et puis les vieux, c'est souvent des gens de la famille, et voilà, ça s'arrête là. Mais donc, est-ce que ça... Est-ce que t'as changé ton rapport au monde social et naturel après avoir... après t'être engagé au champ des cailles ?

D : Ben... Je pense, ouais.

N : Est-ce que tu penses à un événement, par exemple ?

D : Ouais, c'est à ça que je réfléchissais. Peut-être que, ouais, je sais pas, peut-être que papoter avec des personnes plus âgées, ça m'a, comment dire, ouvert les yeux d'un autre point de vue, mais d'office, sur la manière dont eux vivent leur vie et comment eux voient la société. Et... D'un côté, c'était chouette de voir qu'il y avait beaucoup de points communs, genre, de la manière dont on voyait les choses, genre... Comment spécifier ça ? Que c'était pas un truc de jeune, d'être anticapitaliste, anti... je sais pas... Plus de gauche, en fait. Il y avait aussi des personnes plus âgées qui étaient là, genre, en mode, les politiques, c'est des grosses merdes, le capitalisme, ça pue le caca, il faudrait retourner à une agriculture paysanne, ceci, cela. Et en fait, d'entendre ça de personnes plus âgées, je trouve ça très chouette. Parce que j'avais été, en tout cas, très peu, très très peu même, confronté à gens des discours venant de personnes de cet âge là tu vois. Et comme là, c'était des personnes plus âgées qui étaient dans le... dans les piliers, ou en tout cas, qui connaissaient de très près la coopérative, ils partageaient évidemment ce genre de valeurs. Ça, c'était chouette. Mais donc, oui, j'étais là, peut-être qu'à un certain moment, je doutais de mes idées, de mes valeurs, en mode, ah, peut-être que c'est une phase et que ça va me passer, parce qu'avec l'âge, ou ceci, ou cela, mais en fait, non. Il y a des gens qui pensent ça depuis longtemps, ou qui pensaient pas ça, et puis maintenant, ils pensent ça, et du coup, je me dis, bah, non, en fait, non.

N : J'aime bien comme je pense. Je vais rester comme ça, je vais rester là-dessus.

D : Exactement

N : Ok, trop bien. Et donc, est-ce que t'as pu observer des changements d'habitude ou de pratique en dehors du travail, dans ta vie personnelle à toi ?

D : Depuis que je suis au champ ?

N : Ouais, par exemple, toi, avec ces rencontres stimulantes.

D : Pas comme ça.

N : De consommation, toi, de...

D : Ouais, c'est... De consommation... De consommation, clairement. En tout cas, pas par rapport au CdC, mais par rapport à ma formation. Parce que pendant ma formation, j'ai... Vraiment appris à manger beaucoup plus de légumes, et en fait, cru. Parce que mon formateur, je sais pas, il me disait que c'était ultra important, il avait raison, je trouve, de goûter ce que tu produis, parce que c'est... C'est très... C'est pas... Comment dire ? Quand ça te fait du... Pas du bien à toi-même, mais genre... Si, du bien à toi-même, mais... C'est vraiment particulier. Quand t'es fier de pouvoir goûter ce que t'as produit, de pouvoir goûter vraiment le fruit, littéralement le fruit de ton travail, littéralement, c'est très chouette. Et du coup, il faisait très souvent ça, il mangeait... Il nous faisait de manger, on goûtait avec lui, et en fait, j'ai vraiment

appris à bouffer les légumes très fort, parce que je les voyais, parce que je les plantais, parce que j'apprenais à les connaître, et même les trucs que je bouffais pas avant, genre, les légumes que j'ai découverts là, j'étais là putain, tout bon. Et du coup, ouais, du coup, ça a changé un peu, un peu beaucoup, mes habitudes alimentaires. J'ai l'impression de manger beaucoup plus de légumes depuis que j'ai commencé ça.

N : Ok, merci. Qu'est-ce qui, selon toi, permet de développer les relations sociales au sein du collectif ? Donc déjà, peut-être, vous au sein du pôle maraîcher, mais peut-être aussi dans une autre mesure, également avec les autres pôles et les mangereuses.

D : Hum... Au sein du pôle maraîchage, je dirais déjà se voir de manière informelle en dehors du taf, quoi.

N : Est-ce qu'il y arrive souvent ?

D : C'est rare. Moi, j'ai déjà été grimper plusieurs fois, il t'a dit. Oui. C'était très chouette. En vrai, c'était très chouette. Hum... Même une fois, on a été... Caro était venue aussi, je crois. Oui. Ça, c'était assez surprenant. Elza était venue aussi. Enfin bref, on a déjà été à plusieurs, une fois. Et moi, j'ai déjà été grimper, je me rappelle, 3-4 fois avec Thali en salle. C'était très très chouette. Et euh... Peut-être que, ouais, faire ce genre de... Peut-être pas nommer ça un team building, mais juste se voir en dehors du taf pour... pour parler un peu d'autre chose que du taf.

N : Oui.

D : Parce que c'est sympa 2 minutes, mais... Je crois que c'est sympa aussi, je sais pas, de se voir sans avoir cette pression au-dessus de... Je sais pas, de la... Pas tant de rentabilité, mais quand même de travail, de charge de travail, de temps de travail, de pénibilité de travail.

N : Oui.

D : Travail, travail.

N : Mais par exemple, Quentin et Caro me parlaient aujourd'hui de certains repas que vous faites entre vous régulièrement. T'as pas l'air de... d'en parler. Ouais ?

D : Euh... C'est... Ah oui, c'est avec Thali qui ont parlé de ça, je crois.

N : Avec Thali, ouais. Je crois que c'est ouvert un peu à tout le monde.

D : C'est ça, oui, je crois que c'est la cuisine du quartier.

N : C'est lié à la cuisine du quartier ?

D : J'ai l'impression.

N : Ah !

D : Mais non, non, peut-être que c'est les... Tous les 5 du mois... On a un repas commun avec tous les pôles. Avec le bercail, avec le pédagogique, avec le jardin collectif. Donc tous les 5 du mois, le midi, on fait auberge espagnole au bureau.

N : OK.

D : Et je dis le 5 du mois, c'est un dimanche, ben c'est le 6 ou le 7, 4. Du coup, tous les 5 du mois, il y a un midi commun à tous les pôles au bureau où on fait auberge espagnole. Et on a fait ça, du coup, début du mois-ci.

N : Ouais.

D : Très chouette.

N : Et vous le refaites début juillet ?

D : Oui.

N : Tu seras pas là malheureusement.

D : Malheureusement, je serai pas là. Début août, je serai là. Septembre, pareil.

N : Et c'est souvent une occasion où t'es présent, souvent ?

D : Euh... Oui, quand même. Comme je suis là 3 jours semaine, quand même, j'ai quand même pas mal de chances que ça tombe sur un de mes jours.

N : OK. Et peut-être que dans ce cas-là, l'ambiance travail est quand même un peu présente vu que c'est peut-être l'occasion de parler entre ces personnes qui se voient peut-être pas très souvent vu que les pôles sont parfois séparés physiquement.

D : Ouais, peut-être parler d'un tout petit peu de travail. Bon, c'est... Je sais pas. J'ai pas l'impression qu'on a tant parlé de travail. Il y a surtout chacun qui papotait un peu, qui expliquait comment il avait confectionné ce qu'il avait apporté pour l'auberge espagnole. Les hésitations qu'ils avaient, le projet pour des améliorations de repas ou quoi. C'était une édition un peu particulière parce que c'était la première du coup. Et ils cherchaient aussi le nouveau nom du bureau. Je crois qu'entre-temps, ils l'ont appelé le Nid des Cailles. Très chouette.

N : Ah ouais.

D : Mais du coup, ils ont vraiment présenté le bureau. Ils ont dit, voilà, c'est un endroit où tout le monde peut venir, que ce soit manger le midi, même en dehors du temps de travail. Il y a des gens qui travaillent là toute la journée. Donc, si vous voulez passer, je sais pas, boire de l'eau, manger, enfin, n'importe quoi, papoter, c'est ouvert. Et il y a un tableau avec toutes les dates importantes qui concernent la coopérative. Que ce soit, je sais pas, le... le marché à Flagey, que ce soit un événement spécial avec une scène ouverte, plein de trucs comme ça. Et voilà. Et tout ça, c'est là-bas. Donc, c'est un peu, je crois, c'était vraiment l'objectif aussi de ce changement de bureau. C'est de pouvoir accueillir tous les pôles, un certain jour et même en dehors de ce jour-là. Pour tisser plus de liens entre les pôles. Parce que, ouais, on les voit très rarement, sauf ceux qui passent sur le champ. Mais sinon, les autres... J'ai découvert des gens qui étaient dans la coopérative depuis un petit temps. Que je connaissais le nom, mais j'avais jamais vu. Je voyais le nom, par exemple, Aline, qui nous envoyait nos fiches de paye tous les mois. Et qui met un petit mot gentil pour dire, voilà, Dimitri, t'as une fiche de paye, je suis content. Mais je ne savais pas qui c'était. Je ne l'avais jamais vu. Et du coup, c'était chouette de pouvoir poser un visage sur ce nom. Mais pareil pour plein d'autres... plein d'autres gens. Donc voilà, c'était une chouette idée...

N : OK. Ah ouais, à fond. Et est-ce que tu pourrais citer des défis ou opportunités rencontrées un peu dans le fonctionnement justement du collectif ? Par exemple, est-ce que les interactions que tu peux avoir sur le terrain du CdC avec les mangeuses tu vois ça plutôt comme un défi ou au contraire une opportunité ?

D : C'est plus souvent, pour moi en tout cas, une opportunité parce que j'ai jamais eu affaire à des gens désagréables. Vraiment jamais. Et je crois que c'est une chance parce que je sais que Caro a déjà été exposée à des mangeuses qui étaient désagréables, qui râlaient parce qu'il n'y avait pas grand-chose, alors qu'on était déjà genre... Qu'on n'avait jusque là, parce qu'on n'en pouvait plus de rien avoir, rien qui pousse, qui fasse trappé tout le temps et qu'il n'y ait pas de soleil. Alors en plus d'avoir des gens qui viennent nous dire « il n'y a pas grand-chose », ça veut dire encore faire déborder le vase de quelques litres. Moi de mon côté, vraiment, je n'ai jamais eu d'interaction négative. Toujours des positifs, des gens qui posent des questions pour savoir où est tel ou tel légume, et très souvent qui terminent la conversation en nous remerciant pour les beaux légumes. Donc vraiment positif. Je n'ai jamais eu de situation.

N : Et au sein du pôle maraîchers ? Est-ce qu'il y a eu des défis ou des frictions dans les interactions entre les membres du groupe ?

D : Tu veux dire entre les maraîchers et les mangereuses ?

N : Non, entre vous, au sein du pôle.

D : Rien à voir avec les mangereuses du coup ? Ou lié à des problématiques ?

N : Si tu as envie de me parler des mangereuses avec, fais-le.

D : Ok, mais je ne pense pas qu'il y en ait eu.

N : Il n'y a rien qui te vient très vite, ça a l'air assez....

D : Des conflits, non. Plutôt, c'est déjà arrivé plusieurs fois que Quentin, vu qu'il est fatigué, parce qu'il a deux enfants en bas âge à la maison, et qu'il est aussi courant un peu partout, qu'il est quatre jours, quatre jours, quatre semaines sur le champ, il est fatigué, et donc il est plus facilement distrait, il fait plus facilement des bêtises, et ça, ça l'énerve. C'est déjà arrivé plus souvent qu'il fasse une bête erreur, on plante des céleris, il y a quatre caisses, il y a deux variétés, deux fois deux variétés, on ne fait pas attention, et on mélange pendant la plantation. Et du coup, sur les deux planches, il y a un mix, et c'est un peu chiant des fois parce que c'est deux types de céleri qui se récoltent de manière différente, genre un céleri branche et un céleri feuille, qui ne se récoltent pas de la même manière, et du coup, ça l'a saoulé, ce n'est pas grave en soi, mais comme ça arrive parfois chaque semaine, ça le saoulait. Mais ce n'était pas vraiment un conflit avec d'autres personnes, c'était plus avec lui-même, ça le saoulait d'être fatigué, de faire des erreurs. Mais entre nous, je n'ai pas l'impression.

N : Ok. Du coup, je ne peux pas vraiment te demander comment ces conflits sont abordés et résolus. Malheureusement.

D : Je réfléchis encore, mais vraiment, je ne vois rien pour l'instant. Non, franchement, comme tu as pu le voir, des fois, Caro est un peu fort sous pression et qui lâche clairement la pression en disant, je ne sais pas, je n'ai pas envie de répondre à ça maintenant, je suis énervé. C'est bien, elle le cache, elle le dit, je n'ai pas la tête à ça, je suis énervé, je n'ai pas envie de commencer à réfléchir à ce truc. Il y a vraiment des conflits dans l'équipe, je ne pense pas.

N : Ok.

D : Entre maraîchers, en tout cas.

N : Parce que ? avec d'autres personnes ?

D : Je crois, je n'ai jamais les tenants et aboutissants de toutes les histoires, mais je sais que, par exemple, avec des ex-mangereuses, ou en tout cas une ex-mangereuse, avec son père, je ne sais pas trop, de nouveau tous les morceaux de l'histoire, il y a eu des problèmes parce qu'à un moment, il y a eu des vols de fleurs de courgettes ou des gens qui venaient servir alors qu'ils n'étaient plus abonnés, il y a eu des problèmes avec cette personne, et puis même cette personne n'est pas forcément appréciée par d'autres dans la coopérative, et cette personne qui n'est pas très appréciée veut re-renter dans la coopérative parce qu'elle aime vraiment le projet, elle l'aime beaucoup, mais les gens ne l'aiment pas. Et je sais que Quentin, ça lui a posé problème parce qu'il n'avait aucune raison de dire non à cette personne, il n'a rien contre elle, elle ne lui a jamais causé de tort, il a zéro raison de lui dire non, ne rentre pas dans la coopérative. Et ça l'embêtait parce que de l'autre côté, les gens étaient là, ils ne voulaient pas d'elle.

N : Mais donc cette personne a été exclue ou elle est partie d'elle-même ?

D : Je crois qu'elle a été abonnée, et puis elle s'est désabonnée, je ne sais pas pour quelles raisons, et puis maintenant, elle voulait de nouveau être abonnée, je pouvais faire partie de la coopérative, et ça a créé des tensions parce que justement, il y a un groupe de personnes qui ne sont pas d'accord.

N : On a parlé un petit peu des événements qui ont renforcé le sentiment de communauté au sein du collectif. Est-ce que vous, au sein du pôle maraîcher professionnel, est-ce que vous avez des rituels, des habitudes, des choses que vous faites un peu de manière systématique et qui peuvent être parfois nourries d'une certaine symbolique ?

D : Je ne sais pas, là comme ça, je n'ai pas d'exemple.

N : Écoute, moi je t'avoue que cette question, j'en suis pas fan. Tu me permets de skipper ça ? Parlons un peu des pratiques agroécologiques, et je reviendrai un petit peu après. Vos pratiques culturelles sont agroécologiques, et de toute façon, vous le revendiquez, c'est sur le petit panneau que je retrouve, qu'on retrouve un peu partout. Est-ce que tu fais un lien entre la mise en place de ces pratiques agroécologiques et un certain bien-être au sein du collectif, entre vous ?

D : Ouais, je pense que le fait de faire les choses, comment dire, de faire le bien pour la terre, pour le sol, ou en tout cas, le moins possible faire le mal, ça nous pousse d'une certaine manière à être bons entre nous.

N : Une attitude générale de bonté, quoi.

D : C'est ça, ouais. C'est le fait que, je sais pas, qu'on essaye d'être, en tout cas avec ce qu'on plante, le reste je dis pas, mais avec ce qu'on plante, on essaie de le chouchouter un peu, de la mettre le plus à l'aise possible. Peut-être que, ouais, ça se répercute dans les comportements qu'on a les uns avec les autres. En tout cas, j'ai fortement l'impression, c'est un énorme contraste, par exemple, si je compare à toutes les autres ambiances de travail que j'ai eues, quoi. J'ai jamais vécu ça ailleurs. J'ai pas eu énormément de taf ailleurs, mais je n'ai jamais eu ça comme ça. Genre, vraiment, c'est une bienveillance énorme. Genre, dantesque.

N : De l'attention aux autres, de la connexion aux autres.

D : Vraiment, de la recherche de bienveillance et de mettre à l'aise l'autre. En tout temps.

N : Ouais, c'est cool, c'est beau. C'est beau tout ça. Et donc, on peut parler d'une conscience collective. Parfait, ça s'enchaîne. Au sens du collectif, d'abord, entre vous, en fait, c'est ce que tu viens de me dire, il y a une conscience collective, quoi, qui s'est développée. Et donc, est-ce que tu saurais peut-être, est-ce que tu as une idée de qu'est-ce qui pourrait amener à cette conscience collective ? Parce que là, je te parlais, excuses, c'est pas clair. Je te parlais des pratiques culturelles, mais peut-être que tu as autre chose qui te vient en tête, qui pourrait générer ou aider à mettre en place une conscience collective de l'autre, quoi, du care, quelque part.

D : Je pense que, involontairement, notre manière de commercialiser les légumes, le fait que ce soit de l'auto récolte, si on était une ferme qui vendait nos légumes, j'ai l'impression, de mon point de vue, qui vendait les légumes des marchés

ou des paniers ou à des restaurants, j'ai l'impression que ça pourrait quand même changer pas mal de choses, dans le sens où... Déjà, on aurait beaucoup plus de taf. On pourrait prendre, entre guillemets, que les beaux légumes. Il y a des gens qui voudraient passer des journées entières sur des marchés. Je crois que ça change beaucoup la dynamique, le fait que ce soit de l'auto récolte, parce que, je sais pas, comme toute l'équipe, les jours où on travaille ensemble restent sur le champ. Je sais pas comment... Je sais pas où je vais, là.

N : Peut-être que tu associes le fait de récolter, le travail que ça représente et les normes de qualité qu'il faut suivre, etc. Tu fais un lien, peut-être, avec une conscience peut-être plus individuelle, un peu plus du chacun pour soi ?

D : J'ai retrouvé ce que j'avais derrière la tête, c'était le besoin de rentabilité. Là où un maraîcher ou une maraîchère qui vient vendre ses produits sur un marché doit se démarquer en vendant un produit tip-top, nous, on peut vraiment se mettre bien, parce que les gens, en général, ont des attentes beaucoup plus basses. On va savoir pourquoi. Je sais pas, parce que les gens sont juste gentils. Ils ont faim, ils passent, il y a poids. Je crois qu'il y a de ça aussi. Le fait qu'on ait pas ce besoin de rentabilité, tu peux être frustrant de te dire que t'as une récolte immense de 100 choux et à cause de l'humilité, t'as 30% que tu dois jeter. Alors que sur de l'auto-récolte, tu sais que les gens vont passer, ils vont prendre le choux, ils vont couper le morceau qui est pourri et ils vont bouffer le reste. Et je crois que ça, ça va peut-être sortir un gros poids aussi. Donc ouais c'est peut-être avoir beaucoup moins ce souci de rentabilité. Même s'il est encore présent, puisqu'il y a de l'argent qui rentre et de l'argent qui sort, et il faut qu'il y ait toujours plus... Enfin, pas plus, mais il faut que ça s'équilibre. Il peut y avoir plus d'argent qui rentre que d'argent qui sort, mais pas l'inverse. C'est chiant.

N : Est-ce que, par exemple, t'as... Ah non, en fait, je crois que c'est... Je crois que c'est après que je voulais poser cette question ou alors je vais la poser tout de suite. Ah, je ne l'ai pas marquée, voilà, c'est pas bien. Donc il y a presque du regret dans ce que je comprends, dans ce que tu me dis. On veut faire agroécologique, on veut prendre soin d'un maximum de tout, des êtres humains, de la terre, des insectes et des plantes, et au final, il y a quand même ces normes de rentabilité, de productivité qui nous tombent dessus. Est-ce que t'as un exemple, par exemple, où, au niveau du collectif, vous vous disiez, voilà notre vision, mais voilà ce qu'on est obligé de faire en fonction des contraintes financières réelles. Est-ce que t'as un exemple, par exemple ?

D : Typiquement, le nombre de personnes qui sont présentes sur le champ, de salariés, ou de gens payés, que ce soit saisonniers ou permanents, si on était plus, la charge de travail serait moins importante et les journées seraient peut-être moins longues, moins pénibles, peut-être que plus de travail serait effectué. Donc s'il y avait plus de monde en permanence sur le champ, je crois que ça pourrait résoudre ce problème. Enfin, pas ce problème de rentabilité, mais si, en fait, parce que le problème de rentabilité, t'es obligé de le résoudre en disant que si tu réduis tes effectifs, tu réduis tes charges, et du coup, tu peux augmenter la tune que tu fais. Mais bon, le but, c'est pas d'augmenter la tune qu'on fait, c'est de pouvoir équilibrer les deux et en même temps pouvoir se racheter du matériel quand il en faut et se racheter du matériel si on se le fait voler. Mais de ne pas pouvoir se poser la question est-ce qu'on peut mettre une nouvelle personne, enfin, une personne en plus, pour rejoindre l'équipe, voire deux, voire trois, ce serait un luxe et ça réglerait, je crois, beaucoup de problèmes. Que ce soit le désherbage, même le suivi. Je trouve qu'il y a un travail énorme dans le maraîchage, c'est l'observation. D'ailleurs, Quentin et Caro, ils consacrent une demi-journée juste pour ça, le vendredi après-midi, il passe vraiment la moitié de la journée à observer chacune des cultures pour noter, à telle planche, il se

passé ça, à telle planche, il y a ça, à telle planche, il y a ça et pas ça. Et donc c'est vraiment l'observation et je pense que ça pourrait prendre encore plus de temps. Peut-être mieux étaler sur la semaine ou quoi, mais vraiment, c'est un travail d'observation qui peut, je pense, alléger la charge de travail. Typiquement, s'il y a un désherbage à faire, que tu le vois pas à temps, t'attends une semaine avant de le faire, il est peut-être deux, trois fois plus important et plus imposant, donc ça met plus de gens dessus et donc ces gens n'enlèvent pas d'autres trucs plus importants qu'à faire sur le moment. Et donc voilà, c'est chiant.

N : Mais ça t'arrive de faire, moi j'appelle ça un tour de culture, une photo instantanée de l'état des cultures, c'est quelque chose que toi tu fais, avec eux, avec elleux ?

D : J'ai déjà participé, je crois, l'année passée ou l'année d'avant, à un tour du champ avec eux, mais depuis j'ai pas refait ça, mais je le fais en fait quand je travaille. Genre typiquement c'était, aujourd'hui au champ, je sais plus ce que je foutais, ah oui, je complétais les lignes de tomates, au fond, et en passant plusieurs fois entre les lignes, je vois des plants de tomates qui sont couchés par terre parce qu'ils sont mal tuteurés, je vois des méga gourmands, et en fait, j'ai été rapporté chez eux, j'ai dit, vous pouvez noter, mais il y a un travail d'égourmandage et de tuteurage à faire, on s'y croit. Et je crois que c'est aussi une grosse partie du travail de maraîcher, c'est de l'observation. Parce que, si je l'avais pas rapporté, peut-être que pour une raison x ou y, eux ils passaient pas dans cette serre jusqu'à la fin de la semaine, et on aurait pu avoir des dégâts ou des maladies qui se développent parce qu'il y a des plants couchés par terre qui prennent la flotte, ou n'importe, des gens qui marchent dessus, parce qu'il y a plein de gens qui marchent là. Et donc ouais, on est quoi, on est mardi, donc il aurait pu y avoir mercredi, jeudi, et la moitié de la journée de vendredi où ces plants auraient pu rester par terre, ce problème est rapporté, je crois que je vais le faire demain matin. Je vais passer en serre 3 avec je sais pas combien de personnes, et on va redresser les plants.

N : Je suis chaud !

D : Dès qu'on aura fait les poireaux.

N : Et donc, quelque part, ça t'amène de l'indépendance, et c'est quelque chose que tu recherches, tu te souviens, quand je vous avais posé la question, est-ce que travailler sans les permanents vous apporte quelque chose de particulier, et toi tu m'as dit quelque chose que les autres m'ont pas dit tout de suite, c'est que tu m'as dit vraiment, il me semble au mot près, j'ai vraiment un sentiment particulier quand je travaille seul, mais seul, c'était donc sans permanents ou seul, seul ?

D : Les deux sont différents, parce que j'ai déjà travaillé seul quand Quentin était en train de faire le tour du champ, et j'ai l'impression que ça reste différent, et j'ai déjà travaillé seul, seul, parce qu'il y a des week-ends où je fais tout ça sur le champ, et ça reste différent, parce que quand je suis tout seul, il n'y a que moi, je peux toujours envoyer un message à Quentin, mais ça me force un peu plus à mettre un peu plus de moi dans le champ, c'est pas une décision que j'ai été chercher chez quelqu'un, que je reproduis, c'est moi qui décide, et je l'applique dans le champ, et donc c'est un peu comme si je mettais une petite part de moi dans le champ, une décision que j'ai prise et qui a fait que le champ, d'une certaine manière, et donc ça j'aime bien, quand je suis seul, seul, c'est-à-dire qu'il n'y a personne d'autre que moi, mais ouais,

N : Tu y trouves aussi ton compte lorsque les permanents et les saisonniers sont là. Ah ouais, top. Il ne faut pas garder l'exemple des limaces en tête forcément, parce que c'est un peu l'emblème de la lutte, je trouve, du collectif avec la nature, mais le collectif se positionne par ses pratiques agroécologiques plutôt dans un esprit de collaboration, d'interdépendance avec l'environnement. Est-ce que donc les pratiques, ouais, s'il te plaît, est-ce que tu pourrais me donner les pratiques qui pour toi, donc je ne te parle pas de la chasse des limaces, mais les pratiques qui vont dans ce sens d'interdépendance et de coproduction.

D : Du style les moments où on fait copain copain avec la nature ou enfin plutôt où...

N : Par exemple, pour moi, ne pas traiter des pesticides, ça c'est quand même entretenir une certaine relation, peut-être tu me parlais du sol tout à l'heure, lui faire du bien ou lui faire le moins de mal possible, peut-être que tu as des choses à redire sur votre manière de gérer les sols, je ne sais pas.

D : Il y a plusieurs trucs qui me chiffonnent d'office, mais c'est les pratiques culturelles de l'endroit, tu vois, donc par exemple sur le travail du sol, quand on passe la fraise, même si je ne peux pas observer directement le mal qu'on fait en mélangeant les horizons, les différents horizons du sol, je sais que toute la faune anesclique qu'on dit, je crois.

N : Celle d'en haut ?

D : Tout ce qui vit dans le sol n'a pas nécessairement envie de se retrouver ailleurs que dans la couche là où elle était. Et du coup, même si c'est très pratique pour nous, je ne doute qu'on fait du mal au sol et qu'on doit dégrader un peu la structure du sol et la vie du sol. Mais d'un autre côté, quand je vois le travail qu'on peut éviter avec ne serait-ce que du pétrole.

N : Ouais.

D : Je n'aime pas ça, mais quand je vois le travail qu'on peut faire avec, c'est terrible. J'aimerais trouver un moyen sans pétrole qui fait le même taf que le pétrole, mais je ne sais pas si ça existe.

N : Ouais. Je me demande si on va trouver ça. Je ne sais pas.

D : Sinon, d'autres choses seraient les pucerons. Au lieu de traiter, ce qu'on fait, c'est qu'on attend. Parce que, de nouveau, le travail d'observation, on regarde à quel point les cultures sont ravagées. En vrai, des fois, elles sont ravagées. Les fourmis entretiennent ça. Du coup, on regarde la quantité de pucerons qu'il y a. Généralement, en regardant, ce qu'on trouve, c'est des œufs et des coccinelles tirées dans les parages. Quand on voit ça, on ne va pas traiter. On va juste buter les coccinelles et on va juste tirer une balle dans le pied. À ce moment-là, on ne fait rien. Parce qu'on sait que, idéalement, les coccinelles et surtout les larves de coccinelles vont bouffer un max de pucerons.

N : À fond.

D : De nouveau, je n'ai jamais pu observer directement l'effet des larves, mais je me dis qu'elles vont bouffer un max et ça va marcher.

N : À fond.

D : Troisième exemple. C'est au niveau du désherbage. C'était vraiment la troisième fois que j'y pense pendant deux semaines. J'étais en train de désherber et je me dis que c'est con parce qu'on amende le sol et même on fertilise. Il y a des mauvaises herbes qui poussent. Elles se nourrissent de ce qu'il y a dans le sol. Nous, on les arrache et on les jette dans le bois à côté. C'est totalement débile. On perd plein de nutriments qu'on enlève du sol et qu'on exporte. Et à côté, on vient importer des trucs. Ça a beau être des granules des engrais en granules secs des matières organiques, on importe quelque chose quand même. On se rend dépendant d'intrant. Et d'un autre côté, on exporte une partie des plantes qui ont absorbé ces intrants. Je trouve que c'est un non-sens. J'avais déjà parlé à Caro de ça, d'utiliser les mauvaises herbes comme couvre-sol pour réutiliser tout ce que les mauvaises herbes ou les adventices plutôt, ont absorbé dans le sol pour les donner aux plantes qu'on veut faire pousser. Pour faire retourner l'azote dedans pour couvrir le sol pour garder l'humidité dans le sol. Mais de nouveau, ça soulève d'autres problèmes comme les adventices qui sont en graines qui vont se semer dans le sol. Ça fait des cachettes pour une les limaces qui adorent se cacher dans des endroits humides à côté de la bouffe. Mais j'ai quand même fait envie de faire une expérience un jour de faire une demi-planche désherbée. Une demi-planche avec des couvre-sol de mauvaises herbes qu'on vient d'arracher, qu'on laisse sur place pour voir un peu la différence. Et même faire ça sur plusieurs planches à différents endroits du champ parce que ce serait pas très représentatif de le faire à un seul endroit. Donc ça, j'aimerais bien.

N : T'en as déjà parlé ?

D : J'en ai parlé à Caro, mais je vais lui en reparler parce que c'est sûr que je peux la convaincre de le faire, parce qu'elle était chaude aussi. Je vais lui parler aussi. En fait, ça relie un autre truc qui est le problème de rentabilité qui ne nous laisse pas le temps d'expérimenter. Comme on est toujours en train de courir partout à gauche à droite pour cette légère rentabilité, on n'a pas le temps d'expérimenter. C'est ultra important de pouvoir expérimenter en tant que cultivateur de terre. Parce que t'as besoin de voir pour toi-même le résultat de tes expériences. Et on n'a pas le luxe de pouvoir faire ça. C'est très intéressant.

N : À fond. Nous autres occidentaux européens, on a une sale tendance à estimer que l'être humain est une forme de vie supérieure qui s'est extraite de la nature. C'est pour ça que nos sociétés capitalistes n'ont aucun souci à détruire les ressources sur lesquelles on est assis. Est-ce que ça, c'est... Est-ce que justement ce positionnement vis-à-vis de la nature, quelle place on lui donne et quel respect on lui accorde, est-ce que c'est quelque chose qui est discuté au sein du collectif, qui arrive dans les discussions ?

D : Quand même, ouais. En tout cas, l'utilisation qu'on fait de l'espace autour de nous, c'est typiquement le combat entre le logis et le champ. Puisque le logis veut s'agrandir, donc bétonner. Et le champ, il voudrait rester pour pouvoir nourrir les gens qui habitent autour de manière durable. Mais oui, dans le collectif, je pense que les gens sont très positionnés

en faveur du maintien des espaces verts, en général. Ouais. Et des bois, en général, plus que un parc ou quoi. Mais oui, les gens sont clairement positionnés là-dessus. Et il y a eu des manifestations pour montrer la volonté de garder le champ tel qu'il est et de ne pas le renier du tout. Avec, je crois, 900 personnes qui sont venues à des manifestations. Je ne sais pas si c'était organisé par le CdC mais c'était organisé, je crois, par des admins du CdC. Et ce projet a quand même eu lieu. Donc, en fait, c'est relou. Mais les gens sont... Je ne sais pas si on en parle tant que ça, mais on est pour le maintien, en tout cas, des espaces verts comme ils sont, voire l'agrandissement de ceux-ci. Puisque ce serait carrément bénéfique, en fait, même pour le champ. S'il y avait un couloir de verdure qui reliait le champ, par exemple, à la forêt de Soigne, je pense que ce serait incroyable. Je ne sais pas quel effet ça aurait, mais ça n'aurait que des effets bénéfiques. S'il y avait un couloir de verdure, il y aurait, je ne sais pas, peut-être les renards qui sont coincés, enfin, pas coincés, mais qui traînent près du champ, ils iraient plus loin. Peut-être que des hérissons arriveraient dans le champ et boufferaient toutes les limaces. Je ne sais pas, il y aurait, je ne sais pas, combien de facteurs qui affecteraient le champ de manière, je pense, pour la plupart, positive. Ce serait un gain énorme. Mais la tendance est plutôt inverse. C'est-à-dire qu'on met du béton, là, il y a du verre, et on met du verre, là, il y a du béton.

N : Du coup, il est jaunâtre, quoi.

D : C'est ça.

N : OK, merci. C'est une question que j'avais déjà un peu posée. Ou alors, est-ce que tu as un événement, un moment en tête où, d'un coup, tu as ressenti une connexion particulière avec l'environnement non humain de là.. Ouais, donc, que ce soit le bout de forêt attendant à côté ou la faune ou la flore du champ, est-ce que tu t'es senti d'un coup plus proche de celle-ci, ou...

D : C'est vrai que, dans le bois, au fond du champ, c'est très chouette parce que j'ai l'impression qu'il y a de tout. Il y a cette montagne d'adventices qu'on fait grandir de jour en jour. Il y a les toilettes sèches qu'on vide dans une espèce de bac, là. Il y a des immenses buissons de ronces. Il y a des grands arbres avec des... J'ai déjà vu plein d'oiseaux différents dedans. J'ai déjà vu des piques, j'ai déjà vu des piques. J'ai des chênes, j'ai déjà vu... Récemment, j'ai observé des étourneaux au champ. J'ai jamais vu d'étourneaux, au champ en tout cas. Et j'en ai vu pour la première fois il y a deux semaines, cette semaine-ci. Je t'ai ultra étonné. Et il y a un immense arbre mort. Je ne sais pas si tu vois, mais il y a vraiment... Franchement, on le voit du champ. Il est vraiment immense. Et tu vois qu'il est mort parce que le tronc est nu. Tu vois les branches et tout ça, et en fait au niveau biodiversité c'est ultra intéressant parce que je sais pas combien d'espèces sont occupées là-dedans à habiter, à se nourrir et tout, et donc cette partie-là du champ en tout cas est très chouette, et je sais pas, elle est aussi un peu à la lisière, c'est très symbolique, mais d'un côté t'as la pépinière de Boisfort qui produit, enfin je sais pas comment dire, nous aussi on produit pour vendre, enfin eux ils produisent pour vendre, nous on produit pour nourrir, et il y a le bois entre les deux, donc je sais pas, c'est symbolique, c'est marrant.

N : C'est symbolique, une frontière symbolique.

D : C'est ça, et il y a ce bois entre les deux où il y a plein de trucs qui viennent de là, hier j'ai été mettre deux grenouilles rouges dans ce bois, on a débâché les fleurs, il y avait des grenouilles en dessous, des grosses grenouilles quoi, et donc

j'étais posé là, je sais pas ce qu'elles foutaient là, mais j'étais bien là, et je me suis dit bon ben je vais les mettre dans le bois, elles seront mieux là quoi, et il y a des musaraignes qui doivent arriver de ce bois, ça me ferait fier. Non, le bois je crois que c'est, pour moi en tout cas, le summum du, je sais pas, du bonheur, je sais pas, du bien-être, je sais pas, c'est très chouette. Être dans une forêt c'est très chouette, en tout cas moi je sens autour de moi qu'il y a plein de trucs qui se passent absolument partout, que ce soit dans le sol, à la surface, dans les arbres, les écorces, c'est très chouette, j'adore.

N : Et donc, est-ce que c'est cette interaction, cette connexion, cette sensibilité que t'as aux éléments naturels et semi-naturels du CdC, est-ce que ça te pousse justement à réfléchir tes pratiques culturelles dans les plantations ? Et si oui, si t'as un exemple c'est parfait.

D : J'ai l'impression, je sais pas, je ne les change pas parce qu'il y a la manière de faire du champ, sur laquelle j'ai l'impression peu d'influence, et même si j'en avais, il y a toujours ce problème de rentabilité.

N : Et de ne pas pouvoir expérimenter.

D : C'est pas qu'on a toujours fait comme ça, parce qu'il y a des choses qui changent tout le temps, et on fait comme ça et on arrive à tenir à flot, on va essayer de pas trop changer les choses pour pas se foutre plus dans la merde. Mais ouais, clairement, il y a plein de choses que j'observe, et qui me donnent envie de changer plein de choses dans ma manière, dans mes pratiques culturelles. Des trucs où je me dis, si c'était mon champ, je ferais pas du tout comme ça.

N : Ok, ah ouais.

D : Ouais, genre, le travail du sol, en vrai, je voudrais trouver un moyen, quitte à avoir des planches qui tournent beaucoup plus, mais trouver un moyen de, je sais pas, en permaculture, comme des espèces de couches de lasagne comme ça, pour avoir un sol très coussou quoi, coussou ultra riche, où les plantes peuvent bien grandir comme il faut. Faire des herbages, le faire différemment, peut-être l'arrosage aussi. Parce que, justement, les asperseurs là, qui tournent, qui foutent de la flotte partout, c'est pratique, mais tu fous de la flotte partout, même dans les chemins, même sur les planches qui sont enherbées à côté, qui vont plus s'enherber parce que t'arroses des plantes. Et du coup ouais, il y a plusieurs choses que je ferais différemment. Il y en a où je sais que je ferais différemment, et je sais comment. Il y en a où je sais que je ferais différemment, mais je sais pas comment. Et du coup, ça varie un peu. Mais en général, je suis plutôt en accord avec la manière dont je fais les choses. Il y a peu de choses où je me dis, putain, ça me fait chier de faire ça comme ça, parce que je trouve ça un peu débile, ou c'est une perte de temps.

N : Est-ce que parfois tu te dis, ça serait bien mieux pour l'environnement par exemple, ou c'est surtout comme ça que tu te dis, là on se casse la tête, on serait beaucoup plus rationnels comme ci ou comme ça ?

D : Je ne suis pas convaincu du coup, mais je reviens sur l'exemple du couvert du sol avec les adventices. Je ne sais pas si j'ai d'autres exemples comme ça. Je pense que c'est très difficile à réaliser, très difficile, mais être entouré d'un mur de bois, là où j'ai fait ma formation, on était entouré de bois. C'était le potager d'un ancien château qui était à côté, et un autre terrain dans les bois en fait. C'est juste ce mur, et directement à côté, c'est les bois. Et je crois que ça change

vraiment pas mal de choses, que ce soit au niveau du sol ou au niveau des animaux qui vont pouvoir interagir avec le champ. Donc ça je pense que c'est... Ça je me dis, putain, si un jour je dois choisir un terrain pour m'installer, ce sera une misère de forêt quoi. Parce que je crois que tellement d'avantages sont à côté, je pense que c'est indispensable. Ou une sorte de bocage. Des couloirs de biodiversité comme ça.

N : Est-ce que le CdC manque d'arbres ?

D : Peut-être aussi. Ça vient du fait qu'on n'a pas le droit d'en planter, parce que le logis nous l'interdit. Il y en a qui sont déjà là, donc on les laisse là. On les taille un peu, parce que des fois ils nous vont chier. Mais sinon, peut-être que s'il y avait plus d'arbres, ouais. Les endroits où clairement il n'y a rien, il pourrait y avoir plus d'arbres. Il y a la zone tampon là, je ne sais pas si tu vois dans l'enclos des brebis. Une espèce de carré comme ça, il y a vraiment juste des arbres.

N : ha oui le carré qui a été laissé à lui-même, oui oui

D : Et je pense qu'il pourrait y avoir des trucs comme ça quand même vachement plus grands. Et peut-être un peu partout autour du champ. Je pense qu'il y a un terrier de renards là-dedans. Dans ce massif de ronces. C'est chouette. Parce que les renards, parfois ils font des trous dans les serres, parfois ils mordent nos étiquettes ou les asperseurs. Mais souvent ils bouffent les musaraignes et les mulots qui bouffent nos semis. Ouais, ça fait.

N : Ok, merci beaucoup Dimitri. Parce que là on arrive au terme en tout cas de mon questionnaire. Et si toi tu as quelque chose que tu as envie d'ajouter, ou sur lequel peut-être tu trouvais pertinent de revenir ou d'ajouter quelque chose. Sinon, pas besoin.

D : Comme ça, je pense pas. Non, je crois pas. Je crois que j'ai tout dit.

N : Super, merci encore. Et est-ce que tu peux me redire quand est-ce que tu rentres de vacances ?

D : Je rentre... Je repasse ici, au champ en tout cas, entre le 11 et le 14. C'est jeudi, vendredi, samedi et dimanche. Et puis je repars en France.

N : Ok, ok. Super, c'est enregistré, du coup je le saurai. Si je veux te revenir sur les jours là-dessus, c'est à ce moment là que je te chopperai alors. Ok, super.

D : Si t'as d'autres questions, envoie moi des messages.

N : Ok, ouais, super. Trop cool, merci. Je vais couper ces enregistrements. 1h07, non mais... C'est ultra legit. C'est passé super vite.

10.5 Entretiens avec les membres du Courtileke

Simon

Entretien avec Simon du Courtileke, au champ, le 18/07 à 14h.

N : Alors, je vais commencer, si tu veux bien. J'ai une question d'ouverture qui sera peut-être pas trop adaptée, parce que, bah, finalement, vous êtes les deux fondateurs du Courtileke. Du coup, je vais un peu la modifier, c'est, qu'est-ce qui... Raconte-moi la naissance du Courtileke.

S : La naissance du Courtileke, OK. Ça s'est fait en... En 30 secondes. Quand j'ai rencontré Manu. Au début, je... Enfin, je raconte mon expérience personnelle et... Parce que Manu a une expérience personnelle aussi, il te racontera un petit peu. Moi, j'ai commencé... Je suis... Je commence à venir sur le terrain, parce que j'avais un terrain à l'école où c'était un potager pédagogique et c'était un peu frustrant de donner tous les légumes à la cuisine de l'école et de ne pas avoir des légumes pour soi. Et donc, j'ai cherché un potager collectif où m'intégrer. Une connaissance du terrain où était située l'école m'a dit qu'il y avait deux... Deux gars qui cherchent de la main d'œuvre pour cultiver leur potager ici parce que c'était beaucoup. Et donc, je les ai rencontrés. Ils étaient tout à fait OK. Et donc, j'ai commencé à cultiver avec eux là-bas. Et puis... Il y avait un des deux avec qui je m'entendais pas trop bien. On N :avait pas trop la même vision des choses. Ils me reprochaient fort ma manière de faire et tout ça. Et j'avais un peu du mal avec ça. Et j'ai commencé à cultiver la parcelle ici. La parcelle 1. Je leur ai demandé leur accord. Puis, ils ont dit d'accord, d'accord. Et comme ça, ici, vraiment, je me suis... Je me suis fait mon plan de culture inspiré du Bec Hellouin avec sept cultures en même temps sur le même... Avec les associations et tout ça. J'ai joué au maraîcher pro pendant un ou deux ans.

N : Tu veux dire pour gagner ta vie, quoi ?

S : Non, mais je jouais. Je m'amusais. Je disais, voilà. Je joue au maraîcher pro pour... Mais ce n'était pas professionnel du tout. J'avais du temps avec l'école et c'est tout. Et puis, à un moment donné, je me suis dit j'ai vraiment envie de me lancer. Et puis, j'ai contacté le réseau des... Le réseau des Gazap, je pense. Qui m'a dit tu dois réseauter d'abord, tu dois rencontrer des maraîchers et tout ça. Et j'ai rencontré Martin, justement, du Chant des Cailles qui m'a expliqué un peu... Enfin, il m'a donné des conseils pour commencer et tout ça. Et puis, j'ai été à une... Une visite de l'espace test d'Anderlecht. Parce qu'on m'a dit ouais, si tu ne veux pas faire de terrain, va là-bas, tu vas rencontrer des gens et tout ça. Donc, je vais là-bas. Au début de la visite, on se présente et je dis bonjour, je m'appelle Simon, j'ai envie de Schaarbeek et je... Je veux me lancer comme maraîcher pro et je cherche un terrain et j'ai déjà un terrain mais... Qui N :est pas sûr du tout parce qu'il y a un projet immobilier. Et Manu, deux secondes après, Manu se présente, il dit voilà, je m'appelle Manu, j'ai envie de Schaarbeek et je veux me lancer comme maraîcher. Et là, on s'est regardé, on s'est dit on doit s'associer. Donc voilà, ça a commencé comme ça. Et puis, on s'est revu deux semaines plus tard et puis... Et puis, j'ai proposé de... de commencer sur ma parcelle et puis, petit à petit, on s'est... on s'est agrandi et on est à 5 maintenant. Et voilà.

N : Et du coup, les deux personnes qui avaient ici avant avec toi ?

S : C'était le potager collectif qui est là-bas qui a pris le boulot. Ils sont partis... Il y en a un qui est déjà parti quand j'étais en cours tout seul ici, je pense. Et l'autre, quand j'ai commencé ici, il a... Quand j'ai commencé avec Manu, il ne venait plus beaucoup et puis, il a déménagé. Il est parti comme ça.

N : Ok. Du coup, c'est des trajectoires particulières comme vous êtes ceux qui ont fondé l'endroit. C'est... Tu as commencé à enseigner assez jeune, de ce que j'ai compris. Et donc, avant ça, tu avais fait une formation dans l'horticulture. Raconte-moi un peu d'où tu viens.

S : J'ai fait l'agronomie. J'ai fait ingénieur industriel en agronomie et environnement. Et là-bas, j'ai appris... J'ai plus appris la gestion des parcs naturels que le maraîchage. Je n'ai pas appris à cultiver les légumes là-bas. Et en fait, je ne sais plus comment ça m'est venu mais je pense que la section horticulture à l'école s'est créée et le directeur a regardé dans les CV des profs, il a vu que j'avais fait agronomie, il s'est dit lui, ça va être le prof d'horticulture. Et donc, j'ai été un peu forcé à faire partie de cette section horticulture. J'ai dit, ok, mais alors, je donne des cours de pédologie et c'est tout parce que pédologie, j'avais un cours et c'était pour cette matière-là que je me sentais un peu... Je me sentais plus à l'aise de donner des cours et j'ai commencé à donner un petit cours théorique de technique horticole et puis, je ne sais pas comment, je me suis impliqué fort dans la section et j'avais un collègue à l'époque qui était très impliqué aussi et qui faisait des réunions tout le temps, il m'impliquait à fond à les TP et tout ça et donc, je ne sais pas si c'est peut-être venu avec ça ou pas, j'ai lu le livre de Jean-Martin Fortier, et c'est à partir de ce moment-là que j'ai dévoré le livre et je me suis dit il faut que je me lance et c'est comme ça que je me suis lancé mais avant d'avoir le potager, je ne savais pas du tout, je ne connaissais pas du tout, je me souviens que j'avais fait un stage dans une ferme urbaine, j'allais tous les jeudis deux ou trois heures par semaine et je me souviens le premier jour où j'y allais, repiquage de choux et je demande à la fille avec qui je travaillais je ne sais pas comment faire, elle m'expliquait tu prends le pot, tu écrases, mais voilà, je ne savais rien du tout, et c'est comme ça que j'ai expérimenté, j'ai essayé, j'ai foiré, et puis maintenant les itinéraires techniques sont un peu un peu plus connus, sont maîtrisés, mais au début, c'était... Ma formation m'a permis de comprendre plus facilement tout ce que je faisais, comprendre le côté agronomique de la chose, mais avec les études, je n'ai pas appris à semer un poireau.

N : Tout à fait. Ok, t'as bifurqué en... Ouais, t'as quand même changé de direction, est-ce que c'était une réflexion à la fin de tes études en mode je ne rencontre pas ce que j'espérais ou...

S : Non, parce qu'à la fin des études, j'ai fait l'agrégation pendant un an, puis j'ai été prof de maths à temps plein à Liège pendant quatre ans, et puis seulement ici, après un an d'enseignement en tant que prof de maths, que j'ai été prof d'horticulture, je pense, un an ou deux, et ça avec la section d'horticulture, je pense que c'est... Je me disais aussi qu'il me fallait de l'expérience parce qu'ils avaient posé des questions, moi, je ne savais rien, et avec l'expérience que j'ai actuellement, je suis beaucoup plus à l'aise devant les élèves pour répondre à leurs questions, et parfois, je leur dis que je ne sais pas, et je suis à l'aise avec ça.

N : Quelles sont tes motivations, objectifs, ou qu'est-ce que ça t'apporte de travailler ici ?

S : Qu'est-ce que ça m'apporte ? Le fait de savoir que la technique qu'on a mise en place, la technique sur le vivant, c'était un challenge pour moi. Et le fait que ça marche. Quand j'arrive ici, j'ai envie de passer ma vie ici pour continuer à expérimenter. Avec le bébé qui nous suit, qui est impressionné par le sol qu'on a réussi à obtenir, ça me rend dingue. Je suis passionné à fond.

N : C'est vraiment l'activité qui te fait vibrer ? Est-ce que ça a changé ? Tu as remarqué un changement de regard sur le monde de manière générale avec cette activité, ici ?

S : De me dire que je pourrais me débrouiller tout seul, je suis un peu pro-effondrement.

N : Pessimiste ?

S : Pessimiste, ultra pessimiste pour l'avenir. Ultra, ultra pessimiste. Et je me dis que avec les compétences que j'ai acquises, avec mes années au Courtileke, je me dis que en temps de crise, je pourrais nourrir ma famille et on ne mourrait pas de faim.

N : Tendance survivaliste alors. Mais sans flingue. Donc ça ne se manifeste pas vraiment dans ta vie de famille, par exemple, quotidienne ? Ou par exemple, est-ce que toi, typiquement, l'alimentation, c'est quelque chose qui a évolué, par exemple, avec le Courtileke ?

S : Oui, oui, à fond, à fond. Oui ? Ça a évolué parce que je suis super content de bouffer mes légumes.

N : Tu arrives à être autonome pour la famille ou...

S : Je suis presque autonome en légumes pour la famille. Les enfants ne mangent rien du tout comme... C'est très difficile. C'est un peu compliqué, mais je pourrais être autonome sans problème. Je pourrais être autonome en légumes pour la famille au niveau bouffe. Niveau bouffe, si on était en temps de crise, on pourrait être autonome sans problème. On boufferait des... Des topinambours en hiver et des betteraves, mais on N'aurait pas faim.

N : Ok, quoi. Donc, il y a vraiment un enjeu de répondre à des potentielles crises qui ne sauraient tarder.

S : Oui, oui, parce que moi, je suis écolo ultra radical. Dans ma manière de fonctionner, je suis ultra radical, ce que ma compagne me reproche souvent. Mais avec la situation telle qu'on la connaît, je me dis que en fait, ce N'est pas grave si tout le monde ne fait pas comme moi. Je me prépare. Je me prépare. Je me prépare au pire. Et quand le pire arrivera, si le pire arrive, je dirais que moi, je suis prêt. Je ne bouffe plus de viande, je me déplace à vélo tout le temps, je pars en vacances, je prends mon sac à dos et je pars en vacances pour rien. Je bivouaque dans les bois. Je N'ai besoin de rien. Je N'ai pas besoin d'argent. J'achète des fringues. J'achète un pull et un t-shirt par an et j'achète tout en seconde main. Je, le t-shirt je l'use jusqu'à la corde. Je suis prêt. Et je suis heureux avec ça. Chez moi, je me chauffe au bois, je récolte au puit, j'ai des panneaux solaires pour diminuer la consommation encore. J'isole la baraque. J'ai a plein de projets comme ça. Oui, oui.

S : Ah, oui, oui, je vois. OK, OK. Et peut-être que tu viens aussi rechercher une certaine connexion aux autres membres ou comment ça se passe ou peut-être que ça passe au deuxième plan pour toi. Ou un attachement au lieu.

S : Un attachement au lieu, oui. Pour les membres du Courtileke, ça a été un peu la remise en question de ces derniers mois. On me reprochait un peu au manque de coopération. C'était assez dur pour moi de prendre ça dans la gueule. Et je me suis remis en question. Parce que je réduisais trop en mode sanglier ardennais, sanglier solitaire ardennais qui bosse, bosse, bosse, bourrine, bourrine. qui fait le travail. Sans se soucier les autres. Et maintenant, j'essaie de plus prendre en compte les autres. On est une équipe. On est un, on est une équipe. Ça me satisfait amplement de me dire que si on est là aujourd'hui, c'est parce qu'on est cinq. Et je me rends vraiment compte que si j'étais tout seul, j'aurais jamais fait tout ça. Et ça c'est vraiment, c'était un cheminement de plusieurs semaines, où avec Manu on s'est un peu frité avec ça. Il disait qu'est-ce qu'il me veut, qu'est-ce qu'il me veut, et puis à un moment donné j'ai réfléchi et puis j'ai dit oui il a raison. Et ce côté coopération, c'est peut-être parce que le fonctionnement N :était pas pareil au début et que j'étais le seul à avoir un jour, semaine, au terrain, sans récolte, sans livraison. Alors que les autres arrivaient, ils faisaient vite la livraison, ils étaient à la bourre et ils N :avaient pas le temps de travailler sur les planches. Donc j'étais le seul à travailler sur les planches. Et donc j'étais un peu frustré, j'avais l'impression que j'étais le seul à bosser. Mais cette année c'est pas ça du tout, et je me rends compte que ce qu'on a fait c'est dingue. C'est dingue ce qu'on a réussi à faire avec la même surface, ce qu'on a réussi à produire. Donc maintenant je me rends vraiment compte que le côté équipe est nécessaire.

N : Parce que par exemple avant il y avait un nombre de paniers, et là il y en a beaucoup plus.

S : Oui, on a 70 paniers par semaine, et la surface N :a pas augmenté à ce point-là. Et on pourrait encore augmenter je pense. C'est de l'avenir le dira, mais je pense qu'on pourrait encore augmenter les rendements.

N : Parce que tu vois au champ des cailles ils parlent en foyer, et eux ils sont à 400 foyers, un truc du style, 430. Comme si par rapport à la surface vous étiez déjà deux fois plus productif qu'eux.

S : Ah oui ?

N : Bah si je compte. Si la surface est grosso modo dix fois plus grande au Chant des Cailles.

S : Ah oui, donc ça ferait 700 foyers.

N : Ça ferait 750, donc on va dire presque 430 fois 2, un petit peu moins. Donc il y aurait un facteur double rendement. Ok, alors c'est super, on va revenir tout de suite sur la manière du fonctionnement du collectif, parce que c'est mon deuxième chapitre. Mais juste avant, est-ce que ça a modifié, tes expériences ici ont modifié ta vision du territoire et des communautés sur le territoire ? Par exemple avec les liens avec les mangereuses, ou ça ne dit rien du tout ?

S : Attends repose la question.

N : Est-ce que les expériences ici au Courtileke ont modifié ta vision du territoire et de la communauté ?

S : Est-ce que ça a modifié ? Je ne sais pas trop.

N : Ouais, bah si ça ne te dit rien...

S : Non, ça ne me dit rien. Parce que les relations avec les mangeurs ont évolué, mais...

N : Ouais, vous vous connaissez mieux maintenant ?

S : Ouais, on se connaît mieux, parce que ça fait plusieurs années qu'on les connaît, mais je ne sais pas.

N : Ok, ah ouais. Non mais je... Je vois que tu as des objectifs qui changent un petit peu de ce que j'ai pu entendre avec le Chant des Cailles par exemple, donc je ne suis pas surpris que certaines questions ne t'évoquent pas grand-chose. Est-ce qu'il y a des défis dans les interactions avec les membres du collectif, peut-être à part, en plus de cette histoire de... Je ne sais pas comment dire, d'apprendre à fonctionner en collectif ? Ce qui N :est pas forcément donné dans la société dans laquelle on vit. C'est plutôt l'individualisation.

S : Mais moi, le truc que je dois apprendre à faire, c'est dire les choses. Et dire les choses tout en sachant que... tout en mettant des pincettes, trouver la manière de dire les choses. Parce qu'on m'a reproché d'être souvent très autoritaire. Alors que je N :avais pas l'impression d'être autoritaire. Si quelqu'un proposait quelque chose, moi je disais « Non, non, c'est N :importe quoi, c'est N :importe quoi, on ne peut pas faire ça, parce que ceci, ceci, c'est ça. » Et puis, je me rends compte que ça peut être pris comme autoritaire parce que ce N :est pas ouvert à la discussion. C'est noir, c'est blanc, voilà. Et maintenant, dès que quelqu'un propose quelque chose que je ne suis pas d'accord, je dis que je ne suis pas d'accord, je suis ouvert à la discussion. Mais il me semble que je ne suis pas d'accord, il me semble que ce N :est pas une bonne idée pour ceci, ceci, ceci. Et je fais plus gaffe à l'avis des autres. Je N :impose pas. Parce que j'imposais au début, j'ai un peu imposé les méthodes sur le vivant parce que j'étais persuadé que ça allait fonctionner. Et ça a fonctionné. Mais on ne pourra pas essayer autrement. Je ne sais plus ce que je disais.

N : Tu disais communication avec les membres du groupe, plutôt que de prendre sur soi.

S : Maintenant, en réunion, c'est vraiment important de tenir compte de l'avis des autres. Parce que je me dis que si on est arrivé ici, je ne suis pas arrivé ici tout seul, donc il faut vraiment faire gaffe à ce que les autres pensent. Et maintenant, j'arriverai plus facilement à faire un truc pour lequel j'étais contre à la base qu'avant. Parce que je me dis qu'il a de l'expérience aussi, qu'il apporte autre chose. Et essayons.

N : Donc c'est par exemple arriver avec des membres qui arrivaient un peu fraîchement au Courtileke, et qui avaient peut-être pendant un instant encore plus de choses à expérimenter que toi qui avais déjà quelques années.

S : Oui, peut-être.

N : Il y a peut-être aussi un effet d'ancienneté, d'expérience. Oui, oui, oui.

S : Parce que, même avec Manu aussi, au début, il N :avait pas trop d'expérience en maraîchage, et moi non plus. Et moi, je lisais plein de choses et je savais ce qu'il fallait essayer. Et puis, c'est peut-être que j'ai imposé beaucoup. Mais aussi le côté agronomique, que j'étais le seul à avoir fait les études d'agronomie. J'avais un bagage qui me permettait de comprendre les choses, et il fallait que... Et... je sais plus ce que je disais.

N : Peut-être que tu imposais plus avec tes idées et tes expériences.

S : Mais maintenant, ça m'arrive plus, tu vois, l'idée d'imposer quelque chose.

N : Ok. Bah en fait, c'est quelque chose qui t'a été dit en face, par exemple, c'est difficile, donc en gros, il y a un moment où il y a eu confrontation, mais vous avez su en discuter, et ok, vous vous êtes concerté, et puis, mais est-ce que toi tu trouves dans le fonctionnement actuel du collectif, est-ce qu'il y a des éléments qui pour toi bloquent ou entravent la communication ou les relations, comme par exemple le fait que vous soyez un peu dispatché sur la semaine, et vous voyez donc une fois par mois...

S : Bah ça, en fait, on a trouvé un moyen de fonctionner à cinq, un peu, enfin, on ne travaille pas ensemble, donc c'est un peu frustrant, mais on arrive à communiquer, à faire le travail, ne pas faire la chose en double, avec le plan de culture, tout ça, on a réussi à savoir, on arrive sur le terrain, on sait ce qu'il y a à faire, on peut savoir ce qu'il y a à faire, on s'est partagé le travail aussi au niveau des parcelles, tout ça, donc en fait, on arrive, dès le début ça a été comme ça, on N :arrivait pas à être tous en même temps sur le terrain, donc il a fallu trouver une manière de fonctionner en différé, donc on a essayé, ça fonctionne, ça fonctionne assez bien.

N : Donc beaucoup de choses passent par le plan de culture, ouais. Est-ce qu'il y a des événements ou un peu réguliers, du coup je pense que je connais la réponse, c'est peut-être cette réunion mensuelle que vous faites tous les cinq ensemble, est-ce qu'il y a d'autres moments, ou est-ce que tu trouves, c'est des moments qui sont plutôt instrumentaux pour votre fonctionnement, ou c'est aussi un moment pour se lier un peu avec les gens du collectif ?

S : C'est un moment pour se lier aussi, mais ça c'est peut-être plus les réunions, c'est plus les team buildings où on prend l'apéro ensemble, il y a de moins en moins de moments comme ça, mais c'est plus au moment où on fait le week-end plan de culture, il y en a beaucoup de temps, tout le week-end on passe le week-end ensemble, on fait des pauses, discute, on boit des bières, ça c'est important aussi, il faudrait qu'il y en ait plus, mais pas le temps, et croiser les agendas de tout le monde.

N : Avec les vies de famille, les vies de tout le monde, ouais effectivement, à fond c'est un truc que j'ai déjà entendu, du coup j'aime bien avec certaines questions, comme j'ai fait tout à l'heure, essayer d'extrapoler à d'autres notions, donc là aussi ça m'intéresse que tu peux répondre, est-ce que du coup tu as quand même appris sur toi-même à vivre, à travailler

dans ce collectif, à fonctionner en collectif, à communiquer, même si tu dis que tu vas peut-être encore continuer, est-ce que ça modifie ensuite tes pratiques ou ta vision de la société en dehors ?

S : Il y a une chose que j'ai apprise, que c'est que j'arriverai pas tout seul, à un moment donné je me suis dit je vais me barrer en Ardennes, je vais trouver un champ avec une yourt, je vais être tout seul, je vais faire tout comme je veux, personne pour m'emmerder, et puis en cours d'une histoire avec Manu, il m'a dit mais tu vas être tout seul là-bas, et j'ai dit ouais, et puis j'ai réfléchi, je dis tout seul, en fait c'est vrai, en fait c'est ensemble qu'on peut faire les choses, c'est pas en étant tout seul, c'est impossible quoi, et ça c'est vrai, j'ai vraiment pris conscience de ça.

N : Du coup je trouve ça super intéressant, et c'est pas pour te piéger ou quoi que ce soit, mais du coup au début tu me parlais quand même d'une vision assez à se séparer du groupe, parce que finalement la société N : a pas l'air d'aller dans la bonne direction, et de construire à ton échelle ta résilience, mais là du coup tu dis aussi l'importance de s'inscrire dans un groupe.

S : Mais encore une fois, si c'était effondrement total, je mettrais mes connaissances à profit, parce que moi convaincre les gens, ça m'intéresse pas du tout, convaincre un public qui N : est pas du tout pas du tout convaincu, je N : y arrive pas, mais quelqu'un qui arrive près de moi, qui est intéressé, qui dit j'ai envie d'apprendre, je suis open pour discuter avec lui, partager tout, en état de crise, j'irai de potager en potager, je dirai les gars, je peux vous apprendre à ce que vous N : avez pas fait, une fois par semaine, et je voyage de collectif en collectif, et je rapprends, j'y arrive, et je remets toutes mes connaissances à profit.

N : Du coup j'y vais aussi, une vision du territoire et des communautés, tu disais tout à l'heure, communiquer, mais aussi faire attention aux autres, à ce qu'ils disent, à leurs conditions, est-ce qu'il y a une conscience collective qui a émergé au sein du collectif, d'attention aux autres.

S : Oui je suis plus à l'écoute des autres, et au niveau du collectif.

N : Est-ce que tu trouves que c'est quelque chose qui est réciproque, t'es attentif aux autres, est-ce que les gens sont aussi attentifs à toi ?

S : Mais en discutant avec Manu, quand j'étais autoritaire, je me suis dit en fait c'était de la vision de moi qu'ils ont, et je ne suis pas comme ça, et je me suis livré à la dernière réunion, j'ai vraiment tout lâché, je m'excuse pour ce que j'ai pu dire et faire tout ça, et maintenant je veux vraiment que vous me disiez les choses, s'il y a quelque chose qui ne va pas, vous me le disiez au plus vite, comme ça je peux me remettre en question, et ça fait évoluer le collectif.

N : Dernier chapitre, c'est donc, quelle vision tu as du non-vivant, du non-humain ici, au Courtileke, quelle relation tu as avec eux, si tu devais donner un mot, comment tu qualifierais votre relation ?

S : Symbiose, avec les verres de terre, les bactéries, les champignons, j'ai l'impression que quand je paille, j'ai l'impression de nourrir mes enfants. Parceque c'est moi qui ai créé ça ici, c'est moi qui fais partie de la création de la vie

ici. Et je me dis maintenant, toute cette vie qu'on a mise en place, il faut qu'elle se perpétue, il faut la nourrir. En élevage, on calcule les rations des bovins par exemple pour calculer de quoi ils ont besoin au quotidien ou à l'année. En sol vivant, on calcule les rations aussi du sol, parce qu'il y a toute une faune à nourrir et qui vit dans le sol, qu'il faut réfléchir à la ration. Donc ils ont calculé qu'il fallait 20 tonnes de matière sèche par hectare par an pour développer la vie du sol. Ça me paraît super intéressant de contribuer à ça.

N : Mais par exemple, pendant une opération de désherbage ou de lutte contre les limaces, à ce moment là, est-ce que vous étiez toujours en symbiose avec les non-humains ?

S : J'ai un collègue qui me dit les limaces, il met pas tant d'antilimaces, il dit c'est la biodiversité. Mais ça j'ai encore un peu mal. J'essaie de me dire, de savoir ce que les limaces apportent. Elles apportent certaines choses, mais ce N'est pas assez. En sol vivant, c'est facile parce que niveau ravageurs, à part les limaces et quelques campagnols, ici c'est négligeable. On N'a rien. Le sol est tellement vivant qu'il N'y a pas la place pour les ravageurs, pour les maladies. Je dis souvent, tu étais à la visite SPG vendredi passé ? Je ne sais pas si tu vois ce que c'est. C'est la visite SPG, c'est le réseau de Gazap qui organise une visite SPG, donc système participatif de garantie, qui organise une visite une fois par an pour les producteurs du réseau de Gazap, avec un autre producteur et des mangeurs de tous les Gazap. On fait le tour du terrain et on questionne à fond les pratiques et tout ça. On est transparent au fond sur le salaire, sur tout. Comme ça, on voit si il y a des difficultés. L'année d'après, on essaie de voir si ces difficultés ont été surmontées. Pendant la visite, Jaska me disait, sinon, ce N'est pas la verticilliose cette maladie ? Je N'en sais rien, je ne connais pas du tout les maladies. Contrairement à un maraîcher bioconventionnel, on N'a pas de maladie. Et si on a une maladie, on a une maladie sur les aubergines. Tant pis, on va laisser faire et on aura des autres aubergines, d'autres plants qui ne sont pas malades. Et si toutes les aubergines sont malades, on a des courgettes, on a des tomates, on a de quoi faire pour compléter les paniers. Mon expérience en maladie, c'est très très faible parce que j'en rencontre pas du tout. Tu ne les rencontres pas, à fond, ok. Et ça, c'est une force aussi du sol vivant, de dire ça, que je N'ai pas de maladie.

N : Du coup, finalement, désherber ou chasser quelques limaces, c'est un moindre mal, finalement, en comparaison avec tout le reste, à fond. Ok, merci. Du coup, est-ce que, c'est une réflexion que tu as eue, le rapport entre nos cultures occidentales et la nature ? On a plutôt une relation d'exploitation. Parce qu'avant, tu disais, j'ai l'impression de nourrir mes enfants. Donc, il y a aussi cet aspect de transmission aux générations futures. Prendre soin de l'environnement en vue des prochains, des jeunes.

S : Oui, c'est travailler avec, ce N'est pas imposer. Tu ne viens pas avec un truc, tu ne viens pas avec une recette, fais ça, fais ça. Il faut s'adapter au milieu, faire en fonction de son contexte, en fonction de ses ressources. Et tu t'adaptes à chaque fois, tu t'adaptes intérieurement à ça.

N : Adaptation, oui, à fond. C'est des discussions que vous avez, des fois, dans le collectif ?

S : Oui, oui, oui. Au tout début, moi, j'avais discuté de ça à fond, tout le temps. Il fallait mettre en place ce système et trouver un système qui soit rentable. Oui, donc il fallait tout le temps discuter. J'avais tout le temps des idées, on va faire comme ça, on va faire comme ça, on va faire comme ça. Pour mettre les itinéraires techniques en place, il fallait

essayer, il fallait proposer des choses. Lire des choses. Et finalement, on a trouvé d'autres manières de faire, qui fonctionnent bien au milieu. Et c'est très bien.

N : Ok, top. Est-ce que tu as un événement ou un souvenir où, peut-être, tout à coup, ta relation avec le lieu s'est accentuée ? Où, tout à coup, tu t'es senti connecté au lieu ? Où ça a été... Ou alors, au contraire, il N :y a pas eu de moment un peu clé ? Tu t'es tout de suite attaché au terrain et ça N :a fait que...

S : Non, non, non. Au terrain, au début, c'était... Avant de faire du sol vivant, je travaillais à la grelinette, le sol. Je travaillais sur sol nu et tout ça. Et c'était un peu... Le sol était capricieux. Parce que rien ne poussait, les limaces bouffaient tout. Il y avait une croûte de battances qui se formait sur le sol à la moindre pluie. C'était compliqué. Et petit à petit, j'ai compris que le paillage, c'était important, c'était intéressant. Ça apportait plein de choses. C'est au fur et à mesure de l'aggradation du sol que la relation s'est créée, en fait.

N : Ouais, à fond. Ok, donc avant, vous utilisez la grelinette. Le sol était nu, il y avait peut-être aussi plus de mauvaises herbes.

S : Au tout début, je faisais Fortier, je faisais un copiais Fortier. Je passais la grelinette, je retournais le sol à fond avec la grelinette, je passais le croc, je dégommais tous les vers de terre. J'avais l'impression de bien faire.

N : Ok, Jean-Martin Fortier, je ne savais pas qu'il travaillait sur terre nue.

S : Oui, il travaillait motoculteur et tout ça. Fortier travaillait motoculteur pour avoir de la semoule. Comme ça, il sait semer facilement. Maintenant, il ne travaille plus trop sur sol nu parce que sa pratique a évolué aussi. Mais au début, sol nu, c'est tout sur sol nu. Désherbeur thermique pour désherber, faux semis, tout ça. Il apprenait à désherber à la binette entre les rangs et tout ça.

N : Ouais, c'était... Ok, assez classique finalement.

S : Ouais, c'est ça.

N : Est-ce que vous mettez en place des événements de type fête de la tomate ou célébrer une récolte ou une saison ?

S : Au début, on faisait une fois par an une visite du terrain pour les mangeurs-mangeuses. L'année passée, on N :a pas fait parce qu'on a... Enfin, on est tous partis en voyage en même temps et on a eu un boulot dingue. Il nous a fallu deux mois pour arriver au bout du retard qu'on avait accumulé. Et... Et depuis, on N :a plus fait. Cette année, je ne sais pas si on fera. La première fois, on avait fait. Il y avait un ami qui avait un pote qui travaillait au barboteur qui était venu servir des fûts, des bières. C'est très intéressant. Une petite fête avec tous les mangeurs. C'était chouette.

N : C'est juste que toi, tu souhaiterais plutôt remettre... conserver quoi ?

S : Et de nouveau... Moi, dès qu'il s'agit de parler de sol vivant, je suis open quand même.

N : Donc ça, ça serait vraiment célébrer le... Le rapport au sol.

S : Les gens arrivent ici. C'est magnifique, magnifique. Vous faites comment ? Vous faites comment ? J'explique. C'est comment on fait. Puis du coup, on ne travaille pas le sol. On ne travaille pas le sol. Je me souviens, la première visite, on ne travaille pas le sol. Ils disaient, ce N'est pas possible. Comment vous faisiez les carottes ? J'arrive dans la parcelle de carottes. Je prends une carotte au hasard. Je tire dessus. Le mastodonte. C'est vraiment le truc... La carotte parfaite, mais énorme. Les gens étaient là... Ok, ouais. Ok, mais en fait, c'est fou.

N : Donc en fait, t'as... T'as eu combien de temps d'expérimentation, là ? Hors Courtileke, tu vois, jusqu'à maintenant ?

S : Hors Courtileke que ? Juste avant de commencer le Courtileke que, en fait. Donc, ça fait 5-6 ans ?

S : Non. J'ai commencé ici en... En 2015-2016, plus ou moins.

N : Ok, ah ouais.

S : Et le Courtileke que, c'est créé en 2018-2019.

N : Ok, ouais.

S : Donc, j'ai eu 2 ans.

N : Du coup, je trouve que t'as trouvé assez vite la manière de faire...

S : Ouais, ouais, ouais. Je suis tombé sur une vidéo sur YouTube de Sol Vivant. Ouais. Je sais pas comment. Et puis, j'étais fan à fond.

N : Donc, Sol Vivant, donc ce réseau qu'il y a plutôt en France de faire, voilà, en planche permanente, comme tu fais ici. Ok. Et puis, ce réseau, il N'est pas du tout développé en Belgique ?

S : Non, non, non.

N : Et tu comptes pas... Tu comptes pas essayer de, par exemple, je sais pas, lancer le truc ou...

S : Ben, je compte lancer le truc si... J'ai déjà fait des visites à des maraîchers qui étaient intéressés. Ouais. Mais le Sol Vivant, les maraîchers qui travaillent déjà en conventionnel, N'arrivent pas à changer en Sol Vivant parce qu'ils ont peur du paillage, en fait. Ouais. C'est ce qu'on m'a dit là-haut. Le paillage prend énormément de temps. Ouais. Et ce

qu'ils ne savent pas, c'est que qui dit paillage dit moins d'arrosage, pas de travail du sol. Moins de désherbage. Moins de désherbage et plus de rendement. Donc, le temps qu'on passe au paillage, il est gagné à fond. Parce qu'ici, on met une culture en place. La fois d'après, quand on revient sur la culture, c'est pour récolter. On ne tient pas désherber, etc. Rarement. Mais en conventionnel, t'as cinq passages de désherbage, tu dois en buter, tu sais. T'as plein de choses à faire sur ta culture, quoi.

N : C'est exactement ce qu'on m'a dit au Chant des Cailles. Il y a toute cette peur du paillage pour ne pas passer en sol vivant. D'ailleurs, il y a Caro du Chant des Cailles qui est venue visiter ici. Et elle se souvient de toi, parce que je pense que c'est toi qui a fait la visite et qui a parlé. Elle disait, oui, je me souviens de quelqu'un, je ne me souviens plus de ton prénom, mais qui parlait comme un fou de son sol et de ses méthodes de sol vivant. Donc, je pense que c'était toi, clairement. Et c'est des gens qui N'ont pas crocher, qui sont un peu dubitatifs. Qui se disent, non, on ne peut pas passer. Comme tu dis, ils sont plutôt dans un modèle bio, plutôt classique. Et ils ont peur de passer en disant, trop de temps de paillage, on N'aurait plus nos rendements, etc.

S : Moi, ce que je leur dis aux maraîchers quand ils viennent ici, je leur dis, commencez sur une petite partie, deux planches. Deux planches uniquement. Ça, ça ne demande rien comme temps. Et puis, tu vois le rendement, puis tu as envie de passer à tout.

N : Ok, top. Donc, avant, tu parlais de faire ses expériences. Maintenant, les plans de culture sont plutôt carrés. Quelle est la place de l'expérimentation ici ?

S : L'expérimentation... En fait, on laisse sa place à fond. Parce qu'on expérimente. Pourquoi on expérimente ? Parce qu'on N'est pas satisfait de quelque chose. Une culture ne fonctionne pas. On essaie de trouver des choses, puis on essaye. Les expérimentations, pour l'instant, ce sont des couverts permanents avec l'ULB. Là, on a semé du trèfle. Le couvert permanent, ça permettrait de passer moins de temps de paillage. Le trèfle pousse. On passe la tondeuse pour le ratiboisé. Tu mets la culture en place. La culture prend toute la place. On la récolte, puis le trèfle est encore là. Puis le trèfle, à la fin, il commence à reprendre le dessus. Tu repasses la tondeuse, et le trèfle est toujours là. En sol vivant, le meilleur des paillages, c'est le paillage vivant. Le trèfle, c'est une légumineuse en plus. C'est un système racinaire qui est en place tout le temps. C'est top.

N : Il y a une grosse part d'expérimentation, mais il y a aussi des choses qui sont...

S : Oui, il y a des choses qui sont connues. Comme ça, on peut... Ça nous permet de gagner du temps et on fonce. Mais on essaie encore des choses. Le bâchage, par exemple. Une année, on s'est dit qu'on allait essayer les courges sur bâche. On essaie, puis on s'est rendu compte que ça allait bien. Le grillage à béton pour les petits pois et haricots, on s'est dit qu'un jour, on allait essayer. On a essayé, on a regardé.

N : Super. Il N'y a plus qu'une question. Je t'assure. La dernière. Ici, la grosse différence avec le Chant des Cailles, c'est que... Vous gagnez... Vous avez un mode de rétribution financière un peu particulier. Je crois que Caro, en ce moment, ça ne marche pas trop. Vous avez quand même un statut qui permet. Bref, ce ne sont pas des grosses sommes. Du coup,

vous ne vous dépendez pas financièrement à 100% de l'activité de production. Est-ce que c'est quelque chose qui a été réfléchi dès le départ, avec ce côté exploratoire, expérimentation ?

S : Réfléchir à la base, oui. Je me lançais comme maraîcher, mais j'ai une baraque à payer, j'ai des enfants, j'ai une bagnole. Il ne fallait pas que je sois stressé financièrement. Je me suis dit qu'avec mon rôle de prof, je peux me permettre de passer un peu de temps au potager. J'ai vu que ça fonctionnait. Je me suis mis à 4/5ème prof. Et maintenant, j'ai un 5ème temps pour le Courtileke. En fait, c'est rassurant. Ça t'enlève une grosse part de stress parce qu'on dit que si ça foire, ce n'est pas grave. Ça ira. En fait, ça ne foire pas.

N : Parfait. Est-ce que ça donne une liberté dans ce que vous voulez ?

S : On ose peut-être si c'est des choses qu'on n'oserait pas. Oui. Oui. C'est peut-être un peu flippant de se dire qu'on n'a peut-être pas de récolte. Mais par hasard, on a trouvé un système qui fonctionne super bien pour les sécheresses. Les canicules fonctionnent du tonnerre ici. Par hasard. Je ne sais pas.

N : Super. Merci. On a fait le tour de mes questions. Est-ce qu'il y a quelque chose que tu voudrais ajouter ?

S : Ça fonctionne du tonnerre. J'ai l'impression d'avoir trouvé la réponse à la crise à venir. Parce que manque d'eau, canicules, tout ça. Quand il fait super chaud, les courges ne tirent pas la gueule. Elles poussent. Le sol est riche à fond. Il y a plein d'eau dans le sol. Sans arroser. L'eau reste. J'ai vraiment l'impression qu'on a trouvé le truc. J'ai envie de me transformer en messie parfois pour aller annoncer la bonne nouvelle. Partout. Parsemer la bonne nouvelle. Le sol vivant, avec les maraîchers, ça ne va pas trop parce qu'ils sont dans un modèle et ils ont peur du paillage et du temps à passer. Ce qui va bien, c'est quand les gens viennent se former ici. Ils n'ont pas l'expérience et on leur dit directement c'est par là qu'il faut aller. Ils y plongent les yeux fermés.

N : Est-ce que c'est une critique des formations un peu plus institutionnalisées dans l'horticulture ou pas du tout ? D'être un peu posé sur un rail ?

S : On est posé sur un rail aussi, le rail du sol vivant. Moi, si par hasard je voulais fonder une école d'agronomie, je serais sol vivant à fond. C'est vraiment ça à suivre. Mais c'est toujours plus facile de dire, regardez, venez chez nous, venez voir ce que ça donne. Les gens sont conquis juste en regardant. Il faudrait juste trouver les mots et trouver la manière de faire avec les maraîchers pour qu'ils changent leur pratique.

N : Désolé, ça m'en renvoie sur une toute dernière question. Tu es super convaincu du modèle et en termes d'accès de nourriture, d'accès financier, vous vous adressez à une clientèle plutôt aisée ?

S : Mixte. On a commencé avec une clientèle aisée à Schaarbeek puisque c'était un réseau de bobos qui ont de l'argent. Et à un moment donné, on s'est dit qu'il faut en faire profiter les personnes qui ont moins et moyen. C'est pour ça qu'on a mis le prix fourchette en place, 17, 19, 21. Mais aux gens, je leur dis, s'ils râlent pour le prix de légumes, fin août, vous avez payé 21 euros le panier, si tu vas en grande surface, ça coûte 40 euros. 40 euros de légumes, payés 21 euros.

Parce qu'on rigole de tout, on distribue, on fonctionne le panier à livrer. Ils ont 3 kilos d'haricots, 2 kilos de tomates, 3 courgettes. Voilà.

N : Ok, super, merci.

S : Pas de souci, merci à toi.

Manuel

Entretien avec Manuel du Courtileke, sur le champ, le 18/07 à 15h.

N : Alors, raconte-moi la naissance du Courtileke s'il te plaît.

M : Eh bien, je cherchais des terres, Simon et moi, on s'est retrouvés par hasard à une réunion d'information à l'espace test d'Anderlecht. Moi, je réfléchissais à prendre une parcelle là-bas. Simon, je pense qu'il est allé plutôt pour voir un peu ce qu'il allait rencontrer. Et puis, on s'est parlé. Pendant 30 secondes, on a décidé de voir un peu où ça allait nous mener. Et donc, je suis revenu quelques mois plus tard, quand il y avait déjà un petit peu de parcelle ici. Et puis, de là, on a commencé à tirer des plans sur la comète. Et du coup, on a commencé la première année sur la parcelle 1. Puis, on avait directement des plans d'agrandissement, mais progressifs, très progressifs. Et puis, la première année, on peut dire qu'on a été content de ce qu'on a fait. En tout cas, ça ne nous a pas donné envie d'arrêter. Et on a continué. Deuxième année, c'était l'année du Covid. Lui, il est tombé malade, pas du Covid, mais d'un autre truc. Du coup, je me suis retrouvé tout seul. L'année où on avait multiplié par 3 les parcelles et doublé les serres. Du coup, c'était bien parce que c'était le Covid. Tout le monde était au chômage et moi, je pouvais être dehors et c'était super. Mais j'en ai chié. J'ai fait des 70, 80 heures par semaine. Simon a dû rester deux mois, je ne sais pas combien, off. Mais genre en avril-mai. Et puis après, il s'est fait opérer. Ça a été une année compliquée. Mais du coup, ce que je veux dire pour raconter ça, c'est qu'à partir de là, qu'on a commencé à recruter. Et donc, Jaska, puis Caro, et Koen. Et donc, c'était des recrutements. On agrandissait la famille au fur et à mesure qu'il y avait besoin, qu'il y avait de la place. Et ça, c'est aller en parallèle avec de plus en plus de bénévoles ou d'amis du champ ou d'amis du projet qui viennent donner des coups de main. Donc, on s'est retrouvés à avoir de plus en plus. Tout est allé un peu. Vraiment, tous les indicateurs ont augmenté de manière assez linéaire. On a deux, trois tableaux qu'on a dû faire quand on répondait à l'appel au projet. On a les indicateurs type équivalent en temps plein, surface cultivée, nombre de problèmes de panier produit, semaines de production. Et tout augmente très progressivement. Nombre de travailleurs, nombre de bénévoles. Du coup, je dirais que c'est ça un peu l'histoire du Courtileke. C'est une rencontre qui fonctionne bien, une sorte de coup de foudre professionnel et qui se concrétise assez vite. La première année, on a directement vendu. On voyait bien la tête des gens. Et moi, c'était ce que je voulais faire. Plus longtemps, Simon aussi. Et à partir de là, ça a été assez continu.

N : Et qu'est-ce qui t'a amené au moment où tu as rencontré Simon ? Qu'est-ce qui t'a poussé à chercher du terrain ?

M : Moi, ça faisait longtemps que je voulais faire ça. Ça faisait 15 ans à peu près.

N : Et tu ne l'as pas fait parce que tu étais occupé. Ou parce qu'il y avait impossibilité technique ?

M : Non, je ne l'ai pas fait parce que c'est une autre chose. Quand je suis arrivé, c'est en 2018. Et du coup, c'est en 2018 que j'arrive en janvier. J'ai travaillé 4-5 mois comme jardinier dans une boîte d'enfoirés. Et en juillet, donc rencontré Simon. Et j'ai commencé le truc, j'ai enchaîné sur Nos Pilifs. Pourquoi je dis ça, c'est parce que...

N : Qu'est-ce qui t'a poussé ?

M : Quand je suis arrivé, c'était clair que je voulais faire ça. J'avais envie de le faire dans les meilleures conditions possibles. Je m'étais un peu renseigné sur la situation à Bruxelles. Et l'espace test d'Anderlecht, c'est quand même un truc qui est vachement intéressant pour les gens qui veulent se lancer. Donc je suis allé juste pour voir. Pas trop d'attentes. De toute façon, la contrainte de l'éloignement, c'est en vélo c'est une heure. Aller, c'est 2 heures par jour. Sur une semaine, ce n'est pas gérable. 10 heures de vélo, c'est impossible. Enfin, en tout cas, pour moi, c'était impossible. Du coup, Simon trouvait que c'était une bonne idée qu'on vienne ici, qu'on se réunisse. Et qu'on réfléchisse à ce qu'on va faire. C'était cool. J'habite à 5 minutes, Simon habite à 7 minutes. Donc moi, c'était un projet que j'ai toujours voulu faire.

N : Par exemple, tu étais en thèse, tu avais déjà ça comme idée ?

M : Quand j'étais en thèse, je participais à des projets où ma famille avait une ferme en Ardèche. Où on fait des oliviers. J'ai toujours fait des... remonter des murs, participer à des travaux. Quand j'étais au Maroc, j'ai aussi beaucoup travaillé avec des projets. C'est dans la famille, ça a toujours été. Je suis vraiment un urbain. Par exemple, Simon, ou Koen. Ça leur fait peut-être un peu bizarre d'être en ville. Moi, je suis vraiment, j'ai grandi à la ville. Donc eux, ils ont grandi au rural avec une sensibilité. Même pas une sensibilité urbaine, c'est juste qu'ils se sont retrouvés ici. Et moi, je suis vraiment un urbain avec une sensibilité rurale à cause de mon parcours.

N : Et qu'est-ce que tu viens chercher ici, tes motivations ? Qu'est-ce que ça t'apporte de travailler ici ?

M : Je pense que mon objectif dans la vie, ça a toujours été, depuis aussi loin que je puisse me souvenir d'être aussi intelligent, ça a été de brouiller la frontière entre vie et travail. Et que vraiment, si je pouvais arriver à un système où il n'y a pas de week-end. C'est tout le concept de vacances, de congés payés, des trucs comme ça qui m'a très vite dérangé. Et du coup, si je pouvais réussir à organiser une vie où mon travail, c'est mon plaisir, ou bien mon plaisir me rémunère, tu me prends dans le sens que tu veux, mais tout va ensemble. Là, c'était mon objectif. Et là, on est un peu en train de réussir. De franchir ce cap. Donc c'était des efforts. Mais ça, c'est vraiment la motivation principale, je pense. Qu'est-ce que je viens chercher ici ? C'est ça. Je viens chercher, en tout premier, une manière de conduire ma vie. C'est la première. Donc, on a plein de privilèges qui nous ont permis d'arriver ici. On a plein de trucs. Mais je pense que quant à des privilèges, je ne sais pas que tu as une responsabilité d'en faire un bon usage, mais dans ma famille, en tout cas, moi je pense un peu comme ça. Et du coup, je me suis mis toute une pression à cause de mes privilèges, mais j'avais tellement de possibilités que ça aurait été débile de pas les utiliser. Et du coup, ça aurait sans doute pu passer par autre chose. Ça aurait pu, je ne sais pas, continuer... à peindre ou des trucs. Mais dans tous les cas, même quand je faisais de la peinture ou d'autres, il y avait toujours l'idée de garder un boulot le moins alimentaire possible, un boulot sur le

côté qui finance ta sécurité, mais qui te permet d'avoir toujours trois, quatre jours dans la semaine, tu es complètement libre pour faire exactement ce que tu veux. Et ça, ça doit être toujours l'objectif. Mais du coup, ça, je viens chercher. Et puis maintenant qu'on s'est développé, donc après, en deuxième, je viens chercher quand même, je viens chercher un engagement politique. Nourrir ici, les foyers d'à côté, ce n'est pas de la haute politique, ce ne sont pas les trucs, mais moi, c'est ce que j'appelle une politique qui me convient, enfin, que je veux faire. Et donc, tu crées des, des quoi ? Des relations avec un écosystème. Donc ça, oui, il y a une espèce de, oui, il y a un engagement, un peu un peu politique qui est très clair, c'est-à-dire, déjà pour nous, pouvoir manger, si on en a envie, de pouvoir manger un petit peu correctement, enfin, c'est un grand plaisir de, d'être avec eux à tout de suite pour manger. Ici, après, autour de nous, court-circuiter la grande distribution, court-circuiter l'agriculture conventionnelle, c'est pas qu'on les un court-circuiter, on n'est pas, on n'est rien du tout. Mais bon, si tu touches 50 familles, ou 70, c'est déjà ça. Donc on est très content avec ça, ça, je dirais que c'est le deuxième. Donc le premier, c'est un choix de vie. Le deuxième, c'est un engagement politique. Le troisième, je dirais, ça s'est développé avec le temps, mais aujourd'hui, je trouve que les journées qu'on passe quand il y a des groupes qui viennent, c'est vraiment quelque chose de, de beau. Et ça, c'est, ça, c'est aussi un vieux fantasme très ancien, comme ça, et c'est, tu l'appelles hôpital, tu l'appelles école, tu l'appelles clinique, tu l'appelles comme tu veux, mais un endroit où tout type de gens peuvent se retrouver, venir passer un bon moment, une journée, un peu ce dont ils ont envie ou besoin, donc une journée de détente, repos, de travail, de moments sociaux, différents trucs, et d'avoir, réussir à faire ça, et puis mettre en place les partenariats qui permettent d'élargir l'offre avec ce truc-là qu'on appelle l'agriculture sociale. Ça, c'est aussi une immense source de joie. Et donc, hier, par exemple, on avait l'animation avec les petits de la maison de quartier. Eh bien, c'était génial, c'était génial. C'est pas un grand truc, mais je suis très content que ça fasse partie de l'offre Courtileke. Je n'ai pas du tout envie qu'on freine ça, j'ai plutôt envie qu'on essaie de le développer. Demain, il y a le groupe Sème qui peut que tu as déjà vu. Je ne sais pas quand tu es venu, combien on était, mais parfois, tu as un peu l'effet fourmilière comme ça, quand on est vingt, que Jaska est là-bas avec sa musique, moi je suis ici avec la mienne, chacun son rythme et au final... qu'est-ce qu'on a réussi à faire ? Donc là, je rentre chez moi, en fait, le sentiment, c'est de la fierté. Je suis fier de ça, qu'on ait réussi à faire ça. Donc, c'est ça. J'ai cherché un mode de vie, un engagement, une manière de faire de la politique et une manière de faire du soin, ce qui est aussi une manière de faire de la politique. Donc, si tu veux, il n'y en a que deux, mais il y a un engagement politique que tu peux diviser en questions de circuit alimentaire, circuit de production et de consommation, et de l'autre côté, tout le truc sur la thématique du soin et de l'accueil.

N : Ok, top. Du coup, tu avais des objectifs très précis. Avant, est-ce que c'est quand même des expériences qui ont transformé la vision du territoire et des communautés sur le territoire ?

M : Non, je ne peux pas dire que ça a transformé ma vision du territoire, mais je peux dire que je ne suis pas encore investi comme je souhaite m'investir dans un territoire. Pour l'instant, on est à la sixième année de production du Courtileke. Donc, tous les trucs de partenariat avec des institutions où on fait de l'accueil et de la thérapie, c'est un peu ce que j'aimerais faire pour le Courtil. Non, mais en fait, ce que je veux dire, c'est que je n'ai pas observé de transformation dans le territoire parce que je ne suis pas à l'extérieur. Je ne sors pas assez du Courtileke. Ça, c'est lié à des contraintes externes et internes. Externe, c'est nos vies. On a des boulots. Moi, j'ai trois autres boulots. Donc, quand je veux, c'est quand je peux un peu. Ça, c'est la contrainte externe. Et la contrainte interne, c'est qu'ici, on a tellement de boulot que la plupart du temps, on bâcle le travail, ce qui est frustrant. Mais les appels à projets, la plupart du temps, on

ne répond même pas. C'est la dernière minute. Il y a toujours du truc en retard et des arrosages. Il y a toujours du boulot. En ce moment, on commence à gagner un peu en visibilité et à être de plus en plus invités à des trucs type conseil local de l'alimentation durable dans la commune où Simon et moi on habite. Chose que je pourrais trouver intéressante, si j'étais pas dans une commune ou si j'étais pas à Bruxelles, si j'étais dans un petit patelin dans le rural, je pense que ça a peut-être plus de sens. Ici, c'est pas que ça n'a pas de sens, c'est que c'est une manière... foutue d'une certaine manière. Ce que je veux dire, c'est que si j'avais plus de temps, ça, c'est des choses que j'aimerais bien aller faire, m'engager avec des administrations, mais vraiment faire du travail, du lobbying. Moi, je vais être bourgmestre. Quand je vais vouloir faire des transformations du territoire, je vais prendre la mairie et prendre trois mandats. Ben oui, sinon, t'as pas le temps de faire la suite.

N : Tu veux faire bourgmestre, t'as un objectif que t'as. Donc, bourgmestre, c'est genre le maire d'une ville.

M : Oui, tout à fait.

N : Oui, prendre le pouvoir pour trois mandats de suite.

M : Trois mandats, je pense qu'il faut au moins deux mandats pour pouvoir installer des trucs. Je pense que quand on est dans une petite ville, trois mandats, ça va super vite. Et puis les gens, du moment que t'es dans un projet, une dynamique, une confiance, un truc, ça va... En général, dans les rurales, ça arrive les types qui font les dix mandats de suite. Ils sont maires à vie. C'est pas mon objectif d'être maire à vie. De toute façon, je vais commencer à être bourgmestre, j'aurai 55 ans de toute manière. Donc, je vais faire un peu. J'aimerais vraiment une transformation de territoire. J'aimerais... Mais ça, je leur en parle tout le temps. Mais pour l'instant, si on me dit qu'on va à Lille... Peut-être qu'on le fera ici. Mais le truc, c'est qu'ici, c'est beaucoup trop grand comme ville et c'est des enjeux. Moi, j'aimerais plutôt prendre une... Avec ou sans eux, une zone idéale pour l'école. Une zone qui va bien éloignement avec les zones d'intérêt. Là où il y a les parents de tout le monde, le climat, le prix, et puis tout le monde... Voilà. Et puis, on s'installe comme des petits locaux. Après, on aura trois ans à faire juste, lancer le projet. On a des profs. Mais dans les territoires, il n'y a plus de profs. Du coup, Jaska, dans deux semaines, il est prof dans une école. Dans deux semaines, Simon, il est aussi prof. Et puis moi, je suis conseiller. Une fois que je vous présente, je deviens... Enfin, pas assistant, mais conseiller municipal. Et tout ça, ça n'engage à rien parce que c'est super facile d'être conseiller municipal. On recherche des conseillers municipaux dans ce genre de territoire. On manque de gens qui sont prêts à s'engager. Donc, c'est super simple d'arriver et de prendre 20 hectares et de s'investir ici dans l'école, ici dans la mairie, ici avec... Tu vois, par exemple, si Caro est venu avec, un peu booster la vie associative, culturelle, l'artistique, quoi, du coin. Et dans 10 ans, enfin, dans 5 ans, t'es un peu... Je pense, pu... Mais c'est une petite ville. C'est une petite ville vieillissante. Je pense que t'as convaincu. Je pense que... Enfin, si t'arrives avec un projet clair, une manière de réussir à convaincre les gens, etc., je pense qu'en 3, 4, 5 ans, tu peux facilement avoir convaincu la population locale. Je parle de 5 000 habitants, 10 000 habitants. Et t'y arrives. Je pense que c'est pas fou. Et du coup, une fois que t'es là, tu récupères... Après, tu fais de la politique comme on aimerait bien pouvoir faire, quoi. Tu fais des trucs d'incitation à l'installation. Tu mets les terres communales à disposition pour des projets avec des contreparties par obligation de vendre au marché de ta ville 3 fois par semaine avec peut-être mettre pour les écoles. Enfin, tu vois, des trucs intelligents. Tu coupes dans les budgets là où c'est des villes. Vraiment, tu fais tout. Enfin, pas tout. Des trucs participatifs. Donc, pour l'instant, ici, je... J'ai pas envie

de me frotter à la politique belge de ce moment. C'est horrible ce que je... Je ne comprends pas. C'est beaucoup trop gros. C'est pas du tout à taille humaine. Donc, si on était à la limite dans un patelin en Ardenne, je ne sais pas où, n'importe où, en Belgique, peut-être ça pourrait aussi faire. C'est juste que je viens de France, du sud de la France.

N : Ouais. OK. Ah ouais. Donc, tu vises vraiment d'autres leviers plus puissants plus tard, quoi.

M : Ouais.

N : OK. Donc là, c'est transitoire, je ne sais pas comment dire.

M : Même pas. C'est-à-dire que c'est... Moi, je trouve que c'est assez continu. Là, je suis en formation. Je suis en formation. Je fais travailler de playdoyer pour eux, peut-être qu'on va le faire quand même. Ouais. Et puis... Ouais. Et puis, même de préparation, en fait. Préparation mentale, préparation, il faut que tu t'organises pour l'argent, il faut que tu t'organises pour... Si tu veux aller dans 10 ans trouver une terre, tu as intérêt à t'y prendre quand même quelques années avant parce que dans les campagnes, trouver une terre, tu vois, plein de choses. Donc, c'est bien, c'est le temps aussi d'aller faire un peu de recherche, voir un peu qui fait quoi ou comment. Non, mais du coup, ici, pour les changements dans le social, je peux juste parler des changements au sein des groupements de mangeurs. Mais je dirais qu'il y a pas de changements. C'est toujours la même chose. C'est-à-dire, c'est un peu un club de riches qu'ils font dans l'entre-soi, et on s'auto-applaudis. Je ne sais pas si tu es allé passer boire les verres là-bas le vendredi la livraison ? C'est sympa. C'est sympa. Moi, ça fait aussi longtemps. Ça fait très longtemps. On s'en fiche, mais c'est vraiment de l'entre-soi. Donc, bon, ce n'est pas forcément super grave. Je veux dire, toutes les communautés font de l'entre-soi et on a besoin de se retrouver entre-soi et puis, parfois, envie. Mais si tout le monde s'en fout, manger des légumes, qu'ils aient des trucs de bobos, ben, voilà, les gars, moi, j'y peux rien. Ce n'est pas mon responsabilité non plus d'aller dans toutes les écoles sensibiliser tout le monde pour que les gens se disent, tiens, je vais d'arrêter d'aller au... Donc, c'est regrettable. Enfin, c'est-à-dire, c'est triste de voir ça, mais... Non, donc, je ne sais pas trop comment répondre à la question.

N : Non, non, oui, c'est intéressant, du coup, non, parce que, du coup, ce que j'avais aussi pas mal reçu du Chant des Cailles, c'est le fait d'avoir commencé une activité de maraîcher avait provoqué vraiment des changements de position interne, quoi, de vue sur le monde et toi, ça a l'air d'être moins le cas. T'as l'air d'avoir déjà des idées assez claires et comment répondre à ces envies, quoi. C'est super intéressant.

M : Mais je pense que... Bon, de toute façon, c'est pas mon travail de répondre à la place des autres, mais je crois que... j'allais dire je me suis associé, mais je crois que je me suis associé avec des gens qui sont à peu près tous comme ça. Je pense pas... Peut-être que Caro, elle vient beaucoup moins des métiers verts. Mais sinon, pour les autres... C'est-à-dire que Caro, elle aurait tout à fait plus... Après, elle est venue, elle était en demande, elle était en recherche de trucs comme ça, mais a priori, elle était plutôt dans les cultures bazards, ces nations-là. Mais par contre, Simon, Koen et Jaska, je pense que... Ben, je pense que Simon, il a dû dire que... C'est sa vie, quoi. C'est son... Il ne doit pas faire autre chose. Il ne voit pas du tout faire autre chose. Enfin bref, je pense qu'on est comme ça... Ouais. On savait ce qu'on voulait et on venait plus ou moins de là, quand même. Oui. Ben, Koen, il a grandi dans une ferme. Jaska, c'est compliqué, mais en tout cas, quand il est arrivé en Belgique, il a aussi fait que des projets dans le maraîchage et dans des choses comme ça.

Et je pense que c'est une espèce de vision. Ce n'est pas du tout original, ce qu'on fait. Je veux dire, on a la chance d'avoir pu le faire. Et il y a plein de gens qui rêveraient de pouvoir le faire et qui n'ont pas, je ne sais pas moi, la motiv, la compétence, l'accès à la terre. Bon, il y a plein de raisons. Donc, je ne dis pas qu'on ne fait pas un truc particulièrement original, mais je pense que ça fait quelques années qu'on est tous déjà assez certains de ce qu'on veut faire.

N : Comment décrivais-tu les relations au sein du collectif entre vous cinq ?

M : Ben, je les décrirais comme très bonne et pas très dense. Et ça, je trouve que c'est un truc assez marquant, c'est pas très dense. C'est lié au fait qu'on est souvent seul pendant nos journées. Peut-être aussi à nos âges. Enfin, à par Caro, on est tout autour de 40. Oui. Du coup, on n'est pas vraiment en recherche d'être une super bande de potes. Et du coup, on est un peu à mi-chemin entre professionnel et amical. Moi, ce qui me va très bien et ce qui donne des relations assez simples ici, je dirais. Moi, en tout cas, c'est mon point de vue. Mais après, je pense aussi que j'ai une position particulière dans ce groupe parce que c'est moi qui ai recruté tout le monde. Du coup, c'est des gens que je connaissais déjà par ailleurs. Du coup, à chaque fois, c'est pas que j'ai dû convaincre Simon mais c'est que j'ai dû convaincre, discuter, argumenter. Donc moi, je pense que par rapport aux autres, j'ai une position un peu particulière dans le sens où j'ai des relations privilégiées avec chacun. Moi, je vais boire des verres avec tout le monde. Non, avec Jaska pas. Parce que Jaska, il n'a pas du tout le temps. Mais bon, Jaska, il vient dormir chez moi quand il dort sur Bruxelles. Et donc, je vais boire des verres avec Simon, je vais boire des verres avec Caro, je vais boire des verres avec Koen, je vais boire des verres avec Jaska chez moi. Et je sais que tout le monde ne fait pas ça. Du coup, voilà. Mais du coup, moi, je trouve que j'ai des relations très bonnes. C'est-à-dire je vais boire des verres avec tout le monde et c'est des gens que j'aime et que j'aime bien quand on travaille ensemble. J'aime bien la manière dont on se développe ensemble. J'aime bien tout ça, mais je trouve que c'est agréable aussi de ne pas être trop les uns sur les autres. Je trouve assez bien respecter aussi les manières de faire de chacun, même si moi, j'ai une tendance à être un peu...

N : Dirigiste ? Avoir un peu la mainmise.

M : Oui. Mais à part ça, je trouve qu'on se laisse quand même vachement en faire chacun son rythme, chacun comme il veut, chacun ses techniques.

N : Et le fait donc c'est en même temps c'est un peu un défi le fait que vous soyez souvent seul ici à travailler en même temps, c'est quelque chose qui est pratiquement apprécié. Est-ce qu'il y a d'autres défis ou des choses qui peuvent entraver les relations ?

M : Non. Ce qui pourrait entraver c'est des clashes interpersonnels.

N : Ça arrive ?

M : On n'a pas eu pour l'instant. Si en fait, moi j'ai eu une fois avec Simon, une fois où j'ai eu besoin d'aller dire deux, trois trucs, mais ce n'était pas un clash, c'était une situation où deux collègues ou deux amis vont prendre un verre pour mettre des choses à plat. Donc ce n'était pas un clash, c'est une manière de construire.

N : Donc il n'y a pas eu de... ça a été surmonté.

M : Oui, et je ne vois absolument pas venir à l'horizon des possibilités, des gros blocages interpersonnels parce qu'on est quand même assez compatibles avec les autres. Je serais curieux de voir ce que disent les autres, mais moi je suis assez confiant sur la suite et sur le maintien du point de relation entre nous. Je suis très confiant.

N : Je crois au tout début que j'étais arrivé ici, j'avais dit tiens, les gouvernances horizontales elles sont quand même assez solides quand il y a une formalisation des rôles qui sont attribués à chacun de chacune. Ça ne l'est pas encore et je crois que tu m'avais dit mais bientôt on va en avoir besoin.

M : C'est possible, mais j'en sais rien. Moi, je pense que ça pourrait nous faire du bien. Mais en même temps, c'est dangereux parce que tu enfermes les gens dans des rôles et dans des trucs. Donc, il faut rester flexible et dire. Par exemple, Caro, en ce moment, elle est en train de faire un peu de formation compta et tout. Je peux imaginer que dans cinq ans, si tu ne fais que de la compta, t'en as ras le bol. Et si tu es devenu la comptable du Courtileke, si tu pars, je comprends. Et ça, c'est aussi des manières de créer des frustrations. Ça, c'est un vrai risque. Je pense qu'avec ça, mettre les gens dans des... trop spécialisés, ça, c'est une bonne manière de créer les conditions, de créer les conditions pour un risque de clash. Ça fait trois mois ou trois ans que tu es en train de résumer ton travail, ton rapport d'état, et que tout le monde s'en fout parce qu'on n'a pas le temps. Non, non. Du coup, je n'ai aucune réponse.

N : En même temps, oui, bien sûr. C'est ce qui se passe au CdC. Ça a pris de l'âge et de l'ampleur, de la spécialisation. Et il y a des frustrations qui émanent de ça. Tout à fait.

M : Et sur l'intérêt personnel, je trouve aussi qu'on fait des bonnes réunions. Quand tu es venu ce n'était pas du tout la réunion comme on le faisait d'habitude. Donc, ça, je suis très heureux. Mais quand on fait notre réunion pour la nouvelle parcelle, c'était plutôt une sorte de brainstorming sur le groupe. Et quand on fait les réunions, trois, quatre jours avant la réunion, tout le monde balance les points d'ordre du jour sur le groupe. Après, il y a une personne qui prépare un document. Et quand on commence la réunion, on épuise les points d'ordre du jour. En général, on commence toujours par un tour de météo et comment ça va. Et comme ça. Ça, c'est un moment sur le mi-chemin entre le pro et le social.. C'est un moment qui a ses caractéristiques de ça, je trouve. Donc, le moment où on vient raconter du personnel, c'est souvent... En fait, ça, c'est le seul moment où on est tous les cinq. Donc, on fait ça une fois par mois. Ce n'est pas le seul moment, mais c'est quand même assez rare. On est tous les cinq et on commence. Donc, ça dure en général 10-15 minutes où chacun vient. Parfois, on fait deux tours. Et puis, on raconte des trucs sur la vie, comment ça va et où on est. Comme ça, tout le monde un peu comprend pourquoi un tel fait la gueule et l'autre... Et donc, c'est cool parce que c'est un moment où... Comme c'est un tour de table, tu dis exactement ce que tu veux dire. Et donc, tu es dans une manière de... Tu contrôles ce que tu mets en commun. Et personne ne va jamais te forcer à partager des choses que tu n'as pas... En tout cas, je trouve que c'est toujours... C'est souvent des bons moments qu'on passe, je trouve. C'est ce que diront les autres, mais je trouve que c'est des bons moments. Et je pense que ces réunions qu'on a commencé à installer l'année dernière ou il y a deux ans, ça permet aussi d'entretenir cette ambiance. Parce que c'est un peu une alchimie bizarre. Enfin, pas bizarre, mais un peu... Chacun de ses métiers, puis il y en a qui ont des enfants. Puis chacun part en

vacances. Et ça marche quand même toujours, mais c'est toujours... Ça arrive que tout le monde... Par exemple, la semaine prochaine, il n'y a pas Simon, il n'y a pas Jaska, il n'y a pas Caro. Ce que je veux dire, c'est... C'est des équilibres comme ça, instable. Mais qui finissent toujours par fonctionner.

N : Et donc ces moments moins professionnels, mais quand même à visée organisationnelle, ils sont suffisants ? Ou peut-être que tu pourrais les multiplier ?

M : Les réunions une fois par mois, je pense que c'est très bon. Et puis avec le... Quand on utilise Discord, là. Il y a un an, on est passé d'un groupe WhatsApp à... Enfin, quatre groupes WhatsApp, ce qui devenait super chiant, à un seul Discord. Et c'est quand même vachement cool. Du coup, ça nous a bien aidés.

N : Donc les mangereuses aussi sont sur Discord ?

M : Non. Avec eux, on a WhatsApp.

N : Ok. Est-ce que... Du coup, avec cette position privilégiée vis-à-vis des autres membres, toi, tu l'as peut-être... Est-ce que tu as remarqué au sein du collectif, l'attention des autres ? Ou alors ça ne se voit pas trop parce que vous êtes rarement ensemble sur le terrain ?

M : Je pense qu'on peut mesurer ça, on peut voir ça, on peut sentir ça. Enfin, il y a plein d'indices qui permettent de... Donc, on dit souvent, le plus haut dans le clash où on va, ce que j'observe souvent, c'est dire... Bon, on est cinq, hein ? Du coup, ça, ça veut dire, moi, je n'aurais pas fait comme ça. Et bon, je n'aime pas trop comme ça a été fait, mais ce n'est pas grave, je suis ici une fois par semaine, on sait qu'on fait des erreurs, on sait qu'on... Ça, c'est un peu le plus loin qu'on va dans le... manifester à un mécontentement. Et donc, je fais ça comme intro pour dire qu'on est vraiment cinq personnes très différentes avec des manières de travailler très différentes. Vraiment. Et du coup, ça se ressent aussi au niveau de qui fait attention. Tu as les deux extrêmes entre le Saint Bernard et le... Enfin, j'ai arrêté les métaphores débiles, les deux extrêmes entre le gars qui va toujours sacrifier lui pour le collectif et le gars qui va toujours penser à lui d'abord avant de passer dedans. Les deux extrêmes, et nous cinq, on est forcément quelque part au milieu. Et donc, moi, là, je pense qu'il y a des personnes qui font plus explicitement attention au bon fonctionnement du commun, au bien-être de tous les membres, mais aussi des gens qui participent. On n'a pas tous les mêmes attentions, mais moi, j'attends de personnes qui... Enfin, je trouve que c'est normal.

N : tu qualifierais ta perception de la relation du collectif avec la nature ?

M : Là encore, on met plusieurs sensibilités dans ce que tu dis c'est la perception du collectif ?

N : Oui, mais ta perception personnelle, quoi. Parce que c'est une question que je pose à tout le monde, effectivement. Ou alors, si tu les différencies, ça m'intéresse aussi.

M : Je pense qu'il y a plusieurs... Je réfléchis à voix haute, parce que ce ne sont pas des questions préparées. Du coup, je pense qu'il y a plusieurs trucs. Il y a quelque chose de très pragmatique qui fait qu'on... Moi, je trouve qu'on a un système assez petit et assez intensif. Et j'aime beaucoup. Et ça, j'appelle pragmatique. Ça veut dire que tout est standardisé. Évidemment, on bricole. Et évidemment, s'il y en avait plus d'argent, s'il y en avait plus de temps, on aurait des systèmes encore plus efficaces. Par exemple, sur l'eau, on galère souvent avec l'eau. On galère avec nos tables. C'est l'enfer. Ce n'est pas l'enfer. Ça fonctionne, mais je vois bien que ça pourrait être amélioré. Du coup, quand on a commencé l'année 1 ou l'année 2, on se retrouve avec 8 tables qui fonctionnent bien. On est content, en fait. Donc, il y a le truc pragmatique. Mais pragmatique, je ne mettrais pas loin de sanglier. Et ça, sanglier, c'est Simon et moi surtout, je pense. C'est un peu des points. On peut foncer. On peut exagérer sur les charges de travail, les cadences, etc. Après, il y a un gars marrant qui est Koen. Il travaille trop vite. Il travaille trop vite. C'est trop bien. Et en même temps, il a le truc de sanglier comme Simon et moi, on a pas trop. C'est une manière d'être aussi vachement doux avec lui, avec ses rythmes. Quand il fait une pause, il fait une pause. Ce n'est pas la peine de lui parler épinard maintenant. Que nous, on fait des pauses. Là, on prend 10 minutes pour manger notre sandwich. Sur les 10 minutes, on est 7 minutes en train de courir pour regarder le... Mais je pense que s'il n'y avait pas eu cette dimension-là de deux sangliers ou deux personnes qui ont suffisamment de folie, slash confiance en eux, exagéré, slash... On n'aurait pas fait. Parce qu'il y a des photos, tu vois comment c'est. Vraiment, rien. Donc la deuxième année, quand Simon était malade. Je faisais des 80 heures tout le temps.

N : Là, tu parles, comment dire, c'était ton ressenti de ta manière de fonctionner ici, c'est ça ?

M : Je n'ai pas fini de répondre.

N : Excuse-moi,

M : Là, le rapport du collectif... Je ne sais pas. Le rapport du collectif à la nature. Il est, je pense, caractérisé par différentes choses. Et une chose qu'on ne peut pas enlever, c'est ça. C'est que ça a commencé par... Ça a commencé par deux bourrins. Ouais, OK. Après, tu peux te différencier dans les bourrins. Par exemple, Simon, c'est vraiment bourrin. Il a une force de frappe... Moi, il m'a impressionné quand j'ai commencé à travailler. Vraiment. Moi, je pensais que j'étais moi-même un bon travailleur avec une force de frappe impressionnante. Et j'avais un ou deux potes comme ça dans la vie où je disais « Waouh ! » Comme celui-là, il travaille. Putain, c'est incroyable. Et après, j'ai rencontré Simon, j'ai dit « Laisse tomber. » Ouais. Laisse tomber, c'est un fou. Et du coup, j'ai dit « Mais moi, j'essaie même pas en fait de faire des trucs comme ça. » Donc, c'est une manière de faire. Ça a des avantages. Ça a des inconvénients. Moi, je dirais que je suis un bourrin mélangé à... Parce que moi, quand j'ai travaillé au Nos Pilifs, pendant les deux ou trois premières années, j'ai bourriné, mais j'ai fait un truc, une œuvre d'art. Il y a des gens qui venaient, quand on parle de paysage thérapeutique, des gens qui venaient, ils s'arrêtaient devant le truc, ils pleuraient. C'était magnifique. Mais ça, je me suis niqué le dos. On a fait des... exagérés. A la ferme du Nos Pilifs, personne ne travaille. Je veux dire, personne... Ils travaillent tous. Ils vont dans des coins, après, ils font des téléphones, ils font des... Mais moi, j'ai... Non, j'ai travaillé comme un fou. Mais donc, travailler comme un fou, avec toujours ce que je disais, c'est avec l'esthétique. Et du coup, moi, j'ai un rapport à la nature qui est marqué par ça. Côté pragmatique, où tu sais que si tu veux faire ta vie, il faut travailler tant. Et donc, c'est une manière bourrine de travailler. Complété chez moi, je parle du côté... artiste. Et du

coup, je fais des fleurs. Je fais des fleurs séchées, je fais des trucs comme ça. Quand j'étais là-bas, j'étais tout le temps dans des tunnels de raisins, ou je ne sais pas quoi, rajouter des fleurs partout, mettre des belles courbes de niveau, faire des trucs qui font rêver. Le rêve. Vraiment ça. Donc, c'est un rapport onirique à la nature. Et c'est un rapport... Par exemple, je rêve... Là, j'aurais rêvé de faire un son et une lumière à une fois avec des projecteurs dans les trucs, les arbres super beaux, les... Rêve. Mais ça, on le fera peut-être une fois. Et du coup, pour moi, cette dimension... En fait, moi, je fais absolument les deux en même temps. Je fais toujours l'un avec l'autre. Le truc bourrin plus avec la dimension artistique. Donc là, par exemple, j'ai mon nouveau boulot à Kraainem, à côté du terrain où je suis dans le monastère, en train de remettre en état tout le parc. Ça fait cinq hectares. Et il y a un hectare de forêt qui a été très mal entretenue. Enfin, qui n'a pas été entretenue depuis longtemps. Et du coup, là, je fais vraiment ça. Je suis là en train de jouer à ma vie. Et donc, là, c'est le côté où je suis au boulot. Là, c'est mes deux jours, lundi, mardi, où je suis payé. C'est mon salaire. Et après, je rentre mardi, après-midi. Je suis en week-end. Il me reste mercredi, jeudi, vendredi pour venir ici et jouer à un autre jeu. Et du coup, là, il ne me paye pas. Enfin, il me paye un peu. Mais c'est mon... Enfin, tu vois, quand je suis là-bas et que je suis dans la forêt, je suis exactement en train de faire ce truc, ce mélange. Je bourrine, c'est-à-dire que... C'est-à-dire qu'il y a des choses, si tu ne bourrines pas, ça ne se fait pas. Ou alors, il faut dix fois le temps pour le faire. Et donc, dix ans plus tard, eh bien... Ouais, mais non, on n'a pas dix ans. Donc, on va le faire en dix semaines ou en dix jours. Et du coup, là, dans la nouvelle forêt, là-bas, j'ai fait des trucs où j'ai vu sur leur tête : comment t'as fait. C'est comme ça, les gars. Je vous avais dit que vous avez tombé sur la bonne personne. Donc, je m'envoie des fleurs, mais je m'en fous. Donc, là-bas, c'est un truc où il va y avoir une crèche. Et c'est des familles avec des parcours très compliqués et avec des trucs comme... Donc, il y aura 40 personnes accueillies dans le monastère et ils auront tout le temps accès à ce parc. Et moi, je fais le parc. Et du coup, je vais faire un espèce de paradis là-bas où tout le monde ira se balader et se réjouir tout le temps et rêver parce qu'il y a ici un truc comme ça et puis là, une cabane de saules et puis là, un tunnel de courges et puis là, je ne sais rien quoi et des fleurs partout et des petites sculptures en bois. Et donc, je sais que pour faire ça, il faut bourriner. Enfin, je veux dire, si tu veux que ça avance et tu te dis que dans un an, c'est fini ou dans deux ans, j'ai transformé le parc ben, il faut y aller. Donc, moi, je fais ça et en même temps, je sais. En fait, il y a un truc chez moi qui est en train de se mettre en place et que je suis en train de trouver très agréable, c'est d'une certaine manière, je commence à exactement savoir ce que je fais et du coup, ça aide pour être très efficace. Et pour être très efficace, et très heureux quand tu sais exactement ce que tu dois faire pour faire ce que tu veux faire. C'est le bonheur. Pour moi, c'est difficile de me rapprocher plus d'un truc que d'un truc heureux. Et du coup, là, je bourrine en sachant que c'est quelque chose de bon pour une gestion d'une forêt ou pour une gestion d'un espace vert, bon pour les gens qui vont utiliser cet endroit. Donc, je fais des super cabanes. J'ai des cabanes de malade pour les trucs. Je fais des...

N : T'as une photo, là ? T'allais montrer une photo ?

M : Non, non, on voit pas. Mais, c'est un truc Il y a le rapport bourrin, mais il y a aussi le rapport du rêve et de la magie, quoi. Je ne dis pas magie parce que c'est un terme un peu galvaudé en ce moment. Du coup, vraiment, ce truc du rêve. Du rêve, moi, quand je suis chez moi, bien, je me balade dans ma forêt, en fait. Je suis comme ça, je passe dans les trucs. Et je me balade Je rêve et j'adore. Bon, donc, il y a ça, le truc pragmatique, bourrinage.

N : Donc, c'est presque un peu ce faire violence et peut-être parfois aller contre la nature ou pas du tout ?

M : De bourriner comme ça ?

N : Oui.

M : Non, non, c'est parce que c'est toujours je sais où ça va et je sais pourquoi je le fais. Je sais aussi ne pas bourriner. Donc ça c'est l'origine, c'est le bourrinage. Deux sangliers. Et après quand on a pris Jaska qui est beaucoup plus doux avec lui, avec les gens, Jaska c'est pas du tout un bourrin. Il n'y a aucune sorte de jugement dans ce que je vais dire, mais le temps, pour du travail physique, le temps que Jaska fait un, Simon va faire dix, ou je vais faire dix, et c'est pas grave du tout, Jaska il fait d'autres trucs. Et Jaska il a développé dans le rapport, lui il a développé le rapport, on peut dire, thérapeutique à la nature, pour le Courtileke, et donc c'est lui qui a vraiment fait, celui-ci c'est la troisième ou la quatrième, il fait, année du coup de Sème qui peut, qui vient d'aller vendre, et ça c'est vraiment magnifique. Et ça, d'autres personnes auraient pu le faire, mais pas toutes auraient pu le faire, parce que c'est aussi des questions de personnalité, de manière de fonctionner. Et donc là il y a un rapport plus lent, plus de, comment on dirait, pas de profiter, mais d'enjoyer, d'apprécier, quelque chose comme ça. Et du coup, autant pour Jaska que pour Sème qui peut.

N : Et est-ce qu'à titre personnel, tu te sens faire équipe avec la nature, ou parfois aller contre elle ?

M : Je ne vois pas ce qu'on fait pour aller contre elle, moi je ne me sens pas aller contre elle.

N : Ok, très bien. Et par exemple, quand tu fais un petit désherbage, ou buter des limaces, c'est quoi pour toi ?

M : Je me souviens quand j'ai commencé à travailler à la ferme, j'ai le sécateur facile, je me souviens, et du coup, il y a un rapport à la nature... c'est un rapport un peu fantasmé, mais un peu faux, que vous pouvez développer, vous pouvez vous donner aux urbains, sur, je ne sais pas moi, ils ont fait trois vidéos, on a tous passé par là, tu as vu quelques vidéos de permaculture, et puis du coup tu penses que tu vas acheter trois graines, et puis tu vas avoir une... Et donc une manière un peu fantasmée, idéalisée, un peu éloignée de la réalité, je trouve, bon, voilà, ce truc-là. Quand j'arrivais là-bas, il y avait une équipe qui s'appelle la ferme d'animation, et eux, ils accueillent les groupes, et pour moi c'est un peu, pour moi ils ont un peu l'esprit de la planque, et donc ils ont trouvé une bonne planque là-bas, et ils font des choses un peu faciles, genre ils font du miel, ils accueillent des groupes, ils font des bazars, et puis le reste du temps ils sont dans le bureau en train de regarder sur internet des trucs débiles, et de même pas toujours vraiment s'occuper de leur équipe, et quand ils m'ont dit au bout de six mois que j'étais arrivé, et moi je me suis directement lancé dans le grand transformation du parc, mais j'ai fait ça parce que c'était aussi une manière de respecter les gens de mon équipe, c'est-à-dire moi je ne vais pas vous faire, je ne vais pas vous foutre, vous laisser dans un coin, et moi je m'occupe avec eux, moi je m'occupe avec eux, et du coup je m'étais vraiment travaillé bien, et au bout d'un moment, ils sont venus pour à moitié sur le ton de l'humour, et puis on a rigolé longtemps avec, donc moi j'étais le déforesteur, et je pouvais rigoler un certain temps, mais au bout d'un moment, au bout d'un moment plusieurs choses, c'est-à-dire en fait, venez voir, quel arbre j'ai vraiment coupé, aucun, et donc je n'ai pas enlevé d'arbre important, quand tu es dans une forêt, moi je ne suis pas garde forestier, je n'ai pas fait la formation, donc j'ai une connaissance limitée de comment fonctionne une forêt, virer tous les semis d'érable, ce n'est pas de l'interventionnisme, ce n'est pas mettre du round-up, c'est un truc que tu dois

faire, couper une branche qui gêne ton passage, c'est un truc que tu devrais faire, moi je ne suis pas du tout, j'aime beaucoup la gestion ou la non-gestion des espaces verts, c'est quelque chose auquel je suis très sensible, et je pense que c'est très important, mais dans ce genre de projet, je pense que c'est un non-sens, parce que dans ce genre de projet, on a plein de zones sans intervention, et du coup, si tu veux faire ton truc, qu'il y ait une grande diversité là-bas, mais ici, on veut absolument être sur un truc bio-intensif, tu l'appelles comme tu veux, mais du coup, passer, et puis même ce truc d'interventionnisme, je dis ça parce que c'est ça qu'il disait, je n'ai pas entendu, je n'ai pas encore été convaincu par des arguments, il disait par exemple, oui mais tu coupes, mais le gars, tu es apiculteur, c'est-à-dire qu'est-ce que tu veux, tu prends des populations tranquilles, et toi, tu vas les faire chier, tu vas les mettre dans une boîte, avec des cadres, avec des trucs, et à la fin, tu vas venir leur voler le fruit de tout leur travail, et moi, je suis un sale type, parce que j'ai enlevé, mais taisez-vous, taisez-vous, j'ai enlevé des arbres, quels arbres importants, il faut enlever beaucoup d'arbres dans une forêt, pas beaucoup, mais il y a plein de travail d'entretien à faire, on se coupe les ongles, on se coupe les cheveux, et c'est comme ça qu'on est en bonne santé, tu peux laisser des espaces complètement à l'abandon, on sait ce qu'il va se passer, on connaît, on a des exemples, donc ça ne me dérange pas du tout de mettre de l'antilmace, ça ne me dérange pas de passer, et en fait, même si je vois plein de pratiques, qui sont critiquées comme ça pour intervenir sur les trucs, ce sont en fait des pratiques très utiles, c'est-à-dire passer la tondeuse, tailler ta haie, si t'en fais du broyage, si t'en fais du mulch, si t'en fais du truc, c'est vertueux comme pratique, t'es dans un cycle, c'est une très bonne idée, mais on réfléchit en ce moment à investir dans un broyeur, pour qu'on pense sur le nouveau terrain, en mettant encore plus de haies, comme ça on est plus dépendant d'un tas de livraison pour un broyeur, je ne sais pas si on le fera parce qu'il y a des contraintes techniques et tout, mais j'aime bien réfléchir comme ça.

N : Pas de confrontation, plus guider ?

M : On est ensemble, si tu veux, c'est sûrement pas une confrontation, et je taille toutes les plantes, mais quand j'aurai des enfants, je mettrai des cadres, et quand je rentre chez moi, je me lave, et quand mes ongles sont trop longs, je les coupe.

N : Tu vois, quand je pose cette question au CdC, c'est pas ça que j'entends, j'entends lutte, contrôle, contrôle, contrôle.

M : Lutte contre les nuisibles ?

N : Non, lutte contre la nature, la question c'était la nature, quand je leur demandais de caractériser leur relation avec la nature, c'était vraiment pas le même discours, c'était vraiment en mode, elle vient, on l'empêche de faire comme elle veut, on veut qu'on aille comme-ci, comme-ça, et il y avait vraiment cette idée, mais moi je trouvais presque de souffrance à lutter derrière.

M : Moi j'ai trouvé que ça m'a pas plu, je suis pas allé souvent, mais quand j'ai été là-bas, ça m'a donné l'idée d'une souffrance. Quand je me suis dit, je vais partir sur la planche de carotte de 30 m à désherber, mais du coup je les plaint.

N : Et c'est peut-être dû à la qualité du sol aussi ?

M : Je dirais pas ça, je dirais que notre manière de vouloir nourrir le sol, de prendre soin du sol, c'est une manière de collaborer, c'est une manière de ne pas être en opposition, de ne pas être en lutte, c'est une manière de tout le monde être tout le monde. Nous on se nourrit, toi tu nous nourris, du coup on se fait nourrir.

N : Moi j'avais une question sur les exemples de pratiques agroécologiques et leur impact sur le non vivant, mais c'est quelque chose que je trouve...

M : Sur le non vivant, c'est à dire l'impact d'une pratique agroécologique sur le non vivant ? C'est le monde animal ?

N : Le monde animal, les champignons, les végétaux, mais également les ressources. Au final, le compost est un non humain pour moi.

M : On n'a pas de compost. À Kraainem, on aura un compost des voisins. Quand tu lui donnes le temps de carbone, on sait qu'on... C'était quoi la question ? L'impact de nos pratiques agroécologiques ?

N : Ouais, des exemples de pratiques agroécologiques et leur impact sur...

M : On sait qu'on améliore la terre.

N : Et donc tout de suite vous parlez de la terre, à fond. C'est vraiment un créneau central.

M : Mais on le sait, c'est à dire qu'on dépense, c'est à dire qu'en fait dès qu'on a commencé, on a dépensé à un moment où on avait zéro tune, la priorité ça a été d'acheter des camions de broyats pour venir les foutre dessus. Ouais. C'était le premier truc que je... Et du coup, moi ça me rappelle une petite anecdote. Une fois, j'étais avec ma meuf en train d'écouter un podcast sur la mycélium. C'est elle qui voulait me dire regarde, écoute, trop bien. Je dis oui, allez. C'est pour ça qu'on achète pour 3 000 ou pour je ne sais pas combien chaque année, juste pour donner... Donc, sur les champignons, mycélium, la vie du sol, tout ça, c'est sûr qu'on fait du bien. Entre une prairie et ce qu'il y a maintenant ici, je pense que c'est mieux que ce qu'il y a maintenant.

N : Et vous êtes suivi par l'ULB.

M : Oui, ça, c'est très superficiel. Mais j'aimerais bien que ça s'inscrive dans la longueur.

N : Parce que j'avais compris un peu de Simon que vous présentez des résultats surprenants et intéressants. Et du coup, vous êtes suivi par l'ULB.

M : Moi qui viens des sciences sociales, j'ai toujours eu un conflit épistémologique avec les agronomes. C'est-à-dire que je trouve que l'agronomie est trop souvent présentée comme une science exacte, une science dure, une science intriquée.

Et que c'est comme si... Mais vous savez bien pourtant, vous savez bien qu'entre ta parcelle et l'autre parcelle, il y a des facteurs que tu n'as pas pris en compte, des facteurs qu'on n'a même pas idée de prendre en compte, qui ont pourtant probablement des impacts déterminants sur les résultats que tu es en train de produire. Et du coup, quand je vois les... Ce n'est pas que je me suis hyper non plus intéressé à la question, mais les fois où j'ai un peu vu les protocoles d'enquête en agronomie, moi j'ai trouvé que ça n'était pas sérieux. Bien sûr, tu vas sortir des résultats, mais c'est facile de sortir des résultats. Mais est-ce qu'ils veulent dire quelque chose, c'est une autre question. Donc là, oui, c'est intéressant, ils vont faire des... prélever, des échantillons, mais après, c'est des parcelles qui n'ont pas été préparées de la même manière. C'est des parcelles qui n'ont pas reçu les mêmes cultures, les mêmes successions de cultures, c'est des parcelles qui n'ont pas forcément reçu les mêmes amendements. Et puis après, tu fais une fois... Bon, ils ont fait quelques tests avec les couverts végétaux, les maïs, etc. Pour l'instant, moi, ce n'est pas un protocole scientifique qui me satisfait. Mais je suis super content qu'ils viennent, et quand ils viennent, j'essaie de parler avec eux pour essayer d'inscrire ça dans la durée.

N : Quelle est la place de l'expérimentation au sein du Courtileke ?

M : Elle est, je dirais, toujours possible. Je dirais que c'est une porte toujours ouverte. Mais ce n'est pas le salon, ce n'est pas la pièce centrale. C'est-à-dire qu'on fait des choses assez simples. On n'a aussi pas forcément le temps pour faire vraiment des expérimentations. Je ne sais pas, on fait des planches de persil, des planches de carotte, des planches de betterave. Mais qu'est-ce que tu appelles ça ? C'est quoi des expérimentations au niveau des techniques de culture ?

N : Par exemple, est-ce que vous donnez une place assez grande à l'expérimentation ? Ou alors, est-ce qu'elle fait partie intégrante du quotidien ? Ou peut-être qu'avec un peu d'expérience maintenant, vous avez défini des plans de culture, des directions très claires ?

M : On a un plan de culture qui est de plus en plus précis et facile à actualiser chaque année. Je pense qu'on peut dire que l'expérimentation est aussi comme ça. C'est-à-dire qu'à chaque fois, si quelqu'un a une bonne idée, on discute. Si tout le monde trouve que c'est une bonne idée, on y va. Par exemple, l'année dernière, on a dit à l'initiative de Jaska, on essaie de commencer, ce n'est pas vraiment une expérimentation, mais quand même. Avant, on commençait en mai ou en mi-mai. Il nous a dit, viens, on commence début mars. C'est une sorte d'expérimentation. Quand on a commencé à faire de l'achat-revente, chose qu'on ne voulait pas faire avant, c'est aussi une expérimentation. Il y a peut-être aussi à chercher au niveau des systèmes, des groupes. Ce sont des micro-expérimentations sociales, mais quand c'est eux qui font la permanence, nous, on est parti, ils gèrent le groupe. C'est un peu une sorte d'expérimentation sociale. On cherche plutôt à faire des choses connues, sûres, qui fonctionnent. Je pense que le plus expérimentateur, c'est Jaska. Il a vraiment envie. On teste des melons, on teste des trucs. Par exemple, il y a des concombres qu'il a commandés des graines en Thaïlande, qui font des sortes d'éponges. C'est cool, c'est super, mais je n'aurais jamais fait ça. C'est super. Si ça marche, je vais absolument prendre des éponges pour chez moi. Mais Simon, je ne pense pas qu'on peut dire que c'est un expérimentateur. Il va faire des choses connues. Et moi, je dirais que c'est aussi un peu pareil.

N : Ok, super intéressant. Parce que c'est vrai que je n'ai pas encore fait une interview avec Jaska, mais il m'a posé la question quand on était au chantier participatif. Et il m'a dit, moi j'ai l'impression qu'on n'avance que comme ça. C'est l'expérimentation au quotidien tout le temps. Mais je serais intéressé de revenir avec lui dessus.

M : Quand tu n'as jamais fait de sol vivant, tu peux dire que c'est une expérimentation de faire du sol vivant. Après, on voit que ça marche, on continue. On n'a jamais fait... Après oui, je pense que le travail de maraichage, c'est de toute manière, tu avances par oui. Oui, c'est toujours comme ça. Des expérimentations ou des coups de chance en fait. Ou bien des flashs. Tout d'un coup, il y a un stagiaire qui est là, ou quelqu'un qui passe. Mais les gars, mais pourquoi vous faites ça ? Ah, ça fait 4 ans qu'on fait ça. T'es dégoûté. Mais bon, t'es pas dégoûté, t'es super content. Merci. Merci. Pourquoi t'es pas venu plus tôt ? Du coup, on essaye sur le système. Évidemment, ça fonctionne mieux. On l'intègre directement dans la routine. Donc, ce que je voulais dire, pour faire le pont entre Jaska et moi, c'est peut-être qu'on a les choses qui fonctionnent. On se réfère toujours à un cahier dans lequel il y a marqué des données. C'est trois rangs avec des interlignes de 30. C'est assez codifié, mais ce qui est nécessaire pour que tout le monde fonctionne sur la même base. Mais ça marche quand même par expérimentation. Par exemple, l'année dernière, Simon ne voulait pas me croire qu'on peut semer des engrais verts dans du fumier directement. Expérimentation. On a vu qu'en mars, ça ne marche pas et qu'en avril, ça marche. Mais sur les engrais verts, par exemple, on a plein d'expérimentations à faire. On a très peu testé pour l'instant. Donc, ce que je voulais dire, c'est ce que je disais au début. C'est toujours une porte ouverte. Mais moi, je ne trouve pas que c'est le truc central. Moi, j'ai quand même tête contre Jaska. Je pense que j'ai un peu l'impression que la base, c'est ce qu'on sait fonctionner. Et après, c'est porte ouverte.

N : Tout à l'heure, tu disais club de riche. On reste un peu en termes d'accès aux produits du Courtileke.

M : Il y a une petite différence de niveau social entre les groupes de Haren et de Schaarbeek. Là-bas, c'est quand même un peu plus bobo. Ici, ça bouge parce que la pression foncière étant ce qu'elle est. Les bobos aussi se retrouvent un peu chassés vers l'extérieur. Et il y a de plus en plus ici, le club de riche s'étend. On ne peut pas parler de mixité sociale dans les groupes. Et à Schaarbeek, là-bas, c'est même dérangeant. Moi, je trouve ça dérangeant. Parce qu'on livre sur une place, dans un endroit qui ressemble un peu au foyer du Chant des Cailles. C'est-à-dire une sorte de résidence sociale. Mais ils ont voulu justement favoriser la mixité sociale. Et donc, ce n'est que des petites maisons. D'ailleurs, ça ressemble un peu à la Suisse, d'une certaine manière. Des petites maisons en HLM avec des alternances de maisons non HLM. Mais comme ça, ils ont voulu favoriser la mixité sociale. Pour dire qu'il y a beaucoup de gens qui ne nous ressemblent pas sur cette place, qui sont occupés à d'autres activités, type sportive ou culturelle. Et là, on arrive, on prend un espace qui est libre. Moi, je trouve ça impressionnant, toujours, de voir la manière dont les groupes se côtoient sans se rencontrer. Et là, c'est souvent... En fait, au début, je pense la première, deuxième année, se faisaient les livraisons du vendredi là-bas. Et tu as quelques personnes dans les mangeurs avec des comportements parfois assez typiques de, je dirais comme ça, l'ignorance, l'ignorance blanche sur la condition du monde, sur l'état du monde, sur les trucs en fait. Et donc, une espèce de grand gars comme ça, je ne sais pas quel âge il doit avoir, mais septante, un boomer. Et lui, il vient et quand il y a des... Surtout au début, parce que maintenant, je pense que les gens savent d'où on vient, on a moins de gens qui viennent demander à... Mais lui, quand il allait expliquer à des gens qui ne lui ressemblaient pas du tout comment fonctionnait le système, c'était vraiment une manière de parler qui était... Et en plus, il avait un... C'était vraiment typique, on se trouvait assez caractéristiques d'ignorance. Il avait un discours très clair sur sa volonté d'intégrer, justement, de plébisciter dans son groupe, parce qu'il considérait que c'est son groupe. Et du coup, le décalage entre ton discours, ta volonté de créer du bien et les méthodes catastrophiques que tu emploies quand il s'agit de méthodes pratiques. Catastrophiques. Les gens portaient tout de suite. Bon. Voilà, mais bon, c'est pas grave. Ça,

c'était il y a un ou deux ans. Mais du coup, ça reste toujours que quand tu vas là-bas, tu vas voir un club de riche, là, avec leurs enfants, sur leurs petits jolis vélos à béquilles, avec des petits casques et des batteries au lithium, parce qu'on est toujours à la pointe de la modernité. Et à côté, t'as les petits mecs qui jouent au foot et les mères qui font je ne sais pas quoi. Voilà. Rien de nouveau. Mais après, je dis ça, mais en même temps, je dis aussi ce que je disais tantôt, à savoir. C'est comme ça. Et je veux dire, il y a de l'entre-soi dans toutes les communautés. Il y a sans doute un besoin de se retrouver entre soi, mais en particulier pour les autres.

N : Et du coup, par le choix d'être à 20 % ici, vous ne dépendez pas en tout cas entièrement, financièrement de cette activité ici. Et donc, elle te donne une certaine liberté et elle te permet comme ça d'effacer un peu les frontières entre vie privée et vie professionnelle. Parce qu'en même temps, moi, je pourrais penser que ça permet de s'affranchir d'impératifs de productivité et de faire en plus de liberté ensuite sur le terrain. Et en même temps, quand je vous en avais parlé, tu m'avais dit oui, mais au final...

M : Nous, on est à fond dans le rendement.

N : Et vous, vous êtes toujours à parler argent finalement.

M : Notre objectif, c'est qu'on sorte le plus de salaire possible.

N : Et donc, est-ce que ça mène à faire des compromis entre volonté écologique, de prendre soin de la terre, etc.?

M : Non. Donc, ça, c'est un peu la question de la comparaison avec ce qu'ils racontent, ce que tu disais tout à l'heure sur les brouettes, sur le paillage, et qu'ils disent oui à ça.

N : Oui, par exemple. \$

M : Et du coup, nous, c'est-à-dire, je parle en même temps, mais je pense qu'on est assez convaincus que... Ben, reformule la question s'il te plait.

N : Est-ce que tu as l'impression des fois de devoir revenir sur des volontés écologiques pour des pressions de rentabilité?

M : Non, je veux dire que nos pratiques écologiques sont les mêmes que nos pratiques de rentabilité, sont exactement les mêmes, à savoir nourrir le sol.

N : Elles permettent d'atteindre cette rentabilité.

M : Et, les objectifs écologiques. Mais vraiment les deux. C'est la même chose.

N : C'est vrai que moi, je présente vraiment le truc en mode l'un ou l'autre. Et non. Ok, ouais. Ah, super intéressant. Ouais. Top.

M : Mais ça, c'est un peu, en ce moment, on voit beaucoup sur les réseaux d'articles sur tel agriculteur a arrêté d'utiliser des pesticides ou des je ne sais pas quoi. Bim ! Et on va changer ses pratiques comme ça, et hop ! Rendement multiplié par XY. Je trouve qu'on voit beaucoup de ça en ce moment. Et je pense qu'il va y avoir un discours comme ça qui va finir par s'installer. Et qui va contribuer à ce que progressivement, de plus en plus de producteurs changent leurs pratiques. Et ça veut dire changer leurs pratiques, ça veut dire que tout d'un coup, l'idée devient dominante selon laquelle, ben, en fait, ça va ensemble. Ben, c'est pas qu'on veut croire qu'on est déprimé de ça, mais ça... C'est... C'est... C'est... C'est... Pour moi, ça paraît logique. C'est que ça paraît tout à fait logique. Ouais. Si tu veux bien produire, il faut... En fait, pour comparer avec des humains, si tu veux être un bon boxeur, ben, il faut que tu sois en bonne santé. Il faut que tu aies du cardio, il faut que tu aies de la souplesse, de la rapidité. Donc, pour avoir des bons fruits, il faut que tu aies du travail avant de les récolter.

N : OK. Dernière question. Dans ce modèle de production, il y a une mobilisation de la main-d'œuvre assez forte et parfois, on en avait déjà discuté, obligatoire pour...

M : Nécessaire, tu veux dire.

N : Nécessaire, pour être nécessaire. Du coup, quel est l'échange avec les bénévoles ?

M : Eh bien, on remarque que... Donc, au début, on voulait être classe et on disait tous les gens qui viennent, on va les défrayer. Et ça, on va les...

N : Donc, avec de l'argent.

M : Et donc, ça a marché un petit peu au début tant qu'il n'y avait pas trop de monde qui venait. Mais au bout d'un moment, c'est pas possible et puis en fait, au bout d'un moment, si la contrainte... Ben, c'est pas l'œuf ou la poule mais au bout d'un moment, en fait, on constate que il n'y a pas vraiment... Il n'y a pas de... Il y a peu, très peu de gens, d'individus, de gens seuls qui viennent régulièrement. Ça arrive très rarement. Très rarement. Et en général, quand c'est arrivé, ils ont fini par rester. C'est Caro. Ouais. Et Koen. Koen, Caro, elle a dû faire un an et demi peut-être. Ouais. De sorte de... juste venir tous les... Je ne sais pas quels jours parce qu'elle aimait bien. Et Koen, un peu pareil. Du coup, ça. Donc, on a arrêté d'effrayer les volontaires et puis... Et puis après, en fait, c'est passé par les institutions. c'est un petit peu... Et... Et bien là, ça se passe très bien parce que c'est Jaska qui vient en général. Il a cette manière un peu flexible, douce de fonctionner. Du coup, ceux qui ont envie de travailler, ils travaillent. Ceux qui n'ont pas envie de travailler, ils ne travaillent pas. Et je pense que ça m'étonnerait que des gens du vendredi se sentent exploités pour un quartier. Ça m'étonne. Peut-être que quand c'est moi qui ai fait les vendredis 4 ou 5 fois de suite et que c'était la haute saison qu'il fallait foncer sur les choux, là, j'ai peut être un peu trop carburer. Mais la... monétrie, c'est un détail que pour certaines personnes du groupe, en fait, c'est très bien d'avoir un peu plus de speed et plus de cadre et plus de machin. Et... Tu vas avoir parfois sur le champ vraiment plein de groupes qui fonctionnent dans des mondes différents et à des vitesses différentes. Il y a des mecs du vendredi, ils sont juste là pour toucher leur petit chèque de ça Sème qui peut. À 10h, elle leur file un médoc. À midi, ils sont partis. Ils n'ont rien foutu. Ils sont venus là, ils ont fumé 5 clopes. Et... Et ce n'est pas

grave. Pendant ce temps-là, il y en a qui vont cravacher pendant toute la journée. Et c'est pas grave Mais je pense que s'ils le font, c'est aussi parce qu'il y a une amie, par exemple, il y a un gars du vendredi, Armel. Mais lui, il se forme très clairement. Je pense qu'il est très content de se rendre ici. Et je ne pense pas qu'il se sente exploité.

N : Armel, il était avec le groupe la semaine qu'il peut. Donc, il a eu un accident de vie ?

M : Mais en fait, moi, je ne connais pas très bien le projet. Je me suis rendu compte il n'y a pas très longtemps. Parce que c'est toujours... Parce que je n'étais jamais trop en contact avec eux. Mais en fait, ce n'est pas que des gens avec des... Casseroles.

N : D'accord. Ok. Très bien. Parce que j'ai un peu discuté avec lui, je dois... Ok. Très bien. Lui, il a un projet de s'installer à terme. Et... Du coup, évidemment, vous avez arrêté le défraiement en argent. Mais donc, il y avait déjà un défraiement en nature aussi à ce moment-là. Ou il est devenu après pour remplacer.

M : Donc... Moi, il était... Oui. Je me suis rappelé. C'est ça. Simplement, les deux en même temps. Et puis, c'est tout. Euh... Mais en fait, Carole pourra sans doute te dire comme elle fait les lundis là. Mais parce que je réfléchis à voix haute. Avant, je faisais des récoltes avec Carole. Oui. Il y avait quand même souvent du monde qui... Mais c'était pas des réguliers non plus. Mais à part ça, moi, je suis pour l'exploitation de la misère. Donc, je faisais des blagues et tout. Mais... Je pense que... Par exemple, là, au nouveau terrain à Kraainem, j'ai pris contact avec l'hôpital. Et je... Je suis arrivé sur le... Il y a un gars dans un service qui organise des... Donc, pour tous les patients qui sont en capacité de sortir de l'hôpital et qui doivent encore rester parce qu'ils ont besoin de produits, j'en sais rien. Voilà. Il organise des tournées. Enfin, ils font des tours, des ballades. Et... Ben donc, je lui ai dit, ben... Venez. Et il a dit... J'y vais. Non, en fait, il a dit rien. Il a été très calme. Il est allé voir ses supérieurs et après, il m'a rappelé. Il a dit, c'est bon, j'en ai parlé à ma direction et ils sont chez moi. Du coup, super. Et... Là, du coup, ça fait quand même un an et demi pour définir une sorte de convention de partenariat dans laquelle il faudra voir aussi comment est-ce que nous, on va être rémunérés éventuellement par l'hôpital pour faire des accueils ou pas si on considère qu'on fait de l'exploitation d'amis. Bon, tout ça se négocie, se discute et ça dépend toujours des partenaires, des ressources, etc. Mais moi, je trouve que c'est des beaux échanges. C'est des belles rencontres. C'est magnifique. Et donc, si on l'a fait, on aurait pu aller dans plus de directions mais après, c'est... Bon, on fait avec le temps qu'on a, avec les forces qu'on a, avec tout ça. Mais on a eu en fait, plein de groupes super variés qui sont venus. Donc là, Sème qui peut... C'est sûr que Sème qui peut... Je crois qu'il y a quand même une grosse composante de gens avec parcours addictif et tout. Mais il y a aussi d'autres gens de ce que j'ai compris. Enfin, en tout cas, c'est ce que disait Aurélie, la monitrice. On a eu... On a eu deux de temps en temps, ils sont venus trois fois, je pense. Java qui fait accueil de... accueil. Pas d'accueil, je crois. 'fin des truc avec des réfugiés. On a des mamies marocaines du troisième âge qui viennent de temps en temps et qui disent là, putain, le sketch, c'est trop marrant, mais c'est fantastique, c'est génial. Et... Bah, la maison de quartier, les enfants, des trucs comme ça. Et à chaque fois, bah, on les fait bosser. Mais... Mais ils sont venus pour ça. Ils étaient préparés et en fait, ils sont contents. En tout cas, c'est lui qui prend les grands-mères marocaines, elles allaient tout plus vite que nous. C'est des meufs du bled. Elles allaient trop vite et elles connaissaient tous les gestes par cœur. Elles ont grandi comme ça, elles ont fait des trucs. Bref, c'était magnifique. C'était... C'était magnifique. On a chanté, on a fait des fêtes, on a... Superbe. Les journées de Sème qui peut, je appelle ça superbe. Les moments où il y a Java et les demandeurs d'asile avec... En fait, ils font des

journées où ils font des sortes de binômes avec un demandeur d'asile. Ils travaillent avec des assos belges pour favoriser leur rencontre. Et après, ils viennent ici et on les fait bosser. Tu vois, des trucs magnifiques.

N : Donc, les termes de l'échange, c'est surtout du lien, des instants. Parce qu'il y a un aspect un peu pédagogique, transmission avec des gens comme Armel.

M : Oui, oui, bien sûr. Mais ça dépend fort de nos caractères qui se trouvent. Par exemple, Jaska, par exemple, et Simon. Je trouve qu'ils ont un peu un côté prof. Ils sont profs. Et alors, ils vont t'expliquer que la graine de betterave, en fait, ce n'est pas une graine mais c'est un agglomérat. Chill the fuck down. Je rigole, tu fais ce que tu veux. Je m'en fous. Mais comme ça, une manière un peu scolaire d'être dans la transmission. Mais je trouve génial. En fait, je pense que ce qui se passe tout simplement, c'est que c'est toujours une rencontre entre deux personnes et avec Sème qui peut, tu vois un peu l'éventail de personnes que c'est. Le Courtileke, tu vois, l'éventail de personnes que c'est. Et donc, en fonction des deux personnes qui se rencontrent de moments de la journée, de la fatigue, de tout bien, il se crée l'interaction du moment. En fonction de l'interaction du moment, tu vas dire Mec, laisse tomber, il faut foncer sur les maïs, s'il te plaît, viens. Mais si je vois que c'est, par exemple, Khalid, si je vois que c'est un gars foutu, je vais dire Bon, nous, va fumer une clope, s'il te plaît. Et puis, Armel, viens, je t'en supplie, viens. Donc, on va toujours aussi, on ne va pas demander à quelqu'un qui n'est pas en capacité de venir faire des heures et des heures de brouettes. Tu sens, au bout d'un moment, assez rapidement et puis on demande toujours, OK, aujourd'hui, on a ça, ça, ça, qui veut faire quoi ? Mais après, moi, c'est sûr que j'aime bien être, comme je disais, un peu dirigiste et chef d'équipe et j'adore faire travailler les gens et on fait ça et on fait ça et passer le groupe en groupe et du coup, oui, on fait, mais en fait, ça change beaucoup des gens et de leur demande, il y a des gens, ils ont juste envie d'être tranquille. Donc là, tu dois aussi un peu sentir que le gars, il a envie d'être tranquille, pas à peine d'aller faire chier des histoires de maïs parce qu'il s'en fout. Il veut juste faire ses heures, prendre son chèque ou bien, il veut juste rêver et dormir, se reposer ou bien, il veut juste parler avec Aurélie parce que comme ça, il a un contact féminin dans sa semaines et tout comme ça. Et là, c'est un peu chacun en fonction de nos sensibilités, de nos personnalités, comment on va, comment on gère le truc. Mais, ouais, je pense que c'est, ça, c'est le volet, le truc, les trucs sociaux, les partenariats qui arrivaient un peu après la production mais on est tous clairs avec le fait que c'est une part du chiffre d'affaires non négligeable, peut-être, je ne sais pas. Demande à Jaska plutôt mais à mon avis, les ordres de grandeur, je pense que je ne dis pas trop de conneries si je dis que la production, c'est 50 % du chiffre d'affaires, 25 % de subsidies et 25 % des partenariats. Du coup, c'est pas négligeable.

N : Ouais, non, c'est clair. Merci, moi, je suis arrivé à la fin de mes questions donc si tu veux ajouter un truc ou pas, c'est comme tu veux.

M : Si ça me revient, je t'enverrai des trucs.

Caroline

Entretien avec Caroline du Courtileke, au champ, le 22/07 à 17h.

N : Comment as-tu rencontré le Courtileke ?

C : J'ai rencontré le Courtileke en 2021. J'étais à l'époque, je sortais des études, j'étais en dépression, j'étais au CPAS et je n'avais pas du tout envie de commencer à bosser. Ça n'avait pas de sens pour moi. J'avais envie de tendre vers l'autonomie un petit peu et de mettre les mains dans la terre. En sachant que j'ai vécu en ville et donc je ne savais pas faire pousser de légumes, je ne savais pas les différencier. Et je me suis dit, mais enfin, vu la conjoncture actuelle, l'état du monde, c'est un petit peu débile de ne pas savoir s'alimenter. Donc, j'ai une amie qui bossait avec Manu à la ferme Nos Pilifs, qui m'a mise en contact et j'ai expliqué ma situation avec le CPAS. Pour pouvoir conserver le CPAS, le Courtileke m'a proposé une formation. J'ai fait une formation d'un an dans laquelle je venais trois jours semaine. Et puis, après un an, ils m'ont proposé d'intégrer le collectif. Et donc, là, c'est la troisième année. Attends, 2024. Troisième ou quatrième.

N : Quatre si on compte 2021. Tout à fait. OK, donc sortie des études, c'était des études de journalisme ?

C : Non, c'était animation socio-culturelle et éducation permanente. Et donc, c'est un master qui m'a principalement aidé à comprendre les dynamiques de pouvoir dans la société. Donc, ouais, c'était un peu une claque dans la gueule. C'était l'époque après confinement aussi. J'avais fait beaucoup de travail social. J'avais fait des maraudes, j'avais été dans le soin des personnes. Et ça m'avait un petit peu mise au chaos. Il y avait eu aussi le mouvement Balance Ton Folklore, et Balance Ton Bar, dans lequel j'ai été beaucoup investie. Et donc, émotionnellement, je suis sortie de cette année vraiment en lambeaux. Et puis après, j'ai fait un an de formation ici. Puis quand ils m'ont proposé d'intégrer le collectif, c'est à ce moment-là que j'ai eu aussi une offre d'emploi à la Maison des Jeunes, à laquelle j'ai répondu. Et là, je termine mon contrat de deux ans à la Maison des Jeunes, en mi-temps. Et du coup, pendant deux ans, j'ai fait mi-temps à la Maison des Jeunes et deux jours par semaine ici au Courtileke. Il y a juste cette année que là, j'ai fait un seul jour par semaine. Parce qu'en fait, j'étais de nouveau en train de partir en dépression.

N : Et qu'est-ce que tu viens chercher ici alors ?

C : C'est cool que tu demandes ça, parce que j'allais justement dire... Le Courtileke, en fait, ça me permet d'avoir le côté apaisement, sérénité, de faire partie d'un projet qui a du sens, qui m'apporte du bien-être, qui me permet de me nourrir, qui me permet d'acquérir des compétences assez incroyables et essentielles dans la vie. Et en plus de ça, c'est un projet horizontal, en autogestion, sans chef. C'est un projet où je ne me suis jamais sentie contrainte de venir. Même quand il y a plein de tâches à faire et tout, ça fait du bien de les faire. Et quand je me sens dépassée ou quoi, je n'ai pas de mal à me communiquer au reste du groupe. Et donc, on trouve des solutions ensemble. Mais c'est vraiment, je dirais, le côté mettre les mains dans la terre, être à l'extérieur, me dépasser physiquement, apprendre des nouvelles choses et être inspirée de la nature, de retrouver une forme d'émerveillement que je ne trouve plus du tout dans la société actuelle.

N : Ok, merci. Est-ce qu'entre avant et maintenant que tu es au Courtileke, est-ce que tu as remarqué des changements dans ta perception déjà peut-être de l'écosystème local et ensuite peut-être de la société ?

C : Alors, l'écosystème, ben oui. Déjà, moi, je connaissais à peine le terme biodiversité et tout ça. J'en apprends de jour en jour. Et ben du coup, c'est tout un peu un système qui est entrecroisé, quand en fait, tu ne peux pas juste faire pousser des légumes et pas prendre soin du sol et pas apporter de la vie aussi dans ton champ. Tout est un peu lié. Je dirais que

je suis encore très loin d'avoir tout capté. Mais oui, le fait d'être ici m'a permis d'apprendre comment la vie est connectée un peu. Et m'a permis aussi de découvrir que dans la société, en fait, il y a tout plein d'initiatives qui sont comme celle-ci. Et je n'avais pas connaissance de ces initiatives-là avant d'arriver ici, parce que forcément, je n'avais pas ce regard-là. Mais ouais, voilà.

N : Et est-ce qu'il y a un genre peut-être de découragement ou de déception vis-à-vis du fonctionnement de nos sociétés ? Est-ce que ça t'amène, je ne sais pas, un peu de baume au cœur ou quelque chose ?

C : Alors ouais, clairement, le Courtileke m'amène du baume au cœur par rapport à mon désespoir dans la société, dans le monde actuel. Mais ce n'est pas pour autant que je vois ça comme étant la solution. Donc c'est ma petite solution. Je suis dans ma niche, je suis ici tous les lundis. Ça me fait beaucoup de bien et j'ai l'impression que le monde va mieux. Mais une fois que j'en ressors, ça n'a pas forcément changé. Et même au sein du Courtileke, je trouve qu'il y a un milliard de choses qu'on pourrait faire autrement. Rien que le fait qu'on fait des paniers pour des personnes qui ont les moyens de se payer ces paniers, ça ne va pas sauver le monde. Pour moi, l'écologie, ça doit aller avec la lutte des classes. Et c'est génial de faire pousser des légumes sur un sol vivant en étant dans un petit projet en autogestion. Mais si ces légumes ne sont que pour une partie de la population, en fait, on renforce les inégalités, d'après moi. Donc les petits bobos, ils sont bien contents de venir chercher des légumes bio. Mais les voisins et les voisines de Haren qui sont d'une classe sociale et d'une culture différente, ils n'ont pas forcément accès aux légumes. Et ça, c'est trop con. Dans mon idéal, chaque quartier aurait son petit producteur ou sa petite productrice locale. Et ce serait beaucoup plus court, accessible. Tandis qu'ici, il n'y a déjà pas assez de projets comme ceux-ci à Bruxelles. Et le peu de projets qui existent, il n'est pas accessible à toute la population. Donc on ne peut pas remplacer le supermarché comme ça.

N : En dépit, du fait que vous ayez trois prix différents, ça reste, selon toi, hors de prix ?

C : On s'améliore, mais ce n'est pas que ça reste hors de prix. Mais disons qu'on demande un investissement sur une année, sur une saison. Donc les gens doivent s'abonner et ils doivent payer en une ou deux fois. Donc soit ils payent pour 20 semaines, soit ils payent pour 40 semaines. Et donc il faut avoir l'argent à sortir là, d'un coup. Peut-être que si on était sur une formule comme sur les marchés ou quoi, à l'unité, là, ça serait beaucoup plus accessible. Mais alors, si on fait ça, c'est le projet qui n'arrive pas à vivre. Parce que nous, en base, notre modèle économique, c'est justement la vente de paniers et d'abonnements. Et donc, chaque début d'année, on se dit qu'on va faire X paniers cette année. On essaye d'arriver progressivement à 100 paniers. Cette année, on est à genre 70. Mais on a besoin de cet argent parce qu'on a des investissements à faire. Il faut racheter des outils, des graines, du matériel pour faire l'accueil de groupe. Et à côté de ça, on aimerait bien se payer un petit peu. Chaque année, on essaye de se rémunérer un petit peu plus. Mais on n'est quand même pas Rotschild. Et en tout cas, on ne peut pas prétendre à ce que ce soit notre activité principale parce qu'on est cinq et qu'on a de quoi rémunérer un temps plein. Et donc, ce n'est pas mal aussi qu'on reste dans ce truc de on a chacun et chacune des emplois sur le côté, que ce n'est pas notre source d'activité et de revenu principal. Parce que du coup, je pense qu'on devrait changer notre modèle économique. On devrait produire plus, on devrait vendre plus, on devrait vendre plus cher. Et c'est pas ce qu'on a envie. Et en plus de ça, on a envie que ça reste une activité qui nous ressource et pas qui nous épuise. Et le travail de maraîcher et maraîchère est quand même assez épuisant. Et donc, faire du cinq jours semaine, ce n'est pas possible et ce n'est pas ce qu'on veut. Donc, l'un dans l'autre, oui, le projet n'est pas

accessible. On tend vers plus d'accessibilité, notamment en répondant à des appels à projets pour faire des animations avec les enfants qui n'ont pas forcément les moyens de venir ici. Ça, c'est le côté un peu plus social et pédagogique. Mais voilà, si on voulait que ce soit totalement accessible, on ne se payerait pas un rond. Une autre possibilité aussi, moi, dans mon rêve, ce serait que l'État paye nos salaires et que comme ça, on puisse faire le tour du quartier, proposer des légumes vraiment accessibles parce que c'est vrai que notre salaire, il est déjà payé par l'État et il n'est pas payé par la vente de légumes.

N : Ça, c'est le concept de maraîcher fonctionnaire, maraîchère fonctionnaire, j'en ai déjà entendu parler. Surtout avec l'idée de récupérer les terres communes, communales, je veux dire.

C : Ah ouais.

N : Au lieu de les vendre à Colryut.

C : C'est ça. Mais le problème, c'est qu'il n'y a pas beaucoup de terres à Bruxelles. C'est une galère sans nom. Les maraîchers et les maraîchères galèrent à trouver des espaces où cultiver. Et quand c'est des terres qui appartiennent à la commune, la commune a un intérêt et voit ça comme un truc de Ah ben, on va laisser cette terre là pour un maraîcher et une maraîchère. Mais par contre, on va lui demander en retour de, je ne sais pas moi, de donner de la nourriture aux crèches, aux écoles, tout ça. Donc, il y avait quand même une restriction. On ne pourrait pas nous continuer à vendre des légumes comme on le fait si on était rattaché à une structure étatique.

N : Merci. Il y a des questions sur lesquelles je vais revenir. Merci. On a déjà balayé plein de trucs qui m'intéressent. Et là, finalement, on a déjà dit beaucoup de choses. Et pour clore ce petit chapitre, est-ce que tu as modifié tes pratiques de vie dans ta vie quotidienne suite à tes expériences ici ?

C : Totalement. Enfin, pas totalement, mais oui. Typiquement, j'ai commencé à manger des légumes. Des légumes. C'est con, mais mon alimentation a changé. Parce que justement, j'ai du mal à me faire à manger. J'ai du mal à répondre à mes besoins primaires. Ça, c'est clair. C'est depuis toujours. Donc, j'oublie même de manger, j'oublie de boire et tout ça. Et donc, le fait d'être au Courtileke, la première année, c'était trois fois par semaine. Donc, en fait, je revenais avec plein de légumes. Donc, ça me donnait envie de cuisiner. Et donc, je m'alimentais mieux. Donc, je m'alimente mieux grâce au champ. Je n'achète plus de légumes dans les supermarchés. Je propose aussi tout plein de légumes qu'on a en trop. Je les propose à des amis. Je vais les faire, j'aborde des fois, il y a des personnes sans abri. Enfin, je vais leur donner. Voilà. Et sinon, oui, c'est con, mais dès que je vois une parcelle de potager ou quoi, si elle n'est pas paillée, j'ai ce truc de me dire, il faut pailler. Il faut pailler. Enfin, c'est des petits trucs, mais ça me fait aussi beaucoup plus respecter la nature. Voir la beauté dans la nature, voir la beauté dans les insectes aussi, c'est grâce au champ que je n'ai plus peur des araignées. Je suis arrivée ici. Et en fait, je me souviens, c'était la première année, j'ai fait une récolte de tomates. J'ai vu une énorme araignée dans un plant de tomates. Et c'était la première fois où je me suis dit, oh, pardon. Je n'avais pas peur. Et je me suis même dit, OK, je suis dans la maison des insectes. Donc, en fait, c'est moi l'intrus. Et c'est ça que j'adore ici aussi. C'est qu'en fait, on n'est pas dans l'exploitation des terres. Bien sûr, on exploite les terres en sorte qu'elles nous donnent des légumes. Mais on n'est pas en mode, on va détruire toute la vie du sol. Moi, je ne tue pas les limaces, par exemple.

J'ai développé beaucoup plus de respect et d'amour pour le vivant en général. Parce que je trouve qu'on est dans Bruxelles, on a détruit toute végétation, toute biodiversité. Et donc, dans des espaces comme ceux-ci, c'est ça l'émerveillement que ça me procure. C'est de me dire que moi, je suis une forme de vie. Et il y en a tellement d'autres. Et ce n'est pas moi qui domine. C'est les autres formes de vie qui dominent. C'est trop bien. J'essaie aussi de transposer ça ailleurs. Quand je suis en Bruxelles, il y a principalement du béton. Et des êtres humains qui ne sont pas toujours sympas. Donc, ça ne m'aide pas à les respecter non plus.

N : Trop bien. Je vais revenir tout à l'heure sur cette relation à la nature qui m'intéresse beaucoup. Et là, tu disais dans le collectif, si tu t'intéressais à ce qu'il soit autogestionnaire, horizontal, pas de chef, comment tu décrirais tes relations avec les quatre autres membres ?

C : Méga cool. Je me sens respectée. Je ne sais pas comment décrire la relation. Mon sentiment de relation vis-à-vis des quatre autres mecs, c'est que je me sens respectée, valorisée, écoutée, soutenue. J'ai évoqué que j'étais en dépression. J'ai eu vraiment des up and down. Et en fait, je n'ai jamais senti qu'on me mettait la pression. J'ai toujours senti qu'ils étaient là en train de me souvenir et de me dire, prends le temps qu'il te faut. Prends soin de toi, en fait, d'abord. Donc, oui, c'est devenu un petit peu comme une famille. J'ai entièrement confiance dans toutes ces personnes-là. Et oui, c'est devenu un peu des amis. Même si ce n'est pas l'amitié qui nous a liées, c'est le travail, entre guillemets. Mais la manière dont on travaille et dont on communique fait que ça en devient des amis. Chose que dans d'autres structures, où là, mon récent emploi à la Maison des Jeunes, ce n'était quand même pas pareil, même si on était en autogestion. On était quand même beaucoup plus. C'était un mi-temps, j'avais plus de responsabilités. Donc voilà, ce n'est pas que ça entache les relations, mais je trouve que les relations sont plus faciles et sont plus conviviales quand on peut communiquer ouvertement, quand on peut se dire que chaque personne est différente et qu'elle a le droit d'avoir ses limites. Et que ce n'est pas parce que mes limites sont quelque part que les limites de l'autre sont les mêmes. Et qu'en fait, pour pouvoir vivre ensemble et travailler ensemble, il faut que nos besoins et nos limites soient remplis. Donc on a tout intérêt à pouvoir se les communiquer et à pouvoir entendre celles des autres et les respecter. Et c'est ce qui se passe avec le Courtileke. J'ai trop de la chance.

N : Et cette horizontalité, elle se traduit dans la pratique ?

C : Oui, à fond. Déjà, on réfléchit aux plans de culture ensemble, à peu près toutes les sphères du projet. Donc que ce soit l'accueil de groupe, l'animation de groupe, les formations, l'achat de graines, le plan de culture, les appels à subsides. Tout ça, on est toutes et tous au courant que c'est là. Et soit on s'y investit toutes et tous, typiquement lors des week-ends de plan de culture, soit on se répartit les tâches. Et on se répartit les tâches en fonction des affinités. Donc, typiquement, Jaska et Manu, l'année passée, ils ont quand même répondu à trois appels à projets. Moi, j'avais clairement dit que je n'avais pas du tout envie de le faire, et ils l'ont fait. Bon, après, c'était quand même beaucoup, beaucoup, beaucoup trop de travail pour eux. Donc ça, on s'est dit que l'année prochaine, on ferait en sorte que ce ne soit pas comme ça, de mieux s'organiser en amont, pour que ce ne soit pas trop énorme. Mais sinon, je dirais que ça se traduit par ça. Donc le fait qu'on se répartisse les tâches, ou alors on les fait ensemble, qu'on prend toutes les décisions

ensemble, et on les prend au consensus, et qu'on a des outils de communication pour justement se partager les infos, se poser des questions, et tendre vers l'autogestion. Parce que du coup, on ne se voit pas tous les jours ici. On a chaque personne un jour par semaine, plus ou moins. Et pour pouvoir être sur l'horizontalité et l'autogestion, il faut beaucoup de communication.

N : Et donc là, tu fais référence à Discord, par exemple ?

C : Oui. Donc depuis cette année, on a un Discord, parce que l'année précédente, on avait juste WhatsApp. Mais un groupe WhatsApp dans lequel tu balances absolument tout, que ça concerne les subsides, l'achat de graines, les abonnés, un petit rappel d'irriguer des tables dans la pép, tout ça était mélangé, et c'était très difficile de s'y retrouver. Donc là, maintenant, on a un Discord avec des salons de discussion spécifiques, et c'est beaucoup plus clair. Moi, je suis beaucoup plus active dans certains salons que d'autres. Simon est plus actif dans certains salons que d'autres. Mais il n'y a jamais personne qui publie dans un salon qui n'a jamais de réponse. Tout, en fait, c'est un petit peu organisé sans qu'on le formule ouvertement. Et il n'y a aucun salon qui est soit surchargé, soit sous-chargé, en termes de responsabilité humaine.

N : Et donc vous n'avez pas de formalisation de qui fait quoi ? Les gens font, comme tu dis, ça s'intéresse plus ?

C : Oui, sauf pour le plan culture. Donc en gros, cette année, avec l'organisation des horaires, donc moi, je fais le lundi, Jaska, il fait le vendredi. Ça, c'est les deux horaires fixes. Et Koen, Manu et Simon, ils se répartissent un petit peu les autres jours. Et donc cette année, enfin l'année passée, on faisait encore un système de quand on arrive au champ, on voit ce qu'il y a à faire sur les cinq parcelles et on y va. Sauf que ça foire, parce que du coup, il y a des parcelles qui sont délaissées. Et apparemment, enfin, il faut rentrer et tout. Mais cette année, on a décidé que on se répartissait les parcelles entre maraîchers et maraîchères. Et les deux personnes qui font les récoltes, donc Jaska et moi, on a les deux parcelles qui nécessitent le moins d'entretien. Donc la parcelle chou et la parcelle courge. Et le reste des parcelles, elles sont attirées à une personne. Et donc la personne, typiquement Manu, il vient le matin, il regarde sur cette parcelle ce qu'il y a à faire, il regarde dans le calendrier des semis ce qu'il y a à faire comme semis. Donc tout ce qui est focus, sa parcelle, c'est lui qui s'en occupe. Après, tout ce qui est irrigation dans les serres, tailler les haies, tout ça, c'est un petit peu organique. Mais on s'en charge toutes et tous. Moi, je me charge quand même de l'arrosage le lundi, parce que si on n'arrose pas le lundi, ça meurt, quoi. Parce que des fois, il n'y a personne avant le jeudi. Donc voilà. Et alors, quand il y a des absences aussi, on se réorganise pour filer un coup de main sur les autres parcelles, ou venir filer un coup de main pour la récolte. Rien n'est figé, de toute façon. Mais c'est quand même un minimum organisé.

N : Merci. Est-ce que tu vois des défis ou des accros dans votre fonctionnement ? Ça a l'air d'être plutôt smooth.

C : Oui. Après, je pense que c'est smooth parce qu'on est en petit comité, on est cinq, et surtout parce qu'on a une autre source de revenus sur le côté. S'il y avait des différences en termes d'investissement, de temps, parce que typiquement, il y en aurait certaines certaines qui auraient plus de temps, ou d'autres, là, ça pourrait créer des frustrations, je pense. Et à côté de ça, si une personne se dit « moi, j'ai besoin de faire plus d'heures au Courtileke parce que je veux plus gagner », là, ça pourrait aussi créer des inégalités, en fait. Pour l'instant, ça fonctionne, mais si jamais quelqu'un décide de prendre

un temps plein ailleurs et qu'il a moins de temps de venir ici, ou alors à l'inverse, si quelqu'un perd son boulot et veut venir plus de temps ici, par exemple, là, il faudra revoir un petit peu pour ne pas qu'il y en ait qui se sentent délaissés, et au contraire, qu'il y en ait qui sentent qu'elles font beaucoup trop. C'est vraiment parce qu'on a une petite taille de groupe, de collectif. Ça aussi, si on était à huit, t'as plus de personnalités, plus d'organisation, en fait, pour tendre à l'autogestion. Y'a ça, il y a le fait qu'on a d'autres sources de revenus, donc il n'y a pas tout qui est mis sur le Courtileke, donc il n'y a pas un objectif non plus de rentabilité.

N : Tu penses que si vraiment vous comptiez sur la rémunération ici, il y aurait peut-être plus de tensions au niveau de la répartition du travail, de l'investissement ?

C : Probablement, mais je n'en sais même rien. C'est des suppositions. Je pense que oui, parce que j'imagine si on se met toutes et tous en temps plein ici, ça veut dire qu'il faut qu'on fasse x5 sur notre chiffre d'affaires, et donc ça veut dire qu'il faut qu'on soit beaucoup plus productifs et productives, et donc le fait d'arriver tranquille à 10h du mat et de repartir à 17h, ça ne sera peut-être pas possible. Là, on est encore chill, parce que justement, on sait que ce qu'on fait en une journée, c'est suffisant pour ce qu'il y a à faire, mais si on doit augmenter notre charge de travail pour pouvoir augmenter notre salaire, là il faudra qu'on se mette beaucoup plus de restrictions, qu'on soit moins tranquille.

N : Et donc pour toi, le collectif ici du Courtileke n'est pas du tout dans une optique de productivité ?

C : Si, quand même, on reste dans un projet de maraîchage, on veut que le projet vive, qu'il nourrisse des personnes, qu'il forme d'autres personnes, et on veut surtout que ce soit reconnu à sa juste valeur. C'est pour ça aussi qu'on essaie d'avoir un salaire décent, pour montrer que ça ne coûte pas rien de produire des légumes ici. Donc oui, on a un objectif de rentabilité quand même, mais c'est une grosse fourchette. Je dirais que si on était à 50 paniers par semaine cette année, ça aurait été un petit peu ric-rac. Si on est à 100 paniers, là, on va devoir carburer encore plus et ce sera limite trop. Donc là, 70 cette année, c'est bien. C'est notre principale source de revenus quand même cette année. Donc ça reste quand même la productivité.

N : Je suis un peu embêté parce que quand je demande comment ça se passe dans le collectif et qu'on me répond « non, il n'y a pas d'embrouilles », mon prof me dit « ça, c'est bisounours ». Est-ce que tu ne te souviens pas d'un moment où il y a eu une frustration, où il y a eu une nécessité peut-être de convoquer les gens pour discuter de quelque chose de particulier ?

C : Typiquement, l'année passée, pendant l'été, vu qu'on est tranquillou-pipou, on se dit « on peut prendre des vacances un peu quand on veut », on se tient juste au courant, on s'organise. L'année passée, on a indiqué nos congés, chacun chacune, on s'est un peu organisés et puis en fait, pendant trois semaines, on était deux sur le terrain. Et c'était la période où il fallait refaire un énorme coup sur les semis, que c'était canicule. Donc il fallait arroser tous les jours et qu'en plus de ça, il y avait des récoltes. Ça, ça a créé beaucoup de frustrations et on en a discuté en long et en large. C'est pour ça aussi qu'on s'est répartis les parcelles, c'est pour ça que cette année, on s'est communiqué nos vacances bien en avance, on a regardé s'il n'y avait pas une seule semaine où il y avait deux personnes. Voilà, on essaie de faire en sorte que la situation de l'année passée ne se produise plus. Donc ça, c'est une situation. Sinon, je pense à une plus récente où en

gros, c'est Simon qui a initié le projet. Il y a eu une interview ici. Simon a été interviewé dans un journal. Et dans l'interview, Simon a dit que c'était le fondateur du Courtileke. Et ça, ça n'a pas plu à certains membres du collectif. Parce que certes Simon a créé le projet du Courtileke. Mais c'était il y a 5 ans. Ça fait 4 ans et demi qu'il y a Manu, qu'il y a Jaska, qu'il y a moi, qu'il y a Koen. Mais le projet tel qu'il est aujourd'hui, ce n'est pas le projet de Simon. C'est le projet de nous 5. Et donc ça, ça a créé de la frustration. C'est surtout Manu qui a été frustré par ça et qui a proposé à Simon de discuter. Donc ils ont été boire un verre. Ils ont discuté. Et puis la réunion d'après, Simon a pris la parole pour s'excuser. Pour dire qu'il avait eu une petite claque, mais une claque bienveillante. Un truc en mode où il s'est rendu compte que c'était notre projet. Et donc il y a eu un petit moment bisounours en mode woah Simon qui dit on. Parce que Simon a tendance à... Simon, c'était un peu le plus solitaire d'entre nous. Et donc le fait qu'il reconnaisse le projet comme étant notre projet, c'est beau. Et Simon travaille beaucoup sur sa communication aussi, parce qu'on lui a déjà fait la réflexion que s'il ne communique pas, nous on ne peut pas savoir. Et pour pouvoir fonctionner ensemble, il faut communiquer. Donc ça c'était très cool. Et sinon moi j'avais eu un petit souci aussi avec Manu, parce que justement l'année passée, il a répondu à un appel à projet pour faire des animations. Et que moi j'étais un peu en charge implicitement du pôle animation. Et sur cet appel à projet, moi j'ai pas du tout participé. Manu l'a rentré, il était dans les temps, dans les deadlines. Il a eu l'argent. Et puis on a commencé à créer le programme pour les animations. Et en fait, il m'a mis à créer un programme lui-même, il m'a pas consulté. Et moi de mon côté j'ai continué à créer un autre programme avec le public avec lequel j'ai travaillé déjà l'année passée sans consulter Manu et un jour Manu m'a dit, il faut qu'on aille boire un verre, il m'a dit : mais je comprends pas parce que tu m'as dit toi que tu voulais pas te mettre sur le subsidé animation mais tu continues de faire des animations et j'ai dit : en fait c'est une mauvaise communication entre nous parce que moi j'étais pas capable à ce moment là de répondre à l'appel à projet et du coup j'ai l'impression que toi tu as interprété ça comme Caro elle veut plus du tout se charger des animations et moi je lui ai dit moi le fait que tu remplisses l'appel à projet et que tu fasses le programme d'animation sans me consulter, j'avais l'impression que tu me retirais du pôle animation alors que moi j'avais envie de continuer à donner les animations mais j'avais juste pas l'énergie ni la force de répondre à l'appel à projet et donc on a on a discuté pendant une heure, on a bu des bières et on s'est fait la bise quoi et maintenant tout ce qu'il y a attrait aux animations on communique beaucoup plus là dessus voilà c'était vraiment juste une frustration liée au manque de communication.

N : Ah super super parce que finalement du coup sur tout ce que tu viens de dire par exemple, il y a eu l'histoire des vacances et après vous avez commencé à organiser les parcelles en fonction et en fait c'est formalisé pour moi, il y a eu un pépin, vous y répondez en formalisant ça passe par le plan de culture, c'est un peu le document qui fédère tout le monde j'ai l'impression et c'est drôle parce que du coup moi quand je pose la question on me dit non non ici c'est pas formalisé et j'ai l'impression qu'il y a quand même déjà eu un bon travail quoi.

C : Oui parce que même au niveau de nos dates de vacances en fait on les avait vite fait notées sur whatsapp mais on les avait pas vraiment en tête et là maintenant cette année on a un agenda partagé. Bah oui tantôt Simon qui vient il me dit oui du coup toi t'es pas là les deux prochaines semaines, je lui dis ah non c'est trois Et donc on regarde dans l'agenda et il y aura juste un jour où Simon il pourra pas me remplacer le lundi et donc je vais juste voir avec les deux autres gars parce que Koen il sera en vacances aussi, non Koen sera rentrée et c'est Jaska qui sera parti donc. Voilà grâce à l'agenda on peut directement se dire ok il risque d'y avoir un manque d'effectifs tel jour et donc on va faire en sorte que ce soit pas le cas ou t'auras une meilleure organisation Donc pour moi ça, c'est formalisé. Le fait qu'on fasse une réunion par

mois plus ou moins c'est formalisé aussi. Le fait que au niveau de la compta tout ce qui est achat de matériel ou autre dès qu'on fait un achat pour le Courtileke, on prend une photo du ticket et on l'envoie sur un groupe ticket de caisse. Pour moi ça s'est formalisé aussi et tout ça ça aide pour le travail de comptabilité de fin d'année le travail des déclarations de TVA de trois mois qu'on va commencer à faire. Et ouais ce qui s'est passé aussi c'est qu'en fait le projet il était d'abord tout petit et et les gars ils se sont dit ouais on va créer une ASBL parce que c'est facile et tout mais ils ont répondu à aucune obligation légale et donc en fait l'ASBL a été créé en 2019 et la première AG qu'on a faite c'était cette année donc et ça c'est moi qui ai un petit peu tapé sur le clou en mode en fait le projet il commence à grandir notre chiffre d'affaires il dépasse ce qui est le montant acceptable pour pas devoir faire des déclarations de TVA, tout ça. Devoir rendre des comptes annuels c'est une obligation légale donc en fait on tient à ce projet on tient à ce collectif si on veut qu'il continue il faut qu'on se mette, légalement parlant qu'on se mette bien et donc ça c'est aussi quelque chose qui est formalisé c'est de dire bah voilà en fait on va faire une AG par an tous les tickets de caisse, tchic-tchac c'est sur le groupe et ça ça va être pour le travail de compta. On a formalisé le fait qu'on était rentré dans l'ASBL aussi donc avant il y avait juste Simon et Manu parce qu'ils ont fait le conseil d'administration en 2019 quand ils ont créé l'ASBL, bah cette année il y a Simon, Manu, Jaska et moi et Koen il a préféré juste rentrer dans l'assemblée générale mais pas encore rentrer dans l'ASBL.

N : Donc les événements réguliers vous voyez toutes et tous et toutes les cinq c'est cette réunion mensuelle qui est plutôt professionnelle ou amicale ?

C : Ça dépend c'est toujours les deux. Mais il y a des fois où c'est plus amical que professionnel, dans le sens où là on essaye de plus en plus de faire des ordres du jour, tchic-tchac pour pouvoir être efficace parce que vu qu'on a toutes et tous des autres occupations sur le côté, bah en fait on a envie que la seule réunion qu'on a par mois elle puisse vraiment nous permettre d'avancer sur des choses, de prendre des décisions, tchic-tchac donc on fait ça mais à côté de ça on va tout le temps chercher des bières on se fait une bouffe, on commence par se raconter un peu nos life. On commence au milieu aussi, on se raconte nos life à la fin aussi. Oui c'est professionnel mais c'est surtout convivial on fait pas ça dans un bureau, quand c'est l'été on fait ça ici, on fait un barbecue. C'est, c'est cool quoi.

N : Et pourtant c'est des moments qui permettent, au delà de s'organiser, de renforcer les liens.

C : Oui et puis c'est génial de faire partie d'un projet comme ça, même si on se voit pas. C'est là qu'il peut y avoir de la frustration et il peut y avoir aussi un changement dans la relation, nous on a envie de continuer à bien s'aimer et à se voir. Moi j'avoue, cette année je suis toute seule le lundi, il n'y a personne de l'équipe qui vient le lundi et donc c'est là que tantôt j'ai vu Simon arriver, ça m'a trop fait plaisir parce que moi si je fais ce projet aussi, c'est pas pour être toute seule parce que j'adore ces personnes et que je trouve qu'on a chacun chacune à s'apporter et c'est justement dans ce genre de moment qu'on peut se l'apporter. Et ce que j'adore aussi, c'est qu'on commence chaque réunion par une météo et c'est généralement le moment qui prend le plus longtemps et donc on doit se timer un petit peu aussi, on fait 10 minutes de météo et de fois on est à 35 minutes, on va peut-être commencer la réunion.

N : Et vis-à-vis de tes déceptions de la société, est-ce que tes interactions sociales ici peut-être que tu vas me dire de nouveau non, est-ce qu'elles te donnent du courage ou du baume au cœur vis-à-vis de la société hors du collectif ?

C : En termes sur les questions de genre, oui, beaucoup parce que je suis la seule femme ici et le fait de pouvoir être à l'aise, autant à l'aise avec des gars, de me sentir autant valorisée que les autres gars, ça m'apporte beaucoup de baume au cœur, ça me fait me dire que les relations hommes-femmes ne sont pas toujours hiérarchiques et conflictuelles. Ça me fait aussi me dire que ça m'aide à m'accepter telle que je suis, à accepter mon corps, parce que j'ai des poils, des fois je suis topless et j'ai imposé le fait que j'ai le droit d'être topless au même titre que les mecs et ça, c'est très bien pris. Et donc, ouais, ça m'aide à être moins sur mes gardes. Après, si je prends les transports et que je lève le bras et que je vois plein de gens qui me regardent, ou alors si j'ai des réflexions sur mon corps, ça n'enlève pas les violences que je peux subir au quotidien, mais ça me permet d'avoir un espace dans lequel je me sens bien et je peux me dire que le patriarcat, il n'est pas partout.

N : Ouais, un genre de safe space, tu pourrais dire.

C : Ouais, ouais. Et où je peux porter des gros trucs sans qu'on me dise attends, attends, je vais porter pour toi. Ce genre de truc, quoi.

N : Moi, je sais que j'ai tendance parfois à faire des trucs comme ça.

C : Ouais, bah logique, on est formatés à ça.

N : Ouais, c'est clair Et donc, vu comment tu en parles, il y a une conscience collective qui s'est développée au sein du collectif, de soins et d'attention aux autres ?

C : Oui, totalement. En fait, ça fait totalement sens parce qu'on prend soin de la Terre et donc, on essaie de prendre soin des humains et des humaines qui en prennent soin aussi. Ouais, et j'ai l'impression que c'est parce que, justement, on n'est pas non plus dans un truc productif, hiérarchique, que justement, il y a autant de soins des autres. Et que, en fait, aussi, c'est parce que c'est de par l'origine de pourquoi est-ce qu'on est là. On est là parce qu'on a envie d'un petit paradis dans la société. On a envie de pouvoir être en harmonie avec la nature, pouvoir créer quelque chose sans avoir de compte à rendre à qui que ce soit. Et donc, tout ça fait que... Ouais, on est vraiment dans un grand soin de l'humain. Et c'est pour ça aussi qu'on ne se met pas la pression, qu'on comprend les limites des autres, qu'on les respecte. Mais je ne sais plus la question, c'était quoi ?

N : Donc, s'il y avait une conscience collective. Et puis, est-ce que pour toi, il y a des événements particuliers qui ont pu lui permettre d'apparaître ou c'est quelque chose qui s'est mis en place de manière un peu organique avec le temps ?

C : J'ai l'impression que ça s'est fait de manière organique. Parce qu'en fait, il n'y a personne qui est venu ici parce qu'on s'est dit tiens, on va faire un appel public. On recherche un ou une maraîchère parce qu'on a besoin de renforts. Non, toutes les personnes qui sont arrivées ici sont arrivées parce qu'elles en avaient envie, qu'elles ont fait un peu la demande et qu'on sentait que la vibe allait matcher. Mais les personnes ici, on ne les a pas prises pour leur productivité parce qu'on s'est dit, on a besoin de cette personne. Donc, en fait, ça rend aussi les relations beaucoup plus cool. On

prend les personnes pour les personnes et pas vraiment pour leurs compétences. Même si bien sûr que oui, moi, si je n'avais pas fait cette formation d'un an, jamais je ne serais ici. Koen, en fait, tout était un petit peu lié parce que Simon et Manu se sont rencontrés lors de la visite d'un terrain, je pense. Donc, ils étaient tous les deux. Ils ont matché directement. Leur personnalité a vraiment bien matché. Et en plus de ça, ils voulaient faire un projet qui était un peu commun. Donc, ils se sont lancés. Puis Manu, il bossait à la ferme Nos Pilifs avec Jaska. Il savait que Jaska, il le connaissait donc, en termes d'humains, en termes de compétences aussi, il s'est dit, ça peut être trop cool. Et pareil pour Koen. Et moi, j'étais juste la petite pièce rapportée qui a commencé à me former ici et qui a encore besoin de continuer. Je continue de me former au quotidien, au final, mais... J'ai encore oublié la question.

N : On a fait le tour, c'était un événement, ou plutôt d'une manière organique qui a participé à cette conscience ?

C : Ouais, plutôt de manière organique. Et puis, le fait qu'on communique beaucoup, qu'on n'est pas, ouais, il n'y a pas une pression non plus avec le terrain. C'est pas comme si du jour au lendemain, on s'est dit OK, on va doubler notre nombre de paniers. En fait, tout s'est fait progressivement, petit à petit. Et donc, on n'a pas senti le changement. Et tout s'est fait au raccord de nos limites. Jamais on s'est dit on va se mettre un objectif de dingue parce qu'en fait, on n'a pas envie de devoir devoir charbonner. On a envie que les choses se fassent progressivement, doucement et en conscience et en accord avec tout le monde. Donc, ça se fait de manière organique.

N : C'est marrant, du coup, je remonte des trucs. Au tout début, j'ai rencontré Jaska, il m'a dit quand je suis arrivé ici, il y a quelqu'un qui ne me faisait pas confiance, qui m'a mis la pression. Puis il m'a dit je ne vais pas dire de non. Mais du coup, j'ai compris que c'est sans doute Simon. Mais bref, je te pose pas la question.

C : Moi, je trouve que Simon, c'est vraiment la personne qui a le plus changé humainement parlant, grâce au Courtileke, parce que c'est, c'est, il s'appelle le sanglier ardennais. Il vient de l'Ardenne. Il a une relation avec son père qui n'a pas été très, très cool. Donc, pour lui, c'est le travail à la dure, machin. Tout ce qui est plus chill, relation interpersonnelle. Il avait moins d'attrait pour ça. Et le fait d'être intégré vraiment dans le collectif et de voir que le collectif fonctionne en fait comme ça et que ça a fonctionné pour le travail aussi. Ben là, il s'est dit en fait, ouais, j'ai tout à gagner à commencer à apprendre à mieux communiquer, à faire confiance. Il a été en thérapie aussi pour ça. Donc, ouais, c'est un changement incroyable chez Simon. Vraiment beaucoup plus d'ouverture, de compréhension, de de compromis. Parce que du coup, lui, il s'est dit pendant des années que l'on débarquait sur son terrain. Enfin, que c'était pas encore, c'était pas notre terrain, c'était pas notre projet, c'était plutôt le sien. Et là, cette année, il nous a dit l'inverse. C'est trop beau, quoi. Et clairement, moi aussi, au début avec Simon, je sentais que j'avais une forme de pression, quoi. Parce que moi, j'ai toujours eu du mal à dormir. Et donc, j'ai du mal à me réveiller le matin. Et tous les jeudis, j'étais avec Simon pendant un an. Et il fallait que je sois là à 9h, maximum 9h30. Et c'était jusqu'au minimum 17h. Sauf que je faisais lundi, lundi, jeudi et vendredi, je pense, c'est ça mes horaires. Le lundi, j'arrivais tranquille avec Manu. La moitié de l'année, on arrivait à 13h. Et on se prenait des pauses clopes, on buvait une bière à la fin. Avec Simon, c'était boulot, boulot, boulot, boulot. Et moi, je me mettais la pression parce que je venais de débiter et j'avais envie d'être à la hauteur. Mais du coup, c'était bien que j'aie eu ça. Parce que si j'étais arrivée et que j'avais uniquement eu des trucs à la cool, déjà, je me serais peut-être moins dépassée personnellement. Parce que du coup, le fait de devoir faire des brouettes toute la journée avec Simon et d'essayer d'être à son allure, j'ai développé des muscles, de l'endurance. Et

donc, en termes d'estime de moi, de sentiment de me sentir bien et de justement pouvoir sortir un peu de ma dépression, ça m'a blindé aidé. Et justement, j'étais contente d'avoir ça uniquement un jour par semaine. Et pas les trois. Et donc, j'ai trouvé ça à chaque fois merveilleux de me dire que l'équipe était tellement différente que du coup, ça me permettait de travailler de manière différente. Et maintenant, vu que je travaille seule les lundis, j'ai aussi ma méthode de travail qui s'inspire quand même plus, on ne va pas se mentir, de Manu. Mais que des fois, si j'ai une énergie de dingue, en fait, je suis en mode je trace. Et là, j'ai Simon qui est dans ma tête.

N : Oui, d'accord. Ton totem, tu changes selon du jour, pas totem, non. Mais bref. Ok. Ah ouais, super. Et maintenant, le chapitre, c'est la convivialité avec les non-humains. Et donc la première question, c'est comment, selon toi, la relation que le collectif du Courtileke a avec la nature ?

C : Je dirais qu'on est dans une relation qui tend vers l'égalité, dans le sens où... si, on exploite la terre, mais on fait avec aussi. Donc on n'est pas dans un truc où on va faire en sorte que la terre produise beaucoup plus et qu'elle aille au-delà de ses capacités. On essaie vraiment de faire avec et c'est pour ça qu'on ne fait que du paillage, on fait que du sol vivant, donc on ne travaille pas la terre. Quand on enlève des plants, on vient couper à ras de la racine, mais on n'enlève pas la racine. On essaie vraiment de laisser la vie dans la terre, parce que justement, c'est grâce à la vie dans la terre qu'on a des légumes. On essaie de favoriser la biodiversité, de ne pas trop tondre normalement, on ne met pas d'engrais chimiques, on n'utilise pas d'engins mécaniques non plus. Ça limite bien sûr. On produit des légumes sur une terre qu'on essaie de prendre soin d'abord. On est vraiment dans une démarche où si la terre ne veut pas nous donner, on va la nourrir encore plus, plutôt que la détruire avec des produits chimiques pour qu'elle donne, pour la forcer à donner. On compte vraiment sur la vie du sol, et du coup, on essaie d'en faire soin.

N : Donc c'est un mélange de coproduction, de faire équipe.

C : C'est ça, oui.

N : Et il y a quand même un moment où il y a un minimum, peut-être le mot n'est pas le bon, de contrôle qui vient quand vous désherbez. Et donc, au-dessus de tout ça, vous n'êtes pas en opposition ?

C : Non. Après, avant, ici, c'était une friche. Donc on a quand même pris possession de la nature pour la forcer à nous donner des légumes. Donc on plante des graines, on ne récolte pas des herbes sauvages. On est quand même dans un certain contrôle de la nature, mais en tentant de respecter les limites de la nature. De ne pas la pousser à bout, et de faire avec ce qu'elle a à nous proposer. Et on remarque que, par chance, notre méthode de culture, le sol vivant, ça permet à la terre de nous proposer pas mal de légumes. Et donc on arrive à être aussi dans une forme de productivité, on produit, mais sans détruire.

N : OK. Parfait, ça me met sur une autre question. Vous êtes un peu libérée des pressions financières, mais tout est toujours une histoire de compromis. Est-ce que parfois tu as l'impression que par souci de productivité, parce que, comme tu dis, au sens premier, vous produisez, est-ce que parfois tu dois faire un arbitrage entre prendre soin et viser un certain rendement ?

C : Hum... Je dirais que non, parce qu'en fait, si on n'arrive pas à un certain rendement, on fait autrement. Donc on fait plus d'achat-revente, on se met en lien avec les autres producteurices en bio, pour justement compenser ce que la terre ne nous aura pas donné. Et surtout, en fait, on a habitué nos mangeurs et nos mangeuses à faire avec ce que la terre nous donne aussi. Et donc typiquement, en début de saison, il y a beaucoup moins de légumes que maintenant, et là maintenant, tu as vu, on récolte toutes les courgettes qui sont prêtes, quoi. Les haricots, on aurait pu faire pareil si on avait eu plus de temps. Et donc en fait, le contenu des paniers varie très fort d'une période à l'autre, parce que justement, il y a des moments où la nature nous donne beaucoup plus, et c'est génial, et les gens sont super contents. Et en début de saison, les gens savent très bien qu'on ne peut pas faire pousser des tomates au mois d'avril, et du coup, les paniers sont un peu moins fournis en termes de quantité, de poids et de quantité de variété de légumes, mais on essaye quand même de toujours fournir des paniers que les gens aient un minimum de quoi manger, parce que c'est ça quand même l'objectif. Si les gens s'abonnent à nous, qu'ils prennent un abonnement sur 40 semaines, ça pourrait avoir des légumes pendant 40 semaines. Si nous, on n'arrive pas à fournir les quantités de légumes en début de saison ou en fin de saison, on va à la ferme du Peuplier. Et on prévient nos mangeurs et nos mangeuses, ils savent très bien qu'on fait un peu d'achat-revente, parce qu'on fait avec ce que la terre nous offre. Et quand elle nous offre blindé, il y a blindé dans les paniers. On ne met pas de restrictions là-dessus, on ne va pas laisser pourrir des légumes sur place.

N : Et donc au moment où il y a eu cette idée de faire de l'achat aux ventes, je crois que c'est Jaska qui a proposé d'élargir la période de paniers, ça a fait de l'unanimité dans le collectif ?

C : Je n'arrive plus trop à me souvenir. Je pense qu'on a toujours un peu discuté, vraiment de voir est-ce qu'on est capable de le faire, est-ce que ça ne va pas être pendant 10 semaines qu'on va faire que de l'achat-revente à la fin du peuplier. Ça a été en questionnement. Mais en fait on s'est dit qu'on pouvait le faire parce qu'il y avait cette envie de faire des légumes d'hiver. Chose qu'on ne faisait pas avant parce qu'on était moins, on passait moins de temps ici. Et qu'à passer une saison complète, en fait t'es crevé après. T'as pas envie de recommencer directement au mois de février. Maintenant on est 5, on s'organise mieux, on se dit qu'on est capable de le faire et ça fonctionne. Je pense que ça n'avait pas fait l'unanimité parce que quand tu veux élargir ou augmenter un peu, t'as toujours des petits stress. Est-ce qu'on est capable de le faire ? Est-ce que ça ne va pas être trop ? Est-ce que c'est nécessaire ? Mais au final on grandit petit à petit et en douceur et ça se passe très bien.

N : Avant, tu avais abordé cette dichotomie dans nos cultures occidentales où il y a la société, il y a la nature. Évidemment, la société est au-dessus de la nature, la nature est exploitable, etc. Est-ce que c'est une discussion qui arrive parfois au sein du collectif ?

C : Ça arrive dans des moments conviviaux où justement on crache sur la société qui prend le dessus sur la nature, bien sûr. Et parce qu'en fait on a un projet incroyable aussi en plein milieu de la ville et donc d'office, qu'il y a ce rapport-là qu'on questionne souvent. Après, on est toutes et tous dans une perspective justement, un peu renverser du truc. Pour une fois, dans un espace que la nature n'a pas, la nature reprend un peu ses droits. Du coup, moi ça me permet aussi d'avoir un autre œil là-dessus quand je retourne dans la ville. Typiquement c'est con mais de voir que t'as des herbes qui poussent entre les pavés, je suis là en mode « ho woah, vas-y, pousse, reprends tes droits ».

N : Est-ce que vous avez des projets ou des idées d'initiatives pour célébrer une saison, une récolte ou des choses comme ça ?

C : Oui, on a déjà fait des fêtes au champ. On voulait faire la fête du solstice l'année passée mais on était surchargés, on n'a pas eu le temps de l'organiser. Ce qu'on fait de toute façon, c'est un apéro en fin de saison. Là, du coup, c'est pour la dernière livraison.

Le lundi, c'est ici et c'est déjà au mois de décembre. On est dans la serre, on fait un feu, c'est hyper convivial et ça permet de célébrer la fin de la saison et de célébrer tout ce qu'on a pu manger pendant 40 semaines. Ils font ça aussi le vendredi, place Terdelt. Cet espace, on veut qu'il soit vu. On fait aussi des fois des visites du champ et des petites fêtes avec les mangeurs et les mangeuses et les habitantes du quartier. C'est cool. On essaye de faire ça une fois tous les six mois, au moins une fois par saison mais l'année passée, on a dû annuler parce qu'on avait forcément vu les choses un peu en grand et on était surchargé avec les récoltes et avec les cultures donc on a dû annuler. En fait, on n'a pas envie que ce champ reste invisible. C'est magnifique ce qui se passe et le fait de faire une visite aussi du terrain, ça nous remplit le cœur. Il y a plein de questions, les gens sont vraiment émerveillés et tu sens qu'on leur montre quelque chose qu'ils ne connaissent pas et qui leur semble peut-être inaccessible. On leur dit que c'est facile de prendre soin de la terre et que la terre nous fournisse, pas grand-chose : de la matière organique.

N : J'ai encore deux trois questions qui me sont venues dans la discussion. Quelle est la place de l'expérimentation ? Quelle place vous laissez à l'expérimentation au sein du Courtileke ?

C : Elle est assez grande. Je pense qu'on a quand même une grande ligne directrice, qu'on est toutes et tous d'accord. Après, si quelqu'un a envie de tester une culture, par exemple cette année Simon, il a testé les patates douces, il a pris un bout de parcelle qui n'était pas dans le compte culture et il plante des patates douces. Là, typiquement, on vient prendre un nouveau tunnel, une nouvelle serre. Jaska a proposé qu'on revoie la manière de piqueter les parcelles, de revoir la dimension. C'est encore en réflexion, parce qu'on se dit que nos planches, on les a faites d'une certaine manière pour que ça corresponde aussi aux bâches, à notre manière de travailler, on réfléchit à ce qui peut être le plus le mieux pour nous. En tout cas, c'est une proposition, on y pense. Mais oui, en fait, pour tout ce qui est aménagement du terrain, Manu teste plein de trucs avec les fleurs. On teste des nouveaux outils. Simon aime bien fabriquer des outils.

N : Et toi si tu te sens de proposer quelque chose, y'a pas de soucis, t'en parles.

C : Moi j'ai beaucoup de mal à avoir confiance en moi ici. J'ai du mal à proposer des choses en termes de culture parce que, justement, je considère que je suis la personne la moins expérimentée et qui a le moins de compétences théoriques et pratiques que tous les autres mecs. Par contre, il y a beaucoup de choses que je propose pour plus de soins. Le fait de faire des animations avec les gosses, c'est moi qui ai proposé. Le fait, là récemment, j'ai acheté des trucs, des protections menstruelles pour mettre dans les toilettes. J'ai proposé aussi qu'on fasse une douche pour l'été quand, justement, on récolte et qu'on est dégueulasse et que ça colle. Pour plus de care, en fait. Et c'est drôle parce que, du coup, le care est quand même attribué aux femmes dans la société. Et donc, c'est drôle que, instinctivement, je prenne quand même ce

rôle-là. Et alors, ce que j'ai aussi, petite chose dont je suis fière cette année, c'est que c'est moi qui ai poussé pour qu'on se mette à jour légalement au niveau des statuts et au niveau de la comptabilité. Et donc, ça, c'est moi aussi. C'est valorisé dans l'équipe et dans le projet. Ce que j'apporte aussi, j'ai proposé une méthode de réunion et j'ai proposé le Discord aussi. Donc, en fait, je dirais que les gars proposent plus pour les cultures et moi, je propose plus pour l'organisation collective et le bien-être. Et là, du coup, je me sens à l'aise. Mais je pense que, progressivement, je me sentirais à l'aise aussi. Tu vois, j'ai quand même des trucs en tête. C'est juste que j'ai du mal à les formaliser, formuler parce que, justement, j'ai très peu confiance en moi dans ce domaine-là. Mais ça pourrait être un défi, en fait, que j'ose partager des choses que je constate et qui pourraient être améliorées. Parce qu'en fait, ce que j'ai déjà eu comme énorme frustration, c'est que j'ai déjà pensé à plein de trucs et puis c'est les gars qui les proposent. Et j'étais là en mode « Ah ! J'y avais déjà pensé ! » Tu sais, je me dis « Putain, en fait, c'est parce que j'ai pas confiance en moi que j'ai pas osé. J'aurais pu et ça aurait été hyper valorisé. Mais sinon, l'expérimentation a beaucoup de place ici et je pense que tout le monde se sent à l'aise d'expérimenter dans le domaine qui lui convient.

N : La mobilisation d'une main d'œuvre bénévole, c'est souvent nécessaire pour le fonctionnement de ce genre de projet. On m'a dit qu'au début, en tout cas, le Courtileke voulait payer, défrayer avec de l'argent. Ce n'est plus possible vu le nombre actuel de bénévoles. Du coup, quel est l'échange avec les bénévoles ?

C : Moi, je dirais que l'échange premier, je ne vais pas le mettre en hiérarchie. Je vais juste citer. C'est déjà les légumes. C'est le fait de venir dans un espace comme celui-ci et de pouvoir faire ce que tu as envie. Je veux dire, on n'est pas ici en mode « Ok, du coup, toi, tu vas faire ça. » On essaye de quand même conserver l'horizontalité, même si on va dire que je suis plus coordinatrice, mais je ne suis pas la chef. C'est plutôt permettre aux personnes de venir passer un moment, d'apprendre des choses dans un contexte qui n'est pas oppressif. Et où justement, il y a aussi beaucoup de place à l'expérimentation, à l'échange et à l'apprentissage. Et il y a beaucoup de place aussi aux limites des uns des autres. Parce que typiquement, le vendredi, c'est avec le groupe « Nos oignons, c'est le qu'il peut ». Et si des personnes viennent, en termes d'horaire, les personnes viennent quand elles veulent. Nous, on indique quand on vient. Et s'il y a une personne qui veut venir toute la journée, elle vient toute la journée. S'il y en a une qui veut venir une heure, elle vient une heure. Mais aussi, surtout le vendredi, c'est un gros groupe et il y a pas mal de personnes qui viennent juste pour profiter du terrain. Et donc, qui ne vont pas travailler, mais qui vont juste se poser, profiter du soleil, discuter. Parce que du coup, c'est aussi un moment où il y a plein de personnes et tu peux faire des chouettes échanges. Donc voilà, c'est aussi donner cet espace-là, sans que ce soit contraignant. Et alors les légumes aussi.

N : Est-ce que vous faites du... récupérer vos propres graines et les ressemer ?

C : Non. C'est la seule chose qu'on ne fait pas. Parce que du coup, on achète les graines et on fait nos semis, on fait les repiquages et on récolte. Mais on ne fait pas nos propres graines parce que c'est justement un travail totalement différent, qui nécessite plus d'infrastructures, de temps et de compétences. Et donc, pour l'instant, on n'a pas encore... Pour l'instant, on s'est dit on achète nos graines chez Agrosementes. On fait une commande par an. Ça arrive en même pas une semaine. Et là, on a toute notre boîte avec toutes nos graines et c'est beaucoup plus facile aussi. Donc on n'est pas à 100% autonome. Du coup, on est autonome en eau. On n'a pas besoin d'électricité, sauf de temps en temps pour faire marcher la pompe, pour que l'eau de pluie arrive jusqu'aux tables à marée. Par contre, on fait nos boutures et tout

ça. Mais les graines de légumes, pas encore. Mais ce serait génial si un jour, il y a une personne qui peut se débrouiller, qui a envie de rejoindre l'équipe. Même si nous, quand on sera installés à Kraainem, s'il y a encore d'autres personnes qui rejoignent le collectif et que du coup, on a une charge de travail qui serait diminuée, on a dit que ce serait génial qu'on investisse ce temps et ces énergies dans la production de graines. Mais juste dans un objectif d'autonomie, pas dans un objectif de... Ah oui, on peut absolument faire ça parce que c'est trop stylé.

N : On avait déjà discuté de la question du label bio. Vous n'êtes pas bio, mais vous vous revendiquez bio.

C : Oui, on est plus que bio, c'est sûr. Déjà, il n'y a rien comme intrants chimiques. Même nos granulés pour les limaces, c'est du bio. Par contre, le bio, c'est un label qui veut tout et rien dire, on a l'impression. Enfin, comme tous les labels, en fait. Et surtout, je pense qu'on met beaucoup trop de matière organique que ce qui est autorisé. Sauf que nous, on est en mode, au plus il y a de matière organique, au plus on nourrit le sol et au plus c'est bien. Et donc, en fait, avoir des restrictions sur notre manière de produire pour pouvoir correspondre au cahier de charge du bio, pour nous, ça n'a pas de sens. On préfère dire aux gens, venez voir et vous voyez que c'est bio. Mais peut-être que ça nous ferme des portes. Peut-être qu'il y a des mangeurs et des mangeuses qui ne veulent pas se lancer dans l'aventure avec nous parce qu'il n'est pas marqué bio. À ce moment-là, on leur a dit, venez voir.

N : C'est au moins à ça que ça sert, un label. C'est remplacer cette confiance quand tu ne peux plus vérifier toi-même.

C : Oui.

N : Mais c'est quelque chose auquel vous songez peut-être finalement ?

C : Oui. Parce qu'il y a quand même des avantages. À chaque grosse réunion, j'ai l'impression qu'on leur discute. Surtout pour le projet à Kraainem, parce que je pense que c'était une envie de nos « propriétaires ». C'est qu'on soit labellisés bio. Bien sûr. Et donc, je pense qu'on va encore en reparler. On ne s'est jamais arrêté à ça. En fait, on n'est pas chaud pour la principale raison qu'on n'a pas envie de se plier à un cahier de charge qui peut être contraignant. Alors que c'est magnifique ce qu'on fait ici, c'est 100% bio. Donc voilà, c'est vraiment se plier au système pour pouvoir avoir une certaine reconnaissance. Et pour l'instant, en tout cas, on n'a pas eu besoin de cette reconnaissance. Donc pour l'instant, c'est pour ça qu'on a décidé de ne pas le faire.

N : Ok. Donc à Kraainem, le propriétaire aimerait bien pouvoir balancer : ben voilà, les gens qui viennent ici, ils sont bio. Est-ce que ce serait imaginable de mettre une certaine quantité de matière organique et de blinder pour se faire un bon démarrage ? Et ensuite, prendre le label bio et revenir à des doses légales ?

C : Je pense que ce qui est plutôt envisageable, c'est qu'on fasse comme si on ne savait pas. Et qu'on continue de mettre autant de matière organique.

N : Jouer un peu au con, ouais. Ben ouais, de temps en temps.

C : À moins qu'il y ait un contrôle et qu'il est vérifié vraiment à fond. Donc oui, plutôt ça. Parce qu'en fait, on ne veut vraiment pas se changer de pratique. Parce que c'est trop magnifique.

N : Il y a une certaine fierté, D'avoir atteint ce système.

C : Oui. Parce que du coup, on prend plus soin. On se tue moins à la tâche. Et il y a plus de légumes et ils sont meilleurs. C'est incroyable. Émerveillement. Oui.

N : Super, merci. On a fait le tour de mes questions. Est-ce qu'il y a un truc qui vient à l'esprit que tu voudrais ajouter ? Ou pas ?

C : Non, je pense que j'ai tout dit.

N : C'est parfait. Merci.

Koen

Entretien avec Koen au Courtil, le 08/07 à 14h.

N : Alors la question initiale, c'est comment est-ce que tu as rencontré le Courtil ?

K : Moi je suis, j'ai travaillé à la ferme Nos Pilifs avec Manu et Jaska, et je savais, ça fait déjà cinq ans que moi j'ai commencé là-bas, et je savais dès le début que je connaissais Manu qui avait ce projet, et j'ai pas participé, on va dire direct, quand je l'ai rencontré. En fait, peut-être que ça va être dans une de tes autres questions, mais moi j'ai fait un burn-out à la ferme Nos Pilifs, et pendant, pas toute ma période de burn-out, mais une grande partie, c'était Manu qui me disait viens ici, bouge un peu, parce que je ne pouvais rien faire, et petit à petit, je suis venu plus régulièrement, et pour moi c'était aussi intéressant d'avoir un peu de structure dans ma semaine, je suis venu chaque lundi, et aussi avec Caro, comme vous êtes venu ici pour la récolte, pour moi ça m'a permis d'avoir un peu de structure, et comme ça j'ai connu un petit peu plus le projet, et d'être membre vraiment de l'équipe, ça fait un an maintenant, un an et un mois, j'ai commencé l'année passée au sein de l'équipe, parce qu'ils m'ont un peu demandé si j'étais intéressé de faire partie de l'équipe.

N : Et du coup, tu as grandi dans une ferme, et tu n'as pas fait de formation en maraîchage ?

K : Non, je fais beaucoup de mon côté, j'avais un potager chez moi dans le jardin, ou soit j'ai fait un potager aussi dans un centre avec des personnes en situation d'handicap, à Molenbeek là où j'habite, alors je fais pas mal de recherches, je veux dire, j'essaye, il y a des choses qui fonctionnent bien, il y a des choses qui fonctionnent pas, et aussi j'apprends tous les jours, c'est du maraîchage, mais comme tu as vu, les deux dernières semaines, c'était le montage de serres, ça m'intéresse aussi, les trucs techniques, c'est cool, il y a beaucoup plus de maraîchage que le côté technique, mais tout ça, ça m'intéresse, et c'est cool.

N : Et qu'est-ce que ça t'apporte du travail d'initiative, en termes de motivation et objectif ? Qu'est-ce que tu reçois de cette activité, en quoi c'est important pour toi ?

K : C'est une grande question, je pense, il y a beaucoup de réponses là-dessus, je ne sais pas trop, je ne réfléchis pas toujours, pourquoi est-ce que je le fais, c'est plutôt une motivation intrinsèque, je ne sais pas, quelque chose qui, quand je pars de chez moi, et je sais que c'est demain que je vais rester ici, pour moi c'est normal, c'est pas que je dois me... que si c'est tôt, c'est compliqué, je n'ai pas du mal pour me lever tôt, mais je viens de Berchem-Sainte-Agathe, ça prend encore une heure en plus pour arriver ici, alors très tôt je ne suis jamais ici, mais c'est pas que c'est compliqué pour moi de venir, qu'est-ce qui m'importe, c'est d'être ici, en extérieur, et de planter des choses, semer, et voir que ça fonctionne ou que ça ne fonctionne pas, que j'essaie de trouver, l'équipe on essaie de trouver des solutions, j'apprends, il y a toujours des gens, il y a toi aujourd'hui, il y a Ludovic, il y a Caro, on n'est jamais vraiment seul ici, c'est aussi cool quand il n'y a personne, que c'est vraiment vide de tête, et je fais juste, je ne dois pas avoir du travail pour les autres personnes qui sont là, c'est aussi très technique, on a des légumes qu'on peut prendre chez nous, ça fait partie aussi, je n'achète pas de légumes, je ne suis pas la plus grande, si je viendrais que pour les légumes, je ne viendrais pas bosser toute la journée, c'est une chouette équipe, il n'y a pas toujours tout le monde, mais les gens qui sont là, c'est toujours intéressant,

N: est-ce que c'est quelque chose que tu trouves que ici, que tu avais aussi avant ?

K : Je me suis déjà dit que pour moi, venir ici, ce n'est pas toujours travailler, alors ça, c'est un truc qui est intéressant, c'est un truc que je me suis rendu compte, je pense toujours avec tous mes boulots qui sont vraiment payants, dans le cadre qu'on connaît conventionnellement, alors oui, ça, c'est un peu différent, je pense que maintenant, je change de job, alors je ne sais pas trop ce que ça va donner dans le futur, mais je sais qu'à la ville où je travaillais jusque maintenant, il y avait des moments aussi où je me suis payé pour faire ce travail, c'est juste incroyable, alors oui, j'ai eu ça aussi, mais il y a tout ce côté administratif, grandes boîtes, hiérarchie, ici, ce n'est pas du tout le cas, on est complètement libre, si je viens aujourd'hui, je peux, il n'y a personne qui me dit, tu ne peux pas ou tu dois venir plus, on gère vraiment complètement nos horaires, on a un peu entre nous tous décidé que c'est chacun un jour par semaine minimum, mais si la semaine prochaine, je ne viens pas un jour, je le rattrape, on discute entre nous tous, est-ce que c'est ok que je prenne des vacances, oui, je le prends, c'est beaucoup plus libre, on est libre de venir quand on veut, on a juste le lundi et le vendredi qui est impératif, c'est plutôt deux personnes, c'est Caro et Jaska, et ça nous convient dans l'équipe, c'est eux qui sont en charge pour ces deux jours de récolte, si on vient en renfort, c'est bien, moi, je ne suis pas obligé de venir le vendredi ou le lundi, alors oui, pour moi, cette liberté, c'est cool, c'est intéressant, et ça ne me sent pas comme, ah oui, je dois le faire, c'est un truc que j'aime bien faire, il n'y a pas de difficultés pour venir.

N : Ok, super. Du coup, tu as grandi dans une ferme, tu cultives ton jardin, est-ce que ton arrivée ici au Courtil a changé ta vision de la nature, ou peut-être que tu avais déjà une vision assez précise de la nature, qui n'a pas vraiment changé ?

K : Je pense que ça a évolué tout le temps, je ne sais pas si c'est le Courtil qui fait changer vraiment ça, c'est un peu dans tous les rencontres ici peut-être, ou comment on cultive, mais ce n'est pas que c'est hyper nouveau pour moi ici,

comment on cultive, ou comment on gère cet espace, il y a toujours des choses que j'apprends, je ne dis pas que j'ai toute ma connaissance, pas du tout, mais je pense que plutôt les choses sur, est-ce que c'est correct ce qu'on fait, est-ce qu'on est bien payé pour nos légumes qu'on fait, est-ce que les mangereuses, ils comprennent bien ce qu'on est en train de faire, plutôt ces questions-là, je pense qu'on est plus sur ça ici, surtout pour Caro, l'égalité, toutes ces choses-là, qu'est-ce qu'on fait, qu'est-ce que ça représente au monde, c'est peut-être beaucoup, mais dans notre réseau qu'on a ici, et ça j'apprends, pas forcément sur cultiver les choses, mais plutôt sur comment on s'organise, comment on se positionne dans le marché, comment on discute avec nos mangereuses, qu'est-ce que ça veut dire produire, et essayer de savoir vivre de ça, des choses comme ça, c'est plus un défi que cultiver les choses.

N : OK. Est-ce que tu as les souvenirs d'un moment où tu t'es dit, là je suis connecté avec les autres membres, ou avec un élément naturel ?

K : Pas vraiment de souvenirs, je sais qu'on est connecté, on va dire, mais c'est aussi petit à petit qu'on est une équipe, on est une équipe, et c'est petit à petit que je trouve ma place, je ne suis pas la personne qui, à mon avis, qui prend directement beaucoup de place, dans l'équipe, je veux dire, alors j'attends un peu, j'apprends, et après j'essaie de mettre un peu mes valeurs, ou ce que je trouve important, mais vraiment un moment où je me suis dit, ah bah, clic, c'est, non pas vraiment, je ne sais plus, peut être si je réfléchis plus ça revient maintenant.

N: OK. Très bien. Et est-ce que tu as modifié tes pratiques de vie en dehors d'ici, suite à tes expériences ?

K : Et comme quoi, pratiques de vie ?

N : Peut-être sur la consommation, déjà, l'alimentation ?

K : Sur le niveau des légumes, moi j'essaie de manger que d'ici, de nos légumes qu'on produit, on n'a que les légumes qu'on cultive pour nos mangereuses, mais alors, ça dépend aussi de ce qui est disponible, on va dire, c'est ça, d'ici. Alors, s'il n'y en a pas assez pour nos mangereuses, moi je n'en ai pas assez non plus, chez moi ce n'est pas que l'on vient d'abord, c'est d'abord les mangereuses, c'est un peu des vases communicants. Je cultivais déjà beaucoup de légumes chez moi, alors maintenant ça vient d'ici, ça vient de chez moi, je pense que je mange, dans la plupart bio, mais ça n'a pas vraiment changé, en venant ici, en commençant à travailler ici, c'était déjà le cas.

N : Oui, c'était déjà le cas.

K : Ça vient de proche, le fait que si on est producteur local, ça n'est pas toujours visible dans les magasins bio, ça change, mais ce n'est pas que si je vais au magasin, que je le regarde toujours très correctement, ce n'est même pas moi qui fais les courses, ce n'est pas moi qui cherche. Oui, non, je mange végé de toute façon, alors ce n'est pas que je mange la viande, d'ici proche, ça je ne dois pas faire, je n'ai pas de connaissances là-dessus, comment ça c'est possible, de manger de la viande qui vient d'ici proche, ou la viande bio, je ne connais rien du tout.

N : Ok, c'est super intéressant, mais je vois que, en tout cas pour toi, la trajectoire personnelle, fait que tu étais peut-être déjà conscient, et peut-être un peu politisé, avant d'arriver ici, c'est un peu ça que je comprends.

K : Politisé, ça veut dire politiquement ?

N : Pour moi, manger est un acte politique, si on mange les haricots du Kenya, on cautionne la domination de paysans du Kenya, et donc faire ces réflexions, et vouloir être un peu d'autonomie dans l'alimentation, locale, bio, pour moi c'est un acte politique, et donc tu avais cette conscience ?

K : Oui, je ne le regarde pas comme ça, mais c'est bien que tu le dis comme ça, mais oui j'ai cette conscience, mais ce n'est pas que je suis toujours, et à chaque moment, en train de regarder qu'est-ce que je mange, et ça doit impérativement être ça, ou courte chaîne, ou bio, je n'habite pas seul, ce n'est pas que moi qui décide ce qu'on consomme sur la table, et je ne mange pas toujours chez moi, ou je mange en famille, je n'ai pas de prise dessus, je ne suis pas très strict, je ne veux pas manger ça, parce que ça vient de loin, ou je ne veux pas m'asseoir dans votre salon en cuir, parce que je mange végé, je ne suis pas si strict que ça, tandis que je connais des gens qui sont très radicals, j'ai l'impression que je ne suis pas si radical que ça, il y a un peu de marge quand même.

N : Tout à fait. Ok, merci. Comment est-ce que tu décrirais les relations entre vous cinq ?

K : On dit qu'on est en structure horizontale, pas d'hierarchie, comme je disais, je suis le dernier des cinq arrivés dans l'équipe, je pense que ça a débuté il y a 5 ou 6 ans, ça viendra de tes interviews, la date exacte, et moi ça fait que un an, je pense que je dois encore trouver un peu ma place, et vraiment au début, j'essaie de trouver ma place, mais ça veut dire aussi que je regarde ce qu'il se passe, et je ne vais pas trop m'imposer, maintenant j'essaie, je prends déjà un peu mes marques, ok on va faire ça comme ça, techniquement c'est plus facile, je prends les choses en main, j'ai l'impression que tout est permis, il y a souvent des discussions, mais tu as vécu aussi une de nos réunions, sur Kraainem, et on peut tous dire ce qu'on veut, il y a des fois qu'on décide, non techniquement ce n'est pas possible, ça ce n'est pas une bonne idée, alors on passe à autre chose, mais j'ai l'impression que tout le monde peut s'exprimer, sans avoir peur, mais il y a des personnes qui sont plus expérimentées, dans certaines choses, et j'accepte, sur la cultivation, je regarde les maïs, si quelqu'un se connaît super bien, c'est bon je t'accepte ce que tu dis, parce que tu t'y connais, mais il y a d'autres choses, où je suis plus fort, alors on se respecte, et après, on est assez libre, de venir quand on veut, sauf Caro et Jaska, qui font les récoltes, et moi je ne calcule jamais, qui est venu plus ou moins, je ne sais pas, je ne pense pas qu'on le fait, on ne regarde pas, qui est venu plus ou moins, on est tous payés la même chose, si on se paye et je ne pense pas, c'est parce que Manu est déjà là depuis le début, Simon aussi, qu'ils ont plus à dire dans l'ASBL, que moi, ou Caro, ou Jaska, mais c'est vrai que Manu, et Jaska, et Simon, ils connaissent le terrain depuis 5 ans, alors moi j'ai moins de connaissances, comment est-ce que cette cuve fonctionne, ou s'il y a des choses qui ont été mises en place, la création des parcelles, moi je n'étais pas là, alors il y a des petites choses, qui connaissent beaucoup mieux que moi, est-ce que c'est une différence, oui c'est une différence en connaissances, mais pas vraiment je peux décider plus, parce que je connais plus, c'est pas ça.

N : C'est super, c'est top, donc il n'y a pas vraiment de défi, ou d'opposition ?

K : Non, défi, moi je ne suis pas, je n'essaie pas de faire des choses compétitivement, je ne sais pas, je ne pense pas que les autres le font non plus, je ne pose pas la question, Caro et Jaska, ils n'ont pas de parcelles à gérer, tandis que Manu, Simon et moi, oui, parce qu'on n'a pas de journée de récolte, et on peut être responsable pour une parcelle, et ça nous a permis d'avoir, une vision, moi je ne dois en fait que, visualiser ce qui se passe sur la parcelle 5, et m'occuper de ça, et ne pas réfléchir, qu'est-ce qui se passe sur la 3, parce que c'est Manu qui le fait, alors ça me permet d'avoir un petit peu, une survue, je suis plus capable de la voir, que de voir les 5 parcelles, et j'ai l'impression depuis qu'on a fait ça, que c'est un petit peu plus, géré, je maîtrise plus ce que je suis en train de faire, c'est pas un peu plic-ploc, est-ce qu'il y a une compétence, ou une course là, je ne sais pas, moi je m'en fous, si tout est rempli chez moi, je suis content, et je ne regarde pas, est-ce que Manu a tout fait, s'il y a des choses à faire, moi je l'ai fait sur la 3, ou sur la 4 aussi, je le demande de temps en temps, est-ce que vous pouvez faire ça, parce que vous êtes une grande équipe le vendredi, et moi seul je n'arriverai pas, à planter toutes les courgettes, ou semer des haricots qui doivent être faits maintenant, c'était quoi ta question en fait, si il y a une compétence, ou une compétition,

N : Alors compétition, si à un moment vous n'êtes pas d'accord, tu me l'as déjà un peu expliqué avant, au final vous discutez, et vous vous entendez, ça ne ramène pas à des frustrations.

K : Je pense que pour moi, s'il y a des frustrations, c'est plutôt quand il y a des choses qui sont décidées sans moi, sans que tout le monde est concerté, mais je pense qu'on veille ça à les 5, il y a des choses pour moi, tout le monde peut décider, ce qu'ils vont semer sur une planche, sur une parcelle, ça je m'en fous, mais par exemple on va installer une serre, j'aimerais bien être au courant, c'est des choses qu'on doit se décider entre nous tous, sinon moi je me sens dépassé, et ce n'est pas encore arrivé, c'est un truc qui est assez important pour des grandes décisions, on doit être là à 5, sauf si moi je dis, on va installer des arbres sur le terrain de Kraainem, ça ne m'intéresse pas du tout, faites-le, c'est bon, il y a probablement des choses qui se décident comme ça aussi, jusqu'à un moment donné, je dis toujours oui, je vais être pris dans le bain, et pour des grandes décisions, on va faire des semis de ça, parce que remplir ma parcelle avec ça, c'est bon, c'est un truc qui passe, c'est une culture, ça je m'en fous, c'est tout pour le mieux, sinon si on a des discussions, ou s'il y a des choses qui ne vont pas, par exemple moi je n'étais pas pour une troisième serre, pour une année et demie, la majorité a décidé, on installe une serre, moi maintenant je ne vais pas dire, c'est votre serre, on est dans l'équipe, on va l'installer, on va cultiver dedans, c'est l'idée, je ne vais pas rouspéter encore maintenant, parce qu'on a décidé ça,

N : Super, donc en fait il n'y a pas vraiment de conflit.

K : Ben moi je vois Manu souvent, on va boire, une bière après le boulot par exemple, mais je fais pas ça avec les autres trois de l'équipe, il n'y a pas du tout de conflit, il y a Manu que je vois régulièrement en dehors du travail, mais avec les autres je ne le fais pas, si on a des réunions on boit ensemble, ça oui, je me sens le plus proche avec Manu, mais c'est pas que je ne bosse pas avec Caro, avec Jaska, on bosse tous ensemble, mais ça ne veut pas dire qu'il y a des conflits, pour répondre à ta question.

N : Pas trop d'activités en dehors du travail, sauf avec Manu pour toi, c'est une question d'affinité ?

K : Oui, Jaska habite à Ottignies, Louvain-la-Neuve, pour lui pour rester plus tard, moi je l'ai sûrement proposé, ou lui peut-être, mais ça ne se met pas trop en place, Caro ne bosse pas toujours le même jour que moi, Simon a sa vie en famille aussi, il est très occupé, je ne sais pas, moi j'habite pas non plus à Evere ou à Schaerbeek, je pense que Manu et Simon se voient souvent aussi, parce qu'ils habitent beaucoup plus proche, et moi je ne vais pas venir à Berkheim ???, et eux ils se connaissent depuis hyper longtemps, moi je connais Manu le plus longtemps de toute l'équipe, et on bosse souvent ensemble le même jour, si ça ne se fera pas, c'est peut-être aussi pour ça qu'on boit un truc ensemble, qu'on se retrouve ici le jeudi, ben ok, on va boire un truc, c'est tout.

N : Vous faites des événements réguliers de discussion, une fois par mois, je l'avais entendu ?

K : Plus ou moins, oui.

N : Et est-ce que ce sont des occasions de faire des liens, ou c'est une vision surtout organisationnelle ?

K : Moi j'essaie de faire un peu comme l'excuse de se voir, je fais des parenthèses (guillemets), c'est parce qu'on a des choses à discuter sur notre fonctionnement, et moi j'aime pas trop les réunions, et pour moi aussi c'est souvent, c'est en français, c'est long, et des fois moi je suis épuisé, c'est après la journée de travail ici, alors t'es un peu KO, alors j'essaie de le faire souvent très strict, ok on a autant de temps pour discuter telle et telle chose, parce que souvent c'est important, alors ça nous permet pas toujours de faire des liens, ou faire des choses vraiment ensemble, parce qu'on est fort occupé, t'as vu la dernière fois quand on était chez tout le monde, on mettait les enfants au lit, moi je vais encore partir à Berchem après la réunion, ils ont bu, je ne sais pas, pas tout le monde est encore très clair, il fait très tard, alors moi je ne suis pas très clair non plus, parce que j'en ai déjà bouffé beaucoup, et il n'y a pas toujours le moment pour juste parler un peu, on va dire c'est peut-être 5 % de la réunion, de parler un peu, comment vas-tu, on fait toujours un peu le tour de table, comment est-ce que tu te sens, mais c'est plus des choses un peu pratiques, ou comment on se sent dans l'équipe, ou au Courtil, il y a 2 ou 3 choses privées qu'on veut partager, mais il n'y a pas souvent beaucoup de temps pour ça.

N : Avant on parlait un peu, tu disais ici les 5 vous êtes connectés, est-ce que pour toi il y a une conscience collective, un peu du care entre vous, prendre soin des autres.

K : Je pense qu'on est tous, c'est pas le bon mot, on est empathique tous, et on essaie de faire en sorte que l'autre se sente bien ici, moi j'aime bien les jours où on travaille tous ici ensemble, ça n'arrive pas souvent, et je pense que souvent j'ai besoin de cette rencontre entre nous, parce que c'est vraiment le cœur de notre activité, de que tout ça, ça fleurit ici, et de comprendre pourquoi est-ce que tu prends cette décision sur tel légume, ou pourquoi est-ce qu'on fait ça, et en travaillant ici, je pense qu'on échange beaucoup là-dessus. Et c'est intéressant de voir qu'on prend en compte ce que l'autre décide, ou l'autre veut. Et je pense que là, c'est vraiment, on prend soin de l'un ou de l'autre, pour... Ah oui, toi tu fais ça comme ça, pourquoi ? Et d'essayer de comprendre, et de... Ah oui, on met des choses en place aussi, qu'on se sente bien, ou qu'on essaie de s'exprimer. Pourquoi faire des choses ? Pourquoi décider autrement, quand une personne a décidé ? On installe une serre, et pourquoi pas ? Et on essaie de trouver des solutions entre nous tous, pour... Oui, je pense que ça, c'est... Ça, on fait... Je pense qu'on sait un petit peu, à peu près, ce qu'on fait dans notre vie privée. Pas très

bien, mais j'essaie d'être un petit peu au courant. Et aussi demander, ça va. Je demande de temps en temps à Caro, ça va. Je ne la vois pas souvent, alors je ne dis pas que j'envoie un message chaque semaine, mais c'est assez important de savoir, est-ce que tout le monde va bien dans l'équipe ? Un peu ça, je pense.

N : Ouais. Ok, super. Ça, c'était un peu le chapitre, la convivialité entre êtres humains, par rapport à ce que je te disais tout à l'heure, quand on récupérait les haricots. Maintenant, je voulais questionner un peu sur le rapport que vous entretenez avec l'environnement non humain, le collectif interagit avec les éléments non-humains, avec les pratiques culturelles, comme je disais tout à l'heure, ouais. Et peut-être toi, à titre personnel, qu'est-ce que la nature est pour toi ?

K : Ben ici... Ah oui, pour moi, personnellement, je ne sais pas si je parle de la nature. Moi, je pense que je ne le vois pas très différent ici ou chez moi, ou quand je vais me balader, ou des choses comme ça. Moi, je pense que je suis assez humble et assez... Je peux m'arrêter... Par exemple, chez moi, j'habite Berchem-Sainte-Agathe et le parc du Scheutbos, et il y a un chemin que je prends souvent dans le parc, et il y a un saule, il est immense, et je ne sais pas, je m'arrête toujours, et je ne sais pas, je ne dis pas bonjour, et je ne sais pas que je lui donne des câlins, mais je regarde quand même, et je dis, c'est quand même... C'est étonnant, il doit être là depuis une cinquantaine d'années, c'est incroyable. Alors ça, je pense que je respecte la nature, et là où je me promène, qui n'est pas chez moi, mais aussi dans mon jardin, je laisse permettre beaucoup de choses. Ce n'est pas un gazon tondu, millimétré. Il y a beaucoup de petits points où j'interagis, mais après, j'accepte beaucoup de ce qui se passe dans la nature. Je ne vais pas utiliser des produits chimiques, comme mon père faisait, ou mes parents faisaient, ça me rend mal au cœur quand je vois ça, quand je fais un tour à vélo, et je vois les grosses machines avec les trucs, les pulvérisations. Mes parents le faisaient, moi je le faisais aussi quand j'étais enfant, quand j'habitais chez eux, mais je suis le contraire complet, je veux dire... Et oui, ici, pour moi, c'est un peu la même chose, sauf qu'on cultive, et on vit sur certains endroits, ça, ça doit passer ici, sur cet endroit, je veux des courgettes, et tout le reste n'est pas permis, alors c'est différent. Ce n'est pas comme une forêt ou un jardin à l'abandon, on décide vraiment ce qui se passe sur certains endroits, sur notre parcelle ici. Mais pour beaucoup d'autres endroits, moi je ne préfère pas toucher, tout est libre, il y a des limites, on va dire, mais pour pouvoir cultiver, pour pouvoir avoir ces légumes qu'on veut vendre à nos mangereuses, c'est un peu ça.

N : Oui, donc il y a ici, sur le Courtil, il est obligé de faire des compromis, entre laisser la nature s'exprimer, et tu dirais quoi, la contrôler ?

K : Probablement, oui, c'est ça, on essaie de le contrôler, oui, dans les mesures possibles, parce qu'on ne fait pas, comme mon père faisait, il achetait des graines Monsanto, avec des produits Monsanto, pour que tout soit génétiquement fait, pour que ça fonctionne bien, ça ici on ne fait pas du tout, mais on décide sur quel parcelle va quoi, et s'il y a du liseron, ça doit dégager pour nos cultures qu'on met dessus, alors jusque là, oui, il y a du contrôle, mais je ne sais pas, peut-être c'est le moindre contrôle qu'on peut faire pour avoir des légumes, 'fin de saison, pour moi c'est un peu ça.

N : À fond, oui. Ici vous défendez fortement l'idée de sol vivant, par quoi est-ce que ça se manifeste, par exemple en termes de pratique culturelles ?

K : Il y a beaucoup plus que ça, mais si tu me poses cette question, c'est qu'on fait un paillage permanent, avec du compost, du fumier, feuilles mortes, tout ce qu'on trouve qui est matière organique, et pour moi c'est naturel, c'est normal, quand je vois de la terre qui n'est pas couverte, je suis un peu, mais ça ne peut pas se faire, ce n'est pas correct, quand je vois un potager comme ça, ça me fait mal, qui cultive comme ça, je ne comprends pas, mais c'est parce que ça rentre dans ma vision, tout le monde peut faire comme il veut, je dis plutôt ça, je ne dis pas à la personne, c'est juste dans moi, ce n'est pas ma pratique, et aussi on ne marche pas sur les endroits où on cultive, on essaie de ne pas déranger la vie du sol, on n'utilise pas de grelinette, on ne retourne pas la terre, sauf si c'est vraiment nécessaire, à la récolte des tubercules, là on n'a pas le choix, mais tout ce système racinaire, les fungus qui sont dans le sol, on essaie de ne pas les toucher, il y a peut-être d'autres choses que je ne suis pas vraiment conscient, on a acheté du terreau sans tourbe, c'est important aussi qu'il n'y a pas ça, il n'y a que des matières organiques, on ne va pas aller pelleter dans la nature, pour avoir du tourbe ici, qui est un peu contre nature, il y a des petites choses qu'on essaie de mettre en place, pour ne pas déranger ailleurs non plus.

N : Est-ce que tu trouves que le sol est en bon état ?

K : ça dépend un peu de parcelle à parcelle, ils sont un peu différents tous, ça dépend vraiment de comment il a été alimenté, cultivé, l'année avant, des années avant, je ne fais jamais d'échantillons, il y a quelqu'un qui est passé de l'ULB pour des échantillons de terre, c'est Simon qui gère ça, je ne sais pas trop où on en est avec ça, mais ça va nous donner probablement des idées, si le sol est vraiment chimiquement en bon état.

N : On a un peu en Europe une tendance à extraire l'être humain de la nature, de les voir comme deux choses différentes, et de souvent mettre l'être humain au-dessus, qui lui donne le droit d'exploiter la nature, comme bon lui semble, est-ce que ça c'est des choses dont vous discutez dans le collectif ?

K : Comme ça, comme tu le proposes-là maintenant, mais peut-être que ça rentre toujours dans les choses générales qu'on discute, pour moi venir ici, ce n'est pas vraiment une thérapie, mais ça me fait du bien, on est tous bien conscients, dans l'équipe, et dans l'ensemble, des organisations qui viennent ici, comme c'est un peu le vendredi, c'est super important d'avoir cette connexion avec la nature, avec la terre, voir pousser des plantes, et on ne pose pas des questions, tout le monde est bienvenu, et je pense que ça, ce sont des choses qu'on met toujours en avant, par exemple, maintenant aussi, qu'on va changer de terrain à Kraainem, c'est un truc qu'on a mis en avant, c'est de pouvoir accueillir des gens sur notre terrain, et d'expliquer les choses, et de voir les choses évoluer, semaine après semaine, ça fait du bien, et le lien qu'on a avec la nature, c'est un atout, c'est super qu'on puisse le montrer, moi ça m'a partiellement guéri, j'étais malade, j'ai commencé ici comme bénévole, si je n'avais pas ça, si je n'avais pas cette structure, de travailler un peu, d'être occupé, sans question, sans obligation, moi si je venais le lundi, ou pas, il n'y avait personne qui me disait mais Koen t'es où, je pense que pour beaucoup de monde qui vient ici, il y a des personnes qui viennent longtemps, il y a des personnes qui viennent très court, mais ça leur donne quelque chose, je pense que ce n'est pas la légume qu'ils prennent, parce que tout le monde peut toujours prendre quelque chose, ce n'est pas parce que tu reçois la légume que tu viens, c'est parce qu'au-delà de ça, il y a quelque chose qui t'est donné ici, dans l'énergie de l'endroit, dans l'énergie des personnes qui sont ici, dans les rencontres que tu as ici, le lien avec la nature, tout ça, il y a ça qu'il y a dedans pour continuer à venir ici, le lien avec la nature.

N : Donc ce lien avec la nature, influence les liens entre l'être humain ?

K : Est-ce qu'on peut redire ça ?

N : Oui, c'est cette posture envers la nature, de faire avec, d'échanges permanents, est-ce que c'est quelque chose qui amène un cadre favorable à former des relations humaines fortes ?

K : Je ne sais pas si c'est vraiment strictement lié, mais les gens se rencontrent ici, il y a des gens qui viennent longtemps, moi je n'ai jamais posé la question, est-ce que les gens viennent ici parce qu'ils peuvent mettre les mains dans la terre, ou faire des semis, ou est-ce qu'ils viennent vraiment parce que c'est gai de parler avec moi, avec Jaska, avec les autres bénévoles, je ne sais pas, mais je pense que c'est inséparable. Si tu viens ici, et tu te mets, je ne sais pas, vraiment à côté, et tu fais que bosser, tout est permis, si quelqu'un veut faire que ça, mais je pense que tu ne peux pas loucher qu'il y a des gens qui parlent, ou qui échangent, même si ce n'est pas en voix orale, il y a aussi des choses qu'on explique, qu'on sent quand on est en train de travailler, un peu ça.

N : Merci. Du coup, si ça fait un peu plus d'années que tu es ici, peut-être que tu as moins cette possibilité, mais est-ce que suite à une interaction avec un animal, une plante, est-ce que tu as décidé de changer une pratique culturelle ? Si tu as un exemple qui te vient. Sinon, ce n'est pas grave.

K : Non, je n'ai pas directement un exemple. Je ne sais pas, il y a des années que, je ne sais pas, les maïs ça pousse bien, et l'autre année pas, et je vais rectifier l'année d'après, mais on essaye de discuter dans l'équipe qu'est-ce qu'on a fait et qu'est-ce qui n'a pas marché, qu'est-ce qu'on fait la prochaine fois, un truc qui m'a vraiment changé ou quelque chose, je ne sais pas.

N : À chaque fois que je fais une interview, j'en profite pour revenir sur mon guide d'entretien parce qu'en fonction de ce qu'on me répond sur mes questions, je me rends compte que certaines questions ne sont pas faciles à répondre ou simplement pas pertinentes. Donc celle-ci, je crois que tu n'es vraiment pas le seul à me dire ben heu.

K : C'est un peu comme l'autre question que je disais, c'est une grande question. Est-ce que ça m'a changé, c'est vraiment où, je ne sais pas. Je ne sais pas, ici ce ne sont pas des grandes choses. Pour moi, c'est des choses que j'ai connues depuis l'enfance et petit à petit, il y a des trucs qu'on met en place qui fonctionnent bien et qui ne fonctionnent pas bien. On essaie d'adapter un peu au feeling de ce qui se passe et ce qui fonctionne bien et ce qui fonctionne pour tout le monde et ce qui ne fonctionne que pour moi.

N : Merci. J'ai encore deux petites questions que j'ai marquées ici. Est-ce qu'au Courtil vous organisez un moment festif avec les mangereuses pour célébrer une récolte, une plante ou une saison ?

K : On voulait le faire l'année passée au solstice, mais en fait ça ne s'est pas fait. Je venais de commencer comme membre de l'équipe, j'étais déjà là, mais en fait, je ne veux pas dire qu'on est toujours débordé, mais il y a toujours plein de choses à faire et faire vraiment une fête, de temps en temps c'est compliqué de mettre ça en plus dans notre planning

et d'avoir du temps pour ça. Je ne sais pas, Caro ne bosse pas maintenant, Jaska fait ses études, ça prend fin maintenant, Simon a un travail, Manu aussi, moi aussi, chaque chose qu'on fait en surplus d'avoir cultivé tous les légumes pour les mangereuses, c'est avec grand plaisir, mais ce n'est pas toujours possible de les faire ou de les installer. Ce qu'on fait souvent, mais moi je ne fais pas toujours partie, c'est faire un petit drink lors de la livraison, les vendredis ou soit ici les lundis, mais ce ne sont pas des grands moments de rencontres, festivités, c'est plutôt une bouteille de rosé, qui d'autre prend des trucs à grignoter et tout d'un coup les gens restent papoter un peu, mais ce n'est jamais la grande fête que moi j'ai connue, peut-être les autres qui sont déjà là depuis plus longtemps, ils ont déjà vécu plus de fêtes, mais moi pas vraiment, je ne fais pas très fête, moi je ne vais pas l'initier, je ne suis pas trop la personne pour organiser ce genre de choses.

N : Et quelle est la place de l'expérimentation ici au Courtil ? Est-ce que c'est quelque chose que vous faites ou au contraire pas trop ?

K : Oui, il y a souvent des nouvelles cultures qui sont essayées, pour moi par exemple les patates douces, Simon les avait plantées l'année passée, ça n'a pas trop marché, mais cette année-ci on va améliorer, les plantes sont là, alors pour moi c'est plutôt nouveau, je n'ai jamais cultivé, alors ce genre de choses, je pense que maintenant pour le terrain à Kraainem, on a une page blanche, alors il y aura probablement pas mal de choses qu'on va essayer, pour moi aussi dans l'expérimentation, par exemple maintenant on installe la serre, on s'améliore un peu techniquement, pour moi c'est important ça, dans le nouveau terrain aussi, on veut aussi mettre plus de choses en place pour qu'on a de l'électricité, de l'eau, des choses comme ça, alors c'est un défi d'avoir tout ça bien maîtrisé, bien mis en place, on va ajouter un nouveau conteneur pour avoir un endroit au sec, est-ce que c'est de l'expérimentation ? Oui et non, c'est juste qu'on ne l'a pas, et on doit trouver des solutions pour ça, et maintenant on se débrouille, mais je pense qu'il y a toujours des choses qu'on essaie de mettre en place pour qu'on s'améliore, et oui les deux choses, au niveau de cultiver des choses, au niveau d'installer des choses, moi un jour dans une réunion, moi j'étais la personne pour, on avait mis au début de la réunion, combien de temps est-ce qu'on prend pour chaque point, j'étais là en train de chronométrer, ça n'a pas bien marché, la deuxième fois je ne l'ai plus fait, mais j'ai quand même un peu essayé de, ok on passe à autre chose, on va avancer, parce que sinon les réunions ça prend des années, et moi ça me fait flipper, je ne peux pas faire une journée de travail ici, et après encore six heures de réunion, jusqu'à minuit, et pour ça on a, oui de temps en temps j'essaye de mettre des choses en place, et si les autres ne le font pas comme moi, ça ne fonctionne toujours pas.

N : En tout cas tu as l'occasion d'essayer,

K : Oui on est libre, je ne sais pas, moi je pense que je regarde plutôt le côté technique, pour essayer des choses, améliorer, comment faire un semis de haricots, je ne sais pas quoi, on a installé la grille des haricots différemment cette année-ci, pour qu'il ne tombe plus, alors on essaye de changer des choses pour que ça aille mieux, oui il y a du temps pour ça, ou des fois il n'y a pas de temps, et on continue ce qu'on est en train de faire, parce qu'on n'a pas la liberté, on n'a pas le temps pour faire, mais sinon oui tout est permis, et si c'est vraiment des grands changements, on doit discuter entre nous tous.

N : Ok super, ça va très bien, à titre personnel je suis arrivé à la fin de mon guide, donc si toi tu as envie d'ajouter quelque chose qui te vient en tête, tu peux, mais c'est pas obligé, on est dans les temps, c'est tout bien, c'est parfait, très bon, j'ai beaucoup apprécié, je stoppe.